Université Paris I – Panthéon Sorbonne
BYZANTINA SORBONENSIA – 21

Centre de Recherches d'Histoire
et de Civilisation Byzantines

BYZANCE ET LE MONDE EXTÉRIEUR

CONTACTS, RELATIONS, ÉCHANGES

Actes de trois séances du XX[e] Congrès international
des Études byzantines, Paris, 19-25 août 2001

Sous la direction de
Michel BALARD, Élisabeth MALAMUT, Jean-Michel SPIESER

Textes réunis par Paule PAGÈS

*Ouvrage publié avec le concours
du Conseil scientifique de l'Université Paris I, du « Legs Malandrino » et
du Comité d'organisation du XX[e] Congrès international des Études byzantines*

Publications de la Sorbonne
2005

DANS LA MÊME COLLECTION

1. Jean-François VANNIER, *Familles byzantines : les Argyroi (IXe-XIe siècles)*, 1975.

2. Michel KAPLAN, *Les propriétés de la Couronne et de l'Église dans l'Empire byzantin (Ve-VIe siècles)*, 1976.

3. *Geographica byzantina* sous la direction d'Hélène AHRWEILER, 1981.

4. *Philadelphie et autres études* sous la direction d'Hélène AHRWEILER, 1984.

5. Jean-Claude CHEYNET, Jean-François VANNIER, *Études prosopographiques*, 1986.

6. *Les Italiens à Byzance. Édition et présentation de documents* par Michel BALARD, Angeliki E. LAIOU et Catherine OTTEN-FROUX, 1987.

7. *Géographie historique du monde méditerranéen* sous la direction d'Hélène AHRWEILER, 1988.

8. Élisabeth MALAMUT, *Les îles de l'Empire byzantin (VIIIe-XIIe siècles)*, 1988.

9. Jean-Claude CHEYNET, *Pouvoir et contestations à Byzance (963-1210)*, 1990.

10. Michel KAPLAN, *Les hommes et la terre à Byzance du VIe au XIe siècle. Propriété et exploitation du sol*, 1992.

11. *Les saints et leur sanctuaire à Byzance. Textes, images et monuments*. Publié par Catherine JOLIVET-LÉVY, Michel KAPLAN, Jean-Pierre SODINI, 1993.

12. *L'Arménie et Byzance. Histoire et culture*, 1996.

13. GRÉGOIRE ANTIOCHOS, *Éloge du patriarche Basile Kamatèros*. Texte, traduction, commentaire par Marina LOUKAKI, 1996.

14. *Autour de la Première Croisade*. Actes réunis par Michel BALARD, 1996.

15. Anna AVRAMÉA, *Le Péloponnèse du IVe au VIIIe siècle. Changements et persistances*, 1997.

16. *EYΨYXIA. Mélanges offerts à Hélène Ahrweiler*, 1998.

17. *Le partage du monde. Échanges et colonisation dans la Méditerranée médiévale* sous la direction de Michel BALARD et Alain DUCELLIER, 1998.

18. *Le sacré et son inscription dans l'espace à Byzance et en Occident. Études comparées.* Sous la direction de Michel KAPLAN, 2001.

19. *Migrations et diasporas méditerranéennes (Xe-XVIe siècles)* sous la direction de Michel BALARD et Alain DUCELLIER, 2002.

20. *Chemins d'outre-mer. Études d'histoire sur la Méditerranée médiévale offertes à Michel Balard*. Textes réunis par Damien COULON, Catherine OTTEN-FROUX, Paule PAGÈS et Dominique VALÉRIAN, 2004.

22. Sophie MÉTIVIER, *La Cappadoce (IVe-VIe siècle). Une histoire provinciale de l'Empire romain d'Orient*, 2005.

Comité d'organisation
du XX^e Congrès international des Études byzantines

Couverture :
Romain Lécapène reçoit les ambassadeurs égyptiens
Cod. Matritensis Vitr. 26-2, fol. 148v. a, Biblioteca Nacional, Madrid

Composition et Infographie
Fabien TESSIER

212, rue Saint-Jacques, 75005 Paris
www.univ-paris1.fr
Loi du 11 mars 1957

ISBN 2-85944-502-1
ISSN 0398-7965

Les Occidentaux
dans les villes de province de l'Empire byzantin

sous la direction de Michel Balard

Introduction

Michel BALARD

« La Romanie vénitienne », « La Romanie génoise »... Les historiens qui se sont intéressés à la pénétration des marchands occidentaux dans l'Empire byzantin ont surtout porté leur regard vers Constantinople. C'est dans la capitale de l'Empire que se discerne la présence des Amalfitains et des Vénitiens dès le milieu du Xe siècle ; c'est dans la « reine des villes » que l'on vient acquérir les objets de luxe, soieries, portes de bronze, objets liturgiques, qui manifestent l'habileté suprême des artisans de la capitale et sont activement recherchés par les églises ou les communes d'Occident. C'est là encore que se forment les premières colonies stables de marchands italiens, reconnues par les *basileis* et dotées de privilèges de plus en plus élargis, à mesure que décline la puissance politique de l'Empire et qu'augmente son besoin de recourir aux services, pas toujours désintéressés, des Latins. Chrysobulles, procès-verbaux d'installation, instructions aux ambassadeurs, requêtes de dédommagements, actes de la pratique rédigés par des notaires, tous ces textes détaillent à loisir les conditions de l'installation et les activités des Occidentaux établis dans la capitale de l'Empire. Ils démontrent comment Génois et Vénitiens ont progressivement constitué un État dans l'État byzantin, comment aussi les autres communautés occidentales ont arraché à un pouvoir byzantin déliquescent des avantages commerciaux de plus en plus grands, au détriment des marchands byzantins eux-mêmes. La documentation et, par conséquent, l'étude historique, se focalisent sur Constantinople.

Mais la capitale n'est pas tout l'Empire. Les villes de province et les îles offrent des ressources variées, les ports des possibilités d'escale, dont auraient tort de se priver ces « bourgeois conquérants » des XIe-XIIe siècles que sont les marchands des républiques maritimes italiennes. Malheureusement, à l'exception peut-être de Durazzo, la documentation sur leur présence dans les provinces byzantines est beaucoup plus rare et diffuse. Premier obstacle à une synthèse, les lacunes de la documentation nous condamnent-elles à reprendre des faits connus, à élaborer un exposé à multiples facettes, sans autre unité que le libellé du sujet, mais avec toute la diversité que comporte l'histoire souvent divergente des provinces byzantines à partir du XIIe siècle ? Comment donner un sens à des micro-histoires ? Comment même les écrire à partir de traces documentaires évanescentes ? Peut-on à partir de la mention d'un seul marchand occidental dans une ville de province affirmer que celle-ci est régulièrement fréquentée par d'autres de ses concitoyens ?

Byzance et le monde extérieur, Paris, Publications de la Sorbonne, 2005 (Byzantina Sorbonensia, 21)

Faute d'unité spatiale, la chronologie de l'expansion occidentale rapproche les diverses provinces de l'Empire. En effet, la plupart des témoignages sur la présence des Occidentaux en dehors de Constantinople sont postérieurs au célèbre chrysobulle de 1082 accordé à Venise. À deux exceptions près : Durazzo et la Crète. En effet, aussi bien les miracles de San Zeno au début du XIe siècle que l'*Alexiade* d'Anne Comnène insistent sur la présence d'Amalfitains et de Vénitiens au cours du XIe siècle dans la ville qui commande le débouché de la célèbre *Via Egnatia*. Des Vénitiens, venus par voie de terre chercher du blé, rencontrent des Grecs sur le port de Durazzo, tandis que l'existence d'une église Sainte-Marie des Amalfitains atteste une communauté marchande solidement établie. En ce qui concerne la Crète, deux documents des archives de Venise et de la Geniza du Caire évoquent le chargement de navires vénitien et génois en Crète au cours du XIe siècle. C'est bien peu. Il faut attendre la période des Comnènes qui, à en juger par la documentation vénitienne surtout, semble avoir été l'âge d'or de la pénétration occidentale dans les provinces de l'Empire : Thèbes, Corinthe, Sparte, Thessalonique, Halmyros, Rodosto, deux ports chypriotes – Limassol et Paphos – ainsi que les escales de Crète voient des visites ponctuelles de marchands occidentaux, à défaut d'un établissement permanent qui ne viendra qu'après la Quatrième Croisade ou même après le rétablissement des Paléologues à Constantinople. Les provinces balkaniques s'intègrent alors à un vaste réseau de commerce triangulaire reliant l'Occident, Byzance et le Proche-Orient entre eux, tandis que s'étendent les opérations des marchands occidentaux dans un espace impérial de plus en plus large. Il y aurait lieu de s'interroger sur l'impact du chrysobulle de 1198 accordé par Alexis III Ange à Venise : est-ce la constatation d'une véritable présence vénitienne dans un nombre important de localités impériales ? d'un premier contrôle des Occidentaux sur les voies transbalkaniques ? ou au contraire traduit-il l'effort du *basileus* pour planifier une expansion rendue inévitable par la situation politique de l'Empire et surtout par la puissance du réseau commercial vénitien ? La *Partitio Romanie* de 1204 vient en tout cas confirmer l'intérêt de la Sérénissime pour les places maritimes de l'Empire, situées sur les routes du grand commerce international.

C'est aussi à partir de la capitale que s'effectuent les premiers voyages des Occidentaux vers les provinces byzantines. Constantinople représente en effet l'étape indispensable vers le reste de l'Empire. Toute présence occidentale dans les provinces est conditionnée par l'existence d'une petite communauté sur les rives du Bosphore ; c'est dire qu'au cours du XIIe siècle, Vénitiens, Pisans et Génois sont les principaux acteurs de l'expansion occidentale dans les provinces byzantines. En gagnant Constantinople par mer, armateurs et marchands s'arrêtent dans les villes du littoral balkanique, y renouvellent leur approvisionnement, apprennent à y mener des affaires. Il n'y a pas lieu de s'étonner si les villes portuaires de province voient arriver les marchands occidentaux bien plus tôt que les villes de l'intérieur, même celles qui sont situées sur les axes routiers transbalkaniques. Dans ces places, les hommes d'affaires occidentaux pratiquent la sous-traitance, confiant à des Grecs, des Ragusains ou des Slaves le ramassage des produits de l'intérieur et leur acheminement

vers la côte, où viennent les charger nefs et galères des Latins. Le meilleur exemple en est sans doute le ramassage des grains de Thrace par les Vénitiens dès la fin du XIe siècle. Escales et étapes d'un réseau commercial, ces mêmes villes portuaires n'accueillent pas cependant de communauté occidentale organisée avant longtemps. Il faut attendre la fin du XIIIe siècle pour voir apparaître des consuls génois et vénitiens à Thessalonique, tandis que dans le Péloponnèse les marchands italiens arrivent à la suite des conquérants francs de la Morée ; Clarence est tout au long du XIVe siècle leur principal point d'attache, avec Coron et Modon, les deux colonies vénitiennes issues du partage de 1204, dont le rôle stratégique est bien connu. Quant à Thessalonique, la domination de Boniface de Montferrat à partir de 1204 suffit à attirer clercs et marchands latins. Ici, comme en Grèce centrale, l'impact de la Quatrième Croisade se révèle déterminant.

La découverte des îles est pratiquement contemporaine. Si les documents de la Geniza et quelques actes vénitiens évoquent des escales de marchands occidentaux en Crète et en Chypre, les premières installations durables ne sont pas antérieures à l'extrême fin du XIIe ou même au début du XIIIe siècle : la cession de Chypre aux Templiers puis aux Lusignan a sans doute favorisé l'accès des Occidentaux vers la Terre sainte et servi d'escale aux marchands. Quant à la Crète, les premiers temps de la conquête sont trop connus pour que l'on y insiste : vente de l'île par Boniface de Montferrat aux Vénitiens, entreprises d'Enrico Pescatore soutenu par les Génois, organisation de la colonisation vénitienne par la *concessio Crete* de 1211 qui fixe les cadres de la présence occidentale, une fois achevée la pacification de l'île. À la même date, une petite communauté vénitienne s'installe à Négrepont. Chio, au cœur de la mer Égée, ne semble pas avoir accueilli d'Occidentaux, avant que Benedetto Zaccaria n'en obtienne la concession en 1304 pour protéger l'acheminement de l'alun de Phocée. Les régions pontiques ont connu après 1204 quelques incursions des Vénitiens, qui se sont installés sans grand espoir de profit à Soldaïa, mais il faut attendre les années 1270-1280 pour qu'une véritable colonisation se développe, avec Caffa d'abord, puis Tana et Trébizonde, sans parler des bouches du Danube ou du littoral septentrional de l'Anatolie.

Toutes les régions de l'Empire intéressées par la présence des marchands occidentaux n'ont pu être traitées au cours de la séance plénière du Congrès des Études byzantines. Un choix a été fait, en fonction des compétences des participants. La zone balkanique a sans doute été la première à être visitée par les Occidentaux, qui y recherchaient un certain nombre de matières premières ou de produits alimentaires. Il appartenait à David Jacoby, auteur de nombreuses études sur le Péloponnèse byzantin et sur le commerce de la soie, de donner une synthèse de nos connaissances sur la pénétration commerciale des Occidentaux dans les Balkans avant 1204. Dans le bassin oriental de la Méditerranée, l'île de Chypre échappe au pouvoir de l'Empire à la fin du XIIe siècle, lorsque Richard Cœur de Lion, sur la route de la Troisième Croisade, s'en empare et la livre aux Templiers d'abord, à Guy de Lusignan ensuite. Catherine Otten réunit l'ensemble des témoignages sur la présence occidentale à Chypre avant et dans les premiers temps de l'occupation franque.

Laura Balletto nous transporte à la fin du XIIIe siècle, lorsque les frères Zaccaria s'efforcent d'organiser l'exploitation des alunières de Chio et obtiennent d'Andronic II Paléologue la concession temporaire de l'île de Chio, afin de protéger des pirates turcs l'acheminement du précieux minerai jusqu'en Occident. Avec Manuela Dobre, nous passons à Thessalonique, la seconde ville de l'Empire, qui, au tournant des XIVe et XVe siècles, hésite entre les dominations ottomane et vénitienne, faute de pouvoir être défendue par les forces déclinantes de l'Empire. Les textes grecs ici réunis montrent quelle idée les habitants se faisaient des Latins, et plus particulièrement des Vénitiens. Sergej Karpov, éminent spécialiste de l'histoire de la mer Noire, nous livre le fruit de ses longues recherches dans les archives de Venise. Les actes notariés de Tana, heureusement retrouvés, permettent d'évaluer la population occidentale du comptoir vénitien, situé au débouché d'une des routes mongoles. Anna Talyzina, sur les traces de son maître Sergej Karpov, s'intéresse à l'un de ces notaires vénitiens instrumentant aux bouches du Don et lui attribue une origine anglaise. Enfin Krijnie Ciggaar relève l'importance des échanges culturels entre l'Occident latin et l'Empire, grâce à l'étude de quelques traductions.

Il y aurait lieu de s'interroger sur les causes de cette rapide diffusion des marchands occidentaux dans les provinces byzantines. Les exposés qui suivent démontrent que ceux-ci recherchaient des denrées alimentaires – blé, huile, fromage – et les coûteuses soieries, et de plus en plus de matières premières, telles que la soie brute ou des produits tinctoriaux. L'accroissement de la demande occidentale s'explique par la rapide croissance démographique des villes italiennes, souvent dépourvues de ressources alimentaires suffisantes et contraintes de fournir à leur artisanat en plein essor les matières premières que leur environnement seul ne peut produire : soie, laine et coton surtout. De sorte que l'expansion occidentale vers les provinces byzantines est l'indice d'un profond renversement des équilibres économiques jusqu'ici établis : les Latins recherchent moins les produits de luxe de l'industrie byzantine, qu'ils trouvaient jusqu'au XIe siècle surtout à Constantinople, que les approvisionnements nécessaires à leur réseau urbain en forte croissance. La pénétration occidentale dans les provinces byzantines marque la mainmise d'une économie dominante sur une économie en voie d'affaissement.

Michel Balard
Université Paris I

Les Latins dans les villes de Romanie jusqu'en 1261 : le versant méditerranéen des Balkans *

David JACOBY

L'objet de cette brève étude est de retracer dans leurs grandes lignes l'activité économique, l'immigration et l'établissement des Latins dans les villes situées sur le versant méditerranéen de la région balkanique dans la période qui s'étend du Xe siècle à 1261[1]. La délimitation du sujet est artificielle, tant sur le plan géographique que chronologique[2]. En effet, la région qui nous concerne ici ne constituait pas une unité politique ou économique particulière, ni dans la période précédant la Quatrième Croisade, quand elle était entièrement comprise dans l'Empire byzantin, ni par la suite, quand elle fut morcelée en plusieurs unités politiques. En outre, l'année 1261, date de la reconquête byzantine de Constantinople, ne reflète pas une coupure ou un tournant dans l'évolution des Balkans.

Les sources des Xe et XIe siècles relatives aux Occidentaux dans les villes de l'Empire éclairent surtout les rapports commerciaux entre l'Italie et Constantinople. Même après 1060, fort peu d'entre elles se réfèrent aux côtes ou aux villes balkaniques, malgré la fonction importante des unes et des autres due à leur position géographique. En effet, jusqu'à la seconde moitié du XIIe siècle la navigation côtière était de règle et, à défaut, les navires avançaient d'une île à l'autre dans la traversée de grandes étendues d'eau. La voie maritime reliant l'Italie à Constantinople longeait les côtes des Balkans, et c'est à partir de celles du Péloponnèse que les bateaux, en traversant l'Égée, atteignaient l'Asie

* *DCV* = *Documenti del commercio veneziano nei secoli XI-XIII*, éd. R. MOROZZO DELLA ROCCA, A. LOMBARDO, Turin 1940.
TTH = *Urkunden zur älteren Handels-und Staatsgeschichte der Republik Venedig*, éd. G. L. Fr. TAFEL, G. THOMAS, Vienne 1856-1857.

1. Cette étude constitue une version remaniée et amplifiée de celle présentée à une séance du Congrès byzantin tenu à Paris en 2001 et publiée dans les *Pré-actes*, I, *Séances plénières*, p. 279-290. Les notes ci-dessous sont réduites au strict minimum, en particulier à des travaux récents renvoyant aux sources et à la bibliographie antérieure. Comme j'ai abondamment traité ces dernières années du sujet de la présente étude, les références à mes propres travaux sont fréquentes, ce dont on voudra bien m'excuser.

2. Elle résulte de la répartition du thème général entre plusieurs participants à la séance selon un critère purement géographique.

Byzance et le monde extérieur, Paris, Publications de la Sorbonne, 2005 (Byzantina Sorbonensia, 21)

Mineure, le Levant et l'Égypte[3]. Les provinces balkaniques de l'Empire étaient donc fermement intégrées dans des réseaux commerciaux et maritimes amples et complexes débordant le cadre de la Romanie. Le trafic dans le cadre de ces réseaux impliquait l'approvisionnement en eau et en vivres et des transactions commerciales dans les escales, ainsi que le transport de passagers et de marchandises d'une localité à l'autre. Ces opérations étaient indispensables afin de rentabiliser les voyages.

Venise et Amalfi dominèrent jusque vers la fin du XIe siècle les échanges commerciaux entre l'Italie et Constantinople, transitant dans les ports balkaniques. Les Vénitiens vendaient des soieries byzantines aux foires de Pavie dès les dernières décennies du IXe siècle, sinon avant, et la participation des Amalfitains à l'exportation de ces tissus est attestée dès la première moitié du siècle suivant[4]. Des Amalfitains étaient établis à Constantinople en 944[5]. La bulle des co-empereurs Basile II et Constantin VIII en faveur de Venise, rédigée en 992, révèle le rôle important des navires vénitiens dans le transport des habitants et cargaisons d'Amalfi, de Bari et d'autres localités de l'Italie byzantine entre le versant adriatique de cette région et Constantinople[6]. Gaète et Bari participaient également au trafic entre l'Italie et la capitale byzantine dès le milieu du Xe siècle[7]. En 1062 trois navires de Bari en route vers Constantinople coulaient au large du cap Malée, à la pointe sud-est du Péloponnèse, tandis qu'en 1067 des pirates musulmans capturaient une autre embarcation de Bari dans ces parages[8].

3. J. H. PRYOR, *Commerce, Shipping and Naval Warfare in the Medieval Mediterranean*, Londres 1987, p. 87-101, mais cf. *infra*, n. 40, mes réserves au sujet de la navigation en haute mer en rapport avec la Crète.
4. D. JACOBY, Silk crosses the Mediterranean, *Le vie del Mediterraneo. Idee, uomini, oggetti (secoli XI-XVI)*, éd. G. AIRALDI, Gênes 1997 (Università degli studi di Genova, Collana dell'Istituto di storia del medioevo e della espansione europea 1), p. 57-58 (= *Byzantium, Latin Romania and the Mediterranean*, Aldershot 2001, X, avec corrections).
5. Cf. M. BALARD, Amalfi et Byzance (Xe-XIIe siècles), *TM* 6, 1976, p. 87-92 ; V. VON FALKENHAUSEN, Il commercio di Amalfi con Costantinopoli e il Levante nel secolo XII, *Amalfi, Genova, Pisa e Venezia. Il commercio con Costantinopoli e il Vicino Oriente nel secolo XII*, éd. O. BANTI, Pise 1998 (Biblioteca del « Bollettino Storico Pisano », Collana storica 46), p. 19-24.
6. Nouvelle éd. par M. POZZA, G. RAVEGNANI, *I trattati con Bisanzio, 992-1198*, Venise 1993 (Pacta veneta 4), p. 21-25, doc. 1, mais cf. les corrections et l'interprétation du texte dans mon compte rendu de ce volume paru dans *Mediterranean Historical Review* 9, 1994, p. 140-141. Cf. aussi D. JACOBY, The Jews and the Silk Industry of Constantinople, *Byzantium, Latin Romania and the Mediterranean*, cité *supra* n. 4, XI, p. 5-6.
7. LIUTPRAND V. CREMONA, *Opera*, éd. J. BECKER, Hanovre-Leipzig 1915 (MGH, Scriptores rerum germanicarum in usum scholarum 41), *Antapodosis*, V, § 21, *ibid.*, p. 143 ; nouvelle éd., P. CHIESA, *Liudprandi Cremonensis Antapodosis, Homelia paschalis, Relatio de legatione constantinopolitana*, Turnhout 1998 (Corpus Christianorum. Continuatio mediaevalis 156), p. 136. Cf. aussi M. MERORES, *Gaeta im frühen Mittelalter (8. bis 12. Jahrhundert). Beiträge zur Geschichte der Stadt*, Gotha 1911, p. 96 ; A. SCHAUBE, *Handelsgeschichte der romanischen Völker des Mittelmeergebiets bis zum Ende der Kreuzzüge*, Munich 1906, p. 35-36, § 22.
8. Cf. V. VON FALKENHAUSEN, Bari bizantina : profilo di un capoluogo di provincia (secoli IX-XI), *Spazio, società, potere nell'Italia dei Comuni*, éd. G. ROSSETTI, Naples 1986 (Europa mediterranea, Quaderni 1), p. 210-211.

Les navires occidentaux longeaient également les côtes du Péloponnèse pour gagner la Crète, dont ils exportaient les produits, en particulier le fromage, à partir de la première moitié du XIe siècle. Les Vénitiens ayant fait escale dans l'île traversaient ensuite l'Égée en direction de Constantinople ou de l'Égypte, selon des témoignages datant respectivement de 1022 et des années soixante du XIe siècle[9]. En 1062 des Génois embarquaient en Crète des marchandises destinées à Alexandrie[10]. Un navire vénitien rentrant d'Égypte avec de l'alun mouillait en 1071 à Modon, port du sud-ouest du Péloponnèse[11]. Il en fut de même de celui de Bari qui, en 1087, revenant d'Antioche, transportait les restes de saint Nicolas, enlevés par des marchands à Myra, dans le sud de l'Asie Mineure, pour les ramener dans leur ville[12]. Les Occidentaux semblent avoir emprunté régulièrement ces itinéraires dès la seconde moitié du XIe siècle, sinon plus tôt.

Leur intégration dans les réseaux commerciaux et maritimes de Byzance, orientés en grande partie vers l'approvisionnement de l'Empire, en particulier celui de Constantinople, était déjà passablement établie à cette époque. En effet, certains d'entre eux avaient étendu leur activité en pénétrant dans l'arrière-pays à partir des ports balkaniques. Dès avant 1071 des Vénitiens passaient par Corinthe pour atteindre Thèbes, devenue le plus grand centre de manufacture de soieries dans les provinces occidentales de l'Empire[13]. Dyrrachion (Durazzo) servait à la fois d'escale maritime et de base d'opération à l'intérieur, riche en denrées alimentaires. En 1081 elle était la seule ville de l'Empire, hormis Constantinople et Thessalonique, à compter des Occidentaux parmi ses habitants, mais on ne peut pas déterminer si les Vénitiens et les Amalfitains y résidaient dans un quartier compact[14].

9. *DCV*, doc. 2 ; S. D. GOITEIN, *A Mediterranean Society. The Jewish Communities of the Arab World as Portrayed in the Documents of the Cairo Geniza*, Berkeley-Los Angeles 1967-1988, IV, p. 168.
10. D'après une lettre de la Guenizah du Caire : *Be-malkhut Yishma'el bi-tequfat ha-geonim* [= *In the Kingdom of Ishmael*], éd. M. GIL, Jérusalem 1997, IV, p. 445-450, doc. 749, l. 1-6, trad. anglaise dans S. SIMONSOHN, *The Jews of Sicily. Vol. I, 383-1300*, Leyde 1997, p. 314-316, doc. 145. Contexte commercial et maritime de ces transactions dans D. JACOBY, Byzantine Crete in the Navigation and Trade Networks of Venice and Genoa, *Oriente e Occidente tra medioevo ed età moderna. Studi in onore di Geo Pistarino*, éd. L. BALLETTO, Acqui Terme 1997 (Università degli Studi di Genova, Sede di Acqui Terme, Collana di Fonti e Studi 1.1), p. 521-525, 528 (= *Byzantium, Latin Romania and the Mediterranean*, II).
11. *DCV*, doc. 11, témoignage de l'année suivante.
12. Cf. VON FALKENHAUSEN, Bari bizantina, cité *supra* n. 8, p. 211-212 ; C. FOSS, The Lycian Coast in the Byzantine Age, *DOP* 48, 1994, p. 34-35 (= *Cities, Fortresses and Villages of Byzantine Asia Minor*, Aldershot 1996, II).
13. *DCV*, doc. 12, témoignage de l'année suivante ; cf. D. JACOBY, Silk in Western Byzantium before the Fourth Crusade, *BZ* 84/85, 1991-1992, p. 477-479, 494-495 (= *Trade, Commodities and Shipping in the Medieval Mediterranean*, Aldershot 1997, VII).
14. A. DUCELLIER, La présence latine sur les côtes albanaises du XIe au XIIIe siècle : modalités et conséquences, *ΕΥΨΥΧΙΑ. Mélanges offerts à Hélène Ahrweiler*, Paris 1998 (Byzantina Sorbonensia 16), I, p. 212-214.

L'accroissement de la demande à l'intérieur de l'Empire, en particulier à Constantinople, ainsi qu'en Occident à partir du début du XIe siècle, conduisit à l'intensification des échanges en Méditerranée orientale et à l'établissement d'un réseau triangulaire reliant l'Occident, Byzance et le Proche-Orient entre eux. Le trafic dans le cadre de ce réseau prit encore plus d'ampleur après l'établissement des États croisés au Levant vers 1100, qui stimula l'expansion du commerce de l'Occident avec cette région et l'Égypte au cours du XIIIe siècle. Les marchands occidentaux contribuèrent de manière décisive à ce processus, favorisé entre autres par les privilèges que les principales puissances maritimes occidentales, Venise, Pise et Gênes, obtinrent dans l'Empire, respectivement à partir de 1082, 1111 et 1155, ainsi que dans les États de l'Orient latin et l'Égypte[15].

Les provinces balkaniques de l'Empire étaient fermement insérées dans le réseau triangulaire mentionné plus haut. Les Occidentaux y étendirent leurs opérations[16]. Ils achetaient les produits locaux aux grands propriétaires fonciers et aux marchands en gros byzantins pour les revendre ailleurs et servaient d'intermédiaires dans le commerce et les transports entre les marchés byzantins, ainsi qu'entre ces derniers et d'autres régions. Selon le *Timarion*, œuvre satirique byzantine rédigée vers 1110, des Italiens fréquentaient la foire annuelle de saint Démétrius, tenue aux portes de Thessalonique, et y vendaient des tissus[17]. Il s'agissait manifestement des soieries de Thèbes et de Corinthe. Notons que les Vénitiens étaient les seuls Occidentaux autorisés à acquérir à Thèbes certaines soieries de luxe, produites dans des ateliers dont l'activité était financée par des archontes locaux. Les Vénitiens vendaient également ces tissus à Constantinople, à Venise, vraisemblablement aussi en Égypte et en Sicile normande, du moins jusqu'en 1147 dans ce dernier territoire[18]. Des Vénitiens achetaient massivement aux archontes de Sparte de l'huile, qu'ils exportaient vers l'Égypte en 1135 et vers Constantinople en 1147 ou 1148 et en 1171[19], ainsi que du vin à Halmyros[20]. Les ports balkaniques bénéficiaient

15. ID., Italian Privileges and Trade in Byzantium before the Fourth Crusade: A Reconsideration, *Anuario de estudios medievales* 24, 1994, p. 349-369 (= *Trade, Commodities and Shipping*, cité *supra* n. 13, II) ; ID., Byzantine Trade with Egypt from the Mid-Tenth Century to the Fourth Crusade, *Thesaurismata* 30, 2000, p. 50-59.

16. Cf. note précédente et A. E. LAIOU, Byzantine Traders and Seafearers, *The Greeks and the Sea*, éd. Sp. VRYONIS, Jr., New Rochelle, N. Y. 1993, p. 79-96.

17. JACOBY, Silk in Western Byzantium, cité *supra* n. 13, p. 462, 495 (avec référence à la datation du texte), 500.

18. *Ibid.*, p. 462-464, 466-468, 478-479, 490-500. Un voyage à Alexandrie à partir de Corinthe, le port le plus proche de Thèbes, est signalé en 1140 : *Famiglia Zusto*, éd. L. LANFRANCHI, Venise 1955 (Fonti per la storia di Venezia, Sez. IV : Archivi privati), doc. 14.

19. *DCV*, doc. 65, 358, 360, 361 ; *Nuovi documenti del commercio veneto dei sec. XI-XIII*, éd. A. LOMBARDO, R. MOROZZO DELLA ROCCA, Venise 1953, doc. 9 et 11 ; datation des transactions dans JACOBY, Silk in Western Byzantium, p. 478, 479, 494.

20. Stefano Capello y possédait un cellier et faisait le commerce du vin vers 1150 : cf. D. JACOBY, Migrations familiales et stratégies commerciales vénitiennes aux XIIe et XIIIe siècles, *Migrations et diasporas méditerranéennes (Xe-XVIe siècles)*, éd. M. BALARD, A. DUCELLIER, Paris 2002 (Byzantina Sorbonensia 19), p. 360-361. À noter la présence à Constantinople, en 1204, d'un marchand de vin vénitien, ami de l'historien byzantin Nicétas Choniatès : *ibid.*, p. 359-360.

aussi, bien qu'indirectement, de l'intensification des exportations de produits crétois, en particulier le fromage, vers l'Italie, Constantinople, l'Orient latin et l'Égypte[21]. Vers 1135, alors que les navires de Gênes n'atteignaient pas encore la capitale de l'Empire, un marchand génois s'embarquait à destination de cette ville sur un navire de Bari qui, de toute évidence, fit escale dans des ports balkaniques[22].

Il y a lieu de souligner qu'au XII^e^ siècle, l'activité des marchands de Venise, Pise et Gênes dans l'Empire ne se développa pas simultanément, ni de manière parallèle[23]. Certes, le régime auquel étaient soumis les étrangers dans les provinces byzantines était plus souple qu'à Constantinople. Point de quartiers octroyés par les empereurs ou de limitation spatiale à la résidence, ni de restriction à l'acquisition de biens immobiliers[24]. Toujours est-il que les Vénitiens jouissaient de privilèges fiscaux et commerciaux bien plus étendus que ceux de leurs rivaux, même après les accords conclus par Pise et Gênes avec l'Empire en 1192. L'avantage des Vénitiens, particulièrement marqué dans les provinces, y privilégia leur activité dans les ports, leur pénétration à l'intérieur des terres, ainsi que leur établissement dans les principaux centres commerciaux des Balkans[25]. Ce commerce exigeait parfois de gros investissements. Vitale Voltani, attesté à Thèbes depuis 1164, conclut entre cette date et 1171 un contrat avec un marchand occidental de Constantinople pour un montant de mille hyperpères[26]. Les Vénitiens voyagaient également par voie de terre entre le Péloponnèse, Corinthe, Thèbes, proche de la Via Egnatia, Thessalonique et Constantinople, ainsi qu'il ressort de documents s'échelonnant de 1155 à 1171[27].

En mars 1171 Manuel I^er^ fit arrêter tous les Vénitiens se trouvant dans l'Empire, mais certains réussirent à prendre la fuite. Les Vénitiens reprirent leur activité peu après, soit plus d'une dizaine d'années avant le rétablissement formel des rapports entre Venise et Byzance en 1187[28]. Le commerce vénitien s'intensifia et s'étendit à travers les Balkans de Dyrrachion à Constantinople, ce que confirme le chrysobulle d'Alexis III qui, en 1198, énuméra les régions

21. ID., Byzantine Crete, cité *supra* n. 10, p. 525-529, 533-536.
22. *Ibid.*, p. 531-532.
23. Vue d'ensemble dans JACOBY, Italian Privileges, cité *supra* n. 15, p. 349-369.
24. ID., The Byzantine Outsider in Trade (c.900-c.1350), *Strangers to Themselves: The Byzantine Outsider, Papers from the Thirty-second Spring Symposium of Byzantine Studies, University of Sussex, Brighton, March 1998*, éd. D. C. SMYTHE, Aldershot 2000, p. 136.
25. S. BORSARI, *Venezia e Bisanzio nel XII secolo. I rapporti economici*, Venise 1988, offre une vue d'ensemble sur les Vénitiens, à laquelle il faut toutefois apporter d'importantes retouches : cf. JACOBY, Italian Privileges, p. 365-366.
26. *DCV*, doc. 166, 308, 379, et cf. note suivante.
27. JACOBY, Silk in Western Byzantium, p. 471 et n. 101, 495 et n. 243. Les voyages par voie de terre semblent avoir été plus fréquents à cette époque que ne le suppose DUCELLIER, La présence latine, cité *supra* n. 14, p. 214-215. Sur le réseau routier, cf. J. KODER, F. HILD, *Hellas und Thessalia*, Vienne 1976 (TIB 1 = Österreichische Akademie der Wissenschaften, Philosophisch-historische Klasse, Denkschriften 125), p. 90-98, et P. SOUSTAL, *Thrakien (Thrake, Rodope und Haiminontos)*, Vienne 1990 (TIB 6, même série, 221), p. 132-146.
28. Voltani réapparaît à Thèbes dès 1175 : cf. JACOBY, Silk in Western Byzantium, p. 495-496.

de l'Empire dans lesquelles les Vénitiens bénéficieraient de leurs privilèges[29]. Des colons vénitiens étaient installés à Dyrrachion, Sparte, Thèbes, Corinthe, ainsi qu'à Halmyros, Thessalonique et Rhaidestos, surnommée Rodosto par les Latins. Ces trois derniers ports étaient les débouchés maritimes respectifs des plaines de Thessalie, de Macédoine et de Thrace, riches en blé, et constituaient d'importantes escales sur la route entre Venise et Constantinople. Dans quelques-unes des localités mentionnées les Vénitiens possédaient leurs propres églises et monastères, ce qui suppose la présence continue d'un clergé latin[30]. Certains Vénitiens établis dans les villes balkaniques conduisaient des opérations commerciales conjointement avec des parents ou des associés établis dans la capitale de l'Empire, à Venise ou ailleurs[31].

Les Pisans et les Génois en route vers Constantinople, l'Orient latin et l'Égypte fréquentaient également les ports balkaniques, mais l'absence de privilèges dans les provinces de l'Empire jusqu'en 1192 y réduisait leurs opérations commerciales et leur présence[32]. Des Pisans étaient cependant installés à Halmyros et à Thessalonique dans la seconde moitié du XII^e siècle. L'amélioration de leur condition en 1192 favorisa leur commerce dans le Péloponnèse où, peu avant 1201, trois d'entre eux servirent d'intermédiaires entre marchands locaux et vénitiens dans la vente d'une grosse quantité d'huile destinée à Constantinople[33]. Les Génois, cités dans plusieurs localités des Balkans, d'Andrinople à Avlona, transitaient par Halmyros et Euripos (Négrepont), ville principale de l'Eubée[34]. Un contrat commercial de 1157 et le témoignage du voyageur juif Benjamin de Tudèle, vers 1160, suggèrent un commerce génois plus ou moins régulier à Halmyros[35]. En 1171 un navire génois en route

29. TTH, I, p. 246-278, en particulier 258-272 ; nouvelle éd. par POZZA et RAVEGNANI, *I trattati con Bisanzio*, cité *supra* n. 6, p. 119-137, en particulier 130-131. Cf. également DUCELLIER, La présence latine, p. 215-217.
30. BORSARI, *Venezia e Bisanzio*, cité *supra* n. 25, p. 34-42, 53 ; R.-J. LILIE, *Handel und Politik zwischen dem byzantinischen Reich und den italienischen Kommunen Venedig, Pisa und Genua in der Epoche der Komnenen und der Angeloi (1081-1204)*, Amsterdam 1984, p. 119-120, 178-216, *passim*, sous les noms de ces localités et la vue d'ensemble *ibid.*, p. 216-221 ; ID., Die lateinische Kirche in der Romania vor dem vierten Kreuzzug, *BZ* 82, 1989, p. 202-220 ; D. JACOBY, Foreigners and the Urban Economy in Thessalonica, c. 1150-c. 1430, *DOP* 57, 2003, p. 92.
31. Plusieurs cas dans JACOBY, Migrations familiales, cité *supra* n. 20, p. 360-362. Ajoutons un Vénitien qui s'identifie comme *habitator* de Thessalonique en 1191 et un autre en 1193 : *DCV*, doc. 399, 417.
32. Vue d'ensemble dans JACOBY, Italian Privileges, p. 365-368.
33. S. BORSARI, Pisani a Bisanzio nel XII secolo, *Studi di storia pisana e toscana in onore del prof. Cinzio Violante*, Pise 1991 (Biblioteca del « Bollettino Storico Pisano », Collana storica 38), p. 65-68 ; la transaction est mentionnée en 1201 : *DCV*, doc. 456. Sur Thessalonique, cf. JACOBY, Foreigners, cité *supra* n. 30, p. 89, 92.
34. L'Eubée, reliée à la terre ferme par des ponts, doit être traitée ici. L'évolution de la présence latine y était étroitement liée à celle des territoires continentaux voisins.
35. D. JACOBY, Benjamin of Tudela in Byzantium, *Chryse Porta / Zlatyia Vrata: Essays presented to Ihor Ševčenko on his Eightieth Birthday by his Colleagues and Students*, éd. P. SCHREINER, O. STRAKHOV, Cambridge, Mass. 2002 (= *Palaeoslavica* 10/1, 2002), p. 180-182.

de Constantinople à Gênes fut incendié par les Vénitiens à Halmyros, à la défense de laquelle les Génois participaient, tandis qu'un autre fut saisi par eux à Euripos[36]. On ne trouve toutefois pas de Génois établis dans les villes balkaniques, sans nul doute à cause des conditions particulièrement défavorables dans lesquelles ils opéraient entre 1169 et 1192. Leur part dans l'approvisionnement du marché byzantin semble toutefois avoir augmenté après 1192[37]. Quant aux Amalfitains, ils étaient présents à Constantinople jusqu'en 1204[38], mais leur rôle dans le commerce des provinces byzantines était devenu mineur, conséquence inéluctable de la concurrence des grandes puissances maritimes et de l'absence de privilèges semblables aux leurs. Ils semblent avoir concentré leur activité dans le transport maritime entre les ports balkaniques, sans toutefois s'y établir, ainsi qu'entre ces derniers et d'autres régions[39].

Le développement de la navigation en haute mer dans les dernières décennies du XII^e siècle favorisa le rôle de la Crète comme escale entre l'Italie et les ports de la Méditerranée orientale et détourna une partie du trafic des côtes balkaniques. En particulier les navires génois empruntèrent de plus en plus fréquemment la voie maritime plus directe et plus rapide reliant le détroit de Messine via la Crète à Constantinople, l'Orient latin et l'Égypte. Le voyageur musulman Ibn Jubayr fournit l'itinéraire en sens inverse d'un de ces navires, sur lequel il s'embarqua à Acre en 1184. Par la suite la Crète servit également de relais à de nombreux navires d'autres nations traversant la Méditerranée[40].

Le sort des provinces balkaniques de l'Empire conquises par les Latins aussitôt après la Quatrième Croisade fut loin d'être uniforme. La région s'étendant grosso modo de la Thessalie méridionale à la Thrace fut réoccupée par les Grecs d'Épire jusqu'en 1224, celle proche de Constantinople en 1234-1235 par Jean III Vatatzès, empereur de Nicée, tandis que la domination latine se maintenait pendant plus de deux siècles en Grèce centrale et méridionale. Le morcellement politique et territorial des Balkans ouvrit la voie à une pénétration et une implantation occidentales nettement plus prononcées et continues que dans la période précédente, tant sur le plan économique que démographique,

36. *Codice diplomatico della repubblica di Genova dal MCLXIII al MCLXXXX*, éd. C. IMPERIALE DI SANT'ANGELO, Rome 1936-1942, II, p. 213 et n. 1 ; p. 215 et n. 2.
37. Commerce de soie, soieries et kermès attesté en 1201 : JACOBY, Silk in Western Byzantium, p. 496-497.
38. Cf. P. MAGDALINO, *Constantinople médiévale. Études sur l'évolution des structures urbaines*, Paris 1996, p. 85-88.
39. Un navire amalfitain part en 1112 d'Halmyros vers Constantinople, un autre fait voile de Corinthe à Alexandrie en 1140, tous deux avec des Vénitiens à bord : respectivement *DCV*, doc. 35, et LANFRANCHI, *Famiglia Zusto*, cité *supra* n. 18, doc. 16, acte de 1144 avec référence à 1119. Les Amalfitains sont également attestés dans le transport maritime du XII^e siècle sur l'axe Constantinople-Égypte : cf. JACOBY, Byzantine Trade with Egypt, cité *supra* n. 15, p. 47-50.
40. ID., Byzantine Crete, p. 533-536, 539, et sur la navigation en haute mer, *ibid.*, p. 536-537, 540 ; ID., Creta e Venezia nel contesto economico del Mediterraneo orientale sino alla metà del Quattrocento, *Venezia e Creta, Atti del Convegno internazionale di studi, Iraklion-Chanià, 30 settembre - 5 ottobre 1997*, éd. G. ORTALLI, Venise 1998, p. 76-83.

en particulier dans les territoires restés aux mains des Latins. L'origine, la condition sociale et économique, ainsi que les motivations des colons et des marchands occidentaux furent plus variées qu'auparavant, et leur dispersion géographique plus ample.

La première étape dans l'accroissement de leur présence fut abrupte, parce que liée à la conquête. Celle-ci introduisit dans la région des chevaliers occidentaux, absents des villes balkaniques jusqu'à la Quatrième Croisade. L'immigration latine qui suivit fut un phénomène de longue durée embrassant à la fois nobles et bourgeois. L'armée participant à la Quatrième Croisade comprenait des effectifs provenant de nombreuses régions de l'Occident[41]. L'importance du contingent des chevaliers issus des comtés de Flandre et de Hainaut était manifeste dans l'Empire latin de Constantinople, celle des chevaliers de Lombardie dans le royaume de Thessalonique. Des considérations de sécurité incitèrent les chefs militaires à s'établir avec leurs suites dans les villes. Boniface de Montferrat confisqua les plus belles maisons de Thessalonique et les distribua à ses vassaux[42]. Un baron latin dont l'origine est inconnue résidait à Ainos, port de Thrace, où il servit de témoin à l'accord de 1219 entre l'Empire latin de Constantinople et Venise[43].

On est mieux renseigné au sujet de Rodosto et de Gallipoli. En fonction du traité de 1204 entre les chefs de la croisade, ces importantes places stratégiques permettant de contrôler la navigation entre la Méditerranée et Constantinople étaient comprises dans la portion de l'Empire latin allouée à Venise. Les deux villes furent brièvement occupées par des forces vlaquo-bulgares en 1206. Certains de leurs habitants vénitiens se réfugièrent à Constantinople et y restèrent, tandis que d'autres regagnèrent leurs domiciles[44]. Probablement dès 1204 les colons vénitiens de Rodosto étaient groupés en contingents militaires, d'après leur quartier d'origine respectif à Venise, ce qui implique qu'ils y étaient passablement nombreux. Des dispositions concernant l'élection des capitaines vénitiens de Rodosto et Gallipoli furent adoptées en 1224[45]. On ne sait rien des colons vénitiens de ces deux villes depuis cette année jusqu'en 1261. Quant à Halmyros, elle continua à être le siège d'une colonie vénitienne après la Quatrième Croisade. Le monastère San Giorgio de Venise y détint des

41. J. LONGNON, *Les compagnons de Villehardouin. Recherches sur les croisés de la quatrième croisade*, Genève 1978, et le compte rendu de cet ouvrage par M.-L. FAVREAU, *BZ* 72, 1979, p. 84-87 ; G. ORTALLI, *Da Canossa a Tebe. Vicende di una famiglia feudale tra XII e XIII secolo*, Abano Terme (Padoue) 1983 ; A. BON, *La Morée franque. Recherches historiques, topographiques et archéologiques sur la principauté d'Achaïe (1205-1430)*, Paris 1969 (Bibliothèque des Écoles françaises d'Athènes et de Rome 213), p. 104-115.
42. NICÉTAS CHONIATÈS, *Historia*, éd. J. A. VAN DIETEN, Berlin-New York 1975 (CFHB 11), I, p. 600.
43. TTH, II, p. 214-215.
44. Tel Giovanni Bon, attesté en 1206 : TTH, II, p. 43-45.
45. D. JACOBY, The Venetian Presence in the Latin Empire of Constantinople (1204-1261): the Challenge of Feudalism and the Byzantine Inheritance, *JÖB* 43, 1993, p. 150-151, 154-155, 158-160, 181-182 (= *Byzantium, Latin Romania and the Mediterranean*, VI).

biens depuis 1206[46]. Deux Vénitiens y conclurent un contrat en 1211, sans qu'on puisse déterminer s'il s'agit de colons ou de marchands de passage[47]. D'autres Vénitiens la fréquentaient en 1259, selon un témoignage de la même année sur la mort de l'un d'entre eux[48].

La domination de Boniface de Montferrat sur Thessalonique à partir de 1204 y permit l'implantation du clergé latin[49]. Elle semble avoir également favorisé l'activité des Génois, du moins à court terme. C'est ce que suggèrent deux contrats de prêt maritime sur Thessalonique et le transport de la fille de Boniface de Gênes vers cette ville en 1206[50]. Trois Vénitiens y conclurent un contrat de *collegantia* en 1206[51]. Malgré l'absence de témoignages directs, il est probable que des colons vénitiens résidaient à Thessalonique entre 1204 et 1261[52]. Il n'est pas exclu que des Vénitiens en aient exporté du blé, bien que ce trafic ne soit signalé qu'à partir de 1268[53].

Les sources concernant la Grèce centrale et méridionale sont bien plus abondantes. Les territoires exigus de Coron et Modon, dans le sud-ouest du Péloponnèse, et une partie de la ville d'Euripos, dénommée Négrepont par les Latins, furent aux mains de Venise respectivement depuis 1207 et 1211. Des chevaliers issus pour la plupart de la Champagne, de la Bourgogne et de Franche-Comté s'établirent dans les territoires latins non vénitiens, aux côtés d'autres originaires de la Lombardie, de la Toscane et de l'Émilie. En 1205 Boniface de Montferrat, roi de Thessalonique, octroya l'Eubée en fief à trois seigneurs véronais. Vers 1225 on dénombrait cent soixante-dix fiefs de chevaliers en Morée franque. Les chevaliers introduisirent dans leurs territoires respectifs un régime féodal, dont les terres rurales constituaient l'assise économique principale. On assiste à leur dispersion sur le terrain et à la création de multiples noyaux de colons, souvent fort exigus. En effet, de nombreux chevaliers s'établirent dans leurs fiefs ou dans des châteaux isolés situés dans les régions rurales. En revanche, d'autres s'installèrent soit dans les anciennes acropoles surplombant les villes, soit dans des localités urbaines constituant les centres politiques et administratifs des grandes seigneuries ou proches de

46. TTH, II, p. 15-17.
47. LOMBARDO, MOROZZO DELLA ROCCA, *Nuovi documenti*, cité *supra* n. 19, p. 99, doc. 87, référence dans un document de 1233.
48. Inséré dans un acte inédit du 27 avril 1285 : Venise, Archivio di Stato, Procuratori di S. Marco, Miscellanea Perg., b. 7, notaire Matteo di Crescencio.
49. JACOBY, Foreigners, p. 92-93.
50. M. BALARD, Les Génois en Romanie entre 1204 et 1261. Recherches sur les minutiers notariaux génois, *Mélanges d'archéologie et d'histoire, publiés par l'École française de Rome* 78, 1966, p. 472-473 (= *La mer Noire et la Romanie génoise [XIIIe-XVe siècles]*, Londres 1989, I).
51. Contrat de 1206 mentionné dans un acte de 1210 : *DCV*, doc. 519.
52. Cf. JACOBY, Foreigners, p. 93-94.
53. Cf. ID., La Venezia d'oltremare nel secondo Duecento, *Storia di Venezia dalle origini alla caduta della Serenissima*, II, *L'età del Comune*, éd. G. CRACCO, G. ORTALLI, Rome 1995, p. 270, où il s'agit toutefois d'exportation de Thessalonique et d'Héraclée de Thrace, et non d'importation dans ces ports.

leurs fiefs, telles que Négrepont, Thèbes, Patras et Andravida, capitale de la principauté de Morée. Enfin, d'autres maintenaient au moins des résidences secondaires dans ces mêmes villes, à Clarence, Coron ou Modon[54].

Ce sont toutefois les non-nobles qui furent les protagonistes de la présence latine dans les territoires conquis, en particulier dans les villes[55]. Divers facteurs, outre le morcellement politique et territorial, y facilitèrent et stimulèrent leur pénétration économique et leur installation : la sécurité et la continuité, assurées par la domination latine, plus grandes que sous celle de l'Empire, l'abolition du contrôle centraliste restrictif de l'État byzantin sur divers secteurs de l'économie, l'accès direct aux ressources locales, aux producteurs et aux marchés, enfin, la concurrence entre seigneurs latins, désireux d'accroître leurs propres revenus.

L'ouverture des territoires latins de Grèce se manifesta dans plusieurs domaines. Certes, les Latins continuèrent à exercer leur activité économique dans les ports et les centres de manufacture qu'ils avaient fréquentés avant 1204, mais ils y intensifièrent leurs opérations et étendirent ces dernières à d'autres localités urbaines. Celles qui servaient de sièges aux cours féodales principales constituaient autant de centres de consommation de haut niveau. Les marchands latins déployèrent également une activité croissante dans les villes servant à la fois d'escales maritimes et de débouchés ou points de concentration des produits régionaux, notamment Patras, Corinthe, Argos, Nauplie, Coron, Modon et Clarence. Cette dernière ville, fondée dans la première moitié du XIIIe siècle, devint rapidement le port principal de la Morée franque. Il faut ajouter Négrepont, insérée dans le grand trafic transméditerranéen entre l'Italie et Constantinople, mais étroitement liée aussi à l'économie de la mer Égée. Toutes ces villes attirèrent des immigrants latins. En outre, les Latins s'engagèrent également, bien plus qu'avant 1204, dans le cabotage et dans les transports maritimes à courte et moyenne distance à l'intérieur même de la Romanie. Cette activité est particulièrement bien représentée dans les sources vénitiennes à partir de 1270 environ, mais il ne peut faire de doute qu'elle avait déjà acquis beaucoup d'importance dans les décennies précédentes[56].

54. ID., Italian Migration and Settlement in Latin Greece: the Impact on the Economy, *Die Kreuzfahrerstaaten als multikulturelle Gesellschaft. Einwanderer und Minderheiten im 12. und 13. Jahrhundert*, éd. H. E. MAYER, Munich 1997 (Schriften des Historischen Kollegs, Kolloquien 37), p. 98-99, 103-106 (= *Byzantium, Latin Romania and the Mediterranean*, IX) ; ID., Changing Economic Patterns in Latin Romania: the Impact of the West, *The Crusades from the Eastern Perspective: Byzantium and the Muslim World*, éd. A. E. LAIOU, R. P. MOTTAHEDEH, Washington 2001, p. 197-200, 210-212. Cf. aussi *supra* n. 31, et ID., *La féodalité en Grèce médiévale. Les « Assises de Romanie » sources, application et diffusion*, Paris-La Haye 1971, p. 185-195.

55. Pour ce qui précède, cf. ID., Italian Migration, cité note précédente, p. 102-106 ; ID., Changing Economic Patterns, cité note précédente, p. 212-215, 220-222.

56. G. MORGAN, The Venetian Claims Commission of 1278, *BZ* 69, 1976, p. 411-438, dont les datations ne sont pas toujours fiables ; JACOBY, La Venezia d'oltremare, cité *supra* n. 53, p. 272-273 ; ID., Foreigners, p. 97-98.

Les facteurs politiques et économiques mentionnés plus haut, conjugués avec la colonisation latine, engendrèrent des mutations dans le réseau routier et dans l'emplacement et l'importance relative des marchés et des foires. Ces mutations s'expliquent également par un changement d'orientation majeur dans le commerce des régions grecques passées sous domination latine. On a vu qu'avant 1204 l'économie de ces régions était en grande partie axée sur l'approvisionnement de l'Empire, en particulier celui de Constantinople. Bien que la Grèce latine ait maintenu après 1204 son rôle dans ce domaine, ainsi que dans les échanges bilatéraux avec d'autres régions et dans le trafic trans-méditerranéen, son économie se tourna vers l'Occident, conséquence à la fois de la contraction économique sévère dont souffrit la capitale de l'Empire jusqu'en 1261 et de la croissance de la demande occidentale. Fait nouveau, cette demande ne se limitait plus aux denrées alimentaires et aux produits de luxe tels que les soieries, dont le volume exporté vers l'Italie s'accrut sensiblement[57]. Elle s'étendait également aux matières premières industrielles, soie brute et produits tinctoriaux, en particulier le kermès, nécessaires à la production des tissus de soie de haute qualité. Celle-ci s'était développée à Lucques depuis 1160 environ et prit son essor à Venise peu après la Quatrième Croisade[58].

La documentation relative à la Grèce latine de 1204 à 1261, dont les actes notariaux qui sont en majorité vénitiens, a créé l'impression que les développements que nous venons de circonscrire ont assuré rapidement la domination économique de Venise dans cette région. Il n'en est rien. Certes, l'exercice de l'autorité de Venise à Coron, Modon et sur une partie de la ville de Négrepont y stimulait l'activité économique et la concentration des Vénitiens. Ces derniers exportaient de la soie et du kermès de ces territoires et des soieries de l'Eubée[59]. À leurs côtés on trouvait cependant des marchands et colons originaires d'autres localités et régions d'Italie, depuis la Vénétie jusqu'aux Pouilles[60].

57. Cf. Id., The Production of Silk Textiles in Latin Greece, *Τεχνογνωσία στη λατινοκρατούμενη Ελλάδα* [= *Technologie en Grèce latine*], Athènes 2000, p. 22-35.

58. Cf. Id., Genoa, Silk Trade and Silk Manufacture in the Mediterranean region (ca. 1100-1300), *Tessuti, oreficerie, miniature in Liguria, XIII-XV secolo*, éd. A. R. Calderoni Masetti, C. di Fabio, M. Marcenaro, Bordighera 1999 (Istituto internazionale di Studi liguri, Atti dei Convegni 3), p. 16-20 ; Id., Dalla materia prima ai drappi tra Bisanzio, il Levante e Venezia: la prima fase dell'industria serica veneziana, *La seta in Italia dal Medioevo al Seicento. Dal baco al drappo*, éd. L. Mola, R. C. Mueller, C. Zanier, Venise 2000, p. 265-266, 271-272, 274-277.

59. Au sujet des Génois, des Vénitiens et de la soie dans ce paragraphe, cf. Id., Genoa, Silk Trade and Silk Manufacture, cité note précédente, p. 21-23, 29-31 ; Id., Italian Migration, p. 118-121 ; Id., Dalla materia prima, cité note précédente, p. 272-273 ; Id., The Production of Silk Textiles, cité *supra* n. 57, p. 23-26, 28-29 ; Id., Changing Economic Patterns, p. 226.

60. Pour la période étudiée ici nous ne possédons malheureusement pas de cartulaires semblables à celui du notaire vénitien Pasquale Longo, qui exerça à Coron de 1289 à 1293 : *Pasquale Longo notaio in Corone*, éd. A. Lombardo, *1289-1293*, Venezia 1951. Ce cartulaire semble refléter un état valable également pour la période antérieure à 1261, compte tenu de la composition de la population dans d'autres villes de la région et malgré la mainmise des Angevins de Naples sur la principauté de Morée depuis 1278, qui sans nul doute y stimula

L'origine de ceux qui opéraient ou s'établirent dans les territoires non vénitiens était encore plus variée. Outre les Vénitiens, on trouvait des Génois dans certaines villes de la Grèce mentionnées ci-dessus. Leur activité à Négrepont est documentée entre 1218 et 1273. Elle était conduite en partie par des colons établis dans cette ville, où la présence d'un consul de Gênes est attestée en 1236[61]. Une enquête conduite à Acre en 1224 se réfère au voyage d'un navire génois à Négrepont en 1218[62]. Un acte de 1233 mentionne une vente effectuée en Eubée par Guillelmus Fornarius, vraisemblablement en 1231[63]. À Gênes une veuve reçoit en 1245 une somme en hyperpères de Négrepont provenant des biens de son mari décédé dans cette ville, en confie une partie en prêt maritime remboursable au même endroit, et donne procuration pour la récupérer à Johannes Fornarius, probablement un proche parent de son mari défunt qui continuait à y résider[64]. Ces opérations suggèrent que la veuve et son mari avaient habité à Négrepont, la veuve étant rentrée à Gênes après la mort de son époux. Un contrat de nolis établi à Gênes en 1254 envisage Négrepont, Thessalonique et Constantinople comme escales[65]. Selon un document vénitien inédit de 1274, un habitant génois de Négrepont avait servi trois années auparavant comme marin à bord d'un bateau arrivé à Thessalonique[66].

Le traité de 1240 entre Gênes et le duc d'Athènes Guy Ier de La Roche révèle la présence de colons à Thèbes et à Athènes et d'un consul génois dans la première de ces villes[67]. Aux côtés des Vénitiens déjà présents dès avant

une immigration à partir des territoires angevins. Cf. S. Borsari, *Studi sulle colonie veneziane in Romania nel XIII secolo*, Naples 1966, p. 113, pour l'identification des lieux et régions d'origine des individus mentionnés dans le cartulaire. Pour Négrepont, cf. en particulier D. Jacoby, The Demographic Evolution of Euboea under Latin Rule, 1205-1470, *The Greek Islands and the Sea*, éd. J. Chrysostomydes, Camberley (Surrey) 2004 (sous presse).

61. Balard, Les Génois en Romanie, cité *supra* n. 50, p. 480.

62. A. Ferretto (éd.), Liber magistri Salmonis, Sacri Palatii notarii (1222-1226), *Atti della Società Ligure di Storia Patria* 36, 1906, p. 308-316, en particulier 315, doc. DCCXXXVI-DCCXXXIX.

63. La vente, rapportée par un acte de 1233, avait eu lieu en Romanie *in insula* : Balard, Les Génois en Romanie, p. 478, la met à juste titre en rapport avec une ambassade génoise envoyée auprès de l'empereur Jean III Vatatzès. *L'insula* en question semble bien être l'Eubée, située sur la voie maritime menant de Gênes à l'empire de Nicée. Pour trois contrats de 1236 citant Négrepont, cf. *ibid.*, p. 480.

64. Balard, Les Génois en Romanie, p. 480. Pour des actes de 1248, 1250 et 1251, cf. E. Basso, Le relazioni fra Genova e gli stati latini di Grecia nei secoli XIII-XIV, *Studi balcanici*, éd. F. Guida, L. Valmarin, Rome 1989, p. 24.

65. Édité par E. H. Byrne, *Genoese Shipping in the Twelfth and Thirteenth Century*, Cambridge, Mass. 1930, p. 125-128, doc. XXXVII. Selon Balard, Les Génois en Romanie, p. 486-487, la Romanie aurait été presque inconnue pour les Génois à cette époque, et l'éventualité envisagée qu'on ne puisse pas trouver à Gênes un pilote connaissant l'Égée semblerait le prouver. Les témoignages rassemblés ici sur la présence des Génois en Grèce contredisent cette hypothèse.

66. Padoue, Archivio di Stato, Archivio Diplomatico, b. 18, no 2630, 5 août 1274 ; Jacoby, Foreigners, p. 97-98.

67. Nouvelle éd. par S. Dellacasa, *I Libri Iurium della Repubblica di Genova* I/4, Gênes 1998 (Fonti per la storia della Liguria XI), p. 38-40, doc. 671.

1204, ils y remplaçaient les archontes byzantins en tant qu'entrepreneurs finançant l'activité de certains ateliers de soieries locaux et vendaient leurs produits[68]. En 1255 un consortium de résidents de Thèbes, dont un individu originaire de Brindisi et d'autres – peut-être des Génois –, prêtait une somme à Marco Gradenigo, capitaine de l'armée vénitienne. Certains d'entre eux avaient des rapports d'affaires avec un Placentin établi à Venise[69]. Il est significatif qu'en Morée franque le poids de Lucques était utilisé pour la pesée de la soie à partir du XIIIe siècle. Compte tenu du rôle majeur de Gênes dans l'approvisionnement de Lucques en matières premières, il est vraisemblable que les Génois avaient une part prépondérante dans l'exportation de ces dernières à partir de la Morée, comme ils l'avaient pour les soieries à Thèbes. Il est même probable que certains d'entre eux s'établirent à Clarence avant 1274, date à laquelle les actes notariés génois commencent à nous informer sur leur activité[70].

En Grèce latine les dépenses militaires des seigneurs féodaux et leur consommation de luxe, l'augmentation des investissements dans tous les secteurs de l'économie, agricoles et industriels, ainsi que les transferts de fonds de la papauté à partir de 1240 environ n'auraient guère été possibles sans l'apport de crédits et l'intervention de banquiers[71]. Cette activité financière, inexistante parmi les Occidentaux dans l'Empire avant 1204, était pratiquée surtout par des individus originaires des villes italiennes de l'intérieur, connues pour leurs opérations commerciales et bancaires conjuguées en Occident. Des colons provenant de Modène, Parme, Crémone et Plaisance résidaient à Négrepont entre 1225 et 1232. L'un d'eux, propriétaire de terres rurales peuplées de vilains, pratique le commerce et investit des capitaux dans des prêts maritimes, tandis qu'un autre offre des crédits à des paysans grecs[72]. Il faut croire que certaines compagnies mercantiles et bancaires de Sienne avaient établi des succursales en Grèce latine dès la première moitié du XIIIe siècle, entre autres en rapport avec le commerce de la soie, bien que des Siennois y soient attestés seulement à partir des années soixante et des compagnies siennoises à partir de la décennie suivante. Les autres grands centres de crédit étaient Corinthe, Thèbes, en rapport avec le financement des ateliers de soieries, et Négrepont, dont le rôle commercial a déjà été souligné. Il faut croire que les Latins y procédèrent à des investissements importants afin de promouvoir la production de soie et de soieries à fin d'exportation, tout comme ils le firent plus tard

68. Cf. JACOBY, Silk crosses the Mediterranean, cité *supra* n. 4, p. 69-70.
69. *DCV*, doc. 833.
70. Sur ces actes, cf. M. BALARD, *La Romanie génoise (XIIe-début du XVe siècle)*, Rome 1978 (Bibliothèque des Écoles françaises d'Athènes et de Rome 235), I, p. 163-64 et n. 211.
71. Pour ce qui suit à ce sujet, cf. JACOBY, Italian Migration, p. 106-108, 111-113 ; ID., Changing Economic Patterns, p. 224-225.
72. ID., New Evidence on the Greek Peasantry in Latin Romania, *Porphyrogenita: Essays in Honour of Julian Chrysostomides*, éd. Ch. DENDRINOS, J. HARRIS, E. HARVALIA-CROOK, J. HERRIN, Aldershot 2003, p. 239-252.

en Crète pour le blé, le vin et le fromage[73]. L'apport de capitaux et l'utilisation de techniques bancaires avancées, développées en Italie, assurèrent des liquidités plus grandes, favorables à la croissance économique[74].

Quelques remarques supplémentaires au sujet des colons s'imposent. Il existait parfois des rapports entre migrations familiales vénitiennes et stratégies commerciales. En 1239 Pietro Lion était installé à Négrepont, tandis que ses frères Giovanni et Giacomo habitaient Thèbes. Ils annulèrent alors une *fraterna compagnia* avec leur oncle paternel Giorgio, resté à Venise. En 1246 Pietro, toujours à Négrepont, conjointement avec Giacomo, passé à Athènes, héritaient du legs fait par ce même oncle. Ce dernier cas illustre également un phénomène de migration à l'intérieur même de la Romanie latine. Par ailleurs, la reconquête byzantine de Constantinople en 1261 provoqua un afflux de réfugiés occidentaux en Grèce latine, vénitiens pour la plupart. Exceptionnellement la documentation permet de suivre pendant plusieurs générations des familles établies dans cette région. Toutefois, l'installation outre-mer, accompagnée généralement de l'acquisition de biens immobiliers, n'était pas nécessairement définitive. On assiste parfois au retour d'émigrés en Occident après un séjour prolongé variant de quelques années à plusieurs décennies, soit par choix personnel après une longue période d'activité et à un âge élevé, soit à la suite de développements politiques ou militaires[75].

Il suffira d'une conclusion fort brève. C'est surtout en Grèce latine, mieux connue, que nous pouvons percevoir l'impact de la conquête occidentale des territoires balkaniques de l'Empire à la suite de la Quatrième Croisade. Divers aspects de l'économie de ces territoires manifestèrent une certaine continuité au-delà de 1204, notamment l'exploitation des campagnes et le trafic maritime à courte et moyenne distance[76]. Il est toutefois évident que la pénétration économique et démographique des Latins était bien plus substantielle qu'auparavant. Elle engendra la réorientation partielle de l'économie de cette région, la diversification de la demande occidentale pour les produits de cette dernière, ainsi que des investissements occidentaux. Ces facteurs y favorisèrent la croissance économique et des changements structurels majeurs dans les échanges entre la Romanie et l'Occident.

David Jacoby
Université hébraïque de Jérusalem

73. Cf. M. GALLINA, *Una società coloniale del Trecento. Creta fra Venezia e Bisanzio*, Venise 1989 (Deputazione di storia patria per le Venezie, Miscellanea di studi e memorie 28), p. 95-139 ; D. JACOBY, Cretan Cheese: A Neglected Aspect of Venetian Medieval Trade, *Medieval and Renaissance Venice*, éd. E. E. KITTEL, Th. F. MADDEN, Urbana-Chicago 1999, p. 49-68.
74. ID., Italian Migration, p. 111, 113, 118.
75. ID., Migrations familiales, p. 367-368, 371-372.
76. ID., Changing Economic Patterns, p. 199-202, 204, 212-213.

Les Occidentaux dans les villes de province de l'Empire byzantin : le cas de Chypre (XIIe-XIIIe siècle)

Catherine OTTEN-FROUX

Évoquer Chypre dans le cadre d'une question sur la présence des Occidentaux dans les villes de province de l'Empire byzantin suppose une remarque initiale sur les limites chronologiques de ce travail. Il faudrait considérer la période allant de la reprise de l'île par Nicéphore Phocas dans la seconde moitié du Xe siècle – événement qui met fin à la période du condominium arabo-byzantin – jusqu'à la conquête de Richard Cœur de Lion en 1191, qui place Chypre sous domination franque pour trois siècles. Mais le premier siècle suivant la reconquête byzantine est très pauvre en documents sur l'histoire de l'île et nous ne pourrons commencer à étudier les contacts des Occidentaux avec Chypre qu'à partir de la fin du XIe siècle. Il nous a par ailleurs semblé nécessaire de continuer l'enquête pendant au moins deux générations suivant la conquête de façon à pouvoir étudier les conditions d'installation des Francs dans l'île. Poursuivre l'étude encore plus longtemps nous donnerait l'avantage de pouvoir disposer des sources qui se multiplient à partir de la fin du XIIIe siècle, mais Chypre est alors clairement passée dans le monde latin, politiquement et économiquement, même si numériquement la population grecque est majoritaire ; Chypre ne peut plus être considérée comme une province byzantine, bien qu'elle garde un fort attachement à sa culture grecque, ce qui se marque notamment dans les domaines religieux et artistique. Nous nous intéresserons donc au XIIe et à la première moitié du XIIIe siècle, période de réelle pénétration économique des Latins en Romanie.

La conquête de Chypre précède de peu celle de Constantinople en 1204 et la création de l'Empire latin. Comme pour cette dernière, il faut se demander s'il existait des forces économiques susceptibles d'ouvrir la voie à la conquête. Qu'est-ce que l'île représentait pour les Latins ? Qu'y venaient-ils chercher ? Y avait-il déjà dans l'île une présence latine capable d'accueillir et d'aider les conquérants ? Comment s'est faite l'implantation franque ? Comment expliquer l'existence d'une acculturation qui s'est manifestée assez rapidement[1] et la quasi-absence de révolte de grande envergure de la population autochtone comme la Crète en a connu ? La situation initiale était-elle donc si différente ?

Avant d'étudier plus précisément qui sont les Occidentaux présents à Chypre rappelons la place de l'île dans les relations Orient-Occident.

1. Ce thème a fait l'objet d'une thèse de doctorat d'A. NICOLAOU-KONNARI, *The Encounter of Greeks and Franks in Cyprus in the Late Twelfth and Thirteenth Centuries, Phenomena of Acculturation and Ethnic Awareness*, soutenue à Cardiff en 1999 (à paraître).

Byzance et le monde extérieur, Paris, Publications de la Sorbonne, 2005 (Byzantina Sorbonensia, 21)

Chypre dans les rapports politiques Orient-Occident pendant la période byzantine

La situation des Occidentaux dans l'île pendant la période antérieure à la conquête est mal connue, comme l'histoire même de Chypre, ainsi que l'ont souligné les historiens[2]. Nous ne reviendrons pas ici sur ce que l'on sait des détails de l'administration byzantine et de ses représentants dans l'île ; l'étude en a été menée par Cyril Mango[3], Élisabeth Malamut[4], Jean-Claude Cheynet[5]. Rappelons seulement que Chypre a connu deux révoltes contre le gouvernement impérial byzantin au cours du XI^e^ siècle, celle de Théophilos Érôtikos en 1042-1043[6], et celle de Rhapsomatès sous le règne d'Alexis I^er^, en 1093, peu avant le passage de la Première Croisade[7], à une époque où d'autres régions de l'Empire byzantin connaissent également des mouvements de révolte[8]. L'île se trouve assez éloignée de Constantinople pour qu'un usurpateur puisse espérer se rendre indépendant ; c'est d'ailleurs ce que fit le dernier maître byzantin de l'île, Isaac Comnène, autoproclamé empereur.

La situation géographique explique en grande partie le manque d'information initial des Latins et l'importance progressive de Chypre pour ces derniers. Loin de Constantinople, Chypre est proche de la côte sud de l'Asie Mineure et des côtes syriennes (golfe d'Antalya, Cilicie, Antioche, Tripoli), et ses relations avec ces régions sont plus étroites qu'avec la capitale byzantine, ainsi que l'a montré Cyril Mango[9]. C'est lorsque ces régions sont au centre des événements politiques que l'île revient sur le devant de la scène internationale, ce qui est le cas au XII^e^ siècle avec le grand mouvement des croisades. Chypre, située sur la route maritime vers la Terre sainte, peut fournir du ravitaillement et servir de base arrière lors des opérations militaires.

2. Sur l'histoire de Chypre, voir L. DE MAS LATRIE, *Histoire de l'île de Chypre sous le règne des princes de la maison de Lusignan*, 3 vol., Paris 1852-1861, qui ne considère que la période franque, sans retour sur la période byzantine antérieure ; G. HILL, *History of Cyprus*, 1 et 2, Cambridge 1948, rééd. 1952, pour la période qui nous intéresse ; P. W. EDBURY, *The Kingdom of Cyprus and the Crusades*, Cambridge 1991 ; *Ἱστορία τῆς Κύπρου*, éd. Th. PAPADOPOULOS, 4 et 5 (pour la période franque et vénitienne), Nicosie 1998 ; le volume sur la période byzantine est en cours de publication. Voir également l'ouvrage de A. DÈMOSTHENOUS, *Η Βυζαντινή Κύπρος (965-1191)*, Thessalonique 2002, dont je n'avais pas pu prendre connaissance au moment de la rédaction de cet article.
3. C. MANGO, Chypre, carrefour du monde byzantin, *XV^e^ Congrès International d'Études byzantines, rapports et co-rapports*, V/5, Athènes 1976, p. 3-13 (= *Byzantium and its Image*, Londres 1984, XVII).
4. É. MALAMUT, *Les îles de l'empire byzantin*, 2 vol., Paris 1988 (Byzantina Sorbonensia 8).
5. J.-Cl. CHEYNET, Chypre à la veille de la conquête franque, *Les Lusignans et l'Outre-Mer*, Poitiers 1993, p. 67-77.
6. *Iohannis Scylitzae Synopsis Historiarum*, éd. I. THURN, Berlin-New York 1973 (CFHB 5), p. 429 ; cf. MANGO, Chypre, carrefour, cité *supra* n. 3, p. 10, et J.-Cl. CHEYNET, *Pouvoir et contestations à Byzance (963-1210)*, Paris 1990 (Byzantina Sorbonensia 9), p. 56, 410.
7. ANNE COMNÈNE, *Alexiade*, éd. B. LEIB, 3 vol., Paris 1939-1945 (Collection byzantine), 2, p. 162, 164 ; cf. MANGO, Chypre, carrefour, p. 10-11, et CHEYNET, *Pouvoir et contestations*, cité note précédente, p. 153 et 410.
8. CHEYNET, *Pouvoir et contestations*, *passim*.
9. MANGO, Chypre, carrefour, p. 12-13.

Dès la Première Croisade, Chypre est en effet une escale pour les grandes flottes croisées en route pour la Terre sainte. Les navires de la flotte pisane partis pour la Première Croisade sous la conduite de Daimbert abordent Chypre avec une attitude hostile, après avoir subi une attaque de la part des Byzantins entre Rhodes et Pataras. Les Pisans débarquent dans l'île, s'y livrent au pillage ; certains pénètrent même dans les terres ; mais les Pisans sont battus par les troupes du général byzantin Eumathios Philokalès et remontent en hâte sur leurs navires, abandonnant leurs compagnons qui s'étaient aventurés dans l'île[10]. La flotte vénitienne en route pour la Terre sainte en 1123 s'y arrête également[11]. C'est au cours de la Troisième Croisade que Richard Cœur de Lion s'empare de Chypre, et, plus tard, en 1248-49, Louis IX hiverne dans l'île avant de gagner l'Égypte.

Très vite, les croisés ont pu en apprécier les richesses. Du point de vue agricole, les Occidentaux découvrent une île fertile ; on y cultive le blé, la vigne, l'olivier ; on y pratique l'élevage, surtout caprin et ovin ; Chypre peut fournir du ravitaillement en céréales, vin, viande, fruits, lorsqu'elle n'est pas soumise aux aléas des catastrophes naturelles que sont les tremblements de terre, la sécheresse entraînant des famines, les pluies torrentielles pouvant causer des inondations catastrophiques comme celles de 1330 à Nicosie[12]. L'île fournit également du sel et du bois pour la construction navale[13]. Parmi les activités artisanales, la production textile semble importante : Ibn Hauqal note le tissage de soieries brochées d'or[14]. L'exportation de tissus de soie à partir de Chypre vers la côte de Syrie-Palestine (Tripoli, Ramla) au XIe siècle

10. ANNE COMNÈNE, *Alexiade*, cité *supra* n. 7, 3, p. 44 ; cf. C. OTTEN-FROUX, Les Pisans en Chypre au Moyen Âge, *Πρακτικὰ τοῦ δευτέρου διεθνοῦς Κυπριολογικοῦ συνεδρίου* 2, Nicosie 1986, p. 127-128.

11. *Willelmi Tyrensis archiepiscopi Chronicon*, éd. R. B. C. HUYGENS, Turnhout 1986 (Corpus Christianorum. Continuatio Mediaevalis 63), ch. XII, 22, p. 573-574 (désormais GUILLAUME DE TYR) ; M.-L. FAVREAU-LILIE, *Die Italiener im Heiligen Land*, Amsterdam 1989, p. 141-142 ; FOUCHER DE CHARTRES, *Historia Hierosolymitana. Gesta Francorum Iherusalem peregrinantium*, *RHC Occ.*, 3, Paris 1866, p. 452.

12. Sur la géographie de l'île et ses ressources, voir G. GRIVAUD, *Villages désertés à Chypre (fin XIIe-fin XIXe siècle)*, Nicosie 1998 (Μελέται καὶ Ὑπομνήματα 3), ch. 1. Sur les conditions agricoles, voir J. RICHARD, Une économie coloniale ? Chypre et ses ressources agricoles au Moyen Âge, *Byz. Forsch.* 9, 1976, p. 331-354 ; ID., Agriculture in the Kingdom of Cyprus, *A History of the Crusades*, éd. K. M. SETTON, 5, Madison 1985, p. 267-284, ne considère que l'époque franque ; A. GUILLOU, La géographie historique de l'île de Chypre pendant la période byzantine (IVe-XIIe s.), *Matériaux pour une histoire de Chypre (IVe-XXe s.)*, Paris 1998 (Études Balkaniques. Cahiers Pierre Belon 5), p. 10-32, ainsi que les aperçus dans HILL, *History of Cyprus*, cité *supra* n. 2, MALAMUT, *Les îles*, cité *supra* n. 4, et CHEYNET, Chypre à la veille de la conquête franque, cité *supra* n. 5.

13. Au XIIe siècle, les arsenaux de Constantia et de Limassol construisaient de petits navires de commerce et des barques pour le trafic entre Chypre et la côte syrienne. Cf. AL IDRISI, *Géographie*, trad. A. JAUBERT, 2, p. 30, cité par GUILLOU, La géographie historique, cité note précédente, p. 13.

14. IBN HAUQAL, *Configuration de la terre*, trad. J.-H. KRAMERS, G. WIET, Paris 1965, p. 199, cité par GUILLOU, La géographie historique, p. 14.

est attestée par des documents de la *Geniza*[15]. L'impression d'enchantement, de richesse est réelle[16], même si ceux qui, comme Constantin Manassès, viennent de Constantinople, trouvent cette province bien loin de la capitale et bien arriérée[17]. L'île devait connaître une certaine prospérité au XIIe siècle, quand elle fait l'objet de raids de pillage comme celui mené en commun par Renaud de Châtillon, prince d'Antioche, et le prince arménien Thoros en 1155, ou plus tard en 1161 par Raymond de Tripoli, après l'échec du mariage projeté entre Manuel Comnène et la fille du comte de Tripoli[18]. Cette prospérité diminue peut-être avec les lourds impôts réclamés par Manuel Comnène, la famine provoquée par la sécheresse des années 1176-1179 et l'émigration des opposants à Isaac Comnène. Le montant des taxes dues au trésor impérial se monte encore à cette époque à 700 livres d'or, soit environ 50 400 *nomismata* selon Arnold de Lübeck[19]. Les revenus de Chypre sont parfois utilisés sur place ; ainsi, le montant des impôts de l'île sert à financer les campagnes d'Andronic Comnène, alors gouverneur de Cilicie[20].

Les flottes musulmanes, occupées plus au sud, laissent l'île jouir de la paix pendant les deux premiers tiers du XIIe siècle ; elle sert alors de base arrière pouvant fournir ravitaillement ou lieu de repli lors de la Première Croisade[21]. Cette double fonction est utilisée par les Grecs et par les Latins, comme le montrent Anne Comnène et les chroniqueurs latins de la croisade. Ainsi c'est à Chypre que se réfugie Syméon II, patriarche grec de Jérusalem, peu avant la conquête de la ville par les croisés. Albert d'Aix indique que Syméon, en rapport avec le légat du pape Adhémar de Monteil, envoya de Chypre des vivres

15. D. JACOBY, Silk in Western Byzantium before the Fourth Crusade, *BZ* 84-85, 1991-1992, p. 452-500, ici, p. 495-496.
16. Voir le texte de l'archevêque NICOLAS MOUZALÔN, Ἡ παραίτησις τοῦ Νικολάου τοῦ Μουζάλωνος ἀπὸ τῆς Ἀρχιεπισκοπῆς Κύπρου, éd. S. DOANIDOU, *Ἑλληνικά* 7, 1934, p. 109-150.
17. K. HORNA, Das Hodoiporikon des Konstantin Manasses, *BZ* 13, 1904, p. 337, d'après MANGO, Chypre, carrefour, p. 10-11.
18. CHEYNET, Chypre à la veille de la conquête franque, p. 69 ; *Chronique de Michel le Syrien, patriarche jacobite d'Antioche (1166-1199)*, éd. J.-B. CHABOT, Paris 1889-1924, réimpr. 1963, p. 315 ; GUILLAUME DE TYR, cité *supra* n. 11, ch. XVIII, 33, p. 858-859 : Chypre n'y est pas citée nommément, seules les terres de l'empereur sont évoquées (*regiones imperatoris tam que in insulis erant quam que in terra mari contermina*).
19. ARNOLD DE LÜBECK, *Chronica Slavorum*, MGH, Scriptores, 21, p. 178 ; R.-J. LILIE, *Handel und Politik zwischen dem byzantinischen Reich und den italienischen Kommunen Venedig, Pisa und Genua in der Epoche der Komnenen und der Angeloi (1081-1204)*, Amsterdam 1984, p. 127, et CHEYNET, Chypre à la veille de la conquête franque, p. 70-71.
20. *Nicetae Choniatae Historia*, éd. J. VAN DIETEN, Berlin 1975 (CFHB 11), p. 138 ; *Ioannis Cinnami Epitome rerum ab Ioanne et Alexio Comnenis gestarum*, éd. A. MEINEKE, Bonn 1836 (CSHB), p. 250.
21. Sur les rapports de Chypre byzantine avec les croisés, voir R.-J. LILIE, *Byzanz und die Kreuzfahrerstaaten*, Munich 1981 (Poikila Byzantina 1) ; A. SAVVIDÈS, The consolidation of Byzantine power in Cyprus on the eve of the first crusade and the first decades of the empire's relations with the crusaders, *Cyprus and the Crusades*, éd. N. COUREAS, J. RILEY-SMITH, Nicosie 1995, p. 3-17.

aux croisés assiégeant Antioche pendant l'hiver 1098[22]. Guibert de Nogent, quant à lui, signale que lors du siège d'Antioche, « la menue gent, consumée par toutes sortes de privations, errait en diverses provinces ; les uns commençaient à se répandre vers Chypre, d'autres en Romanie, d'autres dans la montagne[23] ». Pour la construction de Mont Pèlerin, le comte de Toulouse est aidé par des hommes et du matériel envoyés par le duc de Chypre sur les ordres d'Alexis Comnène ; de même, à la mort de Raymond de Tripoli, l'empereur ordonna au duc de Chypre d'envoyer de l'argent à Guillaume Jourdain afin de se le concilier[24]. Lors de la menace sur Beyrouth en 1110, des objets précieux sont transportés à Chypre[25].

Les Byzantins utilisent également l'île comme lieu de rassemblement de la flotte sous les ordres de Kontostéphanos pour l'attaque conjointe menée avec le roi Amaury Ier contre l'Égypte[26]. Pour les Byzantins, Chypre est une province lointaine qui ne fait parler d'elle qu'en liaison avec les événements se déroulant sur les frontières sud de l'Empire, en Cilicie, et en Syrie-Palestine à l'occasion de l'épisode majeur que constituent les croisades. Pourtant ils ne s'en sont pas désintéressés et l'ont incluse dans leur politique régionale, visant à créer un pôle chrétien fort autour d'Antioche et de la Cilicie, dont Jean comme Manuel Comnène espèrent reprendre le contrôle total. On en verra pour preuve la personnalité des gouverneurs nommés au XIIe siècle, tous membres des grandes familles constantinopolitaines, quand ce ne sont pas des membres de la famille impériale[27], et le projet de créer pour le fils de l'empereur un grand commandement Cilicie-Chypre.

Pour les Byzantins, Chypre est à la fois une base arrière où la flotte peut se rassembler et qui fournit argent et ravitaillement, et une tête de pont pour des opérations militaires en Cilicie et dans la région d'Antioche[28]. Pour les Occidentaux, l'île offre une dernière escale avant d'aborder en Terre sainte ; ils peuvent s'y procurer les vivres nécessaires. Ils ont ainsi commencé à fréquenter Chypre et appris à en connaître les richesses.

Quels Occidentaux fréquentent Chypre avant la conquête ?

Chypre, idéalement située sur la route maritime vers la Terre sainte en venant de Constantinople[29] comme d'Occident, d'Italie en particulier, est d'abord le lieu

22. ALBERT D'AIX, *Historia Hierosolymitana*, *RHC Occ.*, 4, p. 489 ; cf. *A History of the Crusades*, éd. K. M. SETTON, 1, Madison 1969, p. 313.
23. GUIBERT DE NOGENT, *Dei Gesta per Francos*, éd. R. B. C. HUYGENS, Turnhout 1996 (Corpus Christianorum. Continuatio Mediaevalis 127A), ch. 4, 493, p. 184.
24. ANNE COMNÈNE, *Alexiade*, 3, p. 35, 39.
25. ALBERT D'AIX, *Historia Hierosolymitana*, cité *supra* n. 22, p. 671.
26. *Nicetae Choniatae Historia*, cité *supra* n. 20, p. 161.
27. Une liste des administrateurs et des hommes d'Église byzantins se trouve dans le livre de MALAMUT, *Les îles*, p. 506-513.
28. LILIE, *Byzanz und die Kreuzfahrerstaaten*, cité *supra* n. 21.
29. Voir les cartes dressées par MALAMUT, *Les îles*, p. 661-663.

de passage d'un certain nombre de pèlerins, de croisés et de voyageurs célèbres. Parmi ceux-ci, on peut citer l'archevêque de Cambrai Lietbert, retenu quelques jours par le katépan en 1055 ; puis ce sont les croisés ; ceux dont le nom nous est parvenu sont ceux qui ont eu le malheur de mourir dans l'île, comme Welf IV de Bavière, qui y décède lors de son retour de la croisade de 1101, Erik I^er^ de Danemark qui meurt à Paphos en 1103[30]. Amédée III, comte de Savoie, qui accompagnait Louis VII lors de la Seconde Croisade est enterré à Nicosie[31]. On notera également le passage de Saewulf, qui aborde à Chypre en 1102 et 1103[32], et plus tard de Willibrand d'Oldenburg[33]. L'île fait également partie de l'itinéraire de Benjamin de Tudèle[34]. Il s'agit là de visiteurs temporaires. On se souviendra également de la visite beaucoup moins appréciée de la flotte pisane[35].

À côté des voyageurs, il faut faire une place spéciale aux hommes de guerre. On sait que l'île était défendue par des mercenaires. Au milieu du XII^e^ siècle et jusqu'à la veille de la conquête, un corps de Varangues était stationné à Paphos[36]. Une des versions de la continuation de Guillaume de Tyr, celle contenue dans le manuscrit de Lyon, mentionne la présence d'un chevalier originaire de Normandie, au service de l'usurpateur Isaac Comnène, dont il est l'un des proches ; le texte raconte comment il sauva de la mort un groupe de pèlerins venus d'Occident qui, en route pour Jérusalem, s'étaient échoués sur l'île après avoir subi une tempête et avaient été faits prisonniers par les Grecs. Isaac avait ordonné leur exécution ; saisi de compassion, le chevalier prit sur lui d'ordonner le report de l'exécution et les bourreaux obéirent car ils crurent que l'ordre venait d'Isaac lui-même, dont le chevalier était un familier. Celui-ci, dont le nom n'est pas cité, parla alors en français aux pèlerins et leur conseilla de se cacher à l'intérieur de l'île. Il paya de sa vie cet acte de compassion car Isaac le fit décapiter[37]. Cet épisode n'est pas précisément daté ; il est inséré

30. C. GALATARIOTOU, *The Making of a Saint. The Life, Times and Sanctification of Neophytos the Recluse*, Cambridge 1991, p. 54. Pour saint Lietbert, voir aussi HILL, *History of Cyprus*, 1, p. 297 (la vie du saint a été racontée par l'abbé Nicolas de Thingeyrar) ; pour Erik de Danemark, *ibid.*, p. 304, voir les références aux sources ; pour Welf de Bavière, ALBERT D'AIX, *Historia Hierosolymitana*, p. 583.

31. *A History of the Crusades*, éd. SETTON, cité *supra* n. 22, 1, p. 503, n. 33.

32. Παράλιος Κυπριακός Χῶρος = ἀποδελτίωση πηγῶν καί καταγραφή μνεμείων (μέσα 11ου-τέλη 13ου αἰ.), Athènes 1982, p. 135 ; SAEWULF, *Peregrinationes tres. Saewulf, John of Würzburg, Theodericus*, éd. R. B. C. HUYGENS, Turnhout 1994 (Corpus Christianorum. Continuatio Mediaevalis 139), p. 61, 76.

33. C. D. COBHAM, *Excerpta Cypria. Materials for a History of Cyprus*, Cambridge 1908, p. 13-14.

34. *Ibid.*, p. 5, et BENJAMIN OF TUDELA, *Itinerary*, éd. M. N. ADLER, Londres 1907, p. 14-15.

35. Voir plus haut et n. 10.

36. HILL, *A History of Cyprus*, 1, p. 266, citant l'abbé islandais Nicholas of Thingeyrar qui visita l'île vers 1150.

37. *La continuation de Guillaume de Tyr (1184-1197)*, éd. M. R. MORGAN, Paris 1982, § 113-115, p. 115-117, trad. anglaise par P. W. EDBURY, *The conquest of Jerusalem and the Third Crusade*, Aldershot 1996, p. 101-102.

dans le récit après l'arrivée de Bérangère à Chypre et avant celle de Richard. Il s'agit probablement des trois vaisseaux ayant fait naufrage avant l'arrivée de Richard et dont parle Benoît de Peterborough[38]. Le récit montre ainsi la continuation d'un phénomène bien connu à Byzance : l'engagement de mercenaires latins, et notamment de Normands dans les armées byzantines ; le texte semble même préciser que ce chevalier était particulièrement au service d'Isaac, donc probablement recruté par lui ; peut-être était-il venu avec l'amiral de Sicile Margaritone qui aida Isaac à repousser une flotte venue de Constantinople pour reprendre l'île. On peut aussi noter au passage qu'il est bilingue, il parle grec et français[39]. Il n'est pas un cas isolé. On sait par un document de 1174 qu'un certain Calvo, Génois au service de l'empereur Manuel Comnène, avait été envoyé à Chypre où son frère avait été tué[40]. Mais il est impossible d'évaluer le nombre de mercenaires latins dans l'île.

Dans le sillage des croisés, des marchands italiens ont fréquenté les ports chypriotes. Quelques rares contrats commerciaux du XIIe siècle montrent des Vénitiens en 1139 à Limassol, en 1142 et 1189 à Paphos. Ces actes sont bien connus ; rappelons brièvement leur contenu : la *compagnia* conclue à Limassol entre Domenico Rossani et Angelo Agnello, dans laquelle chacun avait mis 23 besants sarracénats pour les faire fructifier à Damiette sur la nave dont Marco Mantello est le nocher, arrive à son terme en octobre 1139 ; les comptes sont faits, et quittance est donnée à Damiette par Domenico[41]. En janvier 1143, lors d'un voyage d'Acre à Constantinople sur la nave de Pietro Marzagnolo, trois Vénitiens sont témoins du paiement de 51 besants effectué à Paphos, au profit de Pietro par Giovanni Raldo, pour un jeune esclave qui avait appartenu à Giovanni, fils de Pietro Marzagnolo[42]. À Venise, en 1201, deux Vénitiens témoignent que Pietro Rambaldo a présenté trois documents : l'un rédigé en 1173 dans lequel *Fatius Totulo de confinio Sancti Hermachore* atteste que lorsqu'il était à Chypre, à Paphos, Pietro Rambaldo a envoyé en garde à Giovanni Menzulo, son neveu et associé, 71 *besancios stravratos* de Chypre[43]. Enfin en août 1189, Fasana, fille de feu Bisancio Longobardo, donne mandat

38. BENOÎT DE PETERBOROUGH, *Gesta Henrici II et Ricardi I*, trad. dans COBHAM, *Excerpta Cypria*, cité *supra* n. 33, p. 6. Pour une comparaison des différents récits concernant la conquête de Chypre, voir A. NICOLAOU-KONNARI, The Conquest of Cyprus by Richard the Lionheart and its Aftermath: a Study of Sources and Legend, Politics and Attitudes in the Year 1191-1192, *Ἐπετηρὶς τοῦ Κέντρου Ἐπιστημονικῶν Ἐρευνῶν [Λευκωσία]* 26, 2000, p. 25-123.

39. Le fait qu'il parle grec ne signifie pas obligatoirement qu'il a résidé longtemps à Chypre, il a pu l'apprendre en Italie du Sud ou en Sicile où cette langue était parlée par endroits.

40. G. BERTOLOTTO, Nuova serie di documenti sulle relazioni di Genova con l'impero byzantino, *Atti della Società Ligure di Storia Patria* (*A.S.L.S.P.*) 28, 1897, p. 402-404 ; cité par S. ORIGONE, *Bisanzio e Genova*, Gênes 1992, p. 65.

41. R. MOROZZO DELLA ROCCA, A. LOMBARDO, *Documenti del commercio veneziano nei sec. XI-XIII*, 2 vol., Turin 1940, doc. 74.

42. *Ibid.*, doc. 82.

43. *Ibid.*, doc. 455.

à Romano Mairano pour obtenir de Giacomo Dolce, habitant à Tyr, l'exécution d'une créance de 300 besants *manolati* que son père avait sur un homme de Chypre, et pour exiger le paiement de toutes les créances qu'elle et son père pouvaient avoir[44]. Ainsi on constate que les lieux visités par les marchands vénitiens sont les ports de la côte méridionale de Chypre, Paphos et Limassol[45].

Aucun des documents commerciaux pisans ou génois conservés pour cette période ne mentionne Chypre. Les actes vénitiens sont-ils dans ce cas représentatifs de la situation dans l'île ou bien l'image fournie n'est-elle que le fruit du hasard de la conservation des documents ? On sait que les actes notariés conservés de cette époque sont rares. On possède le minutier du notaire génois Giovanni Scriba portant sur les années 1155-1164. Un autre minutier génois édité remonte à 1186 (Oberto Scriba de Mercato), un autre encore à 1190. Il existe des documents inédits du même notaire d'août 1179, quelques-uns d'avril 1180, puis du 16 septembre 1182 jusqu'à la fin de janvier 1183, du 13 mars au 22 mai et du 4 août jusqu'au 10 septembre 1184. Tous ces actes ont été analysés par David Abulafia ; on n'y trouve aucune référence à Chypre, mais l'importance grandissante de la Syrie y apparaît clairement[46]. La collection de documents vénitiens édités par Raimondo Morozzo della Rocca et Antonino Lombardo contient nombre de contrats commerciaux marquant des liens Terre sainte-Crète, Constantinople-Égypte, Constantinople-Antioche. On peut avec vraisemblance supposer que Chypre dut alors servir d'escale aux navires des marchands italiens. Les documents vénitiens montrent en effet la place de l'île dans le réseau commercial qui la met en contact avec Constantinople, l'Égypte, les côtes de Syrie-Palestine et Venise. Chypre fut certainement visitée par les marchands italiens plus souvent que les quatre contrats cités ne le laissent apparaître.

Juridiquement quelle était la situation de ces Latins qui abordaient dans l'île ? On a souvent souligné la mention explicite de Chypre dans le chrysobulle accordé par Manuel Comnène aux Vénitiens en 1147 ; ce document renouvelle un privilège, non conservé, accordé par Jean Comnène, peut-être en 1136[47] ; entre autres mesures, le texte prévoit la liberté d'accès et de commerce dans un certain nombre de places qui sont énumérées, parmi lesquelles Chypre[48]. Les Vénitiens constituent la seule nation pour laquelle l'île est

44. *Ibid.*, doc. 373. Sur les différents qualificatifs des besants, voir T. BERTELÈ, *Numismatique byzantine*, éd. française mise à jour et augmentée de planches par C. MORRISSON, Wetteren 1978, p. 105-106.

45. N. COUREAS, Western merchants and the ports of Cyprus up to 1291, *Proceedings of the International Symposium, Cyprus and the Sea, Nicosia 25-26 September 1993*, Nicosie 1995, p. 255-261.

46. D. ABULAFIA, *The two Italies*, Cambridge 1977, *passim* ; voir en particulier les tableaux.

47. Selon l'hypothèse de LILIE, *Handel und Politik*, cité *supra* n. 19, p. 375.

48. G. L. F. TAFEL, G. M. THOMAS, *Urkunden zur älteren Handel- und Staatsgeschichte der Republik Venedig mit besonderer Beziehung auf Byzanz und die Levante*, Vienne 1856, 1, p. 114-124 ; *I trattati con Bisanzio, 992-1198*, éd. M. POZZA, G. RAVEGNANI, Venise 1993 (Pacta Veneta 4), p. 60-65.

explicitement citée comme lieu ouvert au commerce, mais l'empereur ne leur accorde aucune facilité d'installation comme il l'a fait à Constantinople où ils jouissent d'un véritable quartier avec maisons, église, bain, etc.[49] Cependant, rien ne semble interdire aux Vénitiens d'acheter maison ou terrain. Les privilèges obtenus pendant la période byzantine sont encore évoqués dans un document émanant du *Maggior Consiglio* de Venise, du 2 juin 1302, contenant les instructions données à un ambassadeur auprès d'Henri II[50].

Les Vénitiens sont-ils les seuls privilégiés ? Les Pisans, quant à eux, ont obtenu leur premier privilège dans l'Empire byzantin en 1111 ; s'ils reçoivent clairement des possessions foncières à Constantinople, l'empereur Alexis Comnène leur donne également sa protection dans tout l'Empire et des réductions de taxes « dans sa terre et ses îles[51] ». Cette réduction ne concerne que les produits importés de Pise dans l'Empire, l'or et l'argent étant complètement exemptés de taxe ; pour les produits achetés dans l'Empire, les Pisans étaient astreints aux mêmes taxes que les sujets de l'empereur. Les Pisans étaient-ils en mesure de faire appliquer cette réduction de taxe à Chypre ? L'absence de documentation empêche de répondre. Comme pour les Vénitiens, il n'est question d'aucune facilité d'installation. Quant aux Génois, ils ont obtenu plus tardivement que les autres des privilèges dans l'Empire byzantin, où leur position va se trouver alignée sur celle des Pisans. Toutefois les termes du premier chrysobulle qui leur est octroyé restent assez vagues à propos des territoires autres que Constantinople[52]. Ces mesures ont-elles favorisé une implantation durable ou bien n'avons-nous affaire ici qu'à des gens de passage ?

On sait que des Latins étaient établis à Limassol avant la conquête. À la nouvelle de l'arrivée du roi d'Angleterre, Isaac Comnène avait rassemblé des troupes dans cette ville. Mais voyant l'importance et la détermination des croisés, il avait abandonné Limassol et retiré ses troupes. C'est alors qu'un groupe de Latins est venu avertir Richard que les troupes byzantines avaient fui et qu'il pouvait prendre la ville sans difficulté[53]. Qui sont ces gens ? Depuis combien de temps sont-ils là ? S'agit-il de commerçants italiens ? Ou bien de personnes qui se sont installées profitant de la protection impériale garantie par les chrysobulles ? Ou bien encore de Latins ayant abandonné Constantinople à la suite des massacres de 1182, ou plus simplement de

49. D. JACOBY, Italian Privileges and Trade in Byzantium before the Fourth Crusade: a Reconsideration, *Anuario de estudios medievales* 24, 1994, p. 349-369.

50. F. THIRIET, *Délibérations des assemblées vénitiennes concernant la Romanie*, vol. 1, Paris-La Haye 1966, doc. 58, p. 94 ; *Le deliberazioni del Consiglio dei Rogati, serie « Mixtorum »*, éd. R. CESSI, P. SAMBIN, Venise 1960, p. 55-57.

51. G. MÜLLER, *Documenti sulle relazioni delle cità toscane coll'Oriente cristiano e coi Turchi fino all'anno MDXXXI*, Florence 1879, réimpr. Rome 1966, p. 44.

52. Chrysobulle d'octobre 1155, dans BERTOLOTTO, Nuova serie di documenti, cité *supra* n. 40, p. 343-347 ; *I libri Iurium della Repubblica di Genova*, éd. D. PUNCUH, A. ROVERE, S. DELLACASA, E. MADIA, M. BIBOLINI, E. PALLAVICINO, 9 vol., Gênes 1992-2002, doc. 181.

53. *L'Estoire de Eracles empereur et la conqueste de la Terre d'Outremer*, *RHC Occ.*, 2, Paris 1859, p. 163-164.

réfugiés, commerçants ou artisans ayant fui les villes de Terre sainte à la suite des campagnes victorieuses de Saladin ? Dans ce cas, Isaac Comnène aurait-il mené sciemment une politique visant à accueillir ces populations de non-combattants ? Parmi ces gens il y avait des Vénitiens si l'on en croit un inventaire de leurs biens, contenu dans le fameux rapport du milieu du XIII^e siècle, sur lequel nous allons revenir.

En somme, au XII^e siècle, les Latins restent en petit nombre ; s'ils ne sont pas des mercenaires au service des Byzantins, ils abordent Chypre pour des visites ponctuelles. Ce sont des marchands italiens, des pèlerins francs, ou des croisés. À l'exception d'un petit groupe de Vénitiens à Limassol, leur présence est, semble-t-il, de courte durée et se limite à la zone côtière, aux villes portuaires de Limassol et Paphos. Pour les Occidentaux, Chypre ne présente un intérêt qu'en fonction de la situation en Terre sainte et cette position se maintient après la conquête.

Les lendemains de la conquête : l'implantation d'une nouvelle société

La conquête rapide de Richard Cœur de Lion et la vente de l'île aux Templiers amènent une révolte des Grecs, suivie d'un mouvement d'émigration des familles les plus importantes, mouvement déjà amorcé sous Isaac Comnène. Aussi Guy de Lusignan, l'ancien roi de Jérusalem, vaincu par Saladin à la bataille de Hattîn en 1187, puis devenu maître de l'île après que les Templiers y eurent renoncé, doit-il mener une politique de peuplement pour défendre son territoire. Il appelle des habitants de Terre sainte et des Occidentaux. Les chroniques mentionnent ce fait en termes vagues. Il faut cependant comprendre que la nouvelle conquête attira non seulement des chevaliers souhaitant recevoir un fief pour compenser celui qu'ils avaient perdu en Terre sainte, mais également des bourgeois des villes (artisans et commerçants) qui seront amenés à rendre un service de sergent[54]. Les ordres militaires, Hospitaliers et Templiers, s'implantent rapidement et reçoivent des biens assez importants dans les vingt premières années suivant la conquête. Guy de Lusignan et son frère et successeur Aimery instituent une société féodale en distribuant des fiefs aux chevaliers, et mettent très tôt en place l'Église latine, ce qui constitue les cadres de ce nouveau royaume franc[55]. Mais il faut assurer au plus vite la défense de l'île, contre les musulmans et aussi contre une tentative de reconquête de la part des Byzantins. Les chevaliers nouvellement arrivés ainsi que les représentants des ordres militaires s'en chargent.

54. J. RICHARD, Les révoltes chypriotes de 1191-1192 et les inféodations de Guy de Lusignan, *Montjoie. Studies in Crusade History in Honour of Hans Eberhard Mayer*, éd. B. Z. KEDAR, J. RILEY-SMITH, R. HIESTAND, Aldershot 1997, p. 123-128.

55. Sur l'installation de l'Église latine, voir N. COUREAS, *The Latin church in Cyprus, 1195-1312*, Aldershot 1997. Sur l'installation des Francs, voir EDBURY, *The Kingdom of Cyprus*, cité *supra* n. 2, ainsi que *Ἱστορία τῆς Κύπρου*, éd. PAPADOPOULLOS, cité *supra* n. 2, vol. 4.

La menace byzantine était certainement bien réelle, puisqu'en 1198, le pape demande au prince d'Antioche, au comte de Tripoli, aux Templiers et aux Hospitaliers d'aider Aimery contre les Byzantins[56]. La flotte byzantine quitta en effet Constantinople mais fut dispersée en mer par la tempête avant de rejoindre Chypre. Les châteaux de Kyrenia, Saint-Hilarion, Buffavento, Kantara sont alors remis en état[57]. À Paphos, un nouveau château est mis en chantier, d'abord une simple tour de guet, qui sera englobée dans le château connu sous le nom de Saranda Kolones, peut-être construit par les Hospitaliers, détruit par un tremblement de terre en 1222[58].

L'idée que Chypre va servir à secourir la Terre sainte est clairement exprimée par le pape Innocent III dans ses demandes d'aide aux ordres militaires, au prince d'Antioche et au comte de Tripoli ; en 1199, il s'adresse aux rois de France et d'Angleterre en les priant d'écrire à l'empereur Alexis Ange pour lui demander de renoncer à reprendre l'île et de soutenir l'entreprise de reconquête de la Terre sainte ; il refuse d'envisager la restitution de l'île aux Byzantins[59]. Les *Gesta Innocenti III Papae* rapportent également une lettre du pape en réponse à une missive de l'empereur Alexis III Ange, transmise par le prieur des Pisans à Constantinople, où Innocent demande clairement à l'empereur de ne pas attaquer Chypre, tant que la Terre sainte ne sera pas revenue aux chrétiens[60]. Mais la menace d'une attaque byzantine s'estompe bientôt avec la Quatrième Croisade et la création d'un Empire latin à Constantinople.

Les fondements du succès de la domination franque sont posés par Guy et son frère et successeur Aimery, ce sont les liens avec la Terre sainte. Aimery est à la fois roi de Chypre et de Jérusalem. Les grands vassaux du roi, comme les Barlais, Philippe et Baudouin de Bethsan, et plus tard les Ibelin, ainsi que les ordres militaires sont possessionnés en Terre sainte comme à Chypre[61]. Qu'en est-il du point de vue économique ?

56. PL 214, col. 417-418 ; J. DELAVILLE LE ROULX (éd.), *Cartulaire général de l'Ordre des Hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem (1100-1310)*, 1, Paris 1894, n° 1044 en date du 20 novembre 1198, renouvelé le 2 décembre (*ibid.*, n° 1048).
57. A. H. S. MEGAW, Cyprus: military architecture, *A History of the Crusades*, éd. SETTON, 5, p. 196-207 ; K. MOLIN, Fortifications and Internal Security in the Kingdom of Cyprus, 1191-1426, *From Clermont to Jerusalem. The Crusades and Crusader Societies (1095-1500)*, éd. A. MURRAY, Turnhout 1998, p. 185-199.
58. A. H. S. MEGAW, A Castle in Cyprus attributable to the Hospital?, *The Military Orders. Fighting for the Faith and Caring for the Sick*, éd. M. BARBER, Aldershot, 1994, p. 42-51 ; J. ROSSER, The Lusignan Castle at Paphos called Saranda Kolones, *Western Cyprus, Connections. An archaeological symposium at Brock University, march 1986*, éd. D. W. RUPP, Göteborg 1987, p. 185-198 ; A. H. S. MEGAW, J. ROSSER, A Watchtower before Paphos Castle, *Report of the Department of Antiquity of Cyprus*, 2001, p. 319-334.
59. PL 214, col. 809-810.
60. *Ibid.*, col. CXXIII-CXXV. R. RÖHRICHT, *Regesta Regni Hierosolymitani*, Innsbrück 1893-1904, réimpr. New York 1960, n° 782 ; Röhricht date la lettre de mars-avril 1201.
61. EDBURY, *The Kingdom of Cyprus*, p. 18-19 et 39-41.

LES FORCES ÉCONOMIQUES : L'IMPLANTATION DES MARCHANDS DE LA PÉNINSULE ITALIENNE

Il serait hasardeux de se livrer à une évaluation de l'importance de la présence occidentale au lendemain de la conquête. Si les Francs constituent très vite la couche dominante, la majorité de la population reste grecque. Mais un groupe se détache parmi la population latine, c'est celui des commerçants venus des républiques maritimes italiennes. Quel impact la conquête de l'île par Richard Cœur de Lion et l'établissement de la dynastie française des Lusignan ont-ils eu sur le commerce des marchands italiens ? Y a-t-il des changements dans le nombre et l'origine des marchands, dans l'ampleur et la variété des échanges ? Les marchands vont-ils jouir de plus grandes facilités que sous l'administration byzantine ? Les actes de la pratique commerciale sont malheureusement peu nombreux avant la fin du XIIIe siècle.

Les Italiens se sont très tôt intéressés à asseoir leur position juridique dans la Chypre franque, sur le modèle des privilèges obtenus en Terre sainte (possessions foncières et église, représentant avec cour de justice, abaissement ou exemption des droits de douane, sécurité des biens en cas de décès et en cas de naufrage). D'ailleurs, le représentant dans l'île de chaque nation (Génois, Pisan, Vénitien, Provençal) dépend de son collègue installé en Syrie jusqu'à la chute d'Acre à la fin du XIIIe siècle.

D'après une des continuations de Guillaume de Tyr, les Pisans auraient obtenu « grans dons et grans franchises » en échange de leur aide pour livrer Tyr à Aimery de Lusignan, lorsque celui-ci luttait contre Henri de Champagne[62]. Mais nous n'avons aucune trace de ce document ; le plus ancien privilège accordé aux Pisans est celui d'Henri II de 1291[63]. Il en est de même pour les Vénitiens ; le premier privilège conservé date de 1306[64], mais pour ces derniers, il est certain qu'ils avaient obtenu quelque chose sous le règne d'Henri Ier, et la régence de la reine Plaisance ; il y est fait allusion dans une résolution du Sénat de Venise de 1302[65]. Pour l'honneur de l'empereur Henri et à la demande de l'archevêque de Trani envoyé avec la couronne de Chypre, les gens de Trani auraient obtenu du roi Guy de Lusignan, en mai 1196, le privilège d'entrée et de sortie pour eux et leurs marchandises[66]. Ce document est un faux ; Guy n'a jamais porté le titre de roi de Chypre, par ailleurs il est mort en 1194, mais le texte suit vraisemblablement un modèle authentique ; une

62. MORGAN, *La continuation de Guillaume de Tyr*, cité *supra* n. 37, p. 150-151.
63. MÜLLER, *Documenti*, cité *supra* n. 51, doc. 73, p. 108-109.
64. MAS LATRIE, *Histoire*, cité *supra* n. 2, 2, p. 102-108 ; autre édition dans G.-M. THOMAS, *Diplomatarium Veneto-Levantinum*, Venise 1880, p. 42-45.
65. L. DE MAS LATRIE, Nouvelles preuves de l'histoire de Chypre, *Bibliothèque de l'École des Chartes* 34, 1873, p. 34-36. Voir aussi D. JACOBY, The Rise of a New Emporium in the Eastem Mediterranean: Famagusta in the Late Thirteenth Century, *Μελέται καὶ Ὑπομνήματα* 1, Nicosie 1984, p. 165-166.
66. D. FORGES DAVANZATI, *Dissertazione sulla seconda moglie del re Manfredi e su loro figliuoli*, Naples 1791, doc. 7.

attribution à Amaury ou à ses successeurs serait plus vraisemblable. Les Génois, quant à eux, peuvent montrer des privilèges remontant à 1218, donnés par la régente Alice, et qui ont été confirmés et accrus en 1232 par le roi Henri I[er] en échange de l'aide que les Génois lui ont apportée dans sa lutte contre les représentants impériaux : ils reçoivent des terrains à Limassol, Famagouste, Nicosie et Paphos, le droit d'avoir leur propre juridiction, des exemptions de taxes diverses[67]. À ceux-ci, il faut encore ajouter les privilèges obtenus par les Provençaux, Marseillais et gens de Montpellier en 1236[68]. L'importance et la nature des privilèges aux Génois montrent que ces derniers cherchaient à compenser leur éviction de Romanie à la suite de la Quatrième Croisade et de l'installation de l'Empire latin de Constantinople. Sont-ils alors plus favorisés que les Vénitiens, peut-être davantage préoccupés d'exploiter leurs avantages acquis après 1204 en Romanie (Constantinople et Crète) ? La perte des premiers privilèges vénitiens ne permet pas de le dire. Quelle est la réalité de la situation des Italiens à Chypre au milieu du XIII[e] siècle ?

Dans les années 1240, les communautés génoises et vénitiennes semblent bien installées dans l'île ; nous possédons deux documents qui permettent d'en juger. Il s'agit dans les deux cas de mentions annexes à des rapports dressés par les représentants de Gênes et de Venise en Terre sainte, concernant les possessions respectives des deux républiques maritimes en Palestine. Le document génois, le plus bref, daté de 1249, note la possession d'un bain à Nicosie, d'un palais de la commune à Famagouste, ce qui suppose bien entendu l'installation dans ces deux villes de communautés d'une certaine importance[69]. Il faut bien sûr y ajouter ce qui a été obtenu par le privilège de 1232 et, pour Limassol, d'anciennes propriétés vénitiennes tenues par des Génois, comme il apparaît dans le document vénitien. Ce dernier est un rapport non daté, contenu dans un manuscrit conservé à Venise, à la suite de l'inventaire des biens des Vénitiens à Acre et Tyr dressé par Marsilio Zorzi, baile des Vénitiens en Syrie, à la demande du doge Jacopo Tiepolo en 1242 et 1244. Le texte concernant Chypre a fait l'objet de plusieurs éditions et de plusieurs études[70]. Nous utiliserons la dernière édition, celle d'Oliver Berggötz. Les éditeurs du

67. Respectivement pour le privilège de la reine Alice de 1218 : MAS LATRIE, *Histoire*, 2, p. 39, et *I Libri Iurium della Repubblica di Genova*, cité *supra* n. 52, n° 348. Pour le privilège de 1232 : MAS LATRIE, *Histoire*, 2, p. 51-56 et *I Libri Iurium della Repubblica di Genova*, n° 351. Le privilège est mentionné également par Philippe de Novare dans son récit de la guerre de Frédéric II en Orient : FILIPPO DA NOVARA, *Guerra di Federico II in Oriente (1223-1242)*, éd. S. MELANI, Naples 1994, p. 180.

68. MAS LATRIE, *Histoire*, 1, p. 315 ; cf. H. E. MAYER, *Marseilles Levanthandel und ein akkonensisches Fälscheratelier des 13. Jahrhunderts*, Tübingen 1972, p. 193-194.

69. C. DESIMONI, Quatre titres des Génois à Acre et Tyr, *A.O.L.* 2, Paris 1884, p. 213-230.

70. G. THOMAS, Ein Bericht über die ältesten Besitzungen der Venezianer auf Cypern, *Sitzungsberichte der philosophisch-philologischen und historischen Classe der königlich bayerischen Akademie der Wissenschaften*, Munich 1878, p. 144-157 ; E. PAPADOPOULOU, Οἱ πρῶτες ἐγκαταστάσεις Βενετῶν στὴν Κύπρο, *Σύμμεικτα* 5, 1983, p. 303-332 ; O. BERGGÖTZ, *Der Bericht des Marsilio Zorzi*, Francfort-sur-le-Main 1991 (Kieler Werkstücke, Reihe C, Beiträge zur europäischen Geschichte des frühen und hohen Mittelalters 2).

manuscrit situent l'inventaire des biens des Vénitiens à Chypre entre 1236 et 1247, vraisemblablement vers 1244, peu après la rédaction du texte concernant Acre. Marsilio Zorzi est attesté comme baile en Syrie pour la première fois en juin 1242, et encore en 1244. Par sa fonction il est responsable aussi de Chypre, mais on ignore s'il s'est rendu dans l'île. Par ailleurs, en 1246, un ambassadeur vénitien, Pietro Dandolo, visite le royaume arménien de Cilicie et Chypre. Peut-être aurait-il pu se servir de la liste des possessions pour de futures négociations. Il est certain que le document fut élaboré dans le contexte de la guerre contre les Impériaux[71].

Le rédacteur du texte est un certain *Iacobus de Vairago*[72]. Le document rappelle d'abord en termes vagues les anciens privilèges vénitiens. Il s'agit de la liberté totale d'importation et d'exportation, du droit d'avoir leur *curia* pour rendre la justice, *et ea omnia, que pertinent vel pertinere possunt principalibus et specialibus dominis terre*. Cette dernière phrase semble leur accorder des droits seigneuriaux pleins. Il n'est question d'aucune possession foncière. Ces privilèges sont présentés comme anciens dans le but probable de tenter de les récupérer[73], mais l'énoncé est curieux. Ce passage contraste avec le reste de l'inventaire pour Chypre qui est très précis, et avec le reste du manuscrit, où les privilèges obtenus en Terre sainte sont cités de façon beaucoup plus exacte et complète, quand ils ne sont pas recopiés, comme dans le cas du diplôme de Jean d'Ibelin de 1221. Pour Chypre, le rédacteur n'avait pas de document sous les yeux. Est-ce à dire que le diplôme avait été perdu, ou bien n'a-t-il jamais été mis par écrit ? S'agit-il d'un des diplômes évoqués dans le document de 1302 ? Il est bien étonnant alors que son auteur ne soit pas cité nommément. En l'absence de référence à un document écrit, on ne saurait négliger la possibilité pour les Vénitiens d'exagérer des droits qu'ils n'auraient obtenus que partiellement.

S'il faut croire cet énoncé, l'octroi de tels privilèges ne pourrait remonter qu'à des époques où le pouvoir en place avait besoin d'appui, c'est-à-dire sous le gouvernement de l'usurpateur Isaac Comnène ou celui de Guy de Lusignan au lendemain de la conquête. L'octroi d'une libre *curia*, sans aucune restriction, est étonnant ; aucun exemple de ce type n'est connu dans l'Empire byzantin ; mais Isaac Comnène aurait pu avoir besoin de soutien dans le domaine économique et peut-être attirer de cette manière des marchands de Terre sainte, cherchant un autre établissement à la suite des victoires de Saladin de 1187. Plus vraisemblablement, il pourrait s'agir de promesses de Guy de Lusignan, un pendant en quelque sorte des « grans dons et grans franchises » accordés aux Pisans[74]. Le rapport se poursuit par une énumération des possessions foncières vénitiennes à Limassol, qui occupe la plus grande part

71. Sur la question de la datation voir BERGGÖTZ, *Der Bericht des Marsilio Zorzi*, introduction (cité note précédente).
72. *Ibid.*, p. 191.
73. *Que condam antiquitus Veneti et comune Venecie habuerunt vel habent et eis pertinuerunt in insula Cipri* : *ibid.*, p. 184.
74. Cf. n. 62.

de l'inventaire, et à Nicosie et Paphos. Le texte présente la particularité de donner une image évolutive de ces possessions, puisqu'il recense à la fois des biens vénitiens du moment, avec le nom du propriétaire et la manière dont ceux-ci ont été acquis (héritage, dot), et des biens ayant autrefois appartenu à des Vénitiens, et dans ce dernier cas le nom de l'ancien et du nouveau possesseur. La liste compte des maisons, des boutiques, des églises, un bain, des jardins, des vergers, des vignes. Ces propriétés ne sont pas seulement urbaines (à Limassol et Nicosie), il y a aussi des casaux dans le voisinage de Limassol. Pour rédiger cette liste, Vairago a certainement disposé d'un document, vraisemblablement un cadastre.

On a voulu voir dans cet inventaire une liste des possessions vénitiennes à l'époque byzantine, notamment pour les propriétés perdues. Des arguments en ce sens ont été avancés par divers historiens[75]. Cette hypothèse est très vraisemblable pour les églises Saint-Marc et Saint-Georges, construites par les Vénitiens, peut-être aussi pour les possessions qui étaient autrefois tenues par un Vénitien par héritage (*que fuit suo patrimonio*, ou bien *fuerunt de iure paterno*), ou encore pour les possessions que l'on sait avoir été acquises très tôt par les ordres militaires[76]. Mais on peut également penser aux premiers moments de la conquête, lorsque Guy de Lusignan eut besoin de support, ce qui correspondait à un moment particulièrement critique pour les marchands et artisans en Terre sainte ; Chypre pouvait alors offrir des perspectives de profit. Des Vénitiens de Terre sainte, et peut-être d'autres venus à l'occasion de la Troisième Croisade, se seraient installés à Limassol autour d'un noyau existant à l'époque byzantine. L'inventaire vénitien nous montre également des Génois, des Pisans, et des Provençaux installés à Limassol, ainsi que des chevaliers, des templiers et des hospitaliers. Les Grecs ont même repris des terres ayant appartenu à des Vénitiens. Aucun quartier spécifique ne semble exister, contrairement à la situation à Acre à la même époque. Ceci montre bien le succès de l'implantation latine et l'essor de Limassol dans la première moitié du XIIIe siècle.

Le volume des affaires est-il en rapport avec l'image fournie par l'inventaire des possessions vénitiennes et les possibilités offertes par les privilèges ? Malheureusement les documents restent encore rares pendant les deux premiers tiers du XIIIe siècle.

En 1201, un chargement appartenant à un marchand génois est arrêté à Abydos par un officier byzantin ; il comprenait du kermès, de la soie brute, deux pièces de samit et des variétés inférieures de tissus ; il faisait route vers

75. PAPADOPOULOU, Οἱ πρῶτες ἐγκαταστάσεις, cité *supra* n. 70, p. 303-308 ; S. V. BLIZNJUK, Die Venezianer auf Zypern im 13. und in der ersten Hälfte des 14. Jahrhunderts, *BZ* 84-85, 1991-1992, p. 441-451 ; RICHARD, Les révoltes chypriotes de 1191-1192, cité *supra* n. 54 ; T. PAPACOSTAS, Secular Landholdings and Venetians in 12th Century Cyprus, *BZ* 92, 1999, p. 479-501.
76. *Ibid.*, p. 487-497.

Constantinople, peut-être en provenance de Chypre, selon David Jacoby[77]. Un privilège de 1203 de Bohémond III, prince d'Antioche et comte de Tripoli, accorde aux Génois la liberté de commercer à Tripoli, d'y posséder des maisons et d'avoir leur *curia*, sauf aux Génois qui étaient déjà bourgeois du royaume de Jérusalem, du comté de Tripoli, de la principauté d'Antioche ou de Chypre (*exceptis Ianuensibus et omnibus Ianuensium filiis, qui erunt burgenses regni Ierusalem vel comitatus Tripolis vel principatus Antiochie sive Cypri*)[78]. Le 11 mai 1205, Ottobono Bercerio conclut à Gênes une *societas* avec Aimelina, veuve d'Idone de Pallo, Guglielmo Manento et Ogerio de Pallo, fils d'Idone, qui apportent 222 livres de Gênes, lui-même fournissant 111 livres, pour faire du commerce en Syrie et à Chypre (*per riveiram Solie et in Cipri*). Ottobono porte aussi dans ce voyage 60 livres de son propre argent, non investies dans la société, et a le droit de conclure d'autres *commende*. Il rendra des comptes à Gênes à son retour[79]. Des marchands vénitiens et pisans, un autre de Beyrouth, un de Crète, et un employé d'un marchand musulman, sont partis de Beyrouth pour négocier en Égypte après avoir fait escale à Chypre, où ils ont chargé des marchandises. Au moment de repartir d'Égypte, ils furent retenus sous prétexte qu'ils étaient de Chypre et durent rester une année à Alexandrie ; leurs marchandises furent alors perdues. En 1208, ils envoient une pétition au sultan al-Adil, pour invoquer sa clémence[80].

En 1237, plusieurs actes génois montrent un investissement pour un voyage outre-mer : le 8 août, *Baiamons bancherius* reconnaît avoir reçu en *commenda* de Giovanni Gafa, drapier, 23 livres de Gênes pour un voyage *Ultramare, Alepo et Cipri et riperiam Syrie*. Le 15 août, Pietro de Nogeria reçoit en *commenda* de Simona, épouse d'Anfossio de *Monte Rubeo*, 100 livres, dont seulement 3 livres et 10 sous et demi sont à elle, le reste étant à son mari, pour les porter *Ultramare et Ripariam Syrie, usque Alepo et Cipri et Turchia et Alexandria*. Le même jour, Giacomo Grillo de *Platea Lunga* reconnaît avoir reçu en *commenda* d'Oglerio de Crespa 20 livres de Gênes appartenant aux héritiers de feu Giovanni Margoni, pour le même voyage (*Ultramare, Riparia Syrie, Cipro et Aleppo, in Turchiam*)[81]. Il faut ensuite mentionner les 17 contrats passés à Marseille, en 1248, devant le notaire Girault Amalric, en direction de Chypre ;

77. JACOBY, Silk in Western Byzantium, cité *supra* n. 15, p. 495-496. Le renseignement provient des instructions données le 4 mai 1201 à l'envoyé génois Ottobone della Croce chargé de réclamer à l'empereur réparation pour les dommages subis. Le texte mentionne un nom jusque-là inconnu pour la provenance du navire ; les arguments avancés par D. Jacoby en faveur d'une origine chypriote du bateau ne me paraissent pas entièrement convaincants, pour une époque où l'île était déjà depuis 10 ans aux mains des Latins.
78. R. RÖHRICHT, Amalrich I., König von Jerusalem (1162-1174), *Mittheilungen des Instituts für oesterreichische Geschichtsforschung* 12, 1891, p. 489.
79. *Giovanni de Guiberto (1200-1211)*, éd. M. W. HALL-COLE, H. G. KRUEGER, R. G. REINERT, R. L. REYNOLDS, Turin 1939, p. 536-537, doc. 1153 (Notai liguri del sec. XII, 5).
80. M. AMARI, *I diplomi arabi del R. Archivio fiorentino*, Florence 1863, p. 70.
81. Archivio di Stato di Genova (A.S.G.), Notai antichi, cart. 20, (notaire Simeone de Flacono) respectivement f. 224v, 226v-227, 227v.

ils sont tous en relation avec la croisade de Louis IX et concernent trois bateaux différents[82]. En 1253, *Idetus Alpanis* reçoit en *commenda* d'Albertino de Flisco, fils d'Ugo de Flisco, 100 livres de Gênes à porter outre-mer et où Dieu l'enverra ; il a la possibilité d'envoyer des marchandises avant ou après lui, *per ripariam Syrie, Cipri, Aleppe*[83].

À partir de la seconde moitié du XIIIe siècle, les contrats se multiplient. Mais les actes commerciaux passés à Chypre ou concernant l'île sont très peu nombreux à Venise, car peu de minutes ou de grosses ont été conservées ; à Gênes, où la richesse des archives notariales est bien connue, même pour le XIIIe siècle, il est plus étonnant de ne trouver que très peu de mentions de Chypre, alors que l'on sait que les Génois ont obtenu des privilèges en 1218 et en 1232, ce dernier en récompense de leur appui lors des opérations militaires aux côtés du roi Henri. Mais le nombre assez important de contrats commerciaux à destination de l'outre-mer autorise à mon avis à envisager l'arrêt à Chypre des navires avec leurs marchandises, surtout lorsque les notaires emploient une formule aussi vague *que in viagio ultramaris et deinde quo Deus melius administraverit*[84] ; les contrats commerciaux n'ont que rarement pour but Chypre, peut-être parce que la consommation locale n'offre pas encore de perspectives suffisantes, peut-être plutôt parce que les profits du commerce avec Acre sont encore très importants et que ce dernier port reste incontournable pour l'approvisionnement en produits orientaux. On se livre à Chypre à un commerce d'occasion, avec les ressources locales ; l'île est encore avant tout un lieu de ravitaillement en denrées alimentaires, un peu aussi en soieries ou en draps[85]. Ce n'est qu'avec la croisade de saint Louis, le développement commercial du royaume arménien de Cilicie et la création du port de L'Aïas, puis la reconquête progressive des ports de Syrie-Palestine par les Mamelouks, que Chypre prend de l'importance. Mais nous sortons alors du cadre chronologique de notre sujet.

82. *Documents inédits sur le commerce de Marseille au Moyen Âge*, éd. L. BLANCARD, Marseille 1884, réimpr. Genève 1978, 2, doc. 383, 393, 410, 426, 432, 434, 435, 446, 452, 465, 490, 549, 565, 727, 728, 777, 878.

83. A.S.G., Notai antichi, cart. 29, f. 33.

84. L. BALLETTO, Fonti notarili genovesi del secondo Duecento per la storia del regno latino di Gerusalemme, *I comuni italiani nel regno crociato di Gerusalemme*, éd. G. AIRALDI, B. Z. KEDAR, Gênes 1986, p. 175-279, ici p. 231, pour l'année 1269.

85. Dans un acte du 30 septembre 1258, Giovannino de Turre déclare à Manfredo, *pelliparius*, avoir reçu les marchandises que son frère Crescembono de Turre avait déposées près de Pietrobono de Campello, neveu de Manfredo *in partibus ultramarinis* ; parmi ces marchandises, 2 draps de Chypre (BALLETTO, Fonti notarili genovesi, cité note précédente, p. 192, n. 52).

Conclusion

Par sa position géographique, Chypre s'est trouvée entraînée au XIIe siècle dans le grand mouvement des croisades qui l'a définitivement rattachée au destin des régions de Cilicie et Syrie-Palestine. Politiquement et économiquement elle en est le prolongement ; sa conquête s'est réalisée à un moment particulièrement difficile pour les Francs de Terre sainte, après la défaite de Hattîn, et elle a été vue par la papauté comme un secours nécessaire pour la « province orientale ». Son détachement définitif de Byzance a certainement été rendu possible par la faiblesse du pouvoir impérial à Constantinople au moment de la conquête et de l'avènement de l'Empire latin. Avant 1191, les documents ne montrent pas de présence latine qui aurait pu affaiblir l'île. Des Occidentaux, mercenaires, marchands en provenance de la péninsule italienne, pèlerins, des Latins en général, ont fréquenté Chypre et certains s'y sont installés. Leur présence, du moins dans les derniers temps avant la conquête, est peut-être plus importante qu'on ne l'a imaginé jusqu'à présent, si l'on en croit la liste des possessions vénitiennes ; ce fait pourrait être la conséquence des conquêtes de Saladin et de la nécessité pour les marchands de s'établir ailleurs.

Après 1191, on assiste à un renforcement très net de l'élément latin : des marchands venus surtout des républiques maritimes italiennes, de Marseille et de Montpellier ; ils sont soumis à la noblesse franque qui détient le pouvoir politique et militaire et établit les lois dont les marchands vont chercher à s'émanciper. Comme à l'époque byzantine, les Italiens restent soumis à un autre pouvoir politique ; aucune république maritime ne dispose d'un quartier permettant un regroupement de ses membres, qui pourraient menacer le pouvoir royal. On ne saurait malheureusement mesurer exactement les changements économiques survenus après la conquête, les documents chiffrés sont trop rares. Les quelques indices que nous possédons montrent cependant que l'occupation latine de Chypre n'a pas modifié les tendances observées du temps de la domination byzantine : l'île reste attachée à l'aire économique Cilicie-Syrie-Palestine, et joue un rôle d'escale.

Catherine Otten-Froux
Université Marc Bloch de Strasbourg – UMR 7044

Les Génois à Phocée et à Chio du XIII^e^ au XIV^e^ siècle

Laura BALLETTO

C'est seulement à partir de la deuxième moitié du XII^e^ siècle que Gênes, à la suite du déclin progressif de son potentiel économique en Terre sainte et dans le royaume de Jérusalem face aux progrès de l'Islam, réussit à s'intégrer dans le milieu du grand commerce sur les terres de l'Empire byzantin. Elle y avait été très largement précédée par les autres républiques maritimes italiennes : en tout premier lieu par Venise qui, dès 1082, avait obtenu, grâce à un chrysobulle de l'empereur Alexis I^er^ Comnène, la faculté de commercer librement dans de nombreuses villes de l'Empire.

L'île de Chio était au nombre de ces localités ; son rôle important dans la navigation en Méditerranée orientale est bien connu[1]. Les Génois eurent probablement la possibilité et l'occasion de percevoir l'importance de l'île et d'en saisir la réelle valeur économique et stratégique en 1171-1172, quand, sur la base d'accords contenus dans le traité qu'ils avaient conclu avec Manuel I^er^ Comnène, ils eurent l'opportunité d'intervenir, avec des représentants de leur milieu marchand, dans les opérations navales grecques contre les Vénitiens ; ces derniers avaient occupé l'île après l'action de force conduite contre eux sur le territoire de l'Empire, surtout à Constantinople, en 1171. Gênes pouvait représenter un appui pour l'Empire byzantin, en servant de contrepoids à la puissance excessive obtenue par les Vénitiens[2].

La Quatrième Croisade, avec la formation du complexe territorial vénitien de l'Empire latin d'Orient, provoqua un arrêt dans cette expansion. Il est vrai que Gênes – qui était intervenue dans la Troisième Croisade et avait conclu en 1201 un traité avec le roi arménien Léon le Magnifique, qui lui accorda la liberté de commerce à Sis, Mamistra et Tarse – se tourna à nouveau plus intensément vers l'aire syro-palestinienne, cherchant encore en 1249 à faire

1. Cf., par exemple, É. MALAMUT, *Les îles de l'empire byzantin, VII^e^-XII^e^ siècles*, Paris 1988 (Byzantina Sorbonensia 8), p. 540 s.

2. Pour les relations entre Gênes et l'Empire byzantin, cf. M. BALARD, *La Romanie génoise (XII^e^-début du XV^e^ siècle)*, Gênes-Rome 1978 (Atti della Società Ligure di Storia Patria n. s. 18 (92), 1-2 = Bibliothèque des Écoles françaises d'Athènes et de Rome 235) ; S. ORIGONE, *Bisanzio e Genova*, Gênes 1997[2] (et les indications bibliographiques). Spécifiquement pour l'île de Chio, outre les références contenues dans les œuvres citées *supra*, voir G. PISTARINO, Chio dei Genovesi, *Studi Medievali*, 3^a^ serie, 10/1, 1969, p. 3-68 ; ID., *Chio dei Genovesi nel tempo di Cristoforo Colombo*, Rome 1995 (Nuova Raccolta Colombiana 12) ; et, en outre, J. KODER, *Aigaion Pelagos (Die nördliche Ägaïs)*, Vienne 1998 (TIB 10), p. 143-153.

Byzance et le monde extérieur, Paris, Publications de la Sorbonne, 2005 (Byzantina Sorbonensia 21)

d'Acre une base d'appui pour sa pénétration en Orient. Mais la présence de ses bateaux, dans la période comprise entre les dernières décennies du XIIe siècle et la première moitié du XIIIe, sur le territoire de la Romanie – avec des opérations commerciales ou de fréquentes actions de guerre de course – démontre la direction manifeste de la politique coloniale de Gênes en Méditerranée orientale, tournée vers l'expansion en mer Égée, d'autant plus que l'instauration de la *pax mongolica* vers 1250, après les violentes conquêtes de Gengis Khan, ouvrait d'amples possibilités à des développements positifs. On peut donc comprendre que l'intérêt de Gênes pour Acre visait à faire de cette « place » la base pour des opérations contre la Romanie vénitienne et probablement aussi à en faire le point de départ pour une infiltration progressive dans la péninsule anatolienne.

Le projet fut brisé par la défaite subie par les Génois dans les eaux de Tyr et d'Acre en 1257-1258 du fait des Vénitiens, qui allèrent jusqu'à détruire l'implantation coloniale de la Superbe à Acre. La nécessité de réorganiser entièrement son système colonial au Proche-Orient s'imposa alors à Gênes qui entreprit de se rapprocher de l'empire grec de Nicée ; ce rapprochement fut sanctionné en 1261 par le traité de Nymphée. En 1225, l'empire de Nicée était rentré en possession de l'île de Chio, qui – comprise dans le traité parmi les places que l'on indiquait comme ouvertes au commerce génois – présentait pour la Superbe la possibilité d'une implantation coloniale productive. Chio était en effet le centre de convergence des trafics en mer Égée, y compris pour des pénétrations possibles en Asie Mineure et des avancées vers Lesbos, Constantinople et Thessalonique. Chio pouvait, en somme, devenir le centre d'un système tout entier opposé à la domination vénitienne, en même temps qu'une force économique essentielle, vu la richesse de ses produits, en particulier sa production de mastic.

Gênes profita avec une certaine habilité et rapidité du remembrement de l'empire grec à Constantinople en 1261 et du traité de Nymphée conclu avec Michel VIII Paléologue, qui ouvrit les portes à une intense diaspora de marchands et d'hommes d'affaires de la Superbe, de la mer Noire jusqu'au lointain Cathay. En effet, ce fut grâce à l'audace de ses marchands et de ses aventuriers que Gênes étendit rapidement son influence en mer Noire, en mer d'Azov, dans le Caucase, dans les pays gouvernés et dominés par les Tatars du Kiptchak, de la Perse et de la Horde d'Or. Un Génois, Michele, que Jean de Plan Carpin avait rencontré à Kiev en 1247, ainsi qu'un certain Nicolò di San Siro, qui en 1255 avait rencontré Guillaume de Rubruck à Iconium et qui – avec un associé vénitien – était arrivé à monopoliser la production de l'alun en Asie Mineure[3], peuvent être considérés comme des personnages emblématiques de l'esprit d'entreprise génois. Cas isolés – mais non uniques – qui sont d'autant plus importants à partir du moment où ils sont antérieurs au traité de

3. Cf. PISTARINO, Chio dei Genovesi, cité note précédente, p. 9 ; BALARD, *La Romanie*, cité note précédente, p. 169, 770 ; PISTARINO, *Chio dei Genovesi nel tempo di Cristoforo Colombo*, cité note précédente, p. 13.

Nymphée et démontrent aussi la présence des Génois à l'intérieur du Proche-Orient. Dans cette perspective, l'île de Chio pouvait devenir une base fondamentale pour tout le flux des navires en provenance de Gênes et se dirigeant vers la mer Noire, et pour les trafics vers l'intérieur des terres anatoliennes.

Comme toujours, dans des cas semblables, l'initiative ne fut pas celle du gouvernement de la République, mais celle issue de la hardiesse et de la décision de simples hommes d'affaires et d'aventuriers. Ce fut, en effet, grâce aux frères Benedetto et Manuele Zaccaria que Chio devint une principauté génoise, qui, au début du XIV^e siècle, représenta un point fort de l'Occident, aussi bien face à l'Empire byzantin que face aux progrès des Turcs dans la péninsule anatolienne[4]. Si l'implantation précédente de ces mêmes Zaccaria à Phocée sur les côtes anatoliennes, dans les années soixante du XIII^e siècle[5], était évidemment partie d'une ambition économique, vu la richesse des mines d'alun du lieu, nous ne pouvons pas exclure qu'à côté de cela existât aussi le désir de défendre l'idéal chrétien contre la puissante avancée de l'Islam dans l'aire romaniote. En effet, on ne peut oublier combien était profond le sens de la foi chrétienne chez les Génois du Moyen Âge, si bien que le Siège apostolique, durant le pontificat du génois Innocent IV, était devenu, grâce à Jean de Plan Carpin, un centre d'exploration chrétienne dans les pays mongols. L'établissement génois à Phocée ne fut pas seulement une opération commerciale, mais représenta un appui pour la chrétienté orientale gréco-orthodoxe face aux conquêtes de l'Islam. D'où le fort intérêt de l'empire de Constantinople pour la présence même de ces Génois qui, par le biais du commerce, constituaient un soutien pour la foi chrétienne dans un monde où l'avance de l'Islam se faisait toujours plus menaçante.

4. Sur la famille Zaccaria – avec une attention particulière pour les événements rappelés ici – cf., en dehors des références contenues dans les œuvres citées *supra*, W. MILLER, The Zaccaria of Phocaea and Chios (1275-1329), *Journal of Hellenic Studies* 31, 1911, p. 42-55 (= *Essays on the Latin Orient*, Amsterdam 1964, IV, p. 283-298) ; R. S. LOPEZ, *Genova marinara nel Duecento. Benedetto Zaccaria ammiraglio e mercante*, Messine-Milan 1933 (réédité en 1996) ; L. GATTO, Per la storia di Martino Zaccaria signore di Chio, *Bullettino dell'« Archivio Paleografico Italiano »*, n. s. 2-3, 1956-1957 (numéro spécial en mémoire de Franco Bartoloni, parte I), Rome 1956, p. 325-345 ; P. LEMERLE, *L'émirat d'Aydin. Byzance et l'Occident. Recherches sur « la Geste d'Umur Pacha »*, Paris 1957 ; Ph. P. ARGENTI, *The occupation of Chios by the Genoese and their administration of the island, 1346-1566*, 1, Cambridge 1958 ; A. E. LAIOU, *Constantinople and the Latins. The Foreign Policy of Andronicus II, 1282-1328*, Cambridge, Mass. 1972 ; R. S. LOPEZ, Familiari, procuratori e dipendenti di Benedetto Zaccaria, *Miscellanea di storia ligure in onore di Giorgio Falco*, Milan 1962, p. 209-249 (= R. S. LOPEZ, *Su e giù per la storia di Genova*, Gênes 1975, p. 329-370 [Collana storica di Fonti e Studi 20] : les références sont faites à cette seconde édition) ; M. BALARD, The Genoese in the Aegean (1204-1566), *Mediterranean Historical Review* 4/1, 1989, p. 158-174 (= *Latins and Greeks in the Eastern Mediterranean after 1204*, éd. B. ARBEL, B. HAMILTON, D. JACOBY, Londres 1989) ; E. BASSO, Gli Zaccaria, *Dibattito su Famiglie Nobili del Mondo Coloniale Genovese nel Levante. Atti del Convegno. Montoggio, 23 ottobre 1993*, éd. G. PISTARINO, Gênes 1994 (Accademia Ligure di Scienze e Lettere, Collana di Monografie 12), p. 46-71.

5. Pour la discussion sur la date de la concession de Phocée aux Zaccaria de la part de l'empereur Michel VIII Paléologue, cf. BALARD, *La Romanie*, p. 770-771.

À partir des châteaux de Phocée – d'abord de l'Ancienne Phocée et ensuite de la Nouvelle Phocée – s'ouvraient pour Gênes deux possibilités : 1) la pénétration vers l'intérieur de l'Anatolie, avec ses voies terrestres vers la mer Noire ; 2) l'expansion vers la mer Égée avec ses domaines insulaires, importants pour ses propres produits et pour sa position stratégique sur les voies commerciales. Il n'est pas possible de savoir quels étaient les projets, s'il en avait, du gouvernement de Gênes à ce propos, d'autant plus que la Superbe laissait toujours ouverte à ses marchands toute liberté d'action sur les lointaines « places » où n'existait pas la possibilité d'une implantation militaire et où elle devait se fier aux capacités politiques et diplomatiques de ses citoyens dans ces lieux lointains. Il est certain que les Génois de Phocée – les Zaccaria –, bien que solidement enracinés dans le territoire, n'étaient pas capables de résister à l'avancée militaire des Turcs, n'ayant pas à leur disposition les forces terrestres nécessaires. Ils tournèrent donc leur attention vers des lieux plus favorables : les voies maritimes menant aux îles, surtout l'île la plus facilement abordable et la mieux située stratégiquement sur les grandes voies du trafic, Chio, qui représentait aussi bien une place maritime optimale de transit pour les navires en provenance de l'Occident et se dirigeant vers Constantinople, qu'une bonne base de production économique, en raison de la richesse que l'on pouvait extraire de ses lentisques, dont le produit – le mastic – était de plus en plus intensément demandé sur les marchés d'Orient et d'Occident.

Du fait de ses caractéristiques, l'île de Chio avait été l'objet d'incursions et de déprédations répétées. Son occupation par Benedetto Zaccaria fut un coup de main, pour ne pas dire une aventure, que le Génois accomplit sans le consentement de l'Empire : une aventure privée qui visait à construire une place forte accueillant une garnison génoise près de Phocée et simultanément une base d'appui pour les navires de la Superbe en mer Égée, surtout sur leur parcours vers Constantinople. Même si l'action de Zaccaria suscita perplexité et mécontentement à Constantinople – ce que nous ignorons –, elle apparut très vite aux yeux des souverains byzantins, en raison du déclin progressif de leur empire, comme un fait très largement positif, car elle stabilisait dans des mains amies un territoire objet constant d'interventions extérieures et qui aurait pu devenir une formidable base islamique face à l'Empire.

Les Zaccaria firent aussi de Chio une « place » économique et une base navale de premier ordre pour le contrôle de la mer Égée et pour la défense même de Constantinople. Donc la reconnaissance impériale postérieure, survenue avec la concession de l'île à Benedetto Zaccaria par Andronic II, pour une période bien précise à partir de 1304, ne peut être uniquement considérée comme une acceptation forcée d'un état de fait ; mais elle entre dans le cadre de la politique de Constantinople – face au danger que la puissance militaire des Turcs révélait dans ces années-là – visant à associer les Génois à la défense de l'Empire encore plus étroitement que par le passé. D'autant que Chio venait à représenter pour Constantinople un rempart face à la tentative de reconstruire l'empire latino-vénitien, réalisé par la ligue qui s'était formée en 1305-1309 entre Venise, Charles II d'Anjou, Charles de Valois, prétendant au trône impérial, la maison d'Aragon et de Sicile, le pape Clément V,

Stéphane Uroš II de Serbie, avec l'appui de la Compagnie Catalane[6] à l'intérieur même de l'Empire byzantin.

Les intérêts de l'Empire byzantin et de Gênes coïncidaient à ce moment-là très fortement, si bien que les Zaccaria pouvaient se considérer non pas comme les princes génois de Chio mais comme les délégués byzantins au gouvernement de l'île, ce qui les rendait plus acceptables pour la population, malgré la différence de foi religieuse. En outre on ne peut pas douter que la présence génoise à Chio renforça l'établissement en 1306-1310 des Chevaliers de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem dans l'île de Rhodes, où l'ordre devint et resta jusqu'au début du XVI^e siècle une base solide de la chrétienté face au monde islamique.

La suite des événements fut conditionnée par l'importance même assumée par l'île de Chio comme épicentre d'une principauté qui, à un certain moment, avec les successeurs de Benedetto Zaccaria – son propre fils Paleologo et surtout son neveu Martino –, pensa pouvoir dominer l'aire égéenne avec un gouvernement totalement autonome par rapport à Byzance, oubliant tout à la fois la distance de la mère patrie, les liens de la population de l'île avec l'Église gréco-orthodoxe et la présence peu nombreuse sur l'île de la population latine. Face à l'intention des Zaccaria de se constituer en principauté indépendante par rapport à l'Empire, sans avoir dans ce but une forte base dans la population latine de l'île, Constantinople ne renonça pas à la possession de Chio – possession simplement formelle – au nom de la chrétienté orientale. En 1329, à l'époque de Martino Zaccaria – quand prirent fin les limites chronologiques de l'accord –, elle attaqua l'île en la reconquérant. C'est alors que se manifesta la faiblesse intrinsèque de la principauté génoise sur les plans politique et militaire, indépendamment du grand développement économique et marchand, que les Zaccaria avaient favorisé pendant vingt-cinq ans.

Ce ne fut pas une partie terminée, mais une partie laissée en souffrance parce que Gênes, dans son expansionnisme constant dans l'aire de la mer Noire et des terres limitrophes, ne pouvait pas renoncer à Chio qui était une base de départ pour de nombreuses opérations économiques et politiques, tandis que Constantinople, ayant repris possession de l'île, n'était pas en état de la tenir solidement, vu le progressif déclin de l'Empire devant l'avancée des Turcs. En raison de l'accord manqué entre les Occidentaux latins et les Grecs orthodoxes face au développement islamique, Chio symbolise donc la faillite historique de l'aire de l'Europe orientale du XV^e jusqu'au XIX^e siècle.

* * *

L'occupation de Chio par Benedetto Zaccaria répondit essentiellement à la nécessité de construire une place forte génoise sur le territoire de Phocée, afin de rendre le plus sûres possible les voies d'accès, constamment menacées par

6. PISTARINO, *Chio dei Genovesi nel tempo di Cristoforo Colombo*, p. 16-17.

les incursions des corsaires turcs. Le saccage des mines d'alun de l'Ancienne Phocée accompli par les Vénitiens de Ruggero Morosini en 1296, durant la guerre vénéto-génoise de 1294-1299 – écrit Geo Pistarino –, la présence des Catalans aragonais à Chio en 1292 avec l'expédition de Roger de Laure et en 1302-1303 avec le séjour de la flotte de Fernand d'Eunés, l'incursion des Turcs en 1303, au cours d'une entreprise de piraterie, qui eut aussi pour objet Samos et Ténédos, le prolongement en Orient jusqu'en 1303 de la guerre vénéto-génoise de 1294-1299 : tous ces événements vont bien au-delà des prétextes avancés par Benedetto Zaccaria auprès d'Andronic II Paléologue pour pouvoir s'installer aussi bien à Chio qu'à Lesbos. Ce sont les signes prémonitoires de l'urgence, pour la principauté des Zaccaria, de construire un aménagement territorial dans lequel, grâce à l'annexion et à la défense d'une position insulaire désormais instable, se créèrent simultanément un bastion pour la possession de la terre ferme et une base sur une des principales routes maritimes de l'Orient[7].

Il serait intéressant de savoir comment Benedetto et Manuele Zaccaria organisèrent l'exploitation du mastic dont ils s'étaient assuré le monopole (qui venait ainsi s'ajouter à celui des mines d'alun) et au commerce duquel ils s'étaient déjà intéressés dans le passé[8]. Très certainement ils se servirent de travailleurs grecs comme ils l'avaient fait à Phocée[9] ; mais ils ne devaient pas non plus manquer de personnel latin – en provenance principalement de Gênes et/ou de Ligurie – engagé par eux à Gênes, ainsi que dans la colonie de Péra. Il est très probable, en effet, que de nombreuses personnes de condition modeste, si ce n'est de basse extraction sociale, aient profité de cette nouvelle possibilité qui leur était offerte pour tenter d'améliorer leur propre position économique ou pour chercher fortune.

Malheureusement nous n'avons pas trouvé de documents qui nous permettent de satisfaire notre curiosité en ce qui concerne l'île de Chio. Mais les choses ne durent pas être très différentes de ce qui était arrivé à Phocée ; nous connaissons les noms de certains hommes qui, à différents niveaux, s'y mirent à la disposition de Benedetto et Manuele Zaccaria, en s'engageant à collaborer avec eux ou en devenant des employés salariés. Rappelons-nous, par exemple, Guglielmo Portonario et Iachino Silvano qui stipulèrent un contrat à Gênes, respectivement le 13 et le 19 mai 1282, le premier directement avec Benedetto Zaccaria, agissant aussi au nom de son frère Manuele, et le second avec Lanfranco Bacheno ou Bachemo, agent *procuratorio nomine* des deux frères. Tous deux s'engagèrent à servir Benedetto Zaccaria *in Romania et in Folia* et là où leurs employeurs le jugeraient opportun, *in mari et terra*, pour une période d'un an (éventuellement prolongeable) en s'occupant de toutes les *mercaciones* et des *negocia* qui leur seraient confiées. Ils promirent aussi de *salvare et custodire* les deux frères et leurs biens, d'agir *bona fide et sine fraude*, de

7. *Ibid.*, p. 16.
8. BALARD, *La Romanie*, p. 745.
9. *Ibid.*, p. 771.

ne pas s'éloigner du service, de se dédier *ad lucrum et augmentum lucri* ou *ad augmentum et lucrum* des *negocia* dont ils se seraient occupés. Le tout en échange d'un salaire préfixé et des frais payés pour leur nourriture et celle des éventuels *servitores* qui pouvaient leur être affectés par les Zaccaria. Les seules dépenses dont ils devaient répondre étaient celles de leurs vêtements. Les deux contrats sont parfaitement identiques avec une unique différence mais qui est d'importance : le montant du salaire qui dans le cas de Guglielmo Portonario s'élève à 75 livres de Gênes, tandis qu'à Iachino Silvano sont attribuées seulement 50 livres[10]. Peut-être les deux embauchés étaient-ils d'âges différents et avaient-ils des expériences différentes et le premier offrait-il des garanties professionnelles plus grandes.

De toute façon nous sommes ici face à des personnages qui étaient d'un niveau social inférieur à celui des nombreux procurateurs généraux – comme, par exemple, Lanfranco Bacheno ou Bachemo – qui agissaient au nom des Zaccaria et qui avaient bien d'autres fonctions et responsabilités, bien qu'il ne manquât pas entre eux de différences remarquables et qu'il existât des échelles de valeurs dérivant évidemment de différents facteurs, sans exclure les liens familiaux avec les employeurs, leur expérience plus ou moins grande, leur degré de fiabilité. Robert Lopez[11] a beaucoup écrit à ce propos. Pourtant nous sommes, avec nos Guglielmo Portonario et Iachino Silvano – parmi les salariés – à un niveau assez élevé, même s'il reste moindre que le niveau de ceux auxquels les Zaccaria confiaient le commandement d'un navire, tel un certain Guglielmo Macario, enrôlé en qualité de *dominus et nauta et maior* de la nef Benedicta appartenant à Benedetto, Manuele et Nicolò Zaccaria, qui se vit reconnaître pour son service un salaire de 110 livres de Gênes, ainsi que le droit d'entretenir deux serviteurs aux frais des armateurs et le droit d'embarquer gratuitement des marchandises, jusqu'à un poids de 5 *milliaria* de Constantinople, et de l'argent ou bien de menues marchandises pour une valeur de 500 livres[12]. Le niveau de ces mêmes Portonario et Silvano, semble, au contraire, avoir été considéré par les Zaccaria comme supérieur – au point de vue du salaire – à celui du fameux arbalétrier Gigante, auquel, pour le service d'un an, *in mari et terra*, ils accordèrent en 1281, par un acte rédigé à Péra, un salaire de 40 livres de Gênes ainsi que la nourriture[13], ou à celui du très connu *magister* Tullio, le médecin à qui ils assignèrent, par un acte rédigé à Péra la même

10. Archivio di Stato di Genova (A.S.G.), *Notai Antichi*, cart. n. 40/II, notaio Simone Vatacio, f. 79v., 85v. (pour les références d'archives cf. aussi BALARD, *La Romanie*, p. 771, n. 12).

11. Cf. aussi bien *Genova marinara*, que Familiari, cités *supra* n. 4.

12. Cf. LOPEZ, *Genova marinara*, p. 30-31. Malheureusement l'auteur ne fournit pas les références d'archives du document ; il n'a donc pas été possible de le retrouver et de connaître la date précise et les éventuels détails du contrat.

13. G. I. BRATIANU, *Actes des notaires génois de Pera et Caffa de la fin du treizième siècle (1281-1290)*, Bucarest 1927, doc. CV, p. 139-140 ; cf. aussi LOPEZ, *Genova marinara*, p. 31-32 ; L. BALLETTO, *Medici, e farmaci, scongiuri ed incantesimi, dieta e gastronomia nel medioevo genovese*, Gênes 1986 (Collana Storica di Fonti e Studi 46), p. 68-69.

année, un salaire s'élevant à 40 hyperpères de Constantinople, outre la nourriture (soit sur la base du change alors en vigueur entre l'hyperpère et la livre génoise, 20 livres génoises)[14].

Certainement à un échelon encore inférieur sur l'échelle des employés et subordonnés de Benedetto et Manuele Zaccaria par rapport aux personnages cités ci-dessus, vont être énumérés beaucoup d'autres travailleurs qui se mirent au service des deux frères en leur prêtant leur travail aussi bien à bord de leurs navires en direction de la Romanie – et plus précisément de Phocée – (*in viatico Folie*, comme nous trouvons écrit dans un document de 1282 dont nous parlerons plus loin), que dans leur établissement à Phocée (les indications dans les documents varient, mais dans la plupart des cas elles sont de cette teneur : *in Romania, in Fogia* – ou *Folia* ou *apud Foliam* –, *in terra dominorum Benedicti et Manuellis Iacharie*, ou bien *in terra de Folia nobilium virorum, dominorum Benedicti et Manuellis Iacharie*). Les informations remontent à une période comprise entre la fin de 1281 et le mois d'août de l'année suivante, quand deux des procurateurs généraux des frères Zaccaria – Andriolo Pelato ou Pellato ou Perato et Giovanni *barberius de Sancto Georgio* – durent liquider les héritages des employés décédés à Phocée ou en voyage, remettre le solde aux héritiers à Gênes et se faire accorder une quittance à ce propos[15].

Les documents en question se réfèrent donc à une situation particulière, à partir du moment où ils concernent vingt-cinq hommes, dont une partie a été déjà signalée aussi bien par Robert Lopez que par Michel Balard[16], hommes dont nous ne connaissons ni le moment de leur engagement, ni le contenu des pactes stipulés, ni le montant de leur salaire, mais dont nous savons seulement qu'ils moururent pendant leur service auprès des Zaccaria, sans que dans les documents soit mentionnée la cause des décès. Peut-être peuvent-ils être attribués à une cause commune, parce que – comme l'écrit Michel Balard –

14. A.S.G., *Notai Antichi*, cart. 120/I, notaio Gabriele *de Predono*, f. 65v.-67r. ; édité par BRATIANU, *Actes des notaires*, cité note précédente, doc. XXXI, p. 91-92 ; BALLETTO, *Medici e farmaci*, cité note précédente, p. 110-113, doc. 20 (le texte du document est très abîmé, ce qui crée quelque doute en ce qui concerne la durée du contrat : un an ou sept mois ? en outre dans le contrat se trouvent d'autres clauses spécifiques). Cf. LOPEZ, *Genova marinara*, p. 32 ; BALLETTO, *Medici e farmaci*, p. 62-64. – Au sujet du change entre hyperpère et livre génoise cf. entre autres L. BALLETTO, Questioni monetarie (1289-90, 1344), *Genova Mediterraneo Mar Nero (secc.* XIII-XV*)*, éd. EAD., Gênes 1976 (Civico Istituto Colombiano, Studi e Testi - Serie storica 1), p. 186-187.

15. LOPEZ, Familiari, p. 339.

16. Lopez parle de seize quittances, consignées à Andriolo Pelato entre le 23 décembre 1281 et le 25 février 1282, en citant dans la note – quelquefois de manière inexacte – les noms des défunts (mais sans indiquer les références d'archives, de sorte que nous n'avons pu retrouver le document concernant un des personnages cités : Gianuino Murrino), et en outre il fournit en *Appendice* l'édition de trois actes (LOPEZ, Familiari, p. 338-340 et doc. XXXIII-XXXV, p. 364-367). Balard parle du décès à Phocée de dix-huit Latins au service des Zaccaria, en reportant en note seulement les références d'archives des documents (BALARD, *La Romanie*, p. 167, n. 231).

il semble assez improbable qu'il s'agisse d'une coïncidence[17]. Nous notons toutefois que dans un cas c'est le deuxième mari de la veuve[18] qui a touché ce qui revenait du défunt et dans un autre, c'est la mère qui à l'époque s'avère être remariée[19], ce qui fait présumer que les deux décès remontent à quelque temps. Est-il possible que, pour d'autres personnages rappelés dans ce document, la restitution aux ayants droit de ce qui leur était dû soit advenue un certain laps de temps après leur mort ? Cela aurait pour conséquence que les décès pourraient avoir eu lieu à des moments différents et pourraient ne pas avoir été déterminés par une même cause. C'est bien sûr une simple hypothèse, puisque l'on ne peut pas nier qu'il reste douteux que les liquidations dont nous avons connaissance aient été toutes effectuées dans une période restreinte de temps.

De toute façon, quelle que fût la manière dont se passèrent les choses, il n'y a aucun doute que nous avons à faire, vu le peu d'importance des sommes liquidées, à des personnages de condition modeste, qui avaient très probablement mis beaucoup d'espoir dans cette aventure qui les emportait si loin de chez eux. Les sommes reflètent le montant dû au défunt au moment du décès, soit à titre de salaire, soit pour la vente aux enchères des biens en sa possession, soit pour une quelconque autre cause, alors que dans un seul cas il est fait allusion à la somme due au défunt par les employeurs pour un contrat d'*accomendacio*, lui aussi de peu d'importance. Mais il y a d'autres exemples qui concernent la liquidation de legs testamentaires effectués par les intéressés dans leurs dernières volontés par des actes rédigés à Gênes – ou en Occident – évidemment avant le départ pour l'aventure outre-mer ou bien *in loco*, peut-être à la suite de préoccupations surgies, nous ignorons pourquoi, sans qu'il nous soit toujours possible de savoir si ces sommes correspondaient effectivement au dû aux défunts.

On retrouve dans cette dernière situation Morgerio Bergognone, dont le legs *pro anima* de 10 livres et 16 sous de Gênes en faveur de l'*hospitale Sancti Iohannis de Capite Arene* – sur la base de ses dispositions testamentaires, qui se trouvent *in manuali et cartulario scripto per notarium Folie* – fut versé à Gênes par Andriolo Pelato à Rolando de Plaisance, *frater et conversus et freire*

17. *Ibid.*, p. 167.

18. Il s'agit de Verdina, femme de Templo *tabernarius* qui, le 13 janvier 1282, agissant aussi bien en son nom que *procuratorio nomine* de sa femme, veuve de Michele Calerio di Asti fils de feu Ottone, donna quittance à Andriolo Pelato de la somme de 3 livres, 11 sous et 2 deniers de Gênes, *que restabant et erant solummodo penes* les deux frères Zaccaria de tout ce qu'ils devaient au défunt *pro conductu persone sue et de precio rerum incalegatarum de bonis ipsius et quacumque ex causa*. En même temps, Templo céda à Pelato les droits de sa femme à l'égard des héritiers et des biens de son défunt mari pour la même somme, *ex forma* de son contrat de dot du 29 octobre 1264 : A.S.G., *Notai Antichi*, cart. 40/I, notaio Simone Vatacio, f. 153r.-v.

19. Il s'agit de Giovannina de Savona, femme de Giovanni *Gambici* et veuve de Giacomo Coe de Savona, qui le 12 janvier 1282 donna quittance à Andriolo Pelato pour la somme de 10 livres de Gênes, qui représentait tout ce que les frères Zaccaria devaient au fils Nicolino Coe : A.S.G., *Notai Antichi*, cart. 40/I, f. 149v.-150r.

de l'hôpital et délégué pour ce faire, le 13 janvier 1282[20] ; et Oddino *de Cher* (de Chieri ?) dont la disposition en ce qui concerne un legs de 7 livres, 12 sous et 6 deniers, également *pro anima*, à deux institutions religieuses génoises fut exécutée par Pelato ce même jour[21]. Un peu différent est le cas du calfat Guglielmo Macia di Recco, de Rufino d'Alexandrie et de Guglielmo di San Gimignano, dont nos documents citent très expressément les testaments avec l'indication des héritiers et des fidéicommissaires désignés.

Guglielmo Macia dans son testament, rédigé à Gênes par le notaire Gugliemo *de Baiamonte* le 6 mars 1271, avait nommé héritiers ses deux fils – Simonino et Luchetto – en confiant la tutelle de ces derniers à leur mère : son épouse Sibilia ou Sibelina ; le 13 janvier 1282 la femme et ses deux fils, solidairement, délivrèrent quittance à Andriolo Pelato pour la somme de 23 livres et 14 sous de Gênes, somme représentant ce qui restait dû au défunt par les Zaccaria *pro eius conductu et de precio* des biens vendus aux enchères. Simultanément la femme déclara aussi qu'elle cédait à Pelato ses droits à l'égard des héritiers et des biens du défunt *quantum pro libris viginti tribus et soldis quatuordecim ianuinorum*, selon les termes de son contrat de dot, rédigé le 23 septembre 1262 par le notaire Giacomo Bonacorso[22].

En ce qui concerne Rufino d'Alexandrie, l'héritier – son frère Enrico fils de feu Anselmo, désigné dans le testament du défunt rédigé par Raimondo di Pinerolo, *imperialis aule notarius*, le 21 juin 1281 – délivra quittance à Andriolo Pelato le jour suivant pour la somme de 28 livres et 16 sous, en déclarant être pleinement satisfait pour tout ce que Benedetto et Manuele Zaccaria devaient au défunt à n'importe quel titre[23].

En ce qui concerne Guglielmo di San Gimignano, bien que nous sachions qu'il avait dicté son testament à Gênes de nombreuses années auparavant (en 1270 par le notaire Guglielmo *de Sancto Georgio*), nous ignorons à qui il avait destiné son héritage ; mais Andriolo Pelato, le 25 février 1282, versa à Gênes aux fidéicommissaires désignés – Giovanni *barberius de Sancto Georgio*, Barberina, femme de Benedetto Zaccaria, et Tommaso de Murta – 6 livres et 12 deniers de Gênes qui représentaient ce qui restait auprès des Zaccaria *de eo quod dictus Petrus ab ipsis recipere debebat pro eius conductu et de precio rerum ipsius et quacumque alia ex causa*[24].

20. A.S.G., *Notai Antichi*, cart. 40/I, f. 151r.-v. ; édité par LOPEZ, Familiari, p. 366, doc. XXXIV ; cf. aussi *ibid.*, p. 340-341.
21. A.S.G., *Notai Antichi*, cart. 40/I, f. 152v.-153r.
22. *Ibid.*, f. 151v.-152v.
23. *Ibid.*, f. 153v.-154r. (cf. aussi en ce qui concerne la référence d'archives, BALARD, *La Romanie*, p. 167, n. 231).
24. A.S.G., *Notai Antichi*, cart. 40/II, f. 36v. ; édité par LOPEZ, Familiari, p. 367, doc. XXXV ; cf. aussi *ibid.*, p. 339-340. Giovanni *barberius de Sancto Georgio* doit sûrement être identifié avec le deuxième des procurateurs cités des frères Zaccaria, qui s'occupa de liquider ce qui revenait des défunts aux ayants droit au cours des mois de juillet et août.

C'est seulement pour quelques hommes que nous trouvons spécifié dans les documents quel était leur métier. À côté du calfat Guglielmo Macia di Recco, sont cités le *nauclerius* Pietro Scala[25], le *ferrarius* Lanfranco *de Sancto Thoma*, arrivé à Gênes depuis Busalla[26], le *magister antelami* Ugo *murator de Gropallo*[27], le *remolarius* Giovanni[28], le *candelerius* Vassallino[29], le *barrillarius* Rolandino *de Goano*[30] et le *calegarius* Bonanato di Andora, ce dernier ayant exercé son métier à Gênes dans la bourgade de San Tommaso[31].

Les autres cas ne diffèrent pas des précédents : pour recevoir les sommes dues, c'est toujours ou la veuve – qui en échange cède tous ses droits sur sa propre dot ou sur la dot et l'*antefactum*, même si le montant des sommes liquidées

25. Le 14 janvier 1282 sa veuve – Guillieta, de vingt ans son aînée – et son beau-père – Pietro Gonella *de Sancto Vicentio* – délivrèrent quittance à Andriolo Pelato pour la somme de 12 livres, 19 sous de Gênes pour le solde de ce qui était dû au défunt à n'importe quel titre : A.S.G., *Notai Antichi*, cart. 40/I, f. 155r.-v. (cf. aussi pour ce qui concerne la référence d'archives, BALARD, *La Romanie*, p. 167, n. 231).
26. Le 16 janvier 1282 sa veuve – Giovannina – céda à Andriolo Pelato tous ses droits à l'égard de son défunt mari, de ses biens et des *detentores seu possessores bonorum ipsius – ex forma instrumenti publici dotalis*, rédigé par le notaire Giacomo *de Camarana*, le 6 juin 1273 – *quantum pro lb. quatuor et den. septem ianuinorum*, recevant de celui-ci la même somme et se déclarant en même temps satisfaite à l'égard des frères Zaccaria pour tout ce qu'elle pouvait revendiquer sur les biens de son mari : A.S.G., *Notai Antichi*, cart. 40/I, f. 157v.
27. Le 29 janvier 1282 l'héritier – son frère Giovanni Spaerio *de Gropallo* – délivra quittance à Andriolo Pelato pour la somme de 10 livres et 11 sous de Gênes, somme correspondant à ce que les Zaccaria devaient au défunt *pro conductu* et pour la vente aux enchères de sa *rauba* et de son *asnesium* : A.S.G., *Notai Antichi*, cart. 40/II, f. 17v. (cf. aussi pour ce qui concerne la référence d'archives, BALARD, *La Romanie*, p. 167, n. 231).
28. Le 29 janvier 1282 l'héritière – sa sœur Aldina, femme de Baldiro Capella de Voltri – délivra quittance à Andriolo Pelato pour la somme de 20 livres et 7 sous de Gênes, somme correspondant à ce que les frères Zaccaria devaient au défunt *pro conductu persone ipsius et de toto precio raube et asnesii et rerum ipsius incalegatarum et non incalegatarum* : A.S.G., *Notai Antichi*, cart. 40/II, f. 18r. (cf. aussi pour ce qui concerne la référence d'archives, BALARD, *La Romanie*, p. 167, n. 231).
29. Le 14 février 1282, l'héritière – sa sœur Marieta, fille de Boveto *bambaxarius* et femme de Bonanato *bambaxarius* – reçut d'Andriolo Pelato la somme de 6 livres et 15 sous de Gênes *ad complementum totius eius quod dictus quondam Vassallinus recipere debebat* des frères Zaccaria *pro eius salario et conductu et ex precio rerum ipsius, incalegatarum et non incalegatarum* : A.S.G., *Notai Antichi*, cart. 40/II, f. 25r. (cf. aussi pour ce qui concerne la référence d'archives, BALARD, *La Romanie*, p. 167, n. 231).
30. Le 14 août 1282, l'héritier – son frère Paganino *balistarius de Goano* – délivra quittance à Giovanni *barberius de Sancto Georgio* pour la somme de 3 livres, 18 sous et 4 deniers de Gênes, somme qui était le reste de ce que les Zaccaria devaient au défunt à n'importe quel titre : A.S.G., *Notai Antichi*, cart. 40/II, f. 110v. (cf. aussi pour ce qui concerne la référence d'archives, BALARD, *La Romanie*, p. 167, n. 231).
31. Le 31 août 1282, l'héritière – Alaxina, fille du *callegarius* Zerbino *de Paraturo* – céda à Giovanni *barberius de Sancto Georgio* tous ses droits à l'égard de son défunt mari et de ses biens – *ex forma instrumenti publici* du 6 juin 1273 – *quantum pro lb. duodecim, sol. quatuor et den. I 1/2 ianuinorum* de sa dot, en recevant en échange la même somme et se déclarant en même temps satisfaite des frères Zaccaria en ce qui concerne tout ce qu'elle pouvait revendiquer sur les biens de son mari : A.S.G., *Notai Antichi*, cart. 40/II, f. 111r.-112r. (cf. aussi pour ce qui concerne la référence d'archives, BALARD, *La Romanie*, p. 167, n. 231).

leur est inférieur[32] – ou bien un parent du défunt (le fils, le père, le frère, la sœur ou la grand-mère), qui bien évidemment est son héritier naturel[33].

Comme nous l'avons laissé entendre précédemment, on sait aussi que des décès advinrent durant la navigation. Pendant la brève période examinée, la notice se réfère seulement à un de nos personnages, dont on dit explicitement

32. Appartiennent à ce groupe :
1) Guglielmo *de Monte*, dont la veuve – Richelda fille de feu Gandolfo di Valditaro – à une date comprise entre le 26 décembre 1281 et le 8 janvier 1282 délivra quittance à Andriolo Pelato pour la somme de 13 livres, 1 sou et 6 deniers de Gênes – qui représentait tout ce que son défunt mari avait *apud Foliam sive in partibus Romanie* et ce qui lui était dû par les frères Zaccaria après la vente aux enchères de sa *rauba* et de son *asnisium* –, en cédant en même temps tous ses droits à l'égard des héritiers de son mari et leurs biens et à l'égard des *detentores seu possessores bonorum ipsius quantum pro lb. decem ianuinorum* de sa dot *et pro lb. tribus, sol. I, den. VI* de l'*antefactum*, *ex forma* de son contrat de dot du 8 octobre 1277, rédigé par le notaire Guglielmo *de Sancto Georgio* : A.S.G., *Notai Antichi*, cart. 40/I, f. 147bisv.-148r. ; édité par LOPEZ, Familiari, p. 364-366, doc. XXXIII ; cf. aussi, *ibid.*, p. 340 ;
2) Giacomo *de Sancto Donato* fils de feu Pietro *de Domo*, dont la veuve – Giovannina – le 14 janvier 1282 céda à Andriolo Pelato tous ses droits à l'égard de son mari et de ses biens et des *detentores seu possessores bonorum ipsius quantum pro lb. triginta duabus, sol. decem et den. novem ianuinorum* – sur le montant de sa dot (60 livres) qu'elle aurait dû recevoir, *ex forma instrumenti publici, scripti manu Ambrosii de Brolio notarii MCCLXXIII, die XVIII ianuarii, et transcripti manu Dondati Bonacursi notarii MCCLXXXI*, en déclarant que la somme représentait tout ce que les frères Zaccaria devaient à son mari *tam de conductu ipsius quam de precio rerum incalegatarum de bonis eius et de capitali et lucro cuiusdam acomendacionis* : A.S.G., *Notai Antichi*, cart. 40/I f. 154v.-155r. ;
3) Minnevoi ou Minevoi fils de feu... *de Carexeto*, dont la veuve – Spreciosa, de vingt-cinq ans son aînée – le 15 janvier 1282 céda à Andriolo Pelato tous ses droits à l'égard de son mari et de ses héritiers *quantum pro lb. duabus, sol. quatuor et den. quatuor ianuinorum, ex forma* de son contrat de dot, rédigé par le notaire Leonardo Negrino et remontant au 1er novembre 1277 (dans le document il n'est pas expressément dit que Minnevoi mourut à Phocée mais il est dit que Pelato agit en qualité de procurateur des frères Zaccaria) : A.S.G., *Notai Antichi*, cart. 40/I, f. 157r. ;
4) Nicoloso fils de feu Guglielmo Bucucio di Quarto, dont la veuve – Giovanna – le 23 janvier 1282 céda à Andriolo Pelato tous ses droits à l'égard de son mari et de ses biens – ainsi que des *detentores seu possessores bonorum ipsius – quantum pro lb. quatuor et sol. decem et octo ianuinorum, ex forma instrumenti publici, inde scripti manu Anselmi de Castro notarii MCCLXV, die VI aprilis*, en recevant de lui la même somme et en déclarant qu'elle représentait tout ce que les frères Zaccaria devaient au défunt : A.S.G., *Notai Antichi*, cart. 40/II, f. 15r. ;
5) Bertone fils de feu Giovannello *de Bissanne*, dont la veuve – Giovannina – le 25 janvier 1282 céda à Andriolo Pelato tous ses droits à l'égard de son défunt mari et de ses biens *quantum pro lb. triginta ianuinorum, ex forma* de son contrat de dot de 50 livres (acte d'Enrico *de Porta* du 16 juillet 1271), en déclarant être satisfaite de tout ce que les frères Zaccaria devaient au mari *tam de conductu quam de precio rerum ipsius incalegatarum* : A.S.G., *Notai Antichi*, cart. 40/II, f. 16r.-v.
33. Appartiennent à ce groupe :
1) Giacomino *de Sancto Fructosio de Bissanne*, dont le père et héritier – Giovanni *Rubeus de Sancto Fructosio de Bissanne* – délivra quittance le 12 janvier 1282 à Andriolo Pelato pour la somme de 11 livres et 15 sous de Gênes : A.S.G., *Notai Antichi*, cart. 40/I, f. 150r.-v. ;
2) Gandolfo di Nervi dont le frère, son héritier – Giovanni di Nervi fils de feu Guglielmo *de Lori* –, le 6 février 1282 délivra quittance à Pelato pour la somme de 9 livres et 8 sous :

– dans le document le concernant – que sa mort advint *in viatico Folie, in servicio Benedicti et Manuellis Iacharie*, et donc pendant le voyage qui l'aurait conduit sur la terre des frères Zaccaria. Il s'agit de Bonacquisto fils de feu Tancrède *de Piro de Angusio*, dont le frère Giovanni en sa qualité de tuteur des deux enfants héritiers naturels – Manuele et Biancheta – le 13 janvier 1282 reçut d'Andriolo Pelato la somme de 3 livres et 15 sous de Gênes pour le solde de la somme qui revenait au défunt *de toto conductu et de precio* de ses biens vendus aux enchères[34].

De ce bref compte rendu, nous pouvons sans aucun doute conclure que l'expérience de ces personnages de condition modeste, partis très certainement avec beaucoup d'espoir, ne se révéla pas, en fin de compte, très exaltante, surtout du fait qu'ils trouvèrent la mort loin de chez eux et loin de leurs familles. Leur situation avait été sûrement aggravée par la difficulté de vivre dans un pays étranger où les rapports personnels avec les gens du lieu ne devaient pas être très faciles vu la différence de profession de foi – même s'il s'agissait toujours de foi chrétienne, les autochtones étaient orthodoxes et nos émigrés étaient catholiques –, la différence de langue, la différence de tradition. Mais certainement ils ne furent pas tous aussi malchanceux et il est indiscutable aussi que l'expansion génoise dans le Proche-Orient ne fut pas confiée seulement aux grands marchands et aux grands entrepreneurs, mais qu'elle doit aussi beaucoup – dans l'organisation la plus élémentaire de la vie quotidienne – à ces individus de basse extraction, amenés outre-mer à la recherche d'un sort meilleur.

Laura Balletto
Université de Gênes

A.S.G., *Notai Antichi*, cart. 40/II, f. 20v. (cf. aussi pour ce qui concerne la référence d'archives, BALARD, *La Romanie*, p. 167, n. 231) ;
3) Giovanni Pelle di Arenzano, dont la grand-mère, son héritière – Ursa veuve de Simone *de Fossato* di Arenzano –, par son propre procurateur – Bertolino *de Guasco* – délivra quittance à Pelato ce même 6 février, pour la somme de 6 livres, 4 sous et 3 deniers : A.S.G., *Notai Antichi*, cart. 40/II, f. 21r. (cf. aussi pour ce qui concerne la référence d'archives, BALARD, *La Romanie*, p. 167, n. 231) ;
4) Giovanni Taruco di Voltri, dont le fils et héritier – Simone – le 14 février 1282 délivra quittance à Pelato pour la somme de 3 livres et 4 sous : A.S.G., *Notai Antichi*, cart. 40/II, f. 24v. (cf. aussi pour ce qui concerne la référence d'archives, BALARD, *La Romanie*, p. 167, n. 231) ;
5) Simone *de Premontorio* dont le père et héritier – Ugueto *de Rovere de Premontorio* – le 16 juillet 1282 délivra quittance à Giovanni *barberius de Sancto Georgio* pour la somme de 32 livres, 15 sous et 7 deniers. Ugueto avait, par un acte précédent, accepté l'héritage de son fils sous bénéfice d'inventaire et fait l'inventaire de l'héritage même : A.S.G., *Notai Antichi*, cart. 40/II, f. 99r.-v. (cf. aussi pour ce qui concerne la référence d'archives, BALARD, *La Romanie*, p. 167, n. 231).
Dans tous ces cas les héritiers déclaraient que la somme qui leur était versée représentait tout ce que Benedetto et Manuele Zaccaria devaient aux défunts à n'importe quel titre.
34. A.S.G., *Notai Antichi*, cart. 40/I, f. 150v.-151r. (cf. aussi pour ce qui concerne la référence d'archives, BALARD, *La Romanie*, p. 167, n. 231).

Les Vénitiens dans les sources de Thessalonique du XVe siècle

Manuela DOBRE

Au cours de son histoire, Thessalonique a eu une importance considérable, non seulement du point de vue politique et administratif, mais aussi du point de vue économique, avant l'ère chrétienne et dans la période romaine, et surtout pendant l'Empire byzantin. Grâce à une position géographique favorable, la ville avait des qualités réelles pour devenir un centre régional ; la translation du centre de l'Empire dans la ville de Constantin le Grand, sur les bords du Bosphore, détermina l'augmentation du rôle administratif de Thessalonique. Dans beaucoup de cas, elle fut la ville par laquelle se diffusait la politique impériale dans les provinces balkaniques de l'État byzantin. Du point de vue économique, située sur les bords de la mer Égée, au point de convergence de grandes routes commerciales nord-sud et ouest-est, et dominant une grande région agricole, l'entrepôt de toute la Macédoine, comme disait Oreste Tafrali[1], Thessalonique a connu un fort développement de son activité commerciale. Son importance explique, par ailleurs, l'intérêt des républiques maritimes italiennes, et surtout de Gênes et de Venise. Les Vénitiens ont obtenu de l'empereur Michel VIII Paléologue le droit de s'installer dans la ville par le chrysobulle de 1265 (1268), confirmé par les chrysobulles de 1277 et 1285[2]. Mais, dans la période de l'organisation et du développement de leur comptoir, dans la première moitié du XIVe siècle, les Vénitiens n'ont pas trouvé ici les mêmes conditions qu'à Constantinople ; les Thessaloniciens firent un très mauvais accueil aux sujets de la République, qui étaient souvent empêchés de poursuivre leur activité et même insultés par la population locale[3]. Mais dans la seconde moitié du XIVe siècle, Thessalonique est aussi marquée par la crise de tout l'Empire byzantin et, finalement, est conquise par les Turcs en 1387.

1. O. TAFRALI, *Thessalonique au quatorzième siècle*, Thessalonique 1993², p. 29.
2. *Ibid.*, p. 126-127 ; F. THIRIET, Les Vénitiens à Thessalonique dans la première moitié du XIVe siècle, *Byz.* 22, 1952, p. 323-324 ; aussi, ID., *La Romanie Vénitienne au Moyen Âge. Le développement et l'exploitation du domaine colonial vénitien (XIIe-XVe siècles)*, Paris 1975², p. 148 s.
3. TAFRALI, *Thessalonique au quatorzième siècle*, cité *supra* n. 1, p. 127 ; voir aussi D. ZAKYTHINOS, *Crise monétaire et crise économique à Byzance du XIIe au XVe siècle*, Athènes 1948.

Byzance et le monde extérieur, Paris, Publications de la Sorbonne, 2005 (Byzantina Sorbonensia, 21)

Seule la victoire de Timur Lenk sur l'armée de Bayezid, à Angora (1402), ainsi que les luttes internes dans l'Empire ottoman, ont permis à Byzance d'essayer de consolider ses positions dans Thessalonique reprise à la suite du traité conclu avec Suleyman en 1403[4]. Mais avec l'avènement de Murad II, qui assiège sans succès Constantinople et Thessalonique (1422), la situation se dégrade de nouveau. Incapable de résister par ses propres forces, sous la pression des agitations provoquées par les habitants de la ville, Andronic, le fils de l'empereur Manuel II et despote de Thessalonique depuis 1408, décide de céder la ville aux Vénitiens. La cession fut faite sous certaines conditions[5] et avec l'accord de son père. Mais malgré les efforts coûteux des Vénitiens pour approvisionner la ville en blé et pour consolider le système défensif, le 29 mars 1430 les troupes du sultan Murad entraient à Thessalonique[6]. Pour quelques siècles, la ville, considérée comme la deuxième capitale de l'empire chrétien d'Orient, resterait sous domination ottomane.

Après ce bref exposé sur l'évolution de la ville avant sa conquête par les Turcs, il est nécessaire de donner quelques précisions sur les sources utilisées pour obtenir une image des Vénitiens dans la Thessalonique du XV^e^ siècle. Il y a un grand nombre de sources parmi lesquelles quelques exemples ont été choisis pour notre étude. Ainsi, Jean Anagnostès[7], auteur dont on sait peu de choses, est né et a vécu à Thessalonique au XV^e^ siècle. Son œuvre historique, *Διήγησις*[8], nous offre des informations sur le déclin de sa ville natale et sur sa conquête par les Turcs en 1430, ainsi que sur les événements qui suivirent (jusqu'à 1433). Syméon, archevêque de Thessalonique est l'un des auteurs de

4. Pour le problème du traité et de ses conséquences, et surtout pour la situation de Thessalonique au XV^e^ siècle, voir THIRIET, *La Romanie*, cité *supra* n. 2, p. 366 s. ; aussi J. W. BARKER, *Manuel II Palaeologus (1391-1425). A Study in Late Byzantine Statesmanship*, New Brunswick-New Jersey 1969, p. 224 s. ; D. M. NICOL, *The Last Centuries of Byzantium (1261-1453)*, Londres 1972, p. 334 s. ; ID., *Byzantium and Venice. A Study in Diplomatic and Cultural Relations*, Cambridge 1988, p. 345 s.

5. Pour le récit détaillé de ces faits et la bibliographie du problème, voir NICOL, *Byzantium and Venice*, cité note précédente, p. 360-362 ; aussi ID., *The Last Centuries*, cité note précédente, p. 350-351 ; BARKER, *Manuel II Palaeologus*, cité note précédente, p. 372-374 ; J. TZARAS, La fin d'Andronic Paléologue, dernier despote de Thessalonique, *RÉSEE* 3, 1965, p. 419-432.

6. F. THIRIET, *Régestes des délibérations du Sénat de Venise concernant la Romanie, 1400-1430*, t. II, Paris 1959, p. 210 (n° 1908), 217-218 (n° 1942), 229 (n° 1995), 248 (n° 2081).

7. Sur Anagnostès, voir K. KRUMBACHER, *Geschichte der byzantinischen Litteratur von Justinian bis zum Ende des östromischen Reiches (527-1453)*, Munich 1897, p. 301 ; M. E. COLONNA, *Gli storici bizantini dal IV al XV secolo. I. Storici profani*, Naples 1956, p. 63-64 ; H. HUNGER, *Hochsprachliche profane Literatur der Byzantiner*, t. II, Munich 1977, p. 484-485.

8. JEAN ANAGNOSTÈS, *Διήγησις*, éd. B. G. NIEBUHR, Bonn 1838 (CSHB), p. 481-528 ; malheureusement, nous n'avons pas eu accès à l'ouvrage de G. TSARAS, *Ἰωάννου Ἀναγνώστου Διήγησις περὶ τῆς τελευταίας ἁλώσεως τῆς Θεσσαλονίκης. Μονῳδία ἐπὶ τῇ ἁλώσει τῆς Θεσσαλονίκης. Εισαγωγή-κείμενο-μετάφραση-σχόλια*, Thessalonique 1958. Sur la possibilité de deux auteurs différents, voir S. VRYONIS, The Ottoman Conquest of Thessaloniki in 1430, *Continuity and Change in Late Byzantine and Early Ottoman Society*, éd. A. BRYER, H. LOWRY, Birmingham-Dumbarton Oaks 1986, p. 281-321.

cette période les plus connus pour ses œuvres religieuses[9]. Né à Constantinople, il a passé plusieurs années auprès du patriarche, ce qui explique sa familiarité et sa vénération pour les rites de la Grande Église et ce qui lui a donné aussi la possibilité de connaître les humiliations subies par les Byzantins, non seulement de la part des Turcs, mais aussi du fait des Vénitiens et des Génois. Puis il est devenu archevêque de Thessalonique, où il est resté jusqu'à sa mort (1416/1417-1429)[10]. Il exerça une profonde influence sur le despote Andronic et sur ses concitoyens ; les Vénitiens l'appréciaient pour son attitude constamment anti-ottomane et l'appelaient *fidelissimus noster*[11]. Parmi ses œuvres, le « Discours en honneur de saint Démétrius », composé probablement en 1427 ou au début de 1428, et très important du point de vue historique, jette une lumière nouvelle sur les événements survenus à Thessalonique surtout dans les années 1420. Pour certains aspects, on utilisera aussi d'autres œuvres de l'archevêque Syméon.

On ne peut pas renoncer à une autre catégorie de sources, trois chansons populaires (μονῳδίαι) inspirées par la conquête turque en 1430 et composées peu après cet événement. Elles ont été découvertes par Spyridon Lambros et publiées au début du XXe siècle[12]. Elles sont très intéressantes pour l'étude des structures mentales de la société byzantine, même s'il est difficile de préciser, pour cette époque, dans quelle mesure ce sont vraiment des créations du « peuple » ou si elles ont simplement été créées pour lui par des auteurs anonymes. On peut également se demander s'il y a une relation entre ces auteurs et les intellectuels byzantins, compte tenu du niveau culturel élevé montré par leurs fréquentes références au passé.

En proposant *l'image de l'autre* comme objectif de notre étude, quelques aspects pourraient retenir notre attention : l'examen des identités et des altérités politiques, géographiques et religieuses. Les images ne représentent pas seulement les expressions les plus complètes de l'altérité, elles partent toujours d'un référent, en montrant ses qualités, ses craintes et ses aspirations, donc elles parlent aussi de ceux qui les propagent, leur aspect identitaire en étant complémentaire et en interaction avec celui-ci[13]. Il faudra donc étudier *l'altérité* par rapport à *l'identité* et définir d'abord quels sont les éléments caractéristiques pour le *citoyen byzantin* avant de pouvoir parler de *l'étranger*. Au cours de l'existence de son État, le Byzantin se définit par rapport aux réalités qui fondent l'unité « byzantine », c'est-à-dire par rapport à l'État, à la culture byzantine et surtout à l'Église.

9. Voir KRUMBACHER, *Geschichte der byzantinischen Litteratur*, cité *supra* n. 7, p. 39 et 112-113 ; H. G. BECK, *Kirche und theologische Literatur im byzantinischen Reich*, Munich 1959, p. 752-753 ; et surtout D. BALFOUR, *Politico-Historical Works of Symeon archbishop of Thessalonica (1416/1417 to 1429)*, Vienne 1979 (Wiener Byzantinistische Studien 13), p. 21-29, p. 101 s.
10. Voir BALFOUR, *Politico-Historical Works*, cité note précédente, p. 111 et 132-137.
11. THIRIET, *Régestes*, cité *supra* n. 6, t. II, p. 264 (no 2149).
12. S. LAMBROS, Τρεῖς ἀνέκδοτοι μονῳδίαι εἰς τὴν ὑπὸ τῶν Τούρκων ἅλωσιν τῆς Θεσσαλονίκης, *Néos Hell.* 5, 1908, p. 369-391.
13. Al. F. PLATON, *Societate şi mentalităţi în Europa medievală. O introducere în antropologia istorică*, Iaşi 2000, p. 41-42.

Du point de vue politique, Byzance qui continue l'Empire romain, est l'héritière directe de Rome, qui lui a transmis sa théorie politique, en particulier l'idée œcuménique que Rome, après Alexandre, a introduite dans le gouvernement du monde[14]. Cette théorie politique des Byzantins est mieux illustrée par la terminologie dont ceux-ci se sont servis pour désigner leur Empire, ses habitants et ses institutions. Ainsi, à partir du IVe siècle et jusqu'au XVe, pour eux-mêmes les Byzantins étaient toujours des *Romains* (Ῥωμαῖοι), leur capitale était la *Nouvelle Rome* (Νέα Ῥώμη), leur État s'appelait l'*empire des Romains* (ἡ βασιλεία Ῥωμαίων) et le titre de leur empereur était toujours *basileus tôn Rhômaiôn* (βασιλεὺς τῶν Ῥωμαίων), parfois simplement *basileus* ou μέγας βασιλεύς – l'empereur universel. L'opinion des auteurs thessaloniciens du XVe siècle va dans la même direction.

Ainsi, pour Anagnostès, les habitants de Thessalonique sont *Rhômaioi* (Ῥωμαῖοι)[15] ; parfois ils sont désignés comme *politai* (πολῖται)[16] ou même *thessaloniciens* (ἀπὸ Θεσσαλονίκης)[17], alors que les Vénitiens, qui vivent à côté d'eux et luttent avec eux contre les Turcs, sont toujours appelés *Latins* (Λατῖνοι)[18]. Les Vénitiens et les Romains de la ville, même les Juifs, pleurent ensemble à la mort de l'archevêque Syméon[19], considérée par tous comme un grand malheur. Mais ils se réjouissent aussi ensemble quand dans le port de la ville entre un bateau vénitien avec une cargaison de blé, ce qui contribue à renforcer la volonté des habitants de résister aux attaques ottomanes, dans un moment où beaucoup, désespérés, étaient favorables à la collaboration avec les Turcs, y étant même incités par le sultan Murad[20]. Même s'il y a une collaboration entre les deux groupes de défenseurs de la ville, imposée par ailleurs par la lutte commune contre les Incroyants, Anagnostès ne croit pas qu'il existe une confiance réciproque. Ainsi, en préparant la défense de la ville, les autorités, qui n'étaient pas sûres de la loyauté des *Rhômaioi*, les ont séparés des Vénitiens, en plaçant entre les deux les *Tzetarioi*, qui devaient donner la mort aux traîtres[21]. Quand les Turcs entrent dans la ville, l'un d'eux tue un *Latin* gravement blessé et jette sa tête aux pieds des autres soldats, pour leur montrer qu'il a conquis la place, alors que les défenseurs ont abandonné les murs et se sont enfuis[22]. Les Latins ont échoué dans leur mission assumée quand les Byzantins leur ont cédé la ville.

14. D. ZAKYTHINOS, Continuité de l'Empire romain à Constantinople : 330-1453, *La nozione di « Romano » tra cittadinanza e universalità*, Naples 1984 (Da Roma alla Terza Roma. Documenti e studi. Studi 2), p. 231.
15. Voir par exemple ANAGNOSTÈS, *Διήγησις*, p. 495, l. 13.
16. *Ibid.*, p. 511, l. 13.
17. *Ibid.*, p. 520, l. 22-23.
18. *Ibid.*, *passim*.
19. *Ibid.*, p. 489, l. 13-16.
20. *Ibid.*, p. 498, l. 1-15.
21. *Ibid.*, p. 495, l. 12-18 : καὶ διέκριναν ἡμᾶς οἱ κρατοῦντες τῆς πόλεως, Λατίνους καὶ Ῥωμαίους, καὶ τοὺς τὴν ληστείαν μετερχομένους ἀναμὶξ στήσαντες (οὐ γὰρ πιστεύειν ἡμῖν καθαρῶς εἶχον), καὶ θάνατον τοῖς φρονήσουσι προδοσίαν ἠπείλησαν, τοὺς Τζεταρίους...
22. *Ibid.*, p. 506, l. 21-507, l. 2.

Plus nombreuses, mais aussi plus nuancées, sont les informations fournies par l'archevêque Syméon[23], qui considère que les habitants de l'Empire sont *Rhômaioi* (Ῥωμαῖοι), gouvernés au niveau local par un despote orthodoxe et au niveau de l'Empire par un *megas basileus* (ὁ μέγας βασιλεύς)[24]. Son attitude envers ses concitoyens de Thessalonique n'est pas sans sévères accents critiques, et surtout envers les plus puissants (ἄρχοντες), qui sont divisés et mènent une vie débauchée, regardent avec mépris les inférieurs et luttent entre eux. Leur comportement est scandaleux à l'égard des pauvres ; ces derniers les imitent et leur vie se caractérise par la rapacité[25].

Pour l'auteur du *Logos*, le modèle est représenté par les *Rhômaioi* de Constantinople, qui lors du siège de la ville par les Turcs montrent du courage et de la fermeté. Son but est évidemment de convaincre les Thessaloniciens de rester fidèles à l'empereur, en montrant de l'héroïsme, sans s'allier avec les Vénitiens et sans penser à la reddition de la ville aux Turcs. Pour Syméon, les habitants de Constantinople sont ὁ τοῦ Χριστοῦ θεῖος λαός[26], expression qui désigne le peuple impérial. Selon l'archevêque, les *Romains* sont d'origine noble et ont enduré beaucoup de souffrances, mais ont suivi leur propre chemin en montrant du courage, de la persévérance et de la soumission envers l'autorité ; ils sont devenus les maîtres de presque tout le monde[27]. L'expression τὸ Ῥωμαϊκὸν φῦλον, utilisée par notre auteur dans ce passage pour désigner la communauté située sous l'autorité des empereurs de Constantinople, est rarement rencontrée chez les autres auteurs byzantins.

Au cours des XI^e-XV^e siècles, ἀλλόφυλος, ἑτερόφυλος, ἀλλογενής, sont des termes utilisés pour désigner les peuples situés au-delà des frontières de l'Empire[28] ; ils suggèrent même que ceux-ci sont différents des barbares appelés ἔθνος, ἔθνη[29]. En ce qui concerne l'expression du *Logos* de Syméon, vu la situation de l'Empire dans cette période, nous croyons qu'elle a premièrement une connotation ethnique, celle de peuple des Romains de langue grecque et de foi orthodoxe (donc, semblable au γένος Ῥωμαίων de l'œuvre de Doucas[30]), en nette opposition avec les barbares du dehors. On peut dire que cette connotation ethnique est l'expression des nouvelles valeurs du monde byzantin qui s'est identifié graduellement à l'hellénisme médiéval ; elle s'est conservée pendant des siècles comme une désignation usuelle, populaire, des Grecs[31].

23. SYMÉON, *Λόγος εἰς τὸν ἐν ἁγίοις μέγιστον ἀθλητὴν καὶ μυροβλύτην Δημήτριον ἐν ἱστορίας τύπῳ τὰ νεωστὶ αὐτοῦ γεγονότα διηγούμενος θαύματα*, éd. BALFOUR, *Politico-Historical Works*, p. 39-69 (cité désormais SYMÉON, *Λόγος*).
24. *Ibid.*, par exemple p. 53, l. 23 pour *rhômaioi*, et Manuel II Paléologue est ὁ μέγας Μανουὴλ βασιλεύς (*ibid.*, p. 49, l. 22).
25. *Ibid.*, p. 47, l. 1-38 ; aussi p. 53, l. 26-34.
26. *Ibid.*, p. 46, l. 17-18.
27. *Ibid.*, p. 47, l. 28-33.
28. K. LECHNER, *Hellenen und Barbaren im Weltbild der Byzantiner. Die alten Bezeichnungen als Ausdruck eines neuen Kulturbewusstsein*, Munich 1954, p. 113.
29. D. M. NICOL, The Byzantine View of Western Europe, *GRBS* 8, 1967, p. 317 (= *Byzantium: its ecclesiastical history and relations with the western world*, Londres 1972, I).
30. DOUCAS, *Istoria turco-bizantină (1341-1462)*, éd. V. GRECU, Bucarest 1958, p. 157, l. 20.
31. K. KRUMBACHER, Literatura greacă medievală, *Literatura Bizanțului*, Bucarest 1971, p. 69.

En ce qui concerne l'attitude de Syméon envers les Vénitiens, ce qui nous frappe d'abord est le fait qu'il ne les identifie pas en utilisant un nom propre. Même quand il relate le refus du despote Andronic de rendre la ville aux Turcs, il écrit que celui-ci, sous la pression des événements, a compris qu'il doit la céder aux *autres*[32]. Il s'agit ici évidemment des Vénitiens, qui avaient la préférence d'une grande partie de la population de la ville, opposée au groupe qui désirait la soumission envers le sultan. Également dans un autre passage du *Logos*, consacré au mariage de l'empereur Jean VIII avec Sophie de Montferrat, venue d'Italie, Syméon décrit des actions défavorables aux Romains initiées par les Italiens (οἱ Ἰταλοί), par ceux de Gênes et par les autres[33]. Il est clair que notre auteur, même s'il ne les nomme pas, se réfère aussi aux Vénitiens, qui, dans une mesure plus grande que les Génois, ont provoqué des problèmes à l'empire des *Rhômaioi*. Une situation semblable se trouve ailleurs dans le *Logos*, où Syméon alerte ses concitoyens à propos de l'éventuel gouvernement de la ville par les Turcs ou par les Latins. Ἀποστῆναι τῶν ὁμοπίστων δεσποτῶν καὶ ὁμοφυλετῶν καὶ τῶν ἐξ ἀρχῆς, dit-il, est inconcevable selon les traditions des Romains, et ceux qui font une pareille chose en seront punis. L'archevêque vise premièrement les Ottomans, mais, comme ses concitoyens préféreront en second lieu les Vénitiens, nous considérons qu'ils étaient un des ἔθνη auxquels les Thessaloniciens pourraient être livrés, à titre de punition pour leur attitude et leur comportement. Cette opinion est confirmée par le fait que, peu après, Syméon fait la distinction entre τὰ ἔθνη et les gens incroyants (οἱ ἄπιστοι αὐτοί)[34]. Une chanson populaire de cette période, difficile à lire et à comprendre, nous paraît importante et significative. Dans la Μονῳδία εἰς τὴν Θεσσαλονίκην διὰ στίχων ἡρωικῶν, le poète anonyme se souvient du rôle des Vénitiens dans les événements qui ont précédé la conquête de Thessalonique par les Ottomans, en les désignant, comme les autres auteurs, comme *Latins* (Λατῖνοι). Ainsi, on mentionne que τὸ Λατίνων ἔθνος, en quittant sa propre ville, a, pendant sept années, aidé les Thessaloniciens à contenir les incursions des *Ismaélites* (οἱ Ἰσμαϊλῆται) et à les tenir le plus possible à distance de la ville. Ces *Latins*, nous dit le poète, ont montré beaucoup de courage, en décidant de résoudre ce problème face aux Ottomans[35]. Ce terme, ἔθνη, utilisé dans le Nouveau Testament pour *gentiles*, désigne fréquemment chez les Byzantins ceux qui étaient situés en dehors des territoires de l'Empire. Même considéré plus neutre que βάρβαρος, il n'était pas d'habitude appliqué aux *Romains / Rhômaioi*, car il met en évidence la distance entre eux et les autres peuples[36].

32. Ἀλλὰ καὶ τὸ τὸν δεσπότην τῆς πόλεως ἐξελθεῖν τοῦτο προυξένησε μᾶλλον, τῶν δειλιώντων τὴν τῶν χρημάτων ζημίαν παρακεκινηκότων αὐτόν, τῶν τε ἀπαίρειν βουλομένων καὶ τῶν μενόντων ἐλπιζόντων ἁπάντων κεκτῆσθαι τὰ ἴδια, SYMÉON, *Λόγος*, p. 57, l. 27-30.
33. Ἴσασιν ἅπαντες, ὅσα οἱ ἐκ τῆς Γενούας τότε, ὡς εἴρηται, καὶ σὺν αὐτοῖς ἕτεροι κατὰ Ῥωμαίων συνεσκευάσαντο, *ibid.*, p. 53, l. 22-24.
34. *Ibid.*, p. 47, l. 25-29. Voir aussi BALFOUR, *Politico-Historical Works*, p. 153, n. 142.
35. LAMBROS, Τρεῖς ἀνέκδοτοι μονῳδίαι, cité *supra* n. 12, p. 380, l. 260-265.
36. NICOL, The Byzantine View of Western Europe, cité *supra*, n. 29, p. 317.

On peut se demander quelles sont les causes de ce refus net de l'archevêque de parler directement des Vénitiens qu'il connaît très bien, compte tenu de leur présence constante dans l'Empire et même à Thessalonique, surtout après 1423. David Balfour montre que dans la période de leur maîtrise de la ville, Syméon était plus ou moins leur prisonnier ; ils étaient informés sur toutes ses actions et ses écrits[37]. Mais il faut aussi évoquer l'aversion et les ressentiments très forts que notre auteur manifeste, même non ouvertement, envers les Vénitiens. Parfois, le silence peut être plus significatif ; il préfère ne pas les mentionner directement. Dans ses écrits, l'archevêque témoigne une grande fidélité à l'empereur de Constantinople, à l'orthodoxie et aux traditions romaines. De ce point de vue, il ressemble à un autre historien byzantin du XVe siècle, Georgios Sphrantzès. Dans ces conditions, seule la menace des vrais infidèles, les Turcs, a pu déterminer Syméon à accepter la collaboration avec les Vénitiens, chrétiens malgré tout et les seuls intéressés et capables d'aider effectivement Byzance.

Davantage que la théorie politique, une autre structure importante du mental collectif médiéval des Byzantins est bien sûr la dimension religieuse, l'esprit profondément religieux de l'homme médiéval représentant une forme spécifique d'identité[38]. Dès l'origine, l'Empire byzantin est fondé sur le prestige et la légitimité de l'héritage romain et sur la force de la foi chrétienne, qui représentent, en fait, les deux qualités spécifiques du monde byzantin, constitué de gens qui appartenaient à l'Église chrétienne (orthodoxe pendant les derniers siècles de l'État) et qui obéissaient à l'autorité romaine, à l'empereur siégeant à Constantinople[39]. Ces considérations nous permettent de comprendre l'opinion de nos auteurs. Tout d'abord, Anagnostès n'est pas très préoccupé par ce problème ; il nomme quelquefois ses concitoyens χριστιανοί[40]. Plusieurs informations se trouvent chez l'archevêque Syméon, pour qui ses concitoyens, malgré leurs péchés, sont χριστιανοί[41] ou εὐσεβεῖς ἀνδραποδισθῆναι[42] et sont conduits, au niveau local par un despote orthodoxe (εὐσεβὴς δεσπότης)[43], et au niveau de l'Empire par un empereur fidèle (πιστὸς βασιλεύς)[44]. Thessalonique est, pour lui, une ville chrétienne et après Constantinople, la seconde capitale de l'orthodoxie[45]. Cette idée est présente, d'une manière un peu différente, dans une création populaire du XVe siècle. Thessalonique est une

37. BALFOUR, *Politico-Historical Works*, p. 112, n. 46.
38. PLATON, *Societate şi mentalităţi în Europa medievală*, cité *supra* n. 13, p. 68.
39. H. AHRWEILER, Citoyens et étrangers dans l'Empire Romain d'Orient, *La nozione di « Romano »*, cité *supra* n. 14, p. 343.
40. ANAGNOSTÈS, *Διήγησις*, p. 493, l. 23.
41. SYMÉON, *Λόγος*, *passim*.
42. *Ibid.*, p. 63, l. 28.
43. *Ibid.*, p. 56, l. 27 ; on peut trouver la même opinion dans son *Διδασκαλία πρὸς Ἀνδρόνικον*, voir BALFOUR, *Politico-Historical Works*, p. 81, l. 30 : φιλοχριστότατε δεσποτῶν.
44. SYMÉON, *Λόγος*, p. 53, l. 19.
45. Pour ce problème, voir *Συμβουλία ὁμοίως περὶ τοῦ ἵστασθαι ὑπὲρ τοῦ Χριστοῦ καὶ τῆς πατρίδος καὶ κατὰ τῶν φρονούντων τὰ ὑπὲρ τῶν ἀσεβῶν ἐπιτίμησις*, éd. dans BALFOUR, *Politico-Historical Works*, p. 89, l. 32-33 : Ἡ πόλις αὕτη κεφάλαιον τῆς εὐσεβείας ἀπ᾽ἀρχῆς ἐστι μετὰ τὴν πρώτην καὶ βασιλίδα.

ville supérieure aux autres par sa foi, située immédiatement après Constantinople, la ville impériale supérieure à toutes les autres[46]. Les Thessaloniciens constituent aussi une communauté orthodoxe protégée par Dieu et, plus visiblement, par saint Démétrius, dont les miracles en faveur de la ville, encourageants pour ses membres, sont relatés par notre auteur. Syméon explique les problèmes de Thessalonique et de ses habitants comme le résultat d'une punition divine pour leur comportement. Leur intention de livrer la ville aux Turcs ou aux Vénitiens traduit leur manque de fidélité envers l'empereur de Constantinople, le représentant de Dieu sur terre[47].

Pour ce qui est des Vénitiens, même si l'archevêque ne se réfère pas directement à eux, ils sont inclus dans les informations générales qu'il nous donne sur les Italiens. Le mariage de Jean VIII avec Sophie de Montferrat lui donne l'occasion de mettre en évidence les différences entre les Italiens et les Byzantins. Il se demande comment est devenue impératrice à Byzance une femme venue d'Italie, qui ne s'est jamais soumise à l'Église (il s'agit, évidemment, de l'Église orthodoxe, qu'il nomme simplement ἐκκλησία, comme si elle était la seule existante), qui n'a pas été sa fille, qui n'a reconnu ni les hiérarques de l'Église comme ses parents ni le Symbole de la Foi dans sa forme correcte[48]. Une attitude aussi radicale est manifestée par l'auteur anonyme de la Μονῳδία εἰς τὴν Θεσσαλονίκην διὰ στίχων ἡρωικῶν, qui parle de l'arrogance des *Latins* qui se sont détournés de Dieu par leurs doctrines[49].

Bref, ces auteurs qui vivent et écrivent à Thessalonique et qui sont directement impliqués dans l'existence de leur ville affirment un point de vue particulier, régional. Même si Constantinople reste le centre politique et religieux de leur monde, presque toute leur attention est concentrée sur les problèmes liés aux relations avec les Vénitiens et les Turcs et sur la menace représentée par ces derniers pour la liberté de Thessalonique. Entre deux maux, les Byzantins ont choisi le moindre : ceux qui, malgré les différences, sont aussi chrétiens. Dans ces conditions, les divergences politiques et culturelles entre les Byzantins et les Vénitiens deviennent de moins en moins importantes, mais les oppositions religieuses restent vives. Les Vénitiens ne se situent plus dans le domaine de l'altérité barbare, hostiles et redoutables ; à certains points de vue, ils constituent une altérité de dialogue[50]. Les vrais barbares, qui se situent en dehors du monde civilisé, et qui représentent l'altérité absolue, restent les Turcs.

Manuela Dobre
Université de Bucarest

46. LAMBROS, Τρεῖς ἀνέκδοτοι μονῳδίαι, p. 390-391 : ὅσῳ μία αὕτη καὶ μόνη πόλις ἅμα μὲν ἀρίστη καὶ θαυμασία καὶ τῶν ἄλλων ἐξῃρημένη σοφίᾳ καὶ εὐσεβείᾳ καὶ ἀρετῇ τὰς ἄλλας νικῶσα καὶ μετὰ τὴν βασιλίδα τοῖς πᾶσιν εὐθύς (p. 391, l. 10-12).
47. SYMÉON, *Λόγος*, p. 53, l. 26-34.
48. *Ibid.*, p. 53, l. 13-24, traduction dans BALFOUR, *Politico-Historical Works*, p. 147.
49. LAMBROS, Τρεῖς ἀνέκδοτοι μονῳδίαι, p. 379-380, l. 248-251.
50. H. AHRWEILER, L'Image de l'Autre et les mécanismes de l'altérité, *XVᵉ Congrès international des sciences historiques, Rapports*, t. 1, Stuttgart 1985, p. 64.

Les Occidentaux dans les villes de la périphérie byzantine : la mer Noire « vénitienne » aux XIVe-XVe siècles

Sergej P. KARPOV

La formation de la Romanie latine et la colonisation occidentale, assez active dès les années soixante du XIIIe siècle, ont changé l'image des grands et des petits centres du commerce et des ports de la zone côtière de la mer Noire et de la mer d'Azov. L'orientation traditionnelle de la région vers Byzance et, particulièrement, vers Constantinople, a été graduellement détruite, les priorités économiques et les participants mêmes des transactions ont changé[1]. Les conséquences principales de la colonisation italienne sont plus ou moins connues. Mais ce qui reste encore à analyser, c'est la dynamique et les problèmes internes de la colonisation, le comportement social des résidents, leurs images « nationale », sociale, économique et culturelle. La riche documentation sur la Gazarie des Génois en Crimée, bien exploitée par des équipes d'érudits français, italiens, russes, roumains, etc.[2], est difficilement comparable à celle de Venise, qui possédait seulement deux comptoirs stables – Tana et Trébizonde –

1. Voir par exemple : N. OIKONOMIDÈS, *Hommes d'affaires grecs et latins à Constantinople (XIIIe-XVe siècles)*, Montréal-Paris 1979 ; A. LAIOU-THOMADAKIS, The Byzantine Economy in the Mediterranean Trade System, XIIIth-XVth Centuries, *DOP* 34-35, 1982, p. 177-222 ; S. P. KARPOV, Ital'janskaja torgovlja v Trapezunde i ee vozdejstvie na ekonomiku pozdnevizantijskogo goroda, *VV* 44, 1983, p. 81-87 ; K.-P. MATSCHKE, Grundzüge des byzantinischen Städtewesens vom 11. bis 15. Jahrhundert, *Die byzantinische Stadt im Rahmen der allgemeinen Stadtentwicklung*, éd. K.-P. MATSCHKE, Leipzig 1995, p. 27-73 ; M. BALARD, Les hommes d'affaires occidentaux ont-ils asphyxié l'économie byzantine ?, *Europa medievale e mondo bizantino*, éd. G. ARNALDI, G. CAVALLO, Rome 1997, p. 255-265.
2. À voir : M. BALARD, *La Romanie génoise (XIIe-début du XVe siècle)*, Rome-Gênes 1978 (Bibliothèque des Écoles françaises d'Athènes et de Rome 235 = Atti della Società Ligure di Storia Patria. Nuova Serie 18 [92]) ; ID., *La mer Noire et la Romanie génoise (XIIIe-XVe siècles)*, Londres 1989 (Variorum Reprints. Collected Studies Series) ; L. BALLETTO, *Genova, Mediterraneo, Mar Nero (secc. XIII-XV)*, Gênes 1976 (Civico Istituto Colombiano. Studi e Testi. Serie Storica 1) ; E. BASSO, *Genova : un impero sul mare*, Cagliari 1994 (Consiglio Nazionale delle Ricerche. Istituto sui Rapporti Italo-Iberici 20) ; G. I. BRATIANU, *La mer Noire. Des origines à la conquête ottomane*, Munich 1969 (Societas Academica Dacoromana. Acta Historica 9) ; R. S. LOPEZ, *Storia delle colonie genovesi nel Mediterraneo*, Bologne 1938 (= Gênes 1997) ; ID., *Su e giù per la storia di Genova*, Gênes 1975 (Collana Storica di Fonti e Studi 20) ; G. G. MUSSO, *Navigazione e commercio genovese con il Levante nei documenti dell'Archivio di Stato di Genova (secc. XIV-XV)*, Rome 1975

Byzance et le monde extérieur, Paris, Publications de la Sorbonne, 2005 (Byzantina Sorbonensia, 21)

face à des dizaines d'établissements génois autour de deux grandes villes – Caffa et Péra. À vrai dire, nous connaissons assez mal ces colonisateurs occidentaux de la Romanie vénitienne en mer Noire, malgré des recherches effectuées à partir du milieu du XIXe siècle[3].

La définition de Trébizonde comme une ville de province byzantine n'exige pas d'éclaircissements. Tana se trouvait en dehors des frontières de l'Empire aux XIIIe-XVe siècles et son appartenance au monde byzantin doit être expliquée. Premièrement, Tana et la zone adjacente faisaient partie de l'Empire durant la période des Comnènes[4]. Deuxièmement, pendant les siècles considérés,

(Ministero per i Beni Culturali e Ambientali. Pubblicazioni degli Archivi di Stato 94) ; G. PISTARINO, *I Gin dell'Oltremare*, Gênes 1988 (Civico Istituto Colombiano. Studi e Testi. Serie Storica 11) ; ID., *Genovesi d'Oriente*, Gênes 1990 (Civico Istituto Colombiano. Studi e Testi. Serie Storica 14) ; ID., *I Signori del mare*, Gênes 1992 (Civico Istituto Colombiano. Studi e Testi. Serie Storica 15) ; ID., *La Capitale del Mediterraneo : Genova nel Medioevo*, Bordighera 1993 (Collana Storica dell'Oltremare Ligure 6) ; *I problemi del Mar Nero nel passato e nel presente. Seminario internazionale di studi. Atti. Genova, 16 giugno 1992*, éd. G. PISTARINO, Gênes 1993 (Accademia Ligure di Scienze e Lettere. Collana di monografie 8) ; A. G. EMANOV, *Sever i Jug v istorii kommercii. Na materialah Kafy XIII–XV vv.*, Tymen' 1995 ; S. P. KARPOV, *Ital'janskie morskie respubliki i Južnoe Pričernomor'e v XIII–XV vv. : problemy torgovli*, Moscou 1990 ; A. L. PONOMAREV, Territorija i naselenie genuezskoj Kaffy po dannym buhgalterskoj knigi – massarii kaznačejstva za 1381-1382 g., *Pričernomor'e v srednie veka*, éd. S. P. KARPOV, t. 4, Moscou-Saint-Pétersbourg 2000, p. 317-443 ; L. BALLETTO, *Liber Officii Provisionis Romanie (1424-1428)*, Gênes 2000 (Università degli studi di Genova, Sede di Acqui Terme. Collana di Fonti e Studi 6).

3. Ch. VERLINDEN, La colonie vénitienne de Tana, centre de la traite des esclaves au XIVe et au début du XVe siècle, *Studi in onore di Gino Luzzatto*, 2, Milan 1950, p. 1-25 ; E. Č. SKRŽINSKAJA, Storia della Tana, *Studi Veneziani* 10, 1968, p. 3-45 ; M. NYSTAZOPOULOU-PÉLÉKIDIS, Venise et la mer Noire du XIe au XVe siècle, *Thesaurismata* 7, 1970, p. 15-51 ; EAD., Un ambasciatore veneziano all'Orda d'Oro, *Studi Veneziani* 16, 1974, p. 67-96 ; M. BERINDEI, G. VEINSTEIN, La Tana-Azaq de la présence italienne à l'emprise ottomane (fin XIIIe-milieu XVIe siècle), *Turcica* 8, fasc. 1, 1976, p. 110-201 ; F. THIRIET, *La Romanie vénitienne au Moyen Âge*, Paris 1959 (Bibliothèque des Écoles françaises d'Athènes et de Rome 193 = Paris 1975) ; ID., Les Vénitiens en mer Noire. Organisation et trafics (XIIIe-XVe siècles), *Archeion Pontou* 35, 1978, p. 38-53 ; M. MARTIN, The Venetians in the Black Sea: a general Survey, *Rivista di Bizantinistica* 3, 1993, p. 227-248 ; ID., Some Aspects of Trade in Fourteenth Century Tana, *Bulgaria Pontica* 2, Sofia 1988, p. 128-139 ; B. DOUMERC, Les Vénitiens à la Tana au XVe siècle, *Le Moyen Âge* 94, n. 3-4, 1988, p. 363-379 ; ID., La Tana au XVe siècle : comptoir ou colonie ?, *État et colonisation au Moyen Âge et à la Renaissance*, éd. M. BALARD, Lyon 1989, p. 251-266 ; S. P. KARPOV, Dokumenty po istorii venecianskoj faktorii Tana vo vtoroj polovine XIV v., *Pričernomor'e v srednie veka*, éd. S. P. KARPOV, t. 1, Moscou 1991, p. 191-216 ; ID., *Latinskaja Romanija*, Saint-Pétersbourg 2000, p. 183-199 ; ID., *L'impero di Trebisonda, Venezia, Genova e Roma, 1204-1461. Rapporti politici, diplomatici e commerciali*, Rome 1986 ; ID., On the Origin of medieval Tana, *Stefanos. Studia byzantina ac slavica Vladimíro Vavřínek dedicata*, *BSl.* 56, fasc. 1, 1995, p. 227-235 ; ID., Génois et Byzantins face à la crise de Tana de 1343 d'après les documents d'archives inédits, *Byz. Forsch.* 22, 1996, p. 33-51 ; ID., Le comptoir de Tana comme le centre des rapports économiques de Byzance avec la Horde d'Or aux XIIIe-XVe siècles, *Byz. Forsch.* 25, 1999, p. 181-188.

4. Voir, par exemple : A. P. KAZHDAN, Vizantijskij podatnoj sborščik na beregah Kimmerijskogo Bospora v konce XII v., *Problemy obščestvenno-političeskoj istorii Rossii i slavjanskih stran*, Moscou 1963, p. 97-101.

une communauté grecque importante, très fortement liée avec le Pont, continuait à y habiter. Troisièmement, à Tana existaient des églises orthodoxes, une paroisse dépendant de la métropole d'Alanie du patriarcat de Constantinople, alors que les métropolites mêmes ont eu aux XIVe-XVe siècles leur résidence dans l'empire de Trébizonde, avec lequel Tana a toujours conservé des rapports économiques et politiques extrêmement actifs. Traditions culturelles et rapports commerciaux ont lié Tana avec le monde byzantin. Par ailleurs, Tana se trouvait sur le territoire d'une des plus grandes monarchies de l'Orient – la Horde d'Or –, et les établissements grec et italiens existaient à côté d'une ville de tentes, Azaq, à la population nomade et changeante. Graduellement le noyau urbain s'est stabilisé et ce phénomène est confirmé par les résultats des fouilles archéologiques des dernières années[5]. Devenue un centre important du commerce dès la fin du XIIIe siècle, Tana a été le comptoir le plus éloigné (et le plus exposé) des Latins en Orient. Pour les Vénitiens, Tana est considérée comme la contrepartie de Caffa pour les Génois. Ce fait est attesté dès le début du XVe siècle par le titre officiel de son administrateur suprême – le consul de « Tana et de tout l'empire de Gazarie ».

La particularité de l'installation des Vénitiens à Trébizonde et à Tana reposait sur les formes contractuelles permettant de consolider et de maintenir des comptoirs. Venise n'a pas usé de la force en mer Noire pour conquérir des territoires : elle a reçu des privilèges des empereurs de Trébizonde (les chrysobulles) ou des khans de la Horde d'Or (les *paizas* et *yarlyks*). La fondation du comptoir vénitien à Trébizonde remonte à 1319. À Tana un établissement surgi spontanément dans la deuxième moitié du XIIIe siècle a reçu le statut juridique de comptoir en 1332-1333[6]. Un fait non négligeable : à Tana, comme aussi à Trébizonde, à côté du comptoir vénitien existait celui des Génois, qui ont pu recevoir leurs privilèges des souverains locaux avant les Vénitiens, à la fin du XIIIe siècle. Tandis que pour les Génois ces comptoirs ont été classés dans la longue liste de leurs établissements de ce type, pour les Vénitiens ils ont été les seuls en leur possession, si l'on néglige les épisodes courts (et plutôt avortés) de leurs efforts pour s'installer à Soldaïa (Sudak), Provato (non loin de Caffa), Moncastro (Bielgorod Dniestrovski) et Sinope. D'ailleurs, la signification spéciale de Tana, ainsi que de Trébizonde, pour les Génois et les Vénitiens, consistait dans le fait qu'au début – fin du XIIIe-première moitié du XIVe siècle –, ils ont été les terminaux des grandes routes du commerce entre l'Orient et l'Occident.

5. Par exemple : N. M. FOMIČEV, Itogi i perspektivy issledovanija srednevekovogo goroda Azaka – Tany XII-XV vv., *Rossijskoe vizantinovedenie. Itogy i perspektivy. Tezisy dokladov i soobščenij na Meždunarodnoi konferencii, posvjaščennoj 100-letiju Vizantijskogo Vremennika i 100-letiju Russkogo Arheologičeskogo Instituta v Konstantinopole (Sankt-Peterburg, 24-26 maja 1994)*, Moscou 1994, p. 135-136 ; *Istoriko-arheologičeskie issledovanija v Azove i na Nižnem Donu v 1995-1997 gg.* 15, Azov 1998.

6. S. P. KARPOV, Kogda i kak voznikla Tana ? (O proishoždenii italjanskoj faktorii na vizantijskoj okraine), *VV* 57 (82), 1997, p. 5-18.

La fortune des comptoirs a été conditionnée, d'une part par la lutte avec les souverains locaux pour l'élargissement des territoires et des privilèges et, particulièrement, pour la réduction des *kommerkioi* et des autres impôts, de l'autre par la compétition acharnée menée contre le concurrent (et le partenaire simultanément). Les deux facteurs ont provoqué au moins trois guerres entre Venise et Gênes et de multiples conflits locaux. Leur résultat principal a peut-être consisté dans la délimitation géographique des sphères d'intérêts économiques entre les républiques maritimes et dans le renforcement des droits supérieurs des républiques sur leurs comptoirs, particulièrement dans les possessions de la Horde d'Or. Si au début du XIVe siècle Tana vénitienne reconnaissait dans une grande mesure la suzeraineté des khans, au XVe siècle le comptoir se présentait déjà comme une possession directe de la Seigneurie de Venise, *regimen*, assortie d'une soumission assez formelle à la juridiction des khans ou de leurs gouverneurs. À l'affaiblissement du pouvoir des khans contribuèrent des troubles de longue durée dans la Horde d'Or, à partir du milieu du XIVe siècle, et sa désagrégation au XVe siècle. L'instabilité, favorisant l'autonomie des comptoirs, fut, cependant, porteuse de grands traumatismes pour Tana, quand la ville (sans mentionner les sièges et les attaques de moindre importance) subit en 1395, 1410, 1418 des incursions dévastatrices et fut entièrement détruite. Et malgré de grandes pertes humaines et matérielles, elle fut chaque fois rebâtie et fortifiée. Ces événements eurent lieu alors que Tana avait déjà perdu le rôle de terminal principal du commerce international dans la région. C'est pourquoi on peut poser une question : quelle était la raison de la présence des Vénitiens, alors que l'activité économique était entrée en récession ? Pour répondre, il faut explorer les documents d'origine « personnelle » – les actes notariaux et documents juridiques, par exemple les litiges portés devant les cours judiciaires –, en les comparant avec les délibérations du Sénat et d'autres rapports officiels. Le plus souvent cette raison y est exprimée sur un mode implicite ou explicite.

Nous ne disposons pas de grandes quantités d'actes notariés vénitiens rédigés à Trébizonde. J'ai pu retrouver 89 actes des notaires génois et vénitiens instrumentés dans la capitale de l'empire des Grands Comnènes. C'est insuffisant pour effectuer des évaluations statistiques et des comparaisons chronologiques. Pour Tana la situation est plus favorable. J'ai pu identifier 1194 actes des notaires vénitiens rédigés à Tana par 34 notaires connus par leur nom. Pour l'analyse quantitative et comparative, j'ai choisi deux ensembles de documents inclus dans notre base de données. Le premier (avec 1197 enregistrements) forme un cartulaire complet et intact des minutes aussi bien que des documents originaux (*instrumenta*) du notaire et chancelier vénitien à Tana, Benedetto Bianco, pour la période du 1er septembre 1359 jusqu'au 31 août 1360. En tout, ce sont 210 actes[7]. J'ai ajouté aussi six actes d'un notaire

7. Benedetto Bianco a travaillé à Tana en 1359-1360 et en 1362-1363 comme chancelier du consulat vénitien. Ses documents se trouvent à l'Archivio di Stato di Venezia (dorénavant : ASV), Cancelleria Inferiore, Notai, B. 19, no 7 ; ASV, Notarili, Testamenti (NT), 361, no 129 ; Notai Diversi, B. 20 ; Procuratori di San Marco, Commissarie Miste, B. 106.

maritime Nicolò di San Lorenzo, qui se trouvait à Tana du 16 au 20 septembre 1359[8]. Le second ensemble (1075 enregistrements) se compose de 185 actes notariés des notaires Moretto Bon (1407-1408)[9], Cristoforo Rizzo (1411-1413)[10] et Donato a Mano (1413-1417)[11], actifs à Tana en 1407-1417, mais de manière discontinue. La plupart des documents appartiennent à Donato a Mano et couvrent les années 1414-1417. Ainsi, ce sont des ensembles de données comparables, bien que pour le début du XV[e] siècle nous ne disposions pas des cartulaires d'un notaire couvrant toute une année, comme celui de Benedetto Bianco. Ce notaire, d'ailleurs, est le plus fécond chancelier connu de Tana. Il nous a laissé quatre cartulaires et quelques parchemins d'*instrumenta* originaux, sans tenir compte de ses minutes identifiées dans deux autres séries de documents d'archives : les *Notai diversi* et les *commissarie* des *Procuratori di San Marco.* Au total ce sont plus de 420 documents. Bianco a été chancelier et unique notaire vénitien permanent à Tana et seuls des notaires itinérants ou des scribes des galées du marché (Nicolò di San Lorenzo et Marco Marcello) ont rédigé des actes, peu nombreux, au moment où il a exercé ses fonctions de chancelier du consulat de 1359 à 1360 et de 1362 à 1363.

Les particularités de ces documents viennent du fait qu'ils étaient instrumentés dans leur immense majorité par les fonctionnaires officiels du consulat vénitien, actifs après les grandes crises qu'a connues la ville. En 1343 les Italiens, à la suite du conflit bien connu avec les Tatars, ont été expulsés de Tana ; puis a commencé la guerre des deux républiques maritimes (1350-1355) qui se termina par le traité de paix interdisant pour trois ans aux Génois, comme aux Vénitiens, de naviguer vers Tana[12]. Les comptoirs italiens ont retrouvé leur activité en 1358, mais le khan a augmenté les impôts principaux sur le commerce. Benedetto Bianco fut un témoin oculaire du début des troubles dans la Horde d'Or : la mort du khan Berdibek, qui avait octroyé des privilèges aux marchands occidentaux en 1358, la prise du pouvoir par Coulpa, et son renversement à la suite du coup d'État sanglant de Navruz en

8. ASV, Cancelleria Inferiore, Notai, B. 123, n° 7. Publication : A. A. TALYZINA, Venecianskie notarial'nye akty : novye vozmožnosti staryh istočnikov, *BSl.* 60/2, 1999, p. 467-468.

9. *Moretto Bon, notaio in Venezia, Trebisonda e Tana (1403-1408)*, éd. S. DE'COLLI, Venise 1963 (Comitato per la pubblicazione delle Fonti relative alla storia di Venezia. Sezione III. Archivi Notarili).

10. ASV, Cancelleria Inferiore, Notai, B. 174. Publication : A. A. TALYZINA, Venecianskij notarij v Tane Cristoforo Rizzo (1411-1413), *Pričernomor'e v srednie veka* 4, cité *supra* n. 2, p. 19-35.

11. ASV, Cancelleria Inferiore, Notai, B. 121 ; ASV, NT, B. 733. Publication : N. D. PROKOF'EVA, Akty venecianskogo notarija v Tane Donato a Mano (1413-1419), *Pričernomor'e v srednie veka* 4, p. 36-174.

12. Ş. PAPACOSTEA, « Quod non iretur ad Tanam ». Un aspect fondamental de la politique génoise dans la mer Noire au XIV[e] siècle, *RÉSEE* 17, 2, 1979, p. 201-217 ; S. P. KARPOV, Black Sea and the Crisis of the Mid XIVth Century: an Underestimated Turning Point, *Thesaurismata* 27, 1997, p. 65-77 ; ID., Génois et Byzantins face à la crise de Tana, cité *supra*, n. 3.

février 1360. Il a décrit brièvement ces événements dans une notice spéciale au début de son cartulaire[13]. Mais ces troubles n'ont pas affecté alors la colonie vénitienne de Tana. Le comptoir fut bâti et repeuplé après une longue interruption – c'est pourquoi, parmi les actes de Bianco, on trouve beaucoup de contrats d'acquisition de terrains et de maisons.

Le deuxième « bloc » de sources est aussi lié à une autre série de crises : la destruction totale de Tana par Tamerlan en 1395, puis la prise inattendue de la ville par un détachement de Tatars rebellés contre le khan en août 1410. Cette dernière incursion a eu de moindres conséquences[14]. Les Tatars se sont limités probablement au pillage des biens des Vénitiens, qui s'échappèrent sur leurs navires. Donato a Mano a été, apparemment, un témoin oculaire de l'incursion, mais la mémoire de l'événement n'est pas présente dans les actes que nous avons conservés. En tout cas les deux « dossiers » reflètent les tentatives faites par les Italiens pour surmonter les crises dues à l'absence de stabilité politique dans la région. Une grosse différence sépare les deux périodes examinées : au milieu du XIVe siècle Tana a été rebâtie et recolonisée, tandis qu'au début du XVe siècle la durée de l'abandon de la ville a été plus courte.

En analysant les actes de 1359-1360, j'ai identifié 541 personnes, y compris 98 esclaves ; à partir des actes de 1407-1417, 482 personnes, y compris 62 esclaves. Dans le premier cas, 194 personnes au minimum ont été des habitants permanents du comptoir vénitien (99 *habitatores*, 1 *burgensis* de Tana et 90 résidents de longue durée à Tana). Au nombre des habitants temporaires à Tana et des gens venus pour un temps très court afin de conduire leurs affaires figurent en outre 106 personnes. Les renseignements sur 143 personnes sont insuffisants pour déterminer leur statut et les délais de leur résidence à Tana. Ainsi, le nombre minimal d'habitants de la Tana vénitienne en 1359-1360 a fluctué entre 194 et 337 personnes. C'est un chiffre considérable pour un comptoir éloigné et à peine reconstruit. En 1407-1417 le nombre de résidents permanents dans le comptoir est de 218 personnes (parmi ceux-ci 58 se nomment *habitatores* de Tana), 61 personnes sont des marchands et des marins venant pour un temps assez court, et 48 sont des résidents temporaires, qui vivent à Tana entre un ou deux mois et une année. Les données sur les autres habitants ne sont pas sûres. Ainsi, la population permanente de Tana vénitienne n'a pas beaucoup changé, en comparaison de la période précédente, passant de 218-266 à 359 personnes. Ce sont des chiffres assez élevés, si l'on prend en considération la profondeur de la crise de la deuxième moitié du XIVe siècle et les destructions du comptoir. La dominante ethnique n'a pas changé non plus : au milieu du XIVe siècle, 78,9 % des colons étaient des Italiens ; au début du XVe siècle ce chiffre est de 79,5 %. Les groupes ethniques sont distribués comme suit (en pourcentage) :

13. ASV, Cancelleria Inferiore, Notai, B. 19, nº 7, f. 1r.
14. MARTIN, The Venetians in the Black Sea, cité *supra*, n. 3, p. 238-239.

	1359-1360 (en %)	1407-1417 (en %)
Italiens	78,9	79,5
Allemands	0,45	0,82
Catalans	0,68	0
Hongrois	0	0,55
Tchèques	0,23	0
Autres Occidentaux	2,27	0
Dalmates	0,45	1,64
Grecs	6,12	8,74
Russes	0,23	1,09
Bulgares	0	0,55
Alains	2,27	0
Arméniens	2,04	0,27
Juifs	0,68	0,55
Tatars	1,59	4,37
Mongols	0,23	0,27
Coumans	0,23	0
« Sarrasins »	3,63	1,37
Tcherkesses	0	0,27

De ce tableau il ressort que, parmi les habitants de Tana, le pourcentage des Grecs, des Russes et des Dalmates a augmenté un peu, alors qu'a diminué celui des Arméniens. Plus intéressantes sont la croissance considérable du nombre des émigrants, comprenant les Occidentaux des villes et des îles de la Romanie latine (de 10 % à 19 %), et la réduction du nombre des gens originaires de la Horde d'Or (de 12,4 % à 3,2 %). Cela reflète un renforcement des liaisons maritimes de Tana, son intégration plus profonde dans le marché méditerranéen. Parmi les Italiens mêmes une grande proportion est représentée par les Vénitiens (36,6 % en 1359-1360 contre 55,8 % de toute la population de Tana au début du XVe siècle). Le nombre des Ligures s'accroît, alors que chute celui des Toscans et des Émiliens. Le commerce lointain est de plus en plus monopolisé par les deux républiques maritimes et par leurs partenaires en affaires en Romanie latine. On peut considérer le commerce comme le motif principal de la colonisation. Alors que dans le Pont, à Trébizonde, les Occidentaux font un trafic de marchandises orientales (épices, coton, pierres précieuses) de plus en plus réduit et de marchandises locales (avant tout alun, vin, noix), à Tana leur intérêt principal se porte vers les esclaves assez bon marché, de races diverses, vers les esturgeons, le caviar, ainsi que (mais moins qu'on ne pourrait le supposer) les fourrures et les épices. Parmi les contrats de Benedetto Bianco rédigés à Tana, les ventes-achats d'esclaves occupent la première place, et le notaire enregistre même ces affaires dans un cartulaire spécial. L'augmentation des prix et de l'âge des esclaves achetés à partir du milieu du XIVe siècle est bien connue des chercheurs. Les changements essentiels dans

la composition ethnique des esclaves à Tana, remarqués par Charles Verlinden et par d'autres érudits[15], viennent de l'accroissement considérable de la part des esclaves russes et de la diminution proportionnelle du nombre des esclaves tatars. Il faut chercher les causes de cette augmentation en premier lieu dans l'affaiblissement des principautés russes après l'incursion de Tohtamych en 1382, et dans le renforcement des tensions entre les princes de Moscou et les souverains éphémères de la Horde. Les relations contractuelles entre les khans et les princes russes tributaires cédaient de plus en plus la place aux incursions des Tatars en vue de la prise de captifs. Tana vénitienne (particulièrement en 1410 et en 1418), comme aussi la Russie, se sont heurtées plusieurs fois au même phénomène au cours des troubles, l'augmentation des incursions imprévisibles et cruelles des hordes incontrôlées des Tatars.

Esclaves à Tana

	1359-1360			1407-1417		
	Total	**Femmes**	**Hommes**	***Total***	**Femmes**	**Hommes**
Tatars	*57*	44	13	*11*	9	2
Tcherkesses	*19*	18	1	*12*	11	1
Mongols	*11*	9	2	*0*	0	0
Russes	*4*	4	0	*21*	10	11
Alains	*3*	2	1	*0*	0	0
Arméniens	*1*	0	1	*0*	0	0
Grecs	*1*	1	0	*0*	0	0
Juifs	*1*	1	0	*0*	0	0
Chinois	*1*	1	0	*0*	0	0
Bulgares	*0*	0	0	*2*	2	0
Zygues	*0*	0	0	*2*	1	1
Non identifiés	*0*	0	0	*14*	9	5
Total	***98***	**80**	**18**	***62***	**42**	**20**

D'une période à l'autre, la supériorité des femmes parmi les esclaves se réduit. On peut noter la diminution des plus jeunes (10 à 16 ans) et une légère augmentation des groupes plus âgés (de 20 à 30 ans).

Le milieu nouveau et extraordinaire que constituait Tana engendrait des changements dans les relations sociales traditionnelles. Le séjour de longue durée de jeunes gens dans les comptoirs conduisait ou au concubinat ou à la cohabitation avec des esclaves et servantes, suivis de l'apparition d'enfants illégitimes en plus grand nombre (ce qui ressort des testaments analysés) ou à

15. Ch. VERLINDEN, Esclaves et ethnographie sur les bords de la mer Noire (XIIIe et XIVe siècles), *Miscellanea historica in honorem Leonis van der Essen*, Bruxelles-Paris 1947, p. 287-298 ; ID., *L'esclavage dans l'Europe médiévale*, t. 2 : *Italie. Colonies italiennes du Levant latin. Empire byzantin*, Gand 1977.

un phénomène, inconnu en Italie, le mariage temporaire par contrat. Par exemple, un Vénitien, Giovanni di Benedetto, a conclu un contrat avec une femme grecque, Théodora, veuve du Génois Giorgio de Soldaïa, en promettant *eam tractare... ut maritus uxorem*. Il accepte de payer à l'intermédiaire ou au tuteur de la femme quatre *sommi* d'argent et à la femme elle-même six *sommi*, en cas de divorce à l'initiative du Vénitien. Théodora, appelée dans le document *habitatrix* de Tana, était une servante, mais pas une esclave. Ses compatriotes grecs apparaissent comme témoins du contrat[16]. Plus tard on trouve un phénomène répandu, l'embauche de la femme, nommée dans les sources *cuma*, en qualité d'entretenue[17]. Un des testaments précise cette situation. Un charpentier, Gasparino Rizzo, affranchit son esclave Clara aux conditions suivantes : si elle souhaite devenir la *cuma* de quelqu'un, elle sera expulsée de la maison avec une seule chemise, mais si elle souhaite se conduire bien et se marier, elle recevra une part de la propriété du testateur à Tana à titre de dot, et ce à condition qu'elle nourrisse et élève leur fils commun, Vincivero, et un autre enfant possible (évidement, la femme est enceinte) jusqu'au moment où on pourra envoyer les enfants chez la mère du testateur à Venise[18]. Des sommes considérables sont données d'après les testaments par les anciens maîtres aux esclaves affranchies et aux servantes à titre de dot pour leur futur mariage avec des habitants du lieu, de statut social peu élevé. Nous avons ailleurs analysé un exemple identique de cette pratique chez les Génois de Trébizonde[19].

Une morale difficilement compatible avec les normes ordinaires de l'éthique catholique, et une criminalité parfois aussi extraordinaire, comme, par exemple, la chasse humaine (la réduction en esclavage d'habitants libres de la Horde d'Or) caractérisaient la Romanie latine[20]. Celle-ci connaissait, d'ailleurs, un autre phénomène : la transformation en hauts dignitaires de la cour impériale de Trébizonde de rejetons des familles nobles de Gênes, de Venise ou de Florence. Pour leurs compatriotes, ils se présentaient en vêtements de « barons », pour les sujets grecs des Grands Comnènes comme archontes de la cour[21]. La périphérie de la Méditerranée « latine » était simultanément la

16. ASV, Cancelleria Inferiore, Notai, B. 19, nº 88 : 30/XII 1359.
17. ASV, NT, B. 733, nºs 1, 5, 27, 52. Publication : PROKOF'EVA, Akty venecianskogo notarija v Tane Donato a Mano, cité *supra* n. 11, nº 91 : 21/VIII 1416 ; nº 138 : 23/II 1417 ; nº 143 : 12/X 1413.
18. ASV, NT, B. 733, nº 5. Publication : PROKOF'EVA, Akty venecianskogo notarija v Tane Donato a Mano, nº 128 : 15/V 1415.
19. S. P. KARPOV, Un documento sconosciuto della curia genovese a Trebisonda, *Rivista di Bizantinistica* 2, 1992, p. 163-171.
20. ID., Hunting for People: Black Sea Piracy in the XIVth-XVth Centuries, *10th Symposium of History and Art, Monemvasia, 1997*, Athènes (sous presse).
21. ID., Una famiglia nobile del mondo coloniale Genovese : i Di Negro, mercanti e « baroni » dei Grandi Comneni di Trebisonda, *Oriente e Occidente tra Medioevo ed età moderna. Studi in onore di Geo Pistarino*, éd. L. BALLETTO, Acqui Terme 1997 (Università degli studi di Genova, Sede di Acqui Terme. Collana di Fonti e Studi 1.2), 2, p. 587-604.

périphérie du monde byzantin et les portes de l'Orient. D'où toutes les formes originales de relations sociales et l'espoir de garder et de retrouver les comptoirs quasi perdus et dangereux de mer Noire[22].

Sergej P. Karpov
Université Lomonosov, Moscou

22. Je tiens à remercier mon ami et collègue, le professeur Michel Balard, qui a bien voulu revoir mon texte français.

Un notaire anglais (?) dans un comptoir vénitien en marge de l'Empire byzantin

Anna TALYZINA

Les problèmes de la présence et de l'activité des Occidentaux (et en particulier des Italiens) dans les villes de province de l'Empire byzantin et dans l'espace métabyzantin ont été largement traités par les historiens, et récemment, par exemple, par Geo Pistarino, Michel Balard, David Jacoby, Pierre Racine, Laura Balletto, Catherine Otten, Sergej Karpov et par d'autres encore[1]. Les actes notariés sont une des sources principales pour ces recherches. Le mauvais état de conservation de la documentation notariale d'origine proprement byzantine explique l'intérêt particulier des historiens pour les archives notariales de l'Europe occidentale, et avant tout pour les archives des républiques maritimes italiennes (Venise et Gênes), qui possédaient des comptoirs dans l'Empire.

La publication systématique des actes notariés vénitiens a commencé en 1940 et s'est poursuivie activement pendant les trois décennies suivantes. La contribution la plus précieuse appartient à Antonino Lombardo et à Raimondo Morozzo della Rocca. La plupart des publications contiennent des documents rédigés directement à Venise ou bien en Crète, à Chypre et à Coron. La publication des documents instrumentés dans la région pontique a été longtemps négligée. Jusqu'à une date récente nous disposions seulement des actes notariés rédigés à Tana et à Trébizonde par Moretto Bon[2] et d'un petit cartulaire de Marco Marcello, notaire à bord des galées du marché de la ligne de Romanie en 1362[3].

C'est pourquoi une des directions prioritaires du travail effectué par le Centre d'histoire de Byzance et de la mer Noire à la Faculté d'histoire de l'Université Lomonosov de Moscou est l'exploration des archives italiennes et la recherche des actes notariés rédigés dans les comptoirs de la mer Noire, leur étude approfondie et leur publication. Au cours de ce travail, des fragments de quelques cartulaires appartenant à Cristoforo Rizzo ont été découverts.

1. Voir, par exemple : *Coloniser au Moyen Âge. Actes du Colloque international, Toulouse, 1991*, éd. M. BALARD, A. DUCELLIER, Paris 1995 ; *Le partage du monde. Échanges et colonisation dans la Méditerranée médiévale. Actes du colloque international, Conques, 1995*, éd. M. BALARD, A. DUCELLIER. Paris 1998 (Byzantina Sorbonensia 17).

2. *Moretto Bon, notaio in Venezia, Trebisonda e Tana (1403-1408)*, éd. S. DE' COLLI, Venise 1963.

3. E. FENSTER, Zur Fahrt der venezianischen Handelsgaleeren in das Schwarze Meer 1362, *BSl.* 39/2, 1978, p. 161-195.

Byzance et le monde extérieur, Paris, Publications de la Sorbonne, 2005 (Byzantina Sorbonensia, 21)

J'ai publié récemment ces documents[4] et je présente aujourd'hui le résultat de l'analyse de ce dossier.

Cristoforo Rizzo est un notaire vénitien qui a travaillé presque deux ans à Tana (1411-1413). Nous disposons des fragments de quatre minutiers rédigés dans ce comptoir d'outre-mer[5]. Il s'agit de deux minutiers contenant des actes de nature diverse (des contrats de commande, des quittances, des actes de location de bâtiments, des contrats de nolisement) et, d'autre part, de deux cartulaires contenant des testaments. Malgré le volume restreint des cartulaires, ces documents reflètent des traits caractéristiques de la vie dans un comptoir vénitien en marge de l'Empire byzantin au début du XVe siècle.

Puisque les premières pages des cartulaires sont perdues, nous ne pouvons pas dire exactement quand Rizzo est arrivé à Tana, si c'était sa première visite, enfin quel fut son itinéraire. Rizzo combinait l'activité de notaire public avec les fonctions de chancelier du consul vénitien Andrea Contarini, avec qui il est revenu à Venise à bord des galées de Romanie à la fin de l'automne ou au début de l'hiver 1413. Rizzo a travaillé à Tana entre le premier et le deuxième séjour dans ce comptoir d'un autre notaire vénitien, Donato a Mano. La publication des actes de Donato a Mano a été effectuée récemment par Nina Prokof'eva, collaboratrice de notre Centre[6]. À l'automne 1411, Donato a Mano quitte Tana ; à cette période se rapporte le premier des documents conservés qu'y rédige Rizzo. En septembre 1413 Donato a Mano apparaît de nouveau à Tana ; Rizzo y séjourne et quitte le comptoir à la fin octobre-début novembre 1413. Ainsi nous avons la possibilité assez rare de travailler avec le corpus des actes composés à Tana entre 1409 et 1419 successivement par ces deux notaires, qui avaient une clientèle commune et, sans doute, se connaissaient bien. De plus, en 1407-1408 Moretto Bon a travaillé à Tana. C'est dire que les documents notariaux couvrent toutes les années 1407-1419. Une pareille situation se rencontre aussi au milieu du XIVe siècle, quand, en dehors de deux petits cartulaires instrumentés par les notaires de bord des galées du marché sur la ligne de Romanie, Lorenzo di Nicolò (1359)[7] et Marco Marcello (1362), nous disposons d'un nombre considérable d'actes et de testaments rédigés par le notaire et chancelier Benedetto Bianco. L'analyse comparative de ces deux dossiers, se rapportant à deux périodes différentes, serait très féconde. Enfin,

4. Voir A. A. TALYZINA, Venecianskij notarij v Tane Cristoforo Rizzo (1411-1413), *Pričernomor'e v srednie veka*, éd. S. P. KARPOV, t. 4, Moscou 2000, p. 19-35 ; EAD., Zaveščanija notarija Cristoforo Rizzo, sostavlennye v Tane (1411-1413), *Pričernomor'e v srednie veka*, éd. S. P. KARPOV, t. 5, Saint-Pétersbourg 2001, p. 27-39.

5. Mes remerciements vont au professeur Sergej Karpov qui a mis si aimablement à ma disposition la photocopie des documents. Ils sont conservés à l'Archivio di Stato di Venezia (ASV), Cancelleria Inferiore, Notai, busta 174, cart. 1 et Notarile, Testamenti, busta 1228-1229.

6. N. D. PROKOF'EVA, Akty venecianskogo notarija v Tane Donato a Mano (1413-1419), *Pričernomor'e v srednie veka*, t. 4, cité *supra* n. 4, p. 36-174.

7. ASV, Cancelleria Inferiore. Notai, busta 129, f. 4, 6. Voir la publication, A. A. TALYZINA, Venecianskie notarial'nye akty : novye vozmožnosti staryh istočnikov, *BSl.* 60/2, 1999, p. 467-468.

la comparaison des actes mêmes, des particularités de leur composition, de leur langue, de leur écriture, permet de faire quelques suppositions sur la personnalité et la carrière de Cristoforo Rizzo.

En général, dans les minutiers vénitiens l'information sur le notaire se trouve au début et à la fin du cartulaire, à côté d'un contreseing du notaire lui-même. Cependant, les premières pages du cartulaire de Rizzo sont perdues. À la fin du premier minutier, Rizzo se présente ainsi : *Ego, Christoforus Rizzo, presbiter de Venetiis Sancti Canciani quondam ser Rizardi de Londoniis, publicus imperiali auctoritate notarius et iudex ordinarius.* Cette brève remarque pose « l'énigme de Rizzo », liée à l'origine dudit Rizardo. Comme on le sait, les affaires éloignaient assez souvent les Vénitiens de Venise, mais ils ne rompaient jamais le lien avec leur patrie, comme l'exprime la formule *habitator Tane* [*Motone*, *Constantinopoli*, etc.], *civis Venetiarum.* Dans le cas présent, en parlant de son père, Cristoforo Rizzo est laconique. Rien n'indique si ledit Rizardo était vénitien (ou plus largement italien) d'origine.

Il nous semble que l'analyse de la langue de ces actes notariés peut éclairer cette « énigme de Rizzo ». En général, les actes notariés vénitiens en latin sont fortement influencés à partir du XIVe siècle par des dialectes locaux italiens. Les actes de Rizzo, au contraire, se distinguent par un latin assez régulier. L'influence très faible des dialectes se manifeste seulement dans l'orthographe de certains mots. De plus, il n'existe pas d'actes de Rizzo composés en dialecte, totalement ou en partie. Son latin n'a donc pas subi l'influence du dialecte vénitien ou d'autres dialectes italiens – fait plus que remarquable pour un notaire vénitien de cette période. Peut-on supposer qu'il était d'origine anglaise ? Certes, les données dont nous disposons à présent ne sont pas suffisantes pour tirer des conclusions définitives. Cependant l'intérêt pour les documents eux-mêmes, mais aussi pour la personne du notaire, nous semble tout à fait justifié.

Les testaments rédigés par Rizzo nous permettent de poser d'autres problèmes.

La pratique de séparer les testaments des autres documents pour les réunir dans un cartulaire particulier a été un phénomène généralisé. Plus tard – en raison de leur importance – on a placé les testaments, pour mieux les conserver, dans des fonds d'archives spéciaux ; il s'ensuit qu'une partie considérable des documents rédigés par un notaire peut se trouver non identifiée par les archivistes ou les chercheurs. Cependant, il n'est pas possible de faire une présentation complète de l'activité d'un notaire sans prendre en considération l'ensemble de ces documents, y compris les testaments. C'est pourquoi le travail d'identification des actes des notaires trouvés dans les fonds et collections diverses est d'importance tout à fait particulière.

Une telle possibilité est offerte par les testaments composés par Cristoforo Rizzo. Malheureusement, seuls quatre testaments rédigés à Tana ont été découverts. Malgré ce très petit nombre, l'information qu'ils nous fournissent complète nos connaissances sur Tana entre 1411 et 1413 et sur Rizzo lui-même. Par exemple, notre supposition que l'activité de notaire public de Rizzo se combinait avec le poste de chancelier du consul vénitien à Tana est

confirmée. Il se présente en cette qualité dans un des testaments. Le document même comprend trois parties : le procès-verbal de la séance de la cour vénitienne à Tana du 28 mars 1413, une notice brève, insérée dans le procès-verbal (*cedula*) du testament de Bulechbei de Saraï du 29 septembre 1408, et, enfin, l'original du testament de Bulechbei déjà décédée.

Arrêtons-nous sur la procédure d'authentification du testament fixée par cet acte. Selon la législation de la République de Venise, le testament avait force de loi seulement quand il était rédigé par un notaire officiel en présence de deux témoins. Les documents régularisés en violation des règlements n'avaient pas de force juridique et étaient soumis à la procédure de l'examen. La rareté des documents de ce genre, évidemment, s'explique par le caractère exceptionnel de la situation, quand le testament n'a pas été fait selon les règles : à Venise il ne manquait pas de notaires, prêts à régulariser la dernière volonté d'un client ; en terre d'outre-mer ces fonctions étaient assurées par des notaires à la cour du *baile*, du consul ou du châtelain, sur les galées par un chapelain-notaire. Néanmoins, le 29 septembre 1408, Bulechbei de Saraï, habitant à Tana, étant tombée malade, appelle chez elle pour la rédaction de son testament non pas un notaire, mais un médecin, Giacomo de Naples. Certes, il est tout à fait possible que Giacomo soit le médecin traitant Bulechbei, que, dans ce but, il soit venu chez elle, et que la rédaction du testament ait eu lieu spontanément, par exemple en raison de l'aggravation de l'état de santé de la malade. Cependant, il existe une autre possibilité : l'absence alors d'un notaire à Tana ! On sait que Moretto Bon, le chancelier de la cour du consul Pietro Loredan (1407-1409), se trouvait à Tana de la fin juin 1407 jusqu'au milieu de mai 1408. Le premier document rédigé à Tana par son successeur Donato a Mano est daté du 8 octobre 1409. Cependant, on n'a découvert jusqu'ici aucune information sur celui qui occupait les fonctions de chancelier et notaire à Tana entre mai 1408 et octobre 1409. Certes, l'absence d'une telle information ne prouve pas l'absence à cette période d'un notaire à Tana. La reconstruction des archives notariales accomplie ces dernières années par Sergej Karpov est encore loin d'être achevée. Mais, il nous semble que le document analysé permet de faire certaines suppositions :
1) pour la rédaction de son testament Bulechbei de Saraï s'adresse non à un notaire professionnel, mais à un maître de la médecine, Giacomo de Naples ;
2) le même Giacomo est appelé dans le document chancelier du vice-consul de Tana, Giovanni Moro ;
3) dans le processus d'authentification se rapportant à 1413, rien n'est dit ni sur la dignité ecclésiastique de Giacomo, ni sur son appartenance au corps des notaires. Il est caractérisé comme *medicus*, *magister* – c'est-à-dire une personne laïque –, alors que les notaires vénitiens appartenaient au clergé ;
4) Giacomo de Naples a résidé à Tana jusqu'en septembre 1417 au moins. Il est mentionné plus d'une fois dans les documents rédigés par Donato a Mano, où ses occupations sont toujours définies comme *medicus, magister, doctor medicine* ;
5) aucun testament original de Bulechbei n'est régularisé ;

6) un des témoins de la rédaction du testament, Lazaro Ierizo, tint le rôle d'interprète en langue tatare pendant la rédaction d'un autre testament, tout en étant simultanément un des témoins. Bulechbei pouvait, très vraisemblablement, avoir, elle aussi, besoin d'un interprète : elle aurait invité Lazaro en cette qualité. Le caractère spontané de la rédaction du testament en un tel cas est peu probable.

Il nous semble donc qu'à Tana il n'y avait pas de notaire vénitien en septembre 1408. Pour cette raison, Bulechbei dut s'adresser au docteur en médecine Giacomo comme à une personne compétente. Le vice-consul de Tana pouvait également utiliser Giacomo en raison de ses capacités de scribe. Si notre supposition est juste, la succession des chanceliers de Tana peut être définie de la manière suivante : Moretto Bon (mars 1407-mai 1408), Donato a Mano (octobre 1409-octobre 1411), Cristoforo Rizzo (octobre 1411-octobre 1413), Donato a Mano (octobre 1413-automne 1417). Ces considérations montrent quelle importance peuvent avoir les détails trouvés dans les dossiers des notaires vénitiens pour la reconstruction de l'histoire du comptoir.

Les textes des testaments permettent d'étudier la vie quotidienne du comptoir, la topographie, l'histoire administrative, la composition sociale, ethnique et religieuse de la population, l'histoire des familles particulières et leurs activités dans la région, mieux, sans doute, et de manière plus précise que les traités et les chroniques qui les mentionnent.

Anna Talyzina
Université Lomonosov, Moscou

Les villes de province byzantines et les échanges culturels
Quelques traducteurs peu connus

Krijnie N. CIGGAAR

utriusque tamen lingue gnarus,
Iohannes Scolasticus[1]

Constantinople fut le centre de culture par excellence de l'Empire byzantin. On pouvait y trouver écoles et professeurs, bibliothèques et archives, traducteurs et copistes, marchands de manuscrits et de parchemin. Nous savons qu'au XIIe siècle un certain nombre de traducteurs ont été actifs tant à Constantinople que dans les villes italiennes : Jacques de Venise, Moïse de Bergame, Cerbanus Cerbani, Paschalis Romanus, les frères Léon Toscan et Hugues Ethérien. Burgundio de Pise fut un autre traducteur prolifique et de grande réputation. Grâce à leur correspondance avec leur ville d'origine, quelques-uns de ces noms furent connus d'un plus large public, ce qui explique aussi leur réputation parmi les historiens modernes. Ces traducteurs avaient tous des contacts à Constantinople et contribuaient à la transmission de textes et aux échanges culturels entre Byzance et l'Occident[2]. Les activités des traducteurs ne s'arrêtèrent pas au XIIe siècle, elles se poursuivirent pendant les siècles suivants, à mesure que la population occidentale dans Constantinople croissait.

Dans les villes de province la situation était quelque peu différente. Cependant ces villes ne connaissaient pas une éclipse culturelle totale, comme on le suggère parfois. Michel Choniatès emporta ses livres à Athènes lorsqu'il y fut nommé archevêque. Bien qu'il se soit plaint du climat intellectuel de sa nouvelle résidence, il a dû diffuser dans son entourage ses connaissances et stimuler quelque peu la vie intellectuelle de sa petite ville de province. Il est fort regrettable que nous n'ayons pas l'inventaire de sa bibliothèque enlevée par les Occidentaux lors des hostilités de 1204. Il n'était pas le seul intellectuel byzantin vivant en province. Un peu partout, dans les monastères, dans les grands centres religieux et dans les grandes propriétés, il y avait des archives et des bibliothèques ecclésiastiques et privées. Même les simples paroisses devaient posséder quelques livres pour la liturgie.

1. [P. PEETERS], De versione latina actorum S. Demetrii saeculo XII confecta, *An. Boll.* 16, 1897, p. 67.
2. W. BERSCHIN, *Griechisch-lateinisches Mittelalter*, Berne-Munich 1980 (trad. anglaise par J. C. FRAKES, *Greek Letters and the Latin Middle Ages*, Washington 1988).

Byzance et le monde extérieur, Paris, Publications de la Sorbonne, 2005 (Byzantina Sorbonensia, 21)

C'est aussi le cas pour les Occidentaux qui étaient installés dans quelques villes de province et qui pouvaient ainsi contribuer à des échanges culturels. Des professeurs, clercs, copistes et traducteurs occidentaux ont dû être actifs dans ces villes. La présence de certains textes littéraires occidentaux outre-mer est connue. Ils faisaient partie des bibliothèques privées de la classe dirigeante ou furent apportés par des voyageurs qui les laissaient quelquefois sur place[3]. Les communautés marchandes ayant des colonies outre-mer avaient leurs propres archives, où d'autres textes, de caractère moins commercial, ont dû être conservés. On avait besoin de traducteurs et d'interprètes, notamment dans les villes où la population était très mélangée et où les Occidentaux avaient leur propre quartier pour leurs activités marchandes. Pour rédiger les contrats commerciaux il fallait des notaires bilingues au courant des finesses des deux langues[4]. Comme à Constantinople, la population occidentale dans les villes de province, une population flottante par nécessité, ne fit que s'accroître au fil du temps. Dans les milieux occidentaux, les clercs jouaient souvent le double rôle de notaire et de prêtre. En prêtant attention à des remarques furtives, cachées parfois dans les sources occidentales, byzantines et autres, on pourrait trouver d'autres exemples de traductions, de traducteurs et d'échanges culturels restés inconnus ou inaperçus jusqu'ici.

Dans la présente étude, je voudrais attirer l'attention sur quelques traductions qui sont intéressantes dans le contexte des contacts entre Byzantins et Occidentaux. Le présent volume ne permettant pas de présenter une étude détaillée, je me contenterai de faire quelques remarques préliminaires. Par deux fois il sera question d'un traducteur anonyme ; dans un autre cas on connaît le nom de l'auteur et de son patron, ce qui permet de le présenter dans son contexte historique.

Le premier exemple vient de Thessalonique. La foire internationale appelée Δημήτρια (*Dèmètria*) tirait son nom de saint Démétrius, patron de la ville, et attirait un public international, cité dans la satire du *Timarion*[5]. Les pèlerins et les marchands venaient des quatre coins de l'Europe, mais aussi de régions orientales. La basilique Saint-Démétrius était réputée pour les reliques du saint et surtout pour l'huile miraculeuse qui coulait de ce qu'on croyait être son tombeau. Ce miracle, qui a valu à saint Démétrius l'épithète de μυροβλύτης, attirait les

3. D. JACOBY, Knightly values and class consciousness in the Crusader States of the Eastern Mediterranean, *Mediterranean Historical Review* 1, Londres 1986, p. 164 s. (= *Studies on the Crusader States and on Venetian Expansion*, Londres 1989, I) ; voir aussi ID., La littérature française dans les États latins de la Méditerranée orientale à l'époque des croisades : diffusion et création, *Essor et fortune de la chanson de geste dans l'Europe et l'Orient latin, Actes du IX^e^ Congrès international de la société Rencesvals pour l'Étude des Épopées Romanes (Padoue-Venise, 1982)*, Modène 1984, p. 617-646 (= *Studies*, *op. cit.*, II).
4. P. SCHREINER, Untersuchungen zu den Niederlassungen westlicher Kaufleute im byzantinischen Reich des 11. und 12. Jahrhunderts, *Byz. Forsch.* 7, 1979, p. 175-191 ; R.-J. LILIE, *Handel und Politik zwischen dem byzantinischen Reich und den italienischen Kommunen Venedig, Pisa und Genua in der Epoche der Komnenen und der Angeloi (1081-1204)*, Amsterdam 1984.
5. PSEUDO-LUCIANO, *Timarione*, éd. R. ROMANO, Naples 1974, p. 53, 54, 126-127.

foules. Il n'est attesté qu'après le XIIe siècle, selon Charalambos Bakirtzis qui y voit une réorganisation nécessaire du culte de saint Démétrius, après la prise de la ville par les Normands en 1185[6]. Grâce aux croisades et aux États latins en Syrie-Palestine, saint Démétrius était devenu un saint bien connu dans les milieux occidentaux. On n'avait pas encore oublié son apparition miraculeuse pendant le siège d'Antioche[7].

Déjà au IXe siècle une traduction latine de la *Vie* de saint Démétrius avait été faite par Anastase le Bibliothécaire, qui la dédia à Charles le Chauve. Elle avait été effectuée à la demande d'un ami, un certain diacre Jean, qui avait à Rome un petit oratoire très ancien dédié à saint Démétrius. Cette *Vie* est connue comme la *Passio prima*[8]. La requête de ce Romain suggère que saint Démétrius n'était guère connu en Occident à cette époque. La traduction d'Anastase y devint populaire et fut incorporée dans les collections de *Vies* de saints. À partir de la *Passio prima* grecque s'est développée une autre *Vie*, connue sous le nom de *Passio altera*, offrant un caractère plus hagiographique[9]. Le manuscrit le plus ancien de la *Passio altera* date aussi du IXe siècle. On pourrait dire que la nouvelle *Vie* est plus « touristique » à cause des miracles et de la mention de reliques[10].

Les pèlerins occidentaux profitaient parfois de leur voyage en Orient pour visiter Thessalonique et y vénérer les reliques de saint Démétrius. Les ambassadeurs et d'autres envoyés officiels faisaient de même, comme nous l'apprend un manuscrit qui contient les dialogues entre un Latin et un Grec, probablement les conversations sur des questions théologiques entre Anselme de Havelberg et Basile d'Ochrida, archevêque de Thessalonique. Ces discussions ont eu lieu en 1155 lors d'une ambassade envoyée par l'empereur germanique à la cour byzantine[11].

Les sources occidentales et orientales nous apprennent que les reliques de saint Démétrius et l'huile miraculeuse étaient recherchées par les croyants chrétiens. Rien d'étonnant alors qu'une autre traduction de la *Vie* du saint fût

6. C. BAKIRTZIS, Byzantine Ampullae from Thessaloniki, *The Blessings of Pilgrimage*, éd. R. OUSTERHOUT, Urbana-Chicago 1990, p. 140-149.
7. Par exemple l'*Histoire anonyme de la Première Croisade*, éd. L. BRÉHIER, Paris 1924 (1964), p. 154-155.
8. *Vie de saint Démétrius*, BHL 2122, éd. PL 129, col. 715-726, d'après BHG 496, publiée dans H. DELEHAYE, *Les légendes grecques des saints militaires*, Paris 1909, p. 103 s., 259-263 ; J.-M. SANSTERRE, *Les moines grecs et orientaux à Rome aux époques byzantine et carolingienne (milieu du VIe s.-fin du IXe s.)*, Bruxelles 1983, 2 vol., I, p. 157, II, p. 185.
9. BHG 497, éd. PG 116, col. 1173-1184, DELEHAYE, *Les légendes grecques*, cité note précédente, p. 105 s.
10. P. LEMERLE, *Les plus anciens recueils des miracles de saint Démétrius*, 2 vol., Paris 1979, 1981, I, p. 15, Scorial. Φ III 20. À la liste des manuscrits contenant la *Passio altera* en grec, il faudrait ajouter le manuscrit Vindobonensis gr. no 126 (fol. 62r-65v, XIVe siècle) : voir H. HUNGER, *Katalog der griechischen Handschriften der Österreichischen Nationalbibliothek*, Vienne 1961, p. 128.
11. *Des Basilius aus Achrida Erzbischofs von Thessalonich bisher unedierte Dialogen*, éd. J. SCHMIDT, Munich 1901, p. 34, n. 2, et qui parle aussi du miracle de l'huile avant 1180.

faite au XIIe siècle. Cette fois la *Passio altera* servit de modèle. Curieusement cette nouvelle traduction, donnant une rédaction abrégée de la *Passio altera*, n'a guère attiré l'attention des byzantinistes ou de ceux qui s'occupent des relations entre Byzance et l'Occident. À la fin du XIXe siècle, un père bollandiste a écrit une notice sur cette traduction, renvoyant le lecteur au texte grec du Vaticanus 821 et à la traduction latine que Byeus en avait donnée dans les *Acta Sanctorum*. Le contexte historique ne fut évoqué que très sommairement. Ayant reçu la transcription du texte qui se trouve à Vienne (Vindobonensis 377, fol. 108v-110v, manuscrit du XIe siècle selon le catalogue publié au XIXe siècle) par l'intermédiaire d'un ami, le père bollandiste n'a pas hésité à dater le manuscrit en question du XIIe siècle. Il y avait été conduit par le fait que le patron de la traduction l'avait apportée à son « église » en 1160. Il en conclut que le patron s'appelait Iohannes Scolasticus et vivait à Spire. Il l'identifia à Iohannes d'Erenburg, fondateur de l'église Saint-Pierre dans cette ville[12]. Plus récemment le manuscrit de Vienne a été daté du Xe siècle ce qui, à première vue, complique encore les choses[13]. Il est utile de regarder de plus près cette traduction et d'essayer de la situer dans son contexte historique. Selon une description récente, le manuscrit Vindobonensis 377, contenant une collection de *Vies* de saints, daterait du Xe siècle et aurait été rédigé à Fulda. Il serait originaire du monastère Saint-Germain, un monastère à « caractère bénédictin » près de Spire. Andreas Fingernagel, conservateur des manuscrits à l'Österreichische Staatsbibliothek, confirme qu'on découvre au folio 2v (écrit par une main du XIIe siècle) le nom de *Spira* qui a été gratté, suggérant que le manuscrit se trouvait à Spire à un certain moment du XIIe siècle[14]. Le mystère de la datation est résolu en jetant un coup d'œil sur le manuscrit. On constate alors que le texte latin de la *Passio altera* a été ajouté dans un manuscrit existant. D'une écriture très fine le texte a été écrit dans les marges d'un manuscrit du Xe siècle contenant des *Vies* de saints.

Ceci dit, il est temps d'examiner le prologue et l'épilogue du texte, où nous trouvons le nom du patron et celui du traducteur. Le prologue dit : *Passio sancti Dimitrii .xxvi. die mensis octobris quam ego Iohannes huius ecclesie scolasticus offitio legationis fungens in Gretiam a Thessalonica civitate in qua et ipsam quidam prespiter latinus utriusque tamen lingue gnarus causa mei et pro petitione mea de greco in latinum transtulit, anno dominice incarnationis millesimo centesimo lx mo huc apportavi et hic apposui, afferens quoque de oleo et vestibus eius in argentea pyxide.* L'épilogue donne : *Qui legis haec*

12. PEETERS, De versione, cité *supra* n. 1, p. 66-68 ; BHL 2125. *Tabulae codicum manu scriptorum in Bibliotheca Palatina Vindobonensi asservatorum, I. (cod. 1-2000)*, Vienne 1864, p. 58, n° 377.
13. H. HOFFMANN, *Buchkunst und Königtum im ottonischen und frühsalischen Reich*, Stuttgart 1986, p. 261-262, n° 377 ; *Germania Benedictina IX. Die Männer- und Frauenklöster der Benediktiner in Rheinland-Pfalz und Saarland*, Munich 1999, p. 1095, 1097-1102.
14. Lettre du 7 février 2001 de M. Fingernagel que je remercie vivement.

memorare mei. Dic : sancte Dimitri munere pro tali tu propriciare Iohanni. Hanc passionem Sancti Dimitrii quidam Thessalonicensis sacerdos nomine Bernhardus de greco in latinum transtulit causa mei quam et ego ob memoriam et celebrationem tanti martyris hic adiunxi. Nous connaissons maintenant le nom du patron, un certain Iohannes Scolasticus, et le nom du traducteur, un prêtre appelé Bernard qui habitait à Thessalonique. De plus nous savons que le texte, apporté de Thessalonique, a été copié à Spire ou dans ses environs immédiats. Le patron de la traduction semble lui-même avoir copié le texte qui se trouve dans le Vindobonensis 377. Il avait aussi apporté des reliques du saint enfermées dans un précieux reliquaire[15].

Il est important de constater que le prêtre Bernard avait accès à un manuscrit grec contenant le texte de la *Passio altera* (complet ou sous une forme abrégée) de saint Démétrius, qu'il appelle selon la prononciation de son temps saint Dimitrius. Il eut même l'occasion de travailler quelque temps sur ce manuscrit. À Thessalonique il y avait certainement des manuscrits sur saint Démétrius. Le manuscrit de la Bibliothèque nationale, Paris. Gr. 1517 (XII^e siècle), un vrai corpus démétrien comprenant la *Passio altera* et les Miracles, serait originaire de Thessalonique selon Paul Lemerle. De nos jours, il existe encore de tels manuscrits dans les monastères du mont Athos[16]. Emporter en Occident un texte de quelques folios aurait été chose facile. Ceci dit, le texte original produit à Thessalonique a-t-il été conservé quelque part et d'autres copies en existent-elles encore ? On pourrait aussi se demander si une telle traduction ne se vendait pas ensuite à d'autres dévots du saint. Il est clair que la traduction latine ne remonte pas au texte du Vaticanus 821, comme l'a suggéré le père bollandiste. Un certain nombre de questions se posent encore. Pourquoi une telle traduction fut-elle faite ? Serait-ce seulement pour faire plaisir ou rendre service à un visiteur de passage qui portait un intérêt tout spécial à saint Démétrius et qui aurait fait gagner un peu d'argent au traducteur ? Ou bien y avait-il un vrai marché pour de telles commandes dans les lieux de pèlerinage ? Il faudrait aussi étudier de plus près le patron de la traduction et son entourage. Pourquoi cette prédilection pour saint Démétrius ? S'agit-il d'un simple dévot du saint ? Il faudrait examiner la présence de reliques du saint en Europe occidentale et, pour la traduction de la *Vita altera* apparemment destinée à un clerc allemand, sa présence en Allemagne ainsi que les dédicaces d'églises et de chapelles dans cette partie du monde[17]. Le traducteur de la *Vie*, ce prêtre Bernard qui vivait à Thessalonique au XII^e siècle, devrait être l'objet de recherches ultérieures. J'espère revenir ailleurs sur ces questions, donner le texte complet de la traduction et la comparer avec les autres versions et rédactions.

15. PEETERS, De versione, p. 67.

16. LEMERLE, *Les plus anciens recueils*, cité *supra* n. 10, I, p. 15-17, 201-202.

17. Après l'arrivée de Théophano en Allemagne au X^e siècle on trouve des références à saint Démétrius.

Le deuxième exemple vient de Corinthe, une ville de province plus petite que Thessalonique, mais plus visitée et plus prospère, semble-t-il. Elle fut fréquentée par les Vénitiens qui y avaient des privilèges commerciaux[18]. Cette fois le patron et le traducteur sont inconnus.

Au début du XIIIe siècle se développe dans le nord de la France un intérêt pour l'histoire des temps anciens. Beaucoup de chevaliers ayant pris part aux croisades étaient originaires du Nord. Après la prise de Constantinople par les Latins en 1204, la Flandre a fourni un empereur à Constantinople en la personne de Baudouin de Flandre. Les seigneurs de Saint-Omer s'étaient taillé un petit État féodal en Grèce et d'autres croisés allaient suivre cet exemple. Ces chevaliers picards et flamands se rendirent maîtres de villes comme Athènes, Thèbes, où les seigneurs de Saint-Omer étaient co-seigneurs, Corinthe, Thessalonique, Troie et d'autres villes qui avaient une connotation biblique ou évoquaient l'histoire ancienne. Toutes ces villes allaient jouer un rôle dans la littérature française du Moyen Âge. On y installait des évêques latins. À Corinthe on connaît depuis 1146 un monastère latin et une église Saint-Nicolas[19]. La ville allait faire partie du domaine privé des princes de Morée, les Villehardouin.

Il n'est donc pas étonnant que des compilations historiques soient nées dans le nord de la France et plus particulièrement en Flandre. Un des premiers exemples du nouveau genre est l'*Histoire ancienne jusqu'à César*, connue aussi sous le nom d'*Estoires Ogier*, une des premières compilations historiques en prose[20]. C'était un fait bien connu en Europe occidentale que les Vénitiens descendaient des Troyens, du moins le prétendaient-ils. Dans l'*Histoire ancienne jusqu'à César*, l'auteur anonyme, ou plutôt le compilateur, avait l'intention de discuter des origines des Flamands. Malheureusement, pour une raison inconnue, il n'a pu terminer son travail. Son mécène était Roger IV, châtelain de Lille, ville alors sous domination flamande. Baudouin de Flandre était parti en Orient et avait laissé sa fille Jeanne (née en 1199) en Flandre. Lille avait une position importante dans le comté. Plus tard la comtesse y résida souvent et la ville profita de ses générosités. Elle devait y construire entre autres l'Hospice de Jeanne, maintenant en restauration[21].

Au XIXe siècle Paul Meyer fut un des premiers à s'occuper de ce texte fort intéressant qui eut une grande diffusion en Occident et outre-mer où il fut copié et illustré. Regardons le prologue du texte où le compilateur écrit aux

18. SCHREINER, Untersuchungen, cité *supra* n. 4, p. 179 ; LILIE, *Handel und Politik*, cité *supra* n. 4, p. 195-197.
19. L. FLUTRE, *Table des noms propres avec toutes leurs variantes figurant dans les romans du Moyen Âge*, Poitiers 1962 ; A. MOISAN, *Répertoire des noms propres de personnes et de lieux cités dans les Chansons de Geste françaises et les œuvres étrangères dérivées*, Genève 1986, 5 vol.
20. P. MEYER, Les premières compilations françaises d'histoire ancienne, *Romania* 14, 1885, p. 1-81.
21. T. LUYKX, *Johanna van Constantinopel, gravin van Vlaanderen en Henegouwen*, Anvers-Utrecht 1946, p. 346 s., et *s.v.* Rijssel.

vers 243-247 : « Des quels gens Flandres fu puplée/Vos iert l'estoire bien contée, /Com se proverent, quel il furent,/Com il firent que fere durent,/Ce vos sera trestout retrait. » Un peu plus loin, aux vers 262-265, il s'adresse à son patron : « Por qu'il plaise le chastelain/De l'Isle Rogier, mon seignor,/Cui Deus doint santé e honor,/Joi[e] paradis en la fin. » Malheureusement l'épilogue manque au texte, mais la mention de la famille comtale de Flandre dans un autre passage corrobore la relation avec la conquête de Constantinople en 1204 et l'Empire latin. Meyer renvoie ici au folio 252v du manuscrit Paris. fr. 20125 (fin du XIIIe siècle) : « Obliés fu tost Alixandres ;/Ausi est li bons cuens de Flandres/Bauduïns qui fu emperere/De Constantinoble et sa mere/Qui nomée fu Marguarite,/Et tant fu bone dame eslite. » De ce passage et de son contexte, il conclut que l'ouvrage fut rédigé entre 1223 et 1230[22]. Le lien entre le compilateur, la ville de Lille et le comté de Flandre est clair. L'auteur pourrait être un de ces Flamands qui participèrent à la conquête de Constantinople en 1204 ou qui visitèrent la ville et la Romanie par la suite. Plusieurs savants ont suggéré le nom de Wauchier de Denain comme auteur, ce qui reste à vérifier dans les documents[23]. L'*Histoire ancienne jusqu'à César* a suscité bien des études. Cependant c'est un passage peu commenté qui requiert ici notre attention. Quelque temps plus tard la compilation présentée au châtelain de Lille subit un remaniement qui, selon Meyer, eut lieu vers la fin du XIVe siècle. Dans une étude récente Marc-René Jung date ce changement du milieu ou de la deuxième moitié du XIIIe siècle[24]. Un rédacteur inconnu a remplacé la section qui parle de la guerre de Troie par un texte qu'on avait trouvé en Romanie dans la bibliothèque de l'église Saint-Paul à Corinthe. Parce qu'il manque une édition complète du texte avec ses variantes, y compris cette « seconde rédaction », je donne ici l'épilogue de cette nouvelle section, comme l'a publié Meyer d'après le manuscrit B.N. Paris, fr. 1612, fol. 142 : « Si vos ai ore menée a fin la vraie estoire de Troie, selonc ce qu'elle fu trovée en l'almaire de Saint Pol de Corrinte en grijois lenguaje, et doi grizois fu mise en latin. Et je la translatai en françois et non pas par rime ne par vers...[25] »

Il s'agit ici d'une mise en prose du *Roman de Troie* de Benoît de Sainte-Maure. À en croire le remanieur de la seconde rédaction de l'*Histoire ancienne jusqu'à César*, il n'est pas à exclure que le traducteur du texte latin en français

22. MEYER, Premières compilations, cité *supra* n. 20, p. 56, 57 ; G. M. SPIEGEL, *Romancing the Past. The Rise of vernacular prose Historiography in Thirteenth-Century France*, Berkeley 1993, p. 53, date le texte entre 1208 et 1213, ce qui semble plus logique vu l'âge de Jeanne de Flandre. Je n'ai pas eu accès à la thèse dactylographiée de M. C. Pavlidès, École Nationale des Chartes, 1989. Pour sa présence outre-mer voir J. FOLDA, *Crusader Manuscript Illumination at Saint-Jean d'Acre, 1275-1291*, Princeton 1976, p. 93-102, 188-192, ill. 51-93 ; JACOBY, Knightly values, cité *supra* n. 3, p. 172 ; D. OLTROGGE, *Die Illustrationszyklen zur « Histoire ancienne jusqu'à César » (1250-1400)*, Francfort 1989.
23. Pour une discussion récente sur l'auteur, voir M. DE VISSER-VAN TERWISGA, *Histoire ancienne jusqu'à César (Estoires Rogier)*, II, Orléans 1999, p. 217-220.
24. M.-R. JUNG, *La légende de Troie en France au Moyen Âge. Analyse des versions françaises et bibliographie raisonnée des manuscrits*, Bâle-Tubingen 1996, p. 440-441.
25. MEYER, Premières compilations, p. 66.

ait trouvé le texte latin à Corinthe, ainsi que son prédécesseur qui l'avait traduit du grec en latin. Marc-René Jung appelle la traduction latine du texte grec faite à Corinthe « Le Roman de Troie mis en prose en Morée » et il conclut : « Est-il téméraire de supposer que l'auteur a vraiment "translaté" son texte à Corinthe[26] ? » À mon avis il n'est pas téméraire de faire une telle supposition. Il est intéressant de trouver dans cette « nouvelle » compilation des indications géographiques sur la Grèce et d'autres régions de la Romanie. On trouve dans la description de la Grèce une phrase se référant à Corinthe : « Encore y est l'isle de Negrepont et le pays de la Morée ou est la noble cité de Corinthe[27]. » Serait-il vraiment étonnant de trouver dans la bibliothèque de l'église Saint-Paul à Corinthe une *Histoire de Troie* en grec traduite d'après un modèle occidental ? Il y avait au XII[e] siècle un intérêt européen pour l'*Histoire de la Guerre de Troie*, aussi bien en Occident que dans l'Empire byzantin. Dans une ville où les Byzantins croisaient des Occidentaux, il serait naturel de s'informer sur les idées des autres, surtout quand les ambitions territoriales de certains Occidentaux commençaient à se révéler. Il est dommage que jusqu'ici on n'ait trouvé aucune information sur le traducteur, qu'il soit grec ou latin.

Après l'invasion normande dans le Péloponnèse et la prise de Corinthe et d'autres villes, un grand nombre d'habitants avait été déporté et ne fut libéré qu'après une longue captivité. Plus d'un captif avait réussi à acquérir les langues des nouveaux maîtres, français et italien. Isaac Aaron en est un exemple. De 1147 à 1159 il fut en captivité en Sicile, où il apprit le « latin »[28]. Depuis 1081 la colonie vénitienne profitait à Corinthe de privilèges commerciaux, ce qui nécessitait des gens bilingues. Pour produire une traduction de l'ouvrage de Benoît de Sainte-Maure, écrit vers 1160, la main-d'œuvre ne manquait pas. On pourrait même avancer l'hypothèse que faire une traduction en prose était plus facile que de la faire en vers. Ce qui, à première vue, est surprenant, c'est qu'en Morée on a voulu remplacer l'histoire de la Guerre de Troie dans l'*Histoire ancienne* par la « vraie histoire de Troie », différente de celle de la compilation fondée sur Darès. La question de la *translatio originum* a pu ici jouer un rôle. Divers peuples et nations se réclamaient d'origines troyennes pour justifier, semble-t-il, leur présence outre-mer. Dans la nouvelle version de l'*Histoire de Troie*, telle qu'elle fut incorporée dans la compilation en Morée, ce sont les Vénitiens qui sont les héritiers des Troyens. Le prologue de l'*Histoire ancienne jusqu'à César*, compilée pour Rogier IV de Lille, parle des origines des Flamands. Y avait-il conflit parmi les divers Occidentaux sur place ? On pense à celui qui oppose les Vénitiens aux barons français après 1258[29]. Le rôle

26. JUNG, *La légende de Troie*, cité *supra* n. 24, p. 440, 441.
27. MEYER, Premières compilations, p. 70 ; JUNG, *La légende de Troie*, p. 441.
28. NICÉTAS CHONIATÈS, *Historia*, éd. J. L. VAN DIETEN, Berlin 1975 (CFHB), p. 144 s. (trad. allem. F. GRABLER, *Die Krone der Komnenen*, Graz 1958, p. 187) ; voir aussi P. MAGDALINO, *The Empire of Manuel Komnenos, 1143-1180*, Cambridge 1993, p. 223, n. 143.
29. J. LONGNON, *L'empire latin de Constantinople et la principauté de Morée*, Paris 1949, p. 221 s. ; A. BON, *La Morée Franque. Recherches historiques, topographiques et archéologiques sur la principauté d'Achaïe (1205-1430)*, Paris 1969, p. 118 s.

des Flamands et de leurs dirigeants à Constantinople n'est pas encore clair, mais il serait intéressant de l'examiner de plus près[30]. L'église Saint-Paul à Corinthe est bien attestée[31]. Il est possible que, ici et ailleurs outre-mer, les Occidentaux aient eu accès aux manuscrits des bibliothèques privées et ecclésiastiques, et aient peut-être pris possession de l'église et de sa bibliothèque. Il serait utile de développer ce sujet fort intéressant, non seulement pour les traductions de textes mais aussi pour l'échange d'idées culturelles et historiques qui, pour ce qui est de la guerre de Troie, ont joué un rôle plus considérable dans les relations entre Byzance et l'Occident qu'on ne l'a pensé jusqu'ici. Il ne manquait aux Vénitiens que le goût juridique pour sanctionner leurs ambitions territoriales dans le bassin oriental de la Méditerranée et ailleurs. Dans cette perspective, il y a aussi le problème du monumental *Roman de Troie*, roman anonyme en grec de quelque 14 400 vers qui a vu le jour au XIVe siècle et qui est également fondé sur un texte du *Roman de Troie* de Benoît de Sainte-Maure[32]. Il semble que nous ayons ici un exemple unique d'un échange culturel qui va dans les deux sens.

Le troisième exemple mène à Antioche et au patriarcat d'Antioche. Comme Thessalonique et Corinthe, cette ville byzantine, la plus grande de la partie orientale de l'Empire, avait souffert des occupations étrangères. De 1085 à 1098, Antioche avait été occupée par les Turcs avant de passer aux mains des croisés lors de la Première Croisade. Malgré le serment féodal prêté par les chefs des croisés ayant promis que les anciens territoires byzantins retourneraient sous l'autorité d'Alexis Ier Comnène, la ville resta aux mains de Bohémond, chef du contingent normand. Contrairement à Thessalonique et à Corinthe, la langue courante n'y était pas le grec mais l'arabe. Seul le haut clergé du patriarcat orthodoxe connaissait le grec. Les croyants melkites avaient depuis longtemps adopté l'arabe, le syriaque restant réservé à la vie religieuse de la communauté syrienne orthodoxe, appelée jacobite par les Byzantins. De plus il y avait les communautés arménienne, copte, géorgienne, juive, latine, turque et autres, qui avaient leur propre langue. Un grand nombre de monastères dans la ville et aux alentours, relevant de ces diverses communautés, avaient leurs bibliothèques et *scriptoria*, où plus d'une traduction vit le jour. Ces communautés religieuses contribuaient au caractère intellectuel et culturel de la ville[33].

Un des grands pèlerinages du patriarcat d'Antioche était le monastère de la Vierge de Saïdnaia (en français Sardenay), à une demi-journée de Damas. Une icône de la Vierge y opérait des miracles. La Vierge y subit miraculeusement

30. Gautier de Liedekerke, commandant de Corinthe autour de 1280, était apparemment un Flamand, R. L. SCRANTON, *Mediaeval Architecture in the Central Area of Corinth*, Princeton 1957, p. 84.

31. BON, *La Morée Franque*, cité *supra* n. 29, p. 475 ; Ch. H. MORGAN, *The Byzantine pottery (Corinth. t. XI. Results of excavations by the American School of Classical Studies at Athens)*, Cambridge, Mass. 1942, p. 6, 7, 14, voit une relation entre l'église et un atelier de céramique avoisinant, suggérant qu'il produisait des souvenirs pour pèlerins.

32. M. PAPATHOMOPOULOU, E. M. JEFFREYS, *Ὁ πόλεμος τῆς Τρῳάδος*, Athènes 1996.

33. R. HIESTAND, Un centre intellectuel en Syrie du Nord ?, *Le Moyen Âge* 100, 1994, p. 7-36.

une incarnation partielle et l'huile coulait de sa poitrine. Comme à Thessalonique, les pèlerins venaient y chercher l'huile miraculeuse guérissant les malades. Aux grandes fêtes de la Vierge, le 15 août et le 8 septembre, la foule y accourait ; chrétiens orientaux et occidentaux, juifs et musulmans, tous y allaient vénérer l'icône, prier et faire des dons. Pour les musulmans c'était un pèlerinage local : « En cele esglyse venoient tuit li Sarrazin del païz entor la feste Nostre Dame, la mi aoust & en septembre. Là prioient & aouroient & offroient. » Selon Claude Cahen, c'était un des pèlerinages interconfessionnels en Syrie[34]. De tels lieux de pèlerinages étaient un point de rencontre pour les différents groupes habitant la Syrie, qui pouvaient s'y croiser en toute tranquillité. Le *Miraculum* de Saïdnaia circulait en arabe et en éthiopien, et était connu dans l'Église copte. Avec l'arrivée outre-mer des Occidentaux qui venaient visiter ce lieu de pèlerinage, le besoin de traductions se faisait sentir. Les différentes traductions latines et françaises allaient avoir une grande popularité en Occident, ce qui est remarquable chez des populations qui n'avaient pas l'habitude des icônes. Ceux qui vivaient outre-mer s'étaient habitués à ce nouveau phénomène.

Étudier la complexité du grand nombre de manuscrits contenant les différentes rédactions en latin ne peut faire partie de cet exposé. Contentons-nous de nous occuper de deux versions latines, BHL 5408 et BHL 5409, et notamment de la dernière. Un seul manuscrit appartenant à la tradition de BHL 5409, le Vatic. Latinus 44, a préservé un épilogue parlant du modèle de la traduction : *Ista translata sunt de armario Sardani veraci stilo scripta. Testantur autem hoc ita esse priores Templariorum et alii religiosi quamplures tam Latini quam Teutonici tam clerici quam laici, qui hoc oculis suis viderunt et manibus tactaverunt.* La partie du manuscrit contenant le *Miraculum* de Saïdnaia a été datée du XII^e^ siècle par Enrico Cerulli, mais pourrait être plus tardive. Les deux manuscrits ont en commun l'explication du mot icône (*yconiam, id est quandam tabulam pictam*)[35].

On aimerait savoir si le modèle était un texte arabe ou un texte grec, bien qu'un texte grec du miracle n'ait pas encore été retrouvé. Saïdnaia était un monastère melkite où la présence de moines grecs (l'information sur l'identité des moniales qui habitaient le couvent fait défaut) et la provenance constantinopolitaine de l'icône sont explicitement indiquées dans quelques rédactions occidentales. L'existence de modèles arabes préservés prouve seulement que le monastère offrait à sa clientèle internationale un choix de textes, à copier ou à traduire. Peut-être y avait-il même un certain stock pour satisfaire la demande des pèlerins, ce qui expliquerait le grand nombre de textes circulant en Europe de l'Ouest. Il ne serait pas étonnant de trouver le même service dans le sanctuaire de saint Démétrius. C'est un sujet peu étudié.

34. GUILLAUME DE TYR, *La continuation Rothelin*, éd. *RHC Occ.*, 2, p. 513-514 ; C. CAHEN, *Orient et Occident au temps des croisades*, Paris 1983, p. 50.
35. P. DEVOS, Les premières versions occidentales de la légende de Saïdnaia, *An. Boll.* 65, 1947, p. 249-250, 253, et E. CERULLI, *Il libro etiopico dei miracoli di Maria*, Rome 1943, p. 270, 272. Le nom Saïdnaia, un nom arabe, est rendu en Occident sous différentes formes, souvent peu reconnaissables, comme Bardenay, Sardaigne, Sardinale, Serdenay, Sidnaia, etc.

Un texte grec se trouvait peut-être à Antioche dans la bibliothèque du patriarcat orthodoxe dont relevait l'évêché de Saïdnaia. Pendant la période des patriarches latins, le patriarcat a dû disposer d'un service de traduction, ne fût-ce que pour des raisons pratiques. On connaît la traduction des listes épiscopales en latin et en français. De plus les manuscrits dans le patriarcat pouvaient circuler, y compris les manuscrits de Saïdnaia[36].

La traduction du *Miraculum* dans le Vaticanus 44 était sans doute destinée à un public de pèlerins. Le traducteur du texte dans ce manuscrit et son collègue de l'autre rédaction (BHL 5408) restent inconnus. À une exception près, toutes les versions connues, y compris les traductions en français, font mention des Templiers. On se demande si le traducteur ou le patron de la traduction ne sont pas à chercher dans ce milieu. Les Templiers allaient à Saïdnaia en temps de trêve (*Que scilicet imago, ut a Fratribus Templi testantibus qui eam viderunt, scilicet Fratre Thoma, qui eam digito suo palpavit, et pluribus qui eam viderunt, didicimus a mammillis deorsum carne videtur induta ; ex qua carne liquor ille manat. Quem liquorem idem Fratres Templi ad domos suas afferunt, gratia orationum illuc venientes, quando cum paganis inducias habent*), comme le dit le manuscrit Bruxellensis II, 1146 qui ressemble fort au Vaticanus 44, mais qui n'a pas d'épilogue[37]. Les Templiers accompagnaient et protégeaient les pèlerins et, Saïdnaia se trouvant en territoire « ennemi », ils ne pouvaient pas s'y risquer en temps de guerre. Quand ils étaient à Saïdnaia en temps de trêve, ils profitaient de leur séjour pour se procurer les reliques de l'huile miraculeuse qu'ils distribuaient parmi leurs confrères. Matthieu Paris, dans ses *Chronica Maiora*, composées avant 1259, ajoute ce détail intéressant que les Templiers rapportent l'huile miraculeuse pour la distribuer aux pèlerins : *Quem liquorem fratres Templi ad domos suas deferunt, cum inducias habent a paganis ; ut peregrinis orationis gratia adventantibus inde distribuant, qui honorem Dei Genetricis in diversis mundi partibus reverenter attollant*[38]. Voilà ce qui expliquerait le besoin de confirmer l'authenticité de la relique par les chefs des Templiers et d'autres membres du clergé.

Les Templiers jouaient peut-être un rôle dans le rachat de prisonniers latins, confrères, pèlerins et autres. Ils avaient développé un système de financement et de donations partout en Europe pour leurs activités en Terre sainte et étaient par conséquent bien placés pour subvenir au financement et à l'accompagnement d'anciens prisonniers[39]. Mais ils ne pouvaient le faire tout

36. H. HUSSMANN, Herkunft und Schreiber. Die syrischen Handschriften des Sinai-Klosters, *Ostkirchliche Studien* 24, 1975, p. 281-307 ; S. BROCK, Syriac manuscripts copied on the Black Mountain, near Antioch, *Lingua restituta orientalis, Festgabe für Julius Assfalg*, Wiesbaden 1990, p. 59-67 ; J. NASRALLAH, *Histoire du mouvement littéraire dans l'Église melkite du v^e au xx^e siècle*, III, Louvain 1983, p. 66, 134-135.

37. DEVOS, Les premières versions, cité *supra* n. 35, p. 255-256.

38. MATTHEW PARIS, *Chronica Maiora*, II, éd. H. R. LUARD, Londres 1874 (Roll Series 57, 2), p. 487. Un sultan de Damas avait visité Saïdnaia et avait été guéri, et un chevalier en prison à Damas avait la relique en sa possession, *ibid.*, p. 484, 487-488.

39. D. M. METCALF, The Templars as Bankers and Monetary transfers between West and East in the Twelfth Century, *Coinage in the Latin East*, Oxford 1980 (BAR 77), p. 1-17.

seuls. Il fallait des intermédiaires. J'aimerais suggérer que Saïdnaia, se trouvant à une demi-journée de Damas et ayant un évêque melkite/byzantin, pouvait facilement entrer en contact avec le sultan et ses coreligionnaires à Damas, à Antioche, et à Constantinople. Les relations entre Byzantins et Arabes permettaient souvent ces contacts. Saïdnaia pouvait être bien commode pour l'échange de prisonniers. On pouvait héberger les prisonniers musulmans et chrétiens dans les hospices destinés aux pèlerins, et la connaissance de l'arabe était un facteur rassurant pour les non-Latins et les non-chrétiens. Dans l'histoire du Miracle de Saïdnaia de Guido Chat, qui voyageait à Jérusalem peu avant 1186, on voit peut-être un reflet de ce procédé quand il dit que *Contigit igitur unum de militibus Templi, Galterium de Marangiers, qui captus fuerat a gentilibus, cum de captivitate rediret, per urbem Sardenam transire ; qui de predicto liquore in Iherusalem attulit. Unde Hamericus Brun ad ecclesiam Sancte Marie de Altis Vallibus per Guidonem Chat misit*[40]. Saïdnaia semble être ici un relais pour les prisonniers.

Nous avons vu plus haut comment un autre frère du Temple, un certain Thomas, est introduit comme témoin de l'authenticité du Miracle de Sardenay. Dans d'autres versions nous rencontrons un frère Thomas qui aurait été prisonnier et qui passait par Saïdnaia sur le chemin du retour. Peut-être est-ce le même Thomas qui aurait ainsi stimulé la dévotion à la Vierge de Saïdnaia. L'auteur arabe ʿIzz al-Dīn fait référence à un maître Thomas appartenant aux Templiers, qui était prisonnier et fut libéré en 1240/1241[41]. La reconnaissance des prisonniers à l'égard du monastère de la Vierge de Saïdnaia et de son icône miraculeuse et l'accompagnement des Templiers ont dû s'exprimer par des dons au monastère et l'achat de reliques aux Templiers qui les « monopolisaient », peut-être pour la vente aux pèlerins occidentaux. Malheureusement nous sommes mal renseignés sur le trésor de Saïdnaia au Moyen Âge et dans les temps modernes. Pour le moment, au sujet du traducteur du *Miraculum* de Saïdnaia dans la version discutée ici, on peut seulement répéter les mots de Paul Peeters à propos de l'autre version latine (BHL 5408) : « Nous avons tout lieu de croire que cette traduction fut l'œuvre d'un Latin résidant en Syrie », et d'ajouter que le traducteur anonyme dont nous parlons était en relation avec les Templiers ou un templier lui-même, ou bien un de leurs « escrivains sarrazinois » qui étaient souvent des chrétiens indigènes[42]. En Europe la légende de Saïdnaia était devenue si populaire que « dans les châteaux d'Occident, durant les longues veillées, les chevaliers francs revenus de Terre sainte, ou les troubadours chantaient les Miracles de Notre-Dame de Sardinale[43]. »

40. DEVOS, Les premières versions, p. 273.
41. ʿIZZ AL-DĪN, *Description de la Syrie du Nord,* trad. annotée par A.-M. EDDÉ-TERRASSE, Damas 1984, p. 265-266.
42. P. PEETERS, La légende de Saïdnaia, *An. Boll.* 25, 1906, p. 153 ; *La Règle du Temple,* éd. H. DE CURZON, Paris 1886, p. 75, 86-87, 94, 100, 102.
43. NASRALLAH, *Histoire du mouvement,* cité *supra* n. 36, p. 134.

Les trois exemples donnés ici montrent que des échanges culturels sous forme de traductions se faisaient dans les milieux occidentaux dans les villes de province byzantines. Les trois traductions évoquées posent des problèmes complexes quant au patronage et au contexte où travaillaient ces traducteurs. Chemin faisant, on découvre d'autres traducteurs qui travaillaient sur les mêmes textes dans des lieux inconnus. Nombre de questions attendent encore une réponse. Les connaissances linguistiques dans ces milieux occidentaux et l'accessibilité des bibliothèques sont encore peu connues, mais la recherche en ce domaine pourrait donner des résultats intéressants.

Krijnie N. Ciggaar
Leyde

La lettre diplomatique

sous la direction d'Élisabeth Malamut

Introduction

Élisabeth MALAMUT

Je suis heureuse aujourd'hui de pouvoir éditer les actes de la table-ronde consacrée à la *Lettre diplomatique* qui s'est tenue au XXe Congrès international des Études byzantines, mais je regrette profondément l'absence en ce volume de Nicolas Oikonomidès qui devait, lors de cette table-ronde, présenter une synthèse sur ce vaste sujet. Sa mort prématurée nous a privés du regard du grand historien qu'il était dans un domaine où il avait justement renouvelé la problématique il y a déjà quelques années[1]. Les communications qui ont été proposées il y a deux ans s'inspirent de son exemple et présentent une multiplicité d'approches thématiques.

Une grande partie de la byzantinologie est fondée sur la diplomatique et ce domaine a été conforté par de grandes collections. Je pense aux *Regestes impériaux* de Franz Dölger et Peter Wirth[2], et à leur pendant, les *Regestes ecclésiastiques*, redevables aux pères Grumel, Laurent et Darrouzès[3], complétés aujourd'hui par les éditeurs du *PRK*[4]. La publication des *Regestes* a d'abord permis l'étude de la politique extérieure de l'Empire, aussi bien envers le monde musulman[5]

1. N. OIKONOMIDÈS, Byzantine diplomacy, A.D. 1204-1453: means and ends, *Byzantine Diplomacy, Papers from the Twenty-fourth Spring Symposium of Byzantine Studies, Cambridge, March 1990*, éd. J. SHEPARD, S. FRANKLIN, Aldershot 1992, p. 73-87.
2. F. DÖLGER, *Regesten der Kaiserurkunden des oströmischen Reiches von 565-1453*, I-V, Munich-Berlin 1924-1965 (Fasc. 2-3 : deuxième édition augmentée et améliorée par P. WIRTH, Munich 1977 et 1995).
3. V. GRUMEL, V. LAURENT, J. DARROUZÈS, *Les Regestes des actes du patriarcat de Constantinople. Les actes des patriarches*, 6 fasc., Istanbul-Bucarest-Paris 1932-1979.
4. *Das Register des Patriarchats von Konstantinopel.* I, *Edition und Übersetzung der Urkunden aus den Jahren 1315-1331*, éd. H. HUNGER, O. KRESTEN, Vienne 1981 ; II, *Edition und Übersetzung der Urkunden aus den Jahren 1337-1350*, éd. H. HUNGER, O. KRESTEN, E. KISLINGER, C. CUPANE, Vienne 1995 ; III, *Edition und Übersetzung der Urkunden aus den Jahren 1350-1363*, éd. J. KODER, M. HINTERBERGER, O. KRESTEN, Vienne 2001 (CFHB 19/1-3).
5. Voir l'ouvrage fondamental de A. A. VASILIEV, M. CANARD, *Byzance et les Arabes*, t. 1 : *La dynastie d'Amorium (820-867)*, Bruxelles 1935 ; t. 2. 1 : *La dynastie macédonienne (867-959)*, Bruxelles 1968 ; t. 2. 2 : *Extraits des sources arabes*, Bruxelles 1950.

qu'envers les pays slaves[6] ou l'Occident[7], alors que la diplomatie se différenciait de la politique étrangère et que leurs rapports se précisaient[8].

Après la mise à disposition pour l'historien de la politique étrangère de l'instrument de travail est venu le temps de la réflexion sur la lettre diplomatique et sur ceux auxquels elle était confiée, les émissaires. Il y a déjà un demi-siècle, le père Loenertz avait rassemblé un dossier de trois pièces écrites distinctes pour une ambassade de Jean Cantacuzène auprès du pape Clément VI, dont une seule était la lettre diplomatique, à proprement parler[9]. Depuis, les études sur la lettre diplomatique se sont multipliées, ses caractéristiques ont été définies et sa typologie spécifiée par rapport aux autres documents diplomatiques[10]. De même, en ce qui concerne le rôle des émissaires, ladite ambassade de 1348 distinguait les ambassadeurs selon leur importance[11]. Outre les ambassadeurs, il y avait le simple porteur de lettre, qui n'avait aucune responsabilité politique[12]. Enfin, le statut de l'ambassadeur a été examiné dans une optique nouvelle, celle de sa sécurité en territoire étranger et des documents qui en attestent, les sauf-conduits[13].

6. À titre d'exemple, D. OBOLENSKY, *The Byzantine Commonwealth. Eastern Europe 500-1453*, Londres 1971 ; ID., The Principles and Methods of Byzantine Diplomacy, *Actes du XII^e Congrès Intern. d'Études byzantines*, I, Belgrade 1964, p. 45-61 (= *Byzantium and the Slavs, collected studies*, Londres 1971, I) ; J. MEYENDORFF, *Byzantium and the Rise of Russia. A Study of Byzantino-Russian Relations in the fourteenth century*, Cambridge 1981 ; J. MALINGOUDI, *Die russisch-byzantinischen Verträge des 10. Jhds. aus diplomatischer Sicht*, Thessalonique 1994.

7. Parmi les travaux récents, citons A. E. LAIOU, *Constantinople and the Latins: the Foreign Policy of Andronic II*, Cambridge, Mass. 1972 ; T. C. LOUNGHIS, *Les ambassades byzantines en Occident depuis la fondation des États barbares jusqu'aux Croisades (407-1096)*, Athènes 1980 ; D. NERLICH, *Diplomatische Gesandtschaften zwischen Ost- und Westkaisern 756-1002*, Berne 1999 ; S. MERGIALI-SAHAS, A Byzantine ambassador to the West and his office during the Fourteenth and Fifteenth centuries: a profile, *BZ* 94/2, 2001, p. 588-604.

8. OIKONOMIDÈS, Byzantine diplomacy (cité *supra* n. 1), p. 73-78.

9. R. J. LOENERTZ, Ambassadeurs grecs auprès du pape Clément VI, 1348, *OCP* 19, 1953, p. 178-196. Parmi les récentes études sur la lettre diplomatique et l'ambassade, voir NERLICH, *Diplomatische Gesandtschaften* (cité *supra* n. 7), p. 122-128 ; É. MALAMUT, De 1299 à 1451. Au cœur des ambassades byzantines, *Bisanzio, Venezia e il mondo franco-greco (XIII-XV secolo), Atti del Colloquio Internazionale organizzato nel centeriano della nascita di Raymond-Joseph Loenertz O.P., Venezia, 1-2 dicembre 2000*, éd. C. A. MALTEZOU, P. SCHREINER, Venise 2002, p. 109-113.

10. F. DÖLGER, J. KARAYANNOPULOS, *Byzantinische Urkundenlehre*. 1, *Die Kaiserurkunden*, Munich 1968 (Handbuch der Altertumswissenschaft 12.3), p. 89-107.

11. LOENERTZ, Ambassadeurs grecs (cité *supra* n. 9), p. 178.

12. Cette question a été reprise par LOUNGHIS, *Les ambassades* (cité *supra* n.7), p. 371-398, et OIKONOMIDÈS, Byzantine diplomacy, p. 83.

13. Pour les sauf-conduits accordés par l'empereur byzantin aux ambassadeurs étrangers, voir O. KRESTEN, Der Geleitbrief – Ein wenig beachteter Typus der byzantinischen Kaiserurkunde. Mit einem Exkurs : Zur Verwendung des Terminus Sigillion in der byzantinischen Kaiserkanzlei, *RHM* 38, 1996, p. 41-83. Pour le sauf-conduit de l'ambassadeur byzantin à l'étranger aux XIV^e-XV^e siècles, voir MALAMUT, De 1299 à 1451 (cité *supra* n. 9), p. 118-122.

Cette réflexion sur la lettre diplomatique s'est approfondie et a débouché sur de multiples analyses : les actes impériaux envoyés à l'étranger ont donc été répertoriés, datés ; leurs particularités de langue ont été analysées[14]. Puis, des particularités stylistiques et même rhétoriques[15], on est passé à l'analyse de plus en plus fine du contenu. Les protocoles des lettres diplomatiques ont ainsi fait l'objet de nombreuses études, qui n'hésitent pas à faire appel aux sources non byzantines[16] dont on peut garantir l'authenticité[17].

De la même façon, on s'est interrogé sur l'aspect matériel (support, dimensions, encre, écriture, décoration, sceau) de la lettre diplomatique, démarche qui s'avère ardue, dans la mesure où l'original est un document peu répandu et même inconnu, exception faite du *Kaiserbrief*, jusqu'au XIIe siècle[18]. Il est remarquable que l'étude « archéologique » des lettres diplomatiques se soit développée de façon si heureuse, faisant appel à la codicologie et à la paléographie[19]. Néanmoins, le recours aux documents étrangers, décrivant en totalité ou en partie ces originaux, a fourni également quantité d'informations[20].

La chancellerie impériale ayant focalisé l'attention des spécialistes, on a fini par pénétrer dans le bureau même (je devrais dire « les bureaux ») de la chancellerie, de sa formation, de ses préposés et intermédiaires entre les grands de ce monde qu'étaient les traducteurs et les interprètes[21].

14. Voir N. OIKONOMIDÈS, La chancellerie impériale de Byzance du 13e au 15e siècle, *RÉB* 43, 1985, p. 167-195 (p. 176-177).
15. Voir H. HUNGER, *Prooimion. Elemente der byzantinischen Kaiseridee in den Arengen der Urkunden*, Vienne 1964 (Wiener Byzantinistiche Studien 1).
16. Voir à titre d'exemple pour les sources latines, O. KRESTEN, Zur Rekonstruktion der Protokolle kaiserlich-byzantinischer Auslandsschreiben des 12. Jahrhunderts aus lateinischen Quellen, *Polypleuros Nous. Miscellanea für Peter Schreiner zu seinem 60. Geburtstag*, éd. C. SCHOLZ, G. MAKRIS, Munich-Leipzig 2000, p. 125-163.
17. Sur le faux célèbre que constitue la lettre d'Alexis Ier à Robert de Flandres, voir P. SCHREINER, Der Brief des Alexios I. Komnenos an den Grafen Robert von Flandern und das Problem gefälschter byzantinischer Kaiserschreiben in den westlischen Quellen, *Documenti medievali graeci e latini. Studi comparativi. Atti del seminario di Erice (23-29 ottobre 1995)*, éd. G. DE GREGORIO, O. KRESTEN, Spolète 1998 (Incontri di Studio 1), p. 111-140.
18. F. DÖLGER, Zur Form des Auslandsschreibens der byzantinischen Kaiserkanzlei, *ZRVI* 8/1, 1963 (= *Mélanges G. Ostrogorsky*, I, Belgrade 1963), p. 83-90.
19. N. OIKONOMIDÈS, Le support matériel des documents byzantins, dans *La paléographie grecque et byzantine (Paris 21-25 octobre 1974)*, Paris 1977 (Colloques Internationaux du Centre National de la Recherche Scientifique 559), p. 385-416 (en part. p. 389, 400-414) ; H. HUNGER, Schriftästhetik in den drei originalen kaiserlichen Auslandsschreiben der Komnenenzeit, *RHM* 40, 1998, p. 187-196.
20. Voir en particulier O. KRESTEN, Zur Chrysographie in den Auslandsschreiben der byzantinischen Kaiser, *RHM* 40, 1998, p. 139-186 ; ID., *Correctiunculae* zu Auslandsschreiben byzantinischer Kaiser des 15. Jahrhunderts, *RHM* 41, 1999, p. 267-310.
21. Le « grand interprète » a particulièrement attiré l'attention, cf. : R. GUILLAND, Études sur l'histoire administrative de l'Empire byzantin. Titres et offices du Bas-Empire byzantin. Le Grand Interprète, ὁ μέγας διερμηνευτής, *EEBS* 36, 1968, p. 17-26 ; O. KRESTEN, W. SEIBT, Theophylaktos Exubitos (kein « italienischer Rebell des späten 10. Jh. », sondern μέγας διερμηνευτής unter Manuel I. Komnenos) und seine Siegel, *JÖB* 52, 2002, p. 231-241. Sur les interprètes aux XIIIe-XIVe siècles, voir MALAMUT, De 1299 à 1451, p. 95-103 (avec la bibliographie afférente).

Au-delà, en effet, de l'intérêt de reconstituer le plus fidèlement possible le contenu et la forme des actes impériaux, l'importance de l'aspect idéologique que représente la lettre diplomatique n'a cessé d'être soulignée depuis Franz Dölger[22], notamment en tant que signe fort envoyé à l'étranger, surtout à l'empereur d'Occident, avec lequel la querelle de la titulature s'est prolongée jusqu'au XII^e siècle[23]. La question s'est posée de savoir si la lettre diplomatique pouvait être considérée comme un élément statistique et si, par conséquent, le nombre de lettres envoyées à un souverain étranger correspondait à une orientation nouvelle de la politique étrangère de Byzance. C'est là qu'intervient le problème crucial de la conservation non seulement des originaux ou des copies diplomatiques, mais également de leur mémoire (contenu intégral, extrait ou simple allusion) dans l'ensemble des sources médiévales[24].

Finalement, l'édition critique des lettres diplomatiques, qu'il s'agisse d'originaux, de copies ou d'extraits dans des sources littéraires, a trouvé ses propres critères, en se détachant en partie des principes de l'édition diplomatique adoptés pour les archives monastiques, pour se conformer davantage aux usages de la chancellerie[25].

La chancellerie patriarcale, qui avait des règles tout aussi complexes que la chancellerie impériale, mais dont les critères étaient complètement distincts, a également fait, certes de façon plus limitée jusqu'à aujourd'hui, l'objet d'études concernant la terminologie diplomatique, la langue et la rhétorique[26], l'adresse et l'utilisation du sceau[27] dans les actes envoyés à des souverains ou à des autorités religieuses à l'étranger.

22. F. DÖLGER, Die Kaiserurkunde der Byzantiner als Ausdruck ihrer politischen Anschauungen, *Historische Zeitschrift* 159, 1938-1939. p. 229-250 (= *Byzanz und die europäische Staatenwelt. Ausgewählte Vorträge und Aufsätze*, Ettal 1953, p. 9-33).
23. O. KRESTEN, Der « Anredestreit » zwischen Manuel I. Komnenos und Friedrich I. Barbarossa nach der Schlacht von Myriokephalon, *RHM* 34/35, 1992/1993, p. 65-110.
24. Pour l'importance, en particulier, du témoignage de la littérature byzantine, cf. O. KRESTEN, Die Auslandsschreiben der byzantinischen Kaiser der Komnenenzeit: Die literarische Überlieferung bei Anna Komnene und Ioannes Kinnamos. Mit einem Exkurs : Zur Chronologie der Auslandsschreiben Dölger-Wirth, Reg. 1068, 1077, 1080 und 1114, *RHM* 39, 1996, p. 21-59.
25. O. KRESTEN, A. MÜLLER, Die Auslandsschreiben der byzantinischen Kaiser des 11. und 12. Jahrhunderts : Specimen einer kritischen Ausgabe, *BZ* 86/87, 1993/1994, p. 402-429. Pour les usages de la chancellerie, voir OIKONOMIDÈS, La chancellerie (cité *supra* n. 14), p. 174-193.
26. Dans les documents patriarcaux en général, voir O. MAZAL, *Die Prooimien der byzantinischen Patriarchenurkunden*, Vienne 1974 (Byzantina Vindobonensia 7) ; dans les lettres envoyées à l'étranger, voir H. HUNGER, Stil und Sprache des Patriarchatsregisters, *Studien zum Patriarchatsregister von Konstantinopel*, I, éd. H. HUNGER, Vienne 1981 (Sitzungsber. Österr. Akad. Wiss., phil.-hist. Kl. 383), p. 11-60.
27. Voir J. DARROUZÈS, *Ekthésis néa*. Manuel des pittakia du XIV^e siècle, *RÉB* 27, 1969, p. 1-127 (en part. p. 99-103) ; ID., Sur la nomenclature des actes patriarcaux au XIV^e siècle, *RÉSEE* 11, 1973, p. 241-250.

Cet aperçu, rapide et nécessairement tronqué, de la richesse des travaux de fond et des contributions dans un passé plus ou moins récent, donne néanmoins le cadre des communications qui sont ici publiées. Elles ont la particularité de ressortir à l'ensemble des champs d'études cités, si l'on met à part bien entendu l'instrument de travail que constituent désormais les *Regestes*.

J'évoquerai les auteurs selon la thématique définie ci-dessus : la communication de Michael McCormick porte sur la lettre diplomatique en tant qu'objet et sur sa transmission ; Christian Gastgeber étudie la lettre diplomatique telle qu'elle est émise par la chancellerie impériale et ses bureaux d'interprètes ; Martin Hinterberger se penche, quant à lui, sur les porteurs des lettres, la nature et la langue des documents émis par la chancellerie patriarcale. Peter Schreiner procède au dénombrement des lettres envoyées en Occident pendant toute la durée de l'Empire, en distinguant les lettres authentiques des faux. Deux communications traitent de l'aspect idéologique, celle de Luca Pieralli, avec l'étude des *intitulationes* des protocoles et de la rhétorique des préambules, et celle de Jonathan Shepard, avec l'analyse des usages divers de l'histoire dans la diplomatie byzantine et de leurs objectifs.

Si ces communications ont ainsi illustré les nombreuses facettes de la lettre diplomatique, elles ont, de plus, l'intérêt de s'ancrer dans une réalité historique unique. Ainsi, au-delà même de la spécificité du point de vue de l'auteur, chaque étude nous en apprend davantage sur les relations de l'Empire à une époque précise avec telle ou telle puissance étrangère, ce que l'auteur d'ailleurs met en relief. À côté des exposés sur la longue période de Peter Schreiner et John Shepard, nous trouvons les communications de Christian Gastgeber et de Luca Pieralli qui portent sur deux siècles, englobant chacune une période caractéristique de l'Empire : celle de la pénétration des Occidentaux à Byzance et, pour ce qui nous concerne, des Latins au sein de la chancellerie (Christian Gastgeber), celle des négociations avec le pape pour l'union des Églises à une époque où l'Empire byzantin est encore puissant (Luca Pieralli). La communication de Michael McCormick, après avoir situé l'ensemble des correspondances diplomatiques entre Byzance et l'Occident jusqu'en l'an 1000, reprend l'étude de la plus ancienne lettre diplomatique originale émanant de l'Empire, le *Kaiserbrief*, dans une approche globale du contexte de l'ambassade byzantine de 827. Enfin, Martin Hinterberger se livre à une analyse extrêmement détaillée des relations diplomatiques de Byzance avec la Russie dans la seconde moitié du XIV[e] siècle, qui le mène au cœur des problèmes complexes de souveraineté des métropoles et des principautés russes.

Néanmoins, quels que soient les spécificités propres à chaque communication, le contexte politique et l'aire géographique précise, on remarque que très souvent les mêmes questions sont abordées, soit qu'elles constituent l'objet principal de l'exposé, soit qu'elles soient traitées en arrière-plan ou de façon complémentaire. Ainsi des thèmes semblables reviennent sous la plume des auteurs : l'insertion de la lettre diplomatique dans l'ensemble des communications écrites et orales avec les puissances étrangères ; la forme et l'évolution des protocoles, préambules et salutations ; la rédaction et la langue de la diplomatique ; les problèmes des interprètes, des traducteurs et des traductions ;

l'authenticité et la transmission des documents ; la tradition littéraire et les références bibliques. La pluralité des thèmes abordés par l'ensemble des participants correspond à la richesse du sujet d'étude que constitue la lettre diplomatique et dont témoigne au moins partiellement la présente publication.

Élisabeth Malamut
CNRS, Paris

Die lateinische Übersetzungsabteilung der byzantinischen Kaiserkanzlei unter den Komnenen und Angeloi

Neue Ergebnisse zur Arbeit in der byzantinischen Kaiserkanzlei

Christian GASTGEBER

Der Forschungsschwerpunkt „Byzantinische Diplomatik“ an der Kommission für Byzantinistik der Österreichischen Akademie der Wissenschaften brachte im Rahmen eines mehrjährigen Projektes zur Vorbereitung einer kritischen Ausgabe der im Original oder als Kopie überlieferten Dokumente der Kaiserkanzlei der Komnenen und Angeloi, die in den lateinischen Westen ergingen, sowie zu spezifischen (übersetzungstechnischen und diplomatischen) Untersuchungen der entsprechenden Dokumente eine Reihe von neuen Ergebnissen zum technischen Arbeitsvorgang in der Erstellung lateinischer Übersetzungen in der Kaiserkanzlei sowie zu den Übersetzern und Übersetzungen insgesamt, die hier zusammengefaßt präsentiert werden sollen[1].

DER ÜBERSETZER IN DER KAISERKANZLEI

Das Amt des Übersetzer ist freilich unter den Komnenen und Angeloi längst fester Bestandteil der Kanzlei[2], und zwar im Büro des λογοθέτης τοῦ δρόμου (so etwa bereits im Kletorologion des Philotheos von 899[3]). Neu tritt

1. Eine eigene Monographie zu den Übersetzern der Kaiserkanzlei unter den Komnenen und Angeloi ist in Vorbereitung; ebenso wird zur Zeit die Drucklegung für eine kritische Ausgabe sämtlicher Auslandsschreiben und Chrysobulle, die in den Westen ergingen, vorbereitet.
2. Vgl. hierzu L. BRÉHIER, *Les institutions de l'empire byzantin*, Paris 1949, 1970, S. 245-246; V. LAURENT, *Le corpus des sceaux de l'empire byzantin*. T. II, *L'administration centrale*, Paris 1981, S. 230; A. KAZHDAN, Interpreter, *ODB* 2, New York-London 1991, S. 1004. Für die byzantinische Zeit noch immer heranzuziehen: R. GUILLAND, Études sur l'histoire administrative de l'Empire byzantin. Titres et offices du Bas-Empire byzantin. Le grand interprète, ὁ μέγας διερμηνευτής, *EEBS* 36, 1986, S. 17-26; eine gründliche, auf ausführlicher Auswertung der Quellen basierende Studie zu den Dolmetschern in der Antike (und Spätantike) wurde erst kürzlich publiziert (mit einer Auflistung von 174 namentlich bekannten oder anonymen Dolmetschern aus allen faßbaren Bereichen): Cl. WIOTTE-FRANZ, *Hermeneus und Interpres. Zum Dolmetscherwesen in der Antike*, Saarbrücken 2001 (Saarbrücker Studien zur Archäologie und Alten Geschichte 16).
3. *De cer.* II, 52 (I. I. REISKE, *Constantini Porphyrogeniti imperatoris de cerimoniis aulae byzantinae libri duo*, Vol. 1, Bonn 1829 [CSHB], S. 718, Z. 12-15): Unter den εἴδη ἀξιωμά-

im 12. Jahrhundert nur der „Oberdolmetscher" auf, der μέγας διερμηνευτής, der zum ersten Mal für das Jahr 1160 bei einer Gesandtschaft Kaiser Manuels I. Komnenos an König Balduin III. von Jerusalem zur Brautwerbung bezeugt ist[4]. Aufgrund eines Siegels, auf das Nikolaos Oikonomides aufmerksam gemacht und das von Werner Seibt in den besagten Zeitraum um 1160 datiert (und um weitere Belege ergänzt) wurde, und des Quellenberichtes bei Kinnamos sowie Wilhelm von Tyrus ist dieser erste μέγας διερμηνευτής als Theophylaktos Exubitos sicher belegt[5]. Rund dreißig Jahre später wird das Amt des μέγας διερμηνευτής wieder in einem Chrysobull für Venedig (1198)[6], diesmal ohne Namensnennung, erwähnt. In einem Abschnitt dieser Urkunde über gerichtliche Auseinandersetzungen zwischen Griechen und Venezianern werden der Reihe nach die verantwortlichen Beamte bei einer entsprechenden venezianischen Delegation nach Konstantinopel aufgezählt: Wenn ein Gesandter und die ihm unterstehenden Richter vom Dogen nach Konstantinopel entsandt werden, muß der Gesandte zuerst dem λογοθέτης τοῦ δρόμου vorgeführt werden; wenn dieser außerhalb der Stadt ist, zum μέγας λογαριαστής; von ihm soll er durch den μέγας διερμηνευτής zur Kirche der Venezianer geführt werden; ist der μέγας διερμηνευτής nicht zugegen, dann durch einen anderen Übersetzer des kaiserlichen Hofes, einen Sekretär (γραμματικός) oder einen Beamten aus dem Sekrekton des μέγας λογαριαστής, falls ein Grammatikos nicht anwesend ist[7].

των, die dem λογοθέτης τοῦ δρόμου unterstellt sind, werden an vierter Stelle (nach den πρωτονοτάριοι τοῦ δρόμου, den χαρτουλάριου τοῦ δρόμου und den ἐπισκεπτῆται) die ἑρμηνευταί angeführt (insgesamt sind es sieben Ämter; J. B. Bury, *The Imperial Administrative System in the Ninth Century with a Revised Text of the Kletorologion of Philotheos*, New York 1911, S. 140; N. Oikonomidès, *Les listes de préséance byzantines des IXe et Xe siècles*, Paris 1972, S. 117, Z. 10-18).

4. F. Dölger, P. Wirth, *Regesten der Kaiserurkunden des oströmischen Reiches von 565-1453*, München 1995 (Corpus der griechischen Urkunden des Mittelalters und der neueren Zeit, Reihe A: Regesten, Abt. I), Reg. 1436; Wilhelm von Tyrus, *Chronicon* XVIII, 30 (*Guillaume de Tyr*, Édition critique par R. B. C. Huygens, Identification de sources historiques et détermination des dates par H. E. Mayer et G. Rösch, Turnhout 1986 [Corpus Christianorum, Continuatio Mediaevalis 63-63A], 2, S. 855, Z. 27-28): *maximus palatinorum interpretum Triphilus* (vgl. zur Verballhornung des Namens O. Kresten, W. Seibt, Theophylaktos Exubitos (kein „italienischer Rebell des späten 10. Jahrhunderts", sondern μέγας διερμηνευτής unter Manuel I. Komnenos) und seine Siegel, *JÖB* 52, 2002, S. 231-241, bes. Anm. 32); Kinnamos, *Hist.* V 4 (*Ioannis Cinnami Epitome rerum ab Ioanne et Alexio Comnenis gestarum*, ad fidem codicis Vaticani recensuit A. Meineke, Bonn 1836 [CSHB 13], S. 208, Z. 21-S. 209, Z. 1) erwähnt den Θεοφύλακτος Ἐξούβιτος zu der Gesandtschaft ohne Hinweis auf seine Dolmetschertätigkeit.

5. Kresten - Seibt, Theophylaktos Exubitos (s. Anm. 4).

6. Dölger - Wirth, *Regesten* (s. Anm. 4), Reg. 1647.

7. Ediert bei M. Pozza, G. Ravegnani, *I trattati con Bisanzio 992-1198*, Venezia 1993 (Pacta Veneta 4), S. 133-134: ... *per qualecumque tempus a nobilissimo et imperio meo fidelissimo protosevasto et duce Venetie ad magnam urbem mittetur legatus et qui sub eo iudices, statim post in magnam urbem eorum introitum ostendi debeant ei, qui tunc erit vie cancellarius, aut, si ipse tunc cancellarius tunc in Constantinopoli non fuerit, ei, qui tunc erit magnus logariasta; et ab eo debeat mitti ad ecclesiam Veneticorum per magnum interpretem vel, si ipse non fuerit, per aliquem curie aliorum interpretum et per unum eorum,*

Die bereits erwähnten Siegel des μέγας διερμηνευτής bezeugen auch sehr deutlich, daß der Inhaber dieses Amtes eine eigene Tracht hatte. So ist auf diesen Siegeln der Besitzer mit einer „Krone“ und einer „more elaborate dress“ dargestellt[8].

Bestimmung der nationalen Zugehörigkeit

Die Bestimmung der Nationalität der Übersetzer ist nicht immer problemlos. Einige Richtlinien wurden erarbeitet, die bei der Einordnung eines Übersetzers eine Orientierungshilfe geben können: Prinzipiell ist zunächst der sprachliche Gesamteindruck grundlegend; dabei bleibt zu klären, ob sich der Übersetzer eines durchschnittlichen Wortschatzes oder gar einiger seltener Worte bedient, die eine literarische Kenntnis voraussetzen. Holprige, mitunter nicht eindeutig verständliche Stellen lassen sich oft als wörtliche (oder auch nicht recht verstandene) Stellen des Griechischen erklären, die ein Übersetzer auf Biegen und Brechen ins Lateinische übertragen wollte.

Weiters ist für die Beurteilung des Übersetzers und seiner nationalen Zugehörigkeitsbestimmung noch der Einsatz von Gräzismen entscheidend. Das beinhaltet ebenso die Bemühung, nur ja jede griechische Partikel im Lateinischen wiederzugeben, für griechische Composita entsprechende Wortbildungen im Lateinischen zu suchen oder zu schaffen, und die Übernahme griechischer Konstruktionen in die lateinische Übersetzung[9]. In diese Kategorie gehören auch die lexikalischen Gräzismen, die man bei griechischen Übersetzern gerne findet[10].

qui cancellarie scriptis deserviunt, aut per unum secreticorum magni logariaste, si talis gramaticus tunc presens non fuerit.

8. Abbildung bei Kresten - Seibt, Theophylaktos Exubitos, Tafel; vgl. dort auch (Anm. 37) den Hinweis auf die besondere Tracht bei PsKodinos, *De off.* 2 (J. Verpeaux, *Pseudo-Kodinos. Traité des offices. Introduction, texte et traduction*, Paris 1966, S. 153, Z. 5-13).

9. Um eines von vielen Beispielen herauszugreifen: Der (wohl) griechische Übersetzer von 1199, der in der Patriarchatskanzlei das Schreiben des Patriachen Ioannes X. Kamateros von Konstantinopel an Papst Innocenz III. übersetzt („ausgeborgt“ aus der Kaiserkanzlei; vgl. auch Anm. 16), hält sich zum Teil kompromißlos an die Vorlage: καὶ τί γὰρ ἄλλο περὶ πλείστου θείη τις ἂν ἢ τὴν παραδοθεῖσαν ἡμῖν [...] παράδοσιν wird wiedergegeben mit *et quid enim de pluribus faciet quis quam nobis traditam* [...] *traditionem* (vgl. dazu Ch. Gastgeber, Sprachliche und übersetzungstechnische Beobachtungen zu dem in den Kanzleiregistern Papst Innocenz' III. überlieferten Schreiben des Patriarchen Ioannes X. Kamateros von Konstantinopel: I Einführung, Besonderheiten der Übersetzung, Bibelzitate, Edition, *RHM* 38, 1996, S. 96).

10. Vgl. als signifikantes Beispiel die Verwendung der (teilweise unvermeidbaren) Graeca in der Geschenkliste des Auslandsschreibens Kaiser Ioannes' II. Komnenos an Papst Innocenz II. von Juni 1139 (Dölger - Wirth, *Regesten*, Reg. 1320a): *missa sunt sanctitati tuę examita megalogramma* (für ἑξάμιτα μεγαλόγραμμα) *magna duodecim, communia magna examita* (für κοινὰ ἑξάμιτα μεγάλα) *duodecim, kataspictura communia* (für κατασφίκτουρα κοινά) *XXIIII, esophoria communia* (für ἐσωφόρια κοινά) *magna IIIIor,*

Ein guter Übersetzer versteht es etwa auch, die große Variationsvielfalt der Composita im Griechischen ebenso im Lateinischen – trotz aller sprachlichen Einschränkungen – adäquat wiederzugeben (ohne dabei durch Präfixe neue Hapax legomena zu schaffen)[11]; auch unter den kopulativen Konjunktionen und Partikeln wird ein guter Übersetzer variieren[12]. Deutlich wird der Umgang des Übersetzers mit der Sprache in der jeweiligen Beachtung der Semiotik, etwa ob er ein Verb in der richtigen Nuance mit einem Substantiv verbindet oder ob die Nuance der griechischen Vorlage korrekt im Lateinischen wiedergegeben wird[13]. Als wichtiges Kriterium für die Zuschreibung einer Übersetzung an einen Lateiner oder Griechen hat sich auch der Umgang mit Bibelzitaten erwiesen: Hierbei gilt es zu beachten, ob der Übersetzer (bei alttestamentlichen Zitaten) im Lateinischen die Septuaginta-Version wortwörtlich übernimmt oder ob er auf die Vulgata-Version (mit allen möglichen lokalen Differenzen) zurückgreift[14]. In letzterem Fall kann mit großer Sicherheit ein Lateiner als Übersetzer angenommen werden, der die ihm vertraute Bibel-Version „automatisch“ einbringt.

tessarakonta (für τεσσαρακοντάσημα[1]) *duo, unum oxy* (für ὀξύ) *et alterum* κοινόν *et dirrodina tessara* (für διρρόδινα τέσσαρα) (O. KRESTEN, A. E. MÜLLER, Die Auslandsschreiben der byzantinsichen Kaiser des 11. und 12. Jahrhunderts: Specimen einer kritischen Ausgabe, *BZ* 86-87, 1993-1994, S. 425, Z. 55-60; S. 427, Z. 91-93).

11. Vgl. etwa als negatives Beispiel den in Anm. 10 genannten Übersetzer der Kaiserkanzlei; er gibt etwa ἐπάξιος mit *praedignus* oder ἐπουράνιος mit *supercelestis* wieder (ediert bei KRESTEN - MÜLLER, Specimen [s. Anm. 10], S. 425, Z. 7, 15; S. 426, Z. 66, 71-72).

12. Um nur ein Beispiel eines lateinischer Übersetzer aus den späten achtziger und frühen neunziger Jahren in der Kaiserkanzlei herauszunehmen: Er übersetzt καί sogar mit *necnon et*.

13. Zur Illustration sei das Chrysobull Kaiser Manuels I. Komnenos für die Venezianer von Oktober 1147 (DÖLGER - WIRTH, *Regesten*, Reg. 1365) zitiert; dieses Chrysobull ist in doppelter Überlieferung im *Liber Pactorum* (dementsprechend nur in lateinischer Übersetzung) tradiert: in einer Übersetzung (der Kaiserkanzlei) von 1147 und in einer späteren Übersetzung (wiederum in der Kaiserkanzlei) von 1187 (es wurde noch einmal in das Chrysobull Kaiser Isaakios' II. Angelos für die Venezianer von Februar 1187 inseriert [*Ibid.*, Reg. 1576], das die Privilegien Manuels bestätigt, und dabei neu übersetzt). Während für die Version von 1147 höchstwahrscheinlich ein griechischer διερμηνευτής verantwortlich zeichnet, stammt die Übersetzung von 1187 von einem zu dieser Zeit mehrfach bezeugten lateinischen Übersetzer. Dieser Lateiner hatte wohl die Vorlage seines Kollegen vor sich, als er seine Übersetzung anfertigte, ist aber ständig bemüht, stilistisch und sprachlich zu korrigieren. Ein (willkürlich gewähltes) Beispiel aus dem Beginn illustriert diese Aemulatio recht deutlich, zeigt aber auch, wo der Lateiner es für notwendig erachtete, stilistische Korrekturen anzubringen (POZZA - RAVEGNANI, *Trattati* [s. Anm. 7], S. 60-61):
(Version von 1147) *et adversariorum assultibus opposuit fortitudinem* – (Version von 1187) *et hostium insultibus fortissima opposuit*
(Version von 1147) *verum etiam auri cumulum gravem propter hoc deponere non renuit* – (Version von 1187) *set et auri pondus grave huius gratia expendere* [...] *non renuit.*

14. Vgl. zu diesem Thema O. KRESTEN, Diplomatische und historische Beobachtungen zu den in den Kanzleiregistern Papst Innocenz' III. überlieferten Auslandsschreiben byzantinischer Kaiser, *RHM* 37, 1995, S. 49-50; GASTGEBER, Beobachtungen I (s. Anm. 9), S. 115-117; ID., Sprachliche und übersetzungstechnische Beobachtungen zu dem in den Kanzleiregistern Papst Innocenz' III. überlieferten Schreiben des Patriarchen Ioannes X. Kamateros von Konstantinopel: II Wortuntersuchungen mit sieben Appendices, *RHM* 39, 1997, S. 145-147.

Ein einigermaßen abgerundetes Bild hat dabei nicht nur auf einen Teilaspekt zu achten, etwa die (der Septuaginta entsprechende) Wiedergabe alttestamentlichen Vokabulars (das kann einem Übersetzer auch aus einem Glossar bekannt sein[15]), sofern es sich nicht wirklich um „längere" Zitate handelt[16], sondern auf die Entsprechung möglichst mehrerer Kriterien. Denn auch einem Lateiner kann einmal ein Gräzismus unterlaufen[17], oder er wählt einmal eine weniger geglückte Übersetzung. Hierbei läßt sich noch ein weiteres Kriterium heranziehen, das ganz deutlich für einen Lateiner spricht: Wenn die lateinischen Cursus-Gesetze am Ende von Kola weitgehend einbehalten werden – eventuell sogar mit bewußter Umstellung von Worten für einen besseren Kolonausklang –, dann spricht dies gewiß für einen lateinischen Übersetzer[18].

Wegen der Kürze einiger Auslandsschreiben läßt sich allerdings nicht immer eine definitive Aussagen machen, und oft steht man vor dem Problem, ob man einen guten griechischen oder einen schlechten lateinischen Übersetzer

15. Vgl. etwa die Kritik an der Zuschreibung einiger Übersetzungen der Kaiserkanzlei aus der Zeit 1139-1147 an Moses von Bergamo (in direkter oder indirekter Mitarbeit): ID., Das Schreiben Ioannes' II. Komnenos an König Konrad III. in der Überlieferung bei Otto von Freising, *ΠΟΛΥΠΛΕΥΡΟΣ ΝΟΥΣ, Miscellanea für Peter Schreiner zu seinem 60. Geburtstag*, hrsg. von C. SCHOLZ und G. MAKRIS, München-Leipzig 2000 (Byzantinisches Archiv 19), S. 34, Anm. 114.
16. Vgl. etwa das anschauliche Beispiel in dem Schreiben Kaiser Alexios' III. Angelos an Papst Innocenz III. von Februar 1199 (DÖLGER - WIRTH, *Regesten*, Reg. 1648), in dem eine lange Passage *tale quale* in das Lateinische übertragen wird (KRESTEN, Beobachtungen [s. Anm. 14], S. 49-50). Der Übersetzer dürfte mit ziemlicher Sicherheit ein Grieche sein, der auch für die Übersetzung des Schreibens des Patriarchen Ioannes X. Kamateros von Konstantinopel an Papst Innocenz III. von Februar 1199 verantwortlich war (V. GRUMEL, J. DARROUZÈS, *Les regestes des actes du patriarcat de Constantinople*. Vol. I, *Les actes des patriarches*. Fasc. II et III, *Les regestes de 715 à 1206*, Paris 1989, Reg. 1194); vgl. dazu GASTGEBER, Beobachtungen II (s. Anm. 14), S. 118-144.
17. Vgl. etwa den in Anm. 13 genannten Lateiner, in Anlehnung an seine Vorlage (bzw. an die Vorgängerübersetzung); in dem Chrysobull für Venedig von Oktober 1147 (DÖLGER - WIRTH, *Regesten*, Reg. 1365) wird eine Passage (von dem wohl griechischen Übersetzer) mit folgenden Worten wiedergegeben: *ergo et dominabuntur donatorum sibi immobilium* (POZZA - RAVEGNANI, *Trattati*, S. 43, Z. 18-19; der Text ist seinerseits wieder ein Insert einer Urkunde Kaiser Alexios' I. Komnenos von Mai 1082 [DÖLGER - WIRTH, *Regesten*, Reg. 1081] in dem besagten Chrysobull, jedoch 1147 neu übersetzt und so überliefert); 40 Jahre später inseriert Isaakios II. Angelos die Urkunde von 1147 in sein neues Chrysobull für Venedig von Februar 1187 (*Ibid.*, Reg. 1576); die (wiederum neu angefertigte) Übersetzung stammt von dem genannten Lateiner (der jedoch die Version von 1147 immer wieder herangezogen hat): *eapropter dominabuntur collatorum immobilium*. Der Genitivus partitivus, wie er im Griechischen gefordert wird, ist beibehalten worden.
18. So etwa im Fall des oben, Anm. 13, erwähnten Lateiners der für mehrere Chrysobulle verantwortlich zeichnet. Um nur einige Beispiele aus dem im Original überlieferten Chrysobull Isaakios' II. Angelos für Pisa von Februar 1192 (*Ibid.*, Reg. 1607) zu nennen: ἀρχῇ ἐπεισέφρησε (F. MIKLOSICH, J. MÜLLER, *Acta et diplomata graeca medii aevi sacra et profana*, Vol. III, Wien 1865, S. 3, Z. 2): *invasit imperium* (Cursus tardus, bewußte Umstellung; Z. 359 des Originals) – τῆς χώρας τῆς Πίσσης (a. O. 3, Z. 4): *Romanorum imperium* (Cursus tardus, Umstellung im Kolon; Z. 360) – ἐγεγόνει τῷ πράγματι (a. O. 3, Z. 7): *rei fuissent* (Cursus planus, bewußte Umstellung; Z. 361) – εὐνούστατοι γεγόνασι (a. O., 3, Z. 8): *inimici effecti fuissent* (Cursus planus; Z. 361-362) etc.

anzunehmen hat. Dennoch lassen sich einige sehr gute Übersetzungen eindeutig Lateinern zuordnen. So ist in den späten achtziger und frühen neunziger Jahren des 12. Jahrhunderts ein (sicher) lateinischer Übersetzer in der Kaiserkanzlei tätig, der u. a. auch die unpersönliche kaiserliche Selbstbezeichnung ἡ βασιλεία μου immer mit Wendungen der Art *serenitas*, *tranquillitas*, *celsitudo* oder ähnlichen abstrakten Substantiva stets in Verbindung mit dem Possessivpronomen der 1. Person Plural *noster* überträgt, womit er sich an dem zu dieser Zeit in der westlichen Kaiserkanzlei üblichen Gebrauch der unpersönlichen Selbstbezeichnungsformel hält[19].

In den im Original oder in sekundärere Tradition überlieferten Urkunden selbst werden zweimal Übersetzer für das 12. Jahrhundert namentlich genannt:

1192: Gerardus Alamanopulos, ein Sprößling eines Deutschen, vielleicht eines Teilnehmers eines Kreuzzuges, der sich in Konstantinopel niedergelassen hat[20].

1194: Iacobus; dieser Übersetzer wird mehrmals im Zusammenhang mit pisanischen Dokumenten genannt und ist wohl pisanischer Herkunft[21].

Sehr wahrscheinlich ist weiters noch die Mitarbeit an überlieferten Dokumenten durch die (in den Urkunden selbst nicht genannten, in sekundären Quellen bezeugten) Dolmetscher: Gi(l)bertus (1170)[22] und Leo Tuscus (1176)[23].

Zwar sind noch einige Namen überliefert, die in der Kaiserkanzlei als lateinische Übersetzer wirkten (Cerbanus Cerbani [ca. 1114-1124][24], Moses von Bergamo [† nach 1156/57][25], Isaakios Aaron [um 1167][26], Magister

19. *En passant*: Ein weiteres Indiz für den Einsatz von Lateinern zu dieser Zeit, wie auch die Schrift des lateinischen Teils in den Originalen bestätigt; vgl. dazu unten, S. 119-120.
20. Erwähnt in dem Auslandsschreiben Kaiser Isaakios' II. Angelos an die Genuesen von April 1192 (DÖLGER - WIRTH, *Regesten*, Reg. 1610; MIKLOSICH - MÜLLER, *Acta* [s. Anm. 18], S. 24, Z. 24-25).
21. Er wird in dem Auslandsschreiben Kaiser Isaakios' II. Angelos an die Pisaner von September 1194 erwähnt (DÖLGER - WIRTH, *Regesten*, Reg. 1618; vgl. seine Erwähnung auch bei G. MÜLLER, *Documenti sulle relazioni delle città Toscane coll' oriente cristiano e coi Turchi fino all' anno MDXXXI*, Florenz 1879, S. 69, 2. Sp., Z. 7-8 [1197]; S. 77, 1. Sp., 6. Z. v. u. [1199] und S. 78, 1. Sp., 9. Z. v. u.).
22. Er wird in den *Annales Ianuenses* (Abschnitt des Obertus Cancellarius) zum Jahr 1170 erwähnt. Vgl. dazu ausführlicher in der in Anm. 1 angekündigten Monographie.
23. Die grundlegende Studie zu ihm stammt von A. DONDAINE, Hugues Étherien et Léon Toscan, *Archives d'histoire doctrinale et littéraire du Moyen Âge* 27, 1952, S. 67-134. Er wird in (lateinischen) Quellen ganz konkret als kaiserlicher Übersetzer angesprochen; im Titel seiner Übersetzung des Oneirokritikon des Achmet wird er etwa als *imperatoriarum epistularum interpres* apostrophiert (vgl. Ch. H. HASKIN, Leo Tuscus, *BZ* 24, 1923/1924, S. 45).
24. Vgl. zuletzt Ch. M. BRAND, An Imperial Translator at the Comnenian Court, *BSl.* 59, 1998, S. 217-221.
25. Vgl. zuletzt F. PONTANI, Mosè del Brolo e la sua lettera da Constantinopoli, *Aevum* 72, 1998, S. 143-175 (mit kritischer Stellungnahme bei GASTGEBER, Otto von Freising [s. Anm. 15], S. 32-36).
26. Erwähnt bei Niketas Choniates, *Manuel Komnenos* 4 (I. A. VAN DIETEN, *Nicetae Choniatae Historia. Pars prior*, Berlin-New York 1975 [CFHB 11/1], S. 144, Z. 84-89; Choniates schildert auch sein hinterlistiges Verhalten: S. 146, Z. 52-S. 147, Z. 66).

Rudegerus [um 1179][27]), doch sind sie nicht sicher für ein bestimmtes Dokument in der immer wieder zu beklagenden spärlichen Überlieferung verantwortlich zu machen. Hinzu kommt noch ein bekannter arabischer Übersetzer (Konstantios, um 1189), der offensichtlich für die arabische Übersetzung des Schreibens Kaiser Isaakios' III. Angelos an den Sultan Salaḥaddīn von Dezember 1189[28] herangezogen wurde[29].

Die Untersuchung sämtlicher Texte in lateinischer Übersetzung aus der byzantinischen Kaiserkanzlei für das 12. Jahrhundert zeigt auf jeden Fall, daß ab Manuel I. Komnenos Lateiner in der lateinischen Abteilung vermehrt wirksam waren; als ein bedeutender Vertreter ist hier gewiß der namentlich faßbare Leo Tuscus anzusehen, der auch in seinen literarischen Übersetzungen als *imperatoriarum epistularum interpres* bezeichnet wird[30]. Vermehrt treten die Lateiner dann unter Kaiser Isaakios II. Komnenos auf; unter Kaiser Alexios III. Angelos dürften wieder Griechen für die vier erhaltenen (in Konstantinopel angefertigten) Übersetzungen verantwortlich gewesen sein[31].

Die Anzahl der Übersetzer

Die Frage, wie viele Übersetzer in der Kaiserkanzlei etwa zugleich beschäftigt waren, wird auch dadurch erschwert, daß nicht sicher ist, welche und wie viele Abteilungen es nun gegeben hat: Eine lateinische Abteilung ist für das 12. Jahrhundert mit Sicherheit anzunehmen, eine arabische wohl auch; eine armenische Abteilung dürfte es hingegen nicht gegeben haben, sondern für armenische Übersetzungen hat man sich etwa um 1169/1170 des Abtes bzw. eines Geistlichen des armenischen Klosters in Philippupolis bedient[32].

27. Erwähnt in einem Brief Hugos von Hohenau an Hugo Etherianus in Konstantinopel (vor 1179), ediert bei Dondaine, Hugues Étherien (s. Anm. 23), S. 129, Z. 34-35 (*imperialis lingue in nostram et literarum interpretem*).
28. Dölger - Wirth, *Regesten*, Reg. 1601.
29. Der Text der Urkunde ist überliefert in der Biographie des Sultans Salāhaddīn durch Bahā'ddīn b. Šaddād (*RHC Or.*, 3, Paris 1884, S. 173, 175; vgl. dazu in neuer Übersetzung: D. S. Richards, *The Rare and Excellent History of Saladin or al-Nawādir al-Sulṭāniyya wa'l-Maḥāsin al-Yūsufiyya by Bahā' al-Dīn Ibn Shaddād*, Aldershot 2001 [Crusade Texts in Translation 7], S. 121-122); der Name des Übersetzers wird überliefert in der Chronik des Magnus von Reichersberg zum Jahr 1189 (MGH, Scriptores XVII, Hannover 1861, S. 511, Z. 53-S. 512, Z. 4).
30. Vgl. oben, Anm. 23.
31. Dölger - Wirth, *Regesten*, Reg. 1647, 1648, 1649 und ein πρακτικόν von Oktober 1201 (vgl. Reg. 1661a); vgl. zu Reg. 1648 Gastgeber, Beobachtungen II, S. 118-144, zur Besonderheit von Reg. 1667 vgl. Kresten, Beobachtungen, S. 41-79; zu der bei Reg. 1660 fälschlich angegebenen lateinischen Übersetzung eines Geleitschreibens s. Id., Der Geleitbrief – Ein wenig beachteter Typus der byzantinischen Kaiserurkunde. Mit einem Exkurs: Zur Verwendung des Terminus Sigillion in der byzantinischen Kaiserkanzlei, *RHM* 38, 1996, S. 54.
32. Vgl. Dölger - Wirth, *Regesten*, Reg. 1489, 1505, 1506.

Freilich deutet die Schaffung des Amtes des μέγας διερμηνευτής bereits darauf hin, daß man zur Organisation der Übersetzungsabteilung eines eigenen Beamten bedurfte. Die Stelle über die verantwortlichen byzantinischen Beamten bei einem Empfang einer venezianischen Gesandtschaft in dem oben genannten Chrysobull für Venedig von 1198 erwähnt ja auch konkret den *magnus interpres* und *alii interpretes*[33]. Schließlich gehörten die Übersetzer ja auch zum fixen Bestandteil jeder Auslandsgesandtschaft, mag man auch nicht immer auf Dolmetscher der eigenen Kanzlei zurückgegriffen haben, sondern auf (lateinische) Vertrauensleute.

Im Zeremonienbuch ist im Zusammenhang mit dem Empfang von ausländischen Gesandtschaften in Kapitel 15. des zweiten Buches das genaue Zeremoniell beschrieben. Dabei ist allerdings nur von einem ἑρμηνευτής die Rede[34]; Anna Komnene berichtet hingegen zum Jahr 1096/97 im Zusammenhang mit Verhandlungen eines Kreuzfahrerbarons von τινες τῆς λατινικῆς διαλέκτου εἰδήμονης[35], ohne daß explizit ein Hinweis auf Dolmetscher der Kaiserkanzlei gegeben ist. Aufgrund des Fehlens einer größeren Anzahl von Übersetzungen aus einem engeren Zeitraum kann auch die Untersuchung zu den Übersetzern hinsichtlich einer erschließbaren synchronen Anzahl kein wirklich ergänzendes Bild zu den Quellenberichten liefern[36]; für den Zeitraum 1169/1170 können sicher zwei Übersetzer angesetzt werden (einer davon sehr wahrscheinlich der oben genannte Gi[l]bertus)[37], für die Zeit Isaakios' II. Angelos von 1187 bis Alexios III. Angelos 1201 sind immerhin 16 Übersetzungen erhalten, für die sechs unterschiedliche Übersetzer bestimmt werden konnten.

Die Arbeit des Übersetzers im Rahmen der Kaiserkanzlei

Über die Arbeit in der Kanzlei sind wir verständlicher Weise aus keiner Quelle informiert, allerdings können dazu aufgrund der Originale einige Aussagen gemacht werden.

Die Abfassung eines (griechischen) Schreibens wird zunächst vom Diktatgeber in Angriff genommen. Viele dieser Diktatgeber gehören zu den bedeutendsten Literaten und/oder Rhetoriklehrern ihrer Zeit. So ist uns etwa

33. Vgl. oben, Anm. 7.
34. *De cer.* II 15 (Reiske, *De cerimoniis* [s. Anm. 3], S. 568, Z. 11-17).
35. *Alexias* X 5, 9 (D. R. Reinsch, A. Kambylis, *Annae Comnenae Alexias*, Berlin-New York 2001 [CFHB 40/1], S. 298, Z. 69-70).
36. Die relativ zahlreich überlieferten Dokumente für den Zeitraum 1146/1147 (Dölger - Wirth, *Regesten*, Reg. 1348, 1349, 1351a, 1365) gehen sehr wahrscheinlich auf einen (griechischen) Übersetzer zurück.
37. Zu Gi(l)bertus s. Anm. 22; es handelt sich dabei um *Ibid.*, Reg. 1488, 1497 und um ein πρακτικόν von 10. April 1170; für eine ausführliche Beweisführung sei auf die in Anm.1 angekündigte Monographie verwiesen.

im Falle des Michael Psellos, um kurz in das 11. Jahrhundert zurückzugehen, eine doppelte Version eines Schreibens an Robert Guiscard im Auftrag des Kaisers Michael VII. Dukas von 1072 überliefert[38]. Für zwei Auslandsschreiben des Kaisers Ioannes II. Komnenos an Papst Innocenz II. von 1139 bzw. 1141 kamen Michael Italikos und Nikephoros Basilakes in die engere Wahl als Diktatgeber[39]; für die 90er Jahre des 12. Jahrhunderts ist gar ein ἐπὶ τοῦ κανικλείου und späterer λογοθέτης τοῦ δρόμου in der Kaiserkanzlei für das Diktat verantwortlich: Demetrios Tornikes[40].

Nachdem ein mehr oder weniger rhetorisch ausgefeiltes Schreiben oder eine Privilegienurkunde (oder auch ein πρακτικὸν παραδόσεως bzw. *practicum traditionis*[41]) angefertigt wurde, ging das Konzept (und wohl nicht gleich das mundierte Schreiben) in das Übersetzerbüro. Vielleicht zugleich wurde ein Schreiber der Kaiserkanzlei mit dem Mundieren des griechischen Schreibens betraut. Es ist hier nicht die Aufgabe auf die Entwicklung der griechischen Schrift in der Kaiserkanzlei der Komnenen und Angeloi einzugehen – dieser Thematik ist eine eigene Spezialuntersuchung im Forschungsschwerpunkt „Byzantinische Diplomatik" der Kommission für Byzantinistik an der Österreichischen Akademie der Wissenschaften gewidmet –, doch sei so viel vorweg gesagt, daß in der Zeit von Alexios I. Komnenos bis Alexios III. Angelos ein radikaler Wandel in der griechischen Urkundenschrift eintritt, von der Anlehnung an die pompöse Kanzleischrift mit Sonderformen wie dem dreistrichigen Ny bis zu Vorboten der Fettaugenmode; dazwischen unter Ioannes II. Komnenos und Manuel I. Komnenos noch die teilweise sogar mit Zirkel „gezeichnete" Schrift in den Auslandsschreiben von 1139, 1141 und 1146[42].

38. *Ibid.*, Reg. 986a, 986b; vgl. dazu jetzt F. TINNEFELD, Ein byzantinisch-normannisches Heiratsbündnis im Jahre 1074, in *Von Sachsen bis Jerusalem. Menschen und Institutionen im Wandel der Zeit. Festschrift für Wolfgang Giese zum 65. Geburtstag*, hrsg. v. H. SEIBERT und G. THOMA, München 2004, S. 221-236, bes. 230-236.
39. Vgl. Ch. GASTGEBER, Die rhetorische Ausgestaltung der kaiserlichen Auslandsschreiben der Komnenenzeit an die Päpste (Dölger-Wirth, Reg. 1320a, 1320b und 1348), *RHM* 40, 1998, S. 197-235.
40. DÖLGER - WIRTH, *Regesten*, Reg. 1601a (ca. 1190), 1615 (vor 1. Oktober 1193). Dieser Thematik wird noch eine eigene Untersuchung gewidmet.
41. Vgl. *Ibid.*, Reg. 1495, 1661a und MIKLOSICH - MÜLLER, *Acta*, S. VI-XV (dieses Praktikon wurde vom λογοθέτης τοῦ δρόμου Demetrios Tornikes angeordnet, daher ist es nicht bei DÖLGER - WIRTH aufgenommen).
42. Vgl. dazu etwa die Studien von N. G. WILSON (Scholarly Hands of the Middle Byzantine Period, in *La Paléographie grecque et byzantine, Paris 21-25 octobre 1974*, Paris 1977 [Colloques internationaux du Centre National de la Recherche Scientifique 559], S. 221-239), P. WIRTH (1204 – Ein Epochejahr in der Geschichte der griechischen Schrift?, *Archiv für Diplomatik, Schriftgeschichte, Siegel- und Wappenkunde* 19, 1973, S. 151-156) und H. HUNGER (Gibt es einen Angeloi-Stil?, *RHM* 32/33, 1990/1991, S. 21-35; Schriftästhetik in den drei originalen kaiserlichen Auslandsschreiben der Komnenenzeit, *RHM* 40, 1998, S. 187-196). Reichlich korrekturbedürftig die jüngste Studie L. BERRA, La scrittura della cancelleria imperiale durante la dinastia degli Angeli e un metodo per descriverla, *I manoscritti greci tra riflessione e dibattito. Atti del V Colloquio Internazionale di Paleografia Greca (Cremona, 4-10 ottobre 1998)*, a cura di G. PRATO, Firenze 2001 (Papyrologica Florentina 31), S. 259-272.

Selbstverständlich konnten zwischen der Konzeptversion und der mundierten Version (des griechischen Textes) durch einen Kanzlisten Schreibfehler eingetreten bzw. nachträgliche Eingriffe gemacht worden sein, die sich in der Übersetzung natürlich nicht finden. So muß etwa bei Änderungen in der Übersetzung gegenüber dem mundierten Text die Ursache nicht alleine bei dem Übersetzer liegen, es kann eine derartige Abweichung sehr wohl auch auf den mundierenden Kanzlisten zurückgehen[43] – wiewohl natürlich auch die Übersetzer vor Lesefehler in der ihnen übergebenen Vorlage nicht gefeit sind[44].

An den griechischen Text schloß – nachdem zunächst ein Konzept angefertigt wurde – nach einem kleinem Spatium der lateinische Text als sogenanntes lateinisches Authenticum an. Die Unterschrift des Kaisers wurde immer nur unter den griechischen Text gesetzt, nicht unter den lateinischen. Nur eine einzige Ausnahme, ein offensichtliches Versehen des Kaisers Ioannes II. Komnenos – wohl ein Lapsus, der sich aus der üblichen Gewohnheit, Dokumente immer am Ende zu unterfertigen, leicht erklären läßt –, zeigt eine Doppelunterfertigung unter dem griechischen und dem lateinischen Text[45]. Ein interessantes Auslandsschreiben für Genua von 1188 (für den Genuesen Balduino Guercio) legt sogar nahe, daß (ausnahmsweise?) nach der Mundierung des griechischen Textes sofort der Kaiser unterfertigt hat und erst danach ein Kopist der Kaiserkanzlei den lateinischen Text hinzugefügt hat. Die Anpassung der Freiräume zwischen den lateinischen Buchstaben und die weit auseinandergezogenen Worte der ersten Zeile des lateinischen Textes mit Rücksicht auf die Unterlängen der Unterschrift des Kaisers deuten sicher darauf hin, daß sich der Kopist des lateinischen Teils nach den Platzmöglichkeiten, die die Kaiserunterschrift ließ, gerichtet hat (Abb. 1).

Primär kann angenommen werden, daß die Übersetzer, die eine gewisse Erfahrung im Lateinischen hatten, auch für die Mundierung der Urkunden verantwortlich waren, doch zeigt eine Überprüfung der originalen Urkunden für Genua aus den 80er/90er Jahren des 12. Jahrhunderts anhand der bestimm-

43. In dem Auslandsschreiben Kaiser Manuels I. Komnenos von August 1146 an Papst Eugen III. (DÖLGER - WIRTH, *Regesten*, Reg. 1348) hat der Mundator des griechischen Textes eine (vom Sinne verlangte) Negation vergessen; in der lateinischen Version ist diese Negation erhalten, vgl. Sp. LAMPROS, Αὐτοκρατόρων τοῦ Βυζαντίου χρυσόβουλλα καὶ χρυσᾶ γράμματα ἀναφερόμενα εἰς τὴν ἕνωσιν τῶν ἐκκλησιῶν, *Νέος Hell.* 11, 1914, S. 113, Z. 13; S. 114, Z. 18.

44. Vgl. etwa in dem Auslandsschreiben Kaiser Ioannes' II. Komnenos an Papst Innocenz II. von Juni 1139 (DÖLGER - WIRTH, *Regesten*, Reg. 1320a): τὸν θεῖον ἐκείνου (nämlich Χριστοῦ) χιτῶνα wird zu *divinam illam tunicam* (eine offensichtliche Verlesung von ἐκείνου in ἐκεῖνον) (KRESTEN - MÜLLER, Specimen, S. 425, Z. 33-34; S. 426, Z. 81). – Natürlich kann ein Fehler auch noch auf den mundierenden Kanzlisten des lateinischen Teils zurückgehen (so ist etwa in dem Schreiben des Patriarchen Ioannes X. Kamateros von Konstantinopel an Papst Innocenz III. eine *varia lectio*, die der Übersetzer [übrigens aus der Kaiserkanzlei, s. Anm. 16] vermutlich am Rand notiert hat, von dem Kanzlisten in den Text übernommen worden: s. GASTGEBER, Beobachtungen I, S. 100-101).

45. DÖLGER - WIRTH, *Regesten*, Reg. 1320b (April 1141).

baren Übersetzer und der unterschiedlichen Schrifttypen in diesen Originalen, daß dies keineswegs als Norm angesehen werden darf[46].

Dies sei auch deshalb betont, da neueste Forschung aufgrund der Ähnlichkeiten in der Schrift auch eine Übereinstimmung des Übersetzers erzwingen will; offenkundige Abweichungen werden dann zu einfach als paläographische bzw. stilistische Entwicklung abgetan.

In einem Fall wechselt gar mitten im Dokument der lateinische Mundator (so etwa in dem Auslandsschreiben an Genua von 1191[47]); sechs Zeilen (und den Anfang der siebenten Zeile) schreibt eine erste Hand mit deutlicher Neigung zu großen Ober- und Unterlängen, danach folgt eine der zeitgleichen Buchschrift ähnliche Hand.

Nachdem der lateinische Mundator den lateinischen Text auf das Recto übertragen hat, wird auf der Außenseite der Auslandsschreiben noch der Adreßvermerk übersetzt und unter den griechischen geschrieben[48]: Im ersten Original von Juni 1139[49] wird dieser Vermerk überhaupt vergessen oder eventuell bewußt nicht übersetzt, in dem eben erwähnten Auslandsschreiben nach Genua von Oktober 1191 fehlt er ebenfalls (hier wurde er wohl vergessen). Wie ein Schriftvergleich an den Originalen bestätigt, kann auch für die Niederschrift der lateinischen Übersetzung der Außenadresse ein vom Haupttext unterschiedlicher Mundator verantwortlich sein[50]. Auch bei der Übersetzung der Adresse muß der Übersetzer des lateinischen Authenticum nicht mit jenem der Außenadresse übereinstimmen: So etwa bei dem Übersetzer Gerardus Alamanopoulos, der um 1192 tätig war[51]; er überträgt Γενούα stets wörtlich mit *Genua*, während in lateinischen Dokumenten (und in Übersetzungen durch Lateiner) durchgehend *Ianua* verwendet wird; bei der Übersetzung der Außenadresse wird hingegen zu *Ianua* gewechselt, was sich nur mit dem Einsatz eines anderen Übersetzers erklären läßt[52].

46. Zum Beispiel stammt (sowohl die lateinische als auch die griechische) Schrift der Schreiben *Ibid.*, Reg. 1606 (Oktober 1191) einerseits und *Ibid.*, Reg. 1607 (Februar 1192) sowie Reg. 1616 (Oktober 1193) andererseits jeweils deutlich von anderer Hand, obwohl für alle drei Schreiben ein (sicher lateinischer) Übersetzer anzusetzen ist.
47. *Ibid.*, Reg. 1606.
48. *En passant* sei hier nur angemerkt, daß es im 12. Jahrhundert auch in der Form der Adresse eine Entwicklung gibt; die Wendung βασιλικὸν εἰς (= *imperiale ad* ...) tritt zum ersten Mal in dem Schreiben Kaiser Manuels I. Komnenos an den Abt Wibald von Stablo von März 1151 (*Ibid.*, Reg. 1382) auf; vgl. zur Entwicklung O. KRESTEN, Der „Anredestreit" zwischen Manuel I. Komnenos und Friedrich I. Barbarossa nach der Schlacht von Myriokephalon, *RHM* 34/35, 1992/1993, S. 82-91.
49. DÖLGER - WIRTH, *Regesten*, Reg. 1320a.
50. Etwa für das Auslandsschreiben *Ibid.*, Reg. 1610 (April 1192): Der griechische Hauptteil und die griechische Adresse stammen jeweils von einer Hand; die Hand des lateinischen Haupttextes unterscheidet sich deutlich von jener der Adresse; vgl. in dieser Urkunde auch noch den Übersetzerwechsel, s. im folgenden. Zum Schreiberwechsel im griechischen sowie lateinischen Teil ist auch das Auslandsschreiben *Ibid.*, Reg. 1649 (März 1199) zu zitieren.
51. S. oben, Anm. 20.
52. Zitieren läßt sich hier auch wieder das Auslandsschreiben von März 1199 (s. Anm. 50): In der Außenadresse findet sich die Form *prudentissimę potestati* (d. h. der konkrete, als

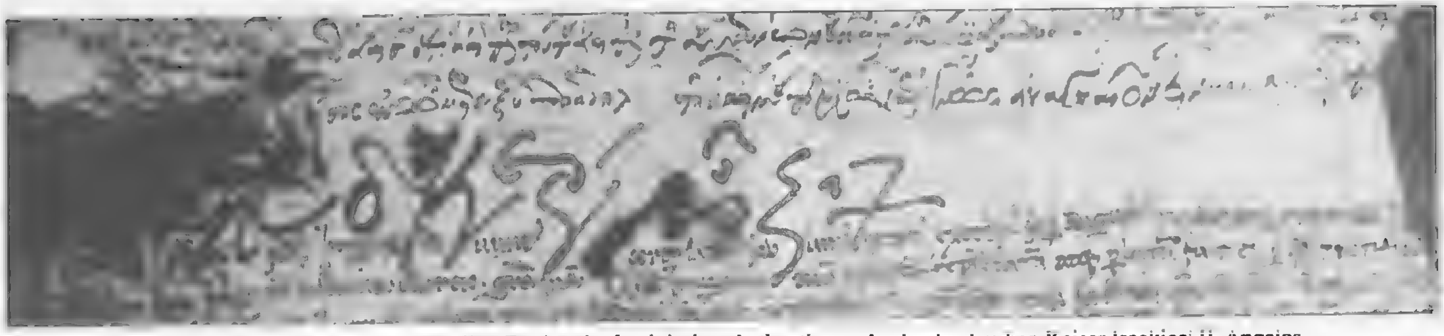


Abb. 1 – Ende des griechischen Teiles, Beginn des lateinischen Authenticum; Auslandsschreiben Kaiser Isaakios' II. Angelos an den Genuesen Balduino Guercio von Dezember 1188 (Aufnahme von Franz Dölger, Archiv der Kommission für die Herausgabe des Corpus der griechischen Urkunden des Mittelalters und der neueren Zeit an der Bayerischen Akademie der Wissenschaften)

Als Fazit läßt sich festhalten, daß man bei dem (lateinischen) Schreibvorgang gelegentlich mit zwei Stufen durch zwei Beamten zu rechnen hat (zumindest für die Zeit der Angeloi), dem Mundator des Haupttextes des Authenticum und dem Beamten, der auf der Rückseite den Adreßvermerk in lateinischer Übersetzung hinzufügt, und ebenso kann die Außenadresse von einem anderen Übersetzer als von dem des Haupttextes angefertigt worden sein.

Damit ist die Arbeit des bzw. der Übersetzer beendet. Das Auslandsschreiben wird (ab den 80er Jahren) nun nach einem üblichen Schema zu einem kleinen Päckchen zusammengefaltet. Die Untersuchung der Originale für Genua ergibt eine ungefähre Größe von 10-14 cm Breite und 2,5-5 cm Höhe. Die bis kurz nach 1176 für Auslandsschreiben verwendeten Pergamentrollen wurden selbstverständlich gerollt, und zwar so, daß der dorsale Adreßvermerk außen zu lesen war. Ebenso werden die Privilegienurkunden stets zusammengerollt, auf den Originalen nach Pisa[53] und Genua[54] finden sich natürlich auch wieder die Klebe- und Rekognitionsvermerke.

Im Zeitraum der Herrschaft der Komnenen und Angeloi gibt es auch einen Wechsel im Beschreibmaterial der Auslandsschreiben: Bis kurz nach der Schlacht von Myriokephalon 1176 wurde Purpurpergament und Goldtinte verwendet; dies ist nicht nur in Quellen (darunter auch arabischen) mehrfach bezeugt, sondern auch durch Originale belegt, eben durch die genannten Auslandsschreiben von 1139, 1141 und 1146 an die Päpste Innocenz II. und Eugen III. Nach 1176 ging man auch bei den Auslandsschreiben zu Bombyzinpapier mit bräunlicher Tinte über. Privilegienurkunden wurden weiterhin (unter den Komnenen und Angeloi) auf Bombyzinpapier mit bräunlicher Tinte geschrieben[55].

Die Besiegelung der kaiserlichen Auslandsschreiben und Privilegienurkunden

Bei den originalen Auslandsschreiben (ab 1188) scheint der weite Abstand in der Außenadresse zwischen βασιλικόν und εἰς + Akkusativ bzw. *imperiale* und *ad* unterhalb darauf hinzudeuten, daß hier ein Wachssiegel (?) angebracht war[56], Spuren haben sich jedoch auf allen Originalen der Angeloi-Zeit nicht erhalten. Doch wäre es denkbar, daß beim Öffnen des Briefes das Siegel aufgebrochen und zerstört worden ist. Die Untersuchung der Auslandsschreiben unter den Palaiologenzeit durch Nikolaos Oikonomides läßt auf

Genus masculinum betrachtete Machthaber), während in der Inscriptio des Authenticum noch *prudentissimę potestati* (grammatikalisch korrekt) verwendet wird.

53. DÖLGER - WIRTH, *Regesten*, Reg. 1607 (Februar 1192).

54. *Ibid.*, Reg. 1609 (April 1192), 1616 (Oktober 1193).

55. Vgl. dazu O. KRESTEN, Zur Chrysographie in den Auslandsschreiben der byzantinischen Kaiser, *RHM* 40, 1998, S. 174-177.

56. Vgl. bereits die Vermutung bei F. DÖLGER, J. KARAYANNOPOULOS, *Byzantinische Urkundenlehre. Erster Abschnitt. Die Kaiserurkunden*, München 1968 (Byzantinisches Handbuch III 1/1), S. 94.

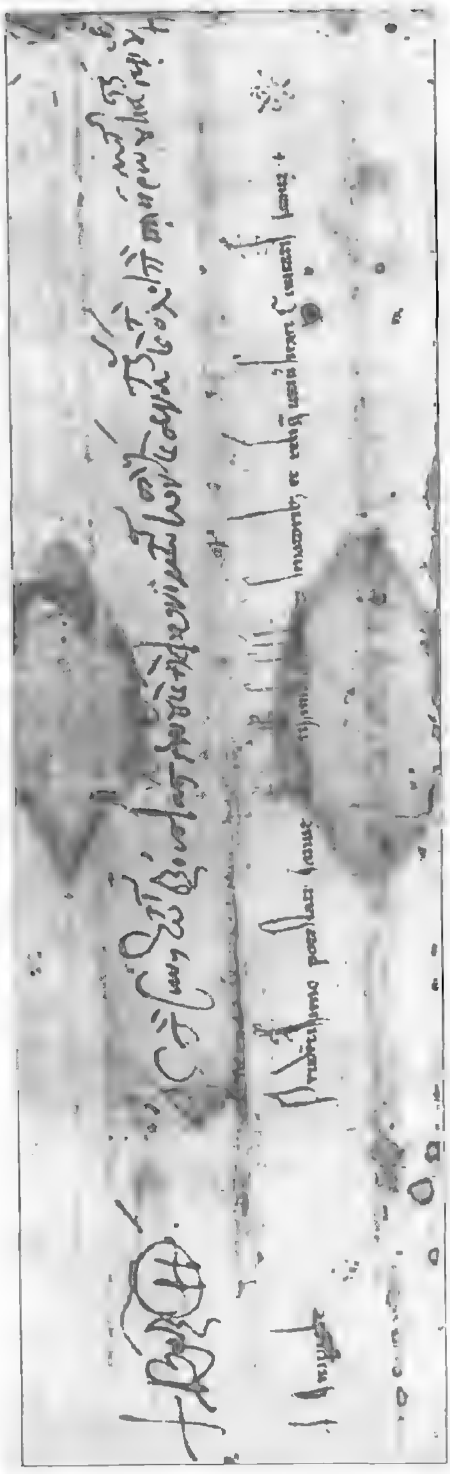


Abb. 2 – Adreßvermerk auf der Rückseite des Auslandsschreibens Kaiser Alexios' III. Angelos nach Genua von März 1199 (Aufnahme von Franz Dölger, Archiv der Kommission für die Herausgabe des Corpus der griechischen Urkunden des Mittelalters und der neueren Zeit an der Bayerischen Akademie der Wissenschaften)

jeden Fall den Schluß zu, daß wie später zwischen βασιλικόν und dem Namen des Destinatärs das später aufgebrochene Siegel angebracht war[57]. Zumindest kann der eben genannte Abstand anders kaum erklärt werden (Abb. 2). – Als Ausnahme unter den späten Auslandsschreiben der Angeloi ist ein mit Gold gesiegeltes Auslandsschreiben des Kaiser Isaakios II. Angelos an den Sultan Salāḥaddīn von 1189 (nach dem Bericht des Bahā'ddīn b. Šaddād) zu werten[58].

Eine neue Erkenntnis hat die Untersuchung der Privilegienurkunden des besagten Zeitraumes erbracht: Demnach wurden nämlich die kaiserlichen Chrysobulle in den Westen zweimal mit Gold gesiegelt: nach dem griechischen und nach dem lateinischen Text. Dies bezeugen recht deutlich die Siegellöcher am Ende des griechischen und lateinischen Teils in der fast 12,5 Meter langen Urkunde für Pisa[59] und in dem Chrysobullon Sigillion von 1193 für Genua[60]. In letzterem hat sich sogar ein Siegel im Bombyzinpapier so sehr abgedrückt, daß man noch die Maße bestimmen kann.

Die lateinischen Schrift der Authentica

Die wenigen Originale, die mit lateinischen Authentica überliefert sind, geben auch einen Eindruck von der verwendeten lateinischen Schrift: Während für die Auslandsschreiben von 1139, 1141 und 1146 eine der zeitgleichen lateinischen Buchschrift angelehnte Schrift in Verwendung ist, ohne jegliche Anklänge an eine Kanzleischrift, ändert sich das Aussehen mit dem deutlichen westlichen Einfluß unter Isaakios II. Angelos: In den Jahre 1192 und 1193 ist etwa ein lateinischer Mundator in der Kaiserkanzlei tätig, der offenkundig in der westlichen Kaiserkanzlei (Friedrich Barbarossas) geschult war. Zumindest zeigen sich diese verschnörkelten Zierbuchstaben nur in der westlichen Kaiserkanzlei, wie sie etwa in den entsprechenden Studien bei Walther Koch und Rainer Herkenrath abgebildet sind[61]. Die Vermutung liegt nahe, daß zu dieser

57. N. Oikonomidès, La chancellerie impériale de Byzance du 13e au 15e siècle, *RÉB* 43, 1985, S. 193.
58. Vgl. die entsprechende Passage: „Here is a description of the letter and its content. It was in the form of a wide scroll, less wide than Baghdad paper and headed on the verso and the recto in two lines, between which was a space where the seal was put. The seal was stamped in gold, as is done in wax, with the image of the emperor. The gold weighed fifteen dinars" (Richards, *History of Saladin* [s. Anm. 29], S. 121).
59. Dölger - Wirth, *Regesten*, Reg. 1607.
60. *Ibid.*, Reg. 1616. Die Spuren nach dem lateinischen Teil sind nicht eindeutig erkennbar.
61. W. Koch, *Die Reichskanzlei in den Jahren 1167-1174. Eine diplomatisch-paläographische Untersuchung*, Wien 1973 (Österr. Akad. Wiss., Phil.-hist. Kl., Denkschriften, 115. Bd.); R. M. Herkenrath, *Die Reichskanzlei in den Jahren 1174 bis 1180*, Wien 1977 (Österr. Akad. Wiss., Phil.-hist. Kl., Denkschriften, 130. Bd.); W. Koch, *Die Schrift der Reichskanzlei im 12. Jahrhundert (1125-1190). Untersuchungen zur Diplomatik der Kaiserurkunden*, Wien 1979 (Österr. Akad. Wiss., Phil.-hist. Kl., Denkschriften, 134. Bd.); P. Csendes, *Die Kanzlei Kaiser Heinrichs VI.*, Wien 1981 (Österr. Akad. Wiss., Phil.-hist. Kl., Denkschriften, 151. Bd); R. M. Herkenrath, *Die Reichskanzlei in den Jahren 1181 bis 1190*, Wien 1985 (Österr. Akad. Wiss., Phil.-hist. Kl., Denkschriften, 175. Bd.).

Zeit ein Schreiber aus der Kanzlei Friedrichs Barbarossas während des 3. Kreuzzuges aus unbestimmbaren Gründen in byzantinischen Dienst gestellt wurde. Die restlichen Schreiben zeigen einen der Buchschrift ähnlichen Duktus.

Auf eine Besonderheit sei noch hingewiesen, die sich einzig in dem Auslandsschreiben von 1139[62] (und in dem dorsalen Adreßvermerk des Auslandsschreibens Kaiser Manuels I. Komnenos von 1146)[63] befindet: Der lateinische Text wurde nach griechischem Akzentsystem mit Akut, Gravis und Zirkumflex (mit kleinen Fehlern) akzentuiert. Sollte hier nicht eine „Spielerei" des Mundators vorliegen, läßt sich dies am ehesten damit erklären, daß man für die des Lateinischen wohl nicht sonderlich mächtigen Gesandten die Texte zur leichteren Aussprache beim Vortragen akzentuiert hat.

Der Zeitpunkt der Verwendung lateinischer Authentica

Prinzipiell muß in der Kategorie der Urkunden unterschieden werden: In der Privilegienurkunde erweist sich der Kaiser als Gönner, somit dem Adressaten höher gestellt, eine beigefügte, dem Adressaten entgegenkommende Übersetzung kann daher *a priori* nicht geplant gewesen sein. Auch wenn die Privilegienurkunden in den Westen aus dem 10. und 11. Jahrhundert nur in lateinischer Sprache erhalten sind, so handelt es sich bei diesen Übersetzungen um keine Übertragungen in der byzantinischen Kaiserkanzlei, sondern durch den Destinatär. Das erklärt auch das oftmals holprige Latein, denn hier dürften offensichtlich griechischstämmige Personen lokal zu Rate gezogen worden sein. Aufgrund eines Sprachvergleiches mit anderen zeitgleichen Übersetzungen kann erst für das Chrysobull für Venedig von 1147[64] eine Übersetzung in Konstantinopel sicher angenommen werden: Hier ist ein Übersetzer am Werk, der auch für andere Urkunden aus den Jahren 1146 und 1147 tätig war und sich durch gelegentliche Erklärungen griechischer Worte mit *id est* und einer Übersetzung etwa in der Art *mankipium id est pistrinum* (so im Chrysobull für Venedig von 1147)[65] verrät. Die Privilegienurkunden von 1082[66] und 1126[67] für Venedig sowie jene für Pisa von 1111[68] können nicht zu Rate gezogen werden, da sie nur als spätere Inserte (für Venedig eben aus 1147, für Pisa aus 1192[69]) erhalten sind, und mit den Trägerurkunden 1147 bzw. 1192 neu übersetzt wurden, also nicht den Wortbestand der lateinischen Originalauthentica wiedergeben.

62. Dölger - Wirth, *Regesten*, Reg. 1320a.
63. *Ibid.*, Reg. 1348.
64. *Ibid.*, Reg. 1365.
65. *Ibid.* ; zu dieser Stelle s. in der Edition bei Pozza - Ravegnani, *Trattati*, S. 39, 5-4 Z. v. u.
66. Dölger - Wirth, *Regesten*, Reg. 1081.
67. *Ibid.*, Reg. 1304.
68. *Ibid.*, Reg. 1255.
69. *Ibid.*, Reg. 1607.

Anders verhält es sich bei den Auslandsschreiben[70]; hier ist eine interessante Entwicklung festzustellen: Bis Kaiser Maurikios ergingen die Auslandsschreiben in den Westen einzig in lateinischer Sprache, im Zuge des Exhellenismos wurde auch die Korrespondenz mit dem lateinischen Westen auf Griechisch umgestellt. Etwa zum Jahr 765 gibt es einen expliziten Hinweis auf Übersetzungen der Schreiben des byzantinischen Kaisers am Hof des Frankenkönigs bzw. des Papstes: Papst Paul I. berichtet darüber an Pippin, da Briefe nicht dem Original entsprechend übertragen worden sind[71].

In diese Periode fällt auch noch das lange Auslandsschreiben Kaiser Michaels II. an Kaiser Ludwig den Frommen vom 10. April 824[72]; es wurde mit großer Wahrscheinlichkeit von Hilduin bzw. seiner „Schule" übersetzt, die ja auch für die Übertragung des Ps.Dionysios Areopagita verantwortlich zeichneten.

Einen ersten Hinweis auf eine lateinische Übersetzung in Konstantinopel scheint es in *scripta* Kaiser Basileios' I. an Kaiser Ludwig II. zu dem Jahr 871[73] zu geben; dieses Schreiben ist jedoch nicht im Wortlaut erhalten. Ludwig kritisiert darin den Ausdruck *riga* anstelle von *regem*. Das deutet auf eine phonetische Umschrift des griechischen ῥῆγα hin[74]. Und die Kritik Luwigs wäre nur dann gerechtfertigt, wenn er das Wort so im Text, d. h. in der Übersetzung, gefunden hätte und nicht erst in der Kanzlei Ludwigs übertragen worden wäre.

Ab dem 10. Jahrhundert – genau aus dem Jahr 938 (Romanos I. Lakapenos an den Kalifen ar-Rāḍī von Bagdad)[75] – haben wir zunächst einen arabischen Quellenberichte, wonach Auslandsschreiben von einem Authenticum in der Sprache des Destinatärs, in diesem Fall in Arabisch, begleitet waren, anfangs offensichtlich noch mit Unterscheidung durch die Tinte: Der griechische Text soll in Goldtinte, der nachfolgende arabische Text in Silbertinte geschrieben gewesen sein. Einem Bericht zum Jahr 1051/1052 zufolge soll Konstantinos X. Monomachos an den Kalifen von Bagdad al-Qā'im die arabische Übersetzung interlinear eingefügt haben[76]; dies ist bislang der einzige Beleg dafür.

70. Eine ausführliche Diskussion mit weiterer Beweisführung erfolgt in der in Anm. 1 angekündigten Monographie.
71. F. DÖLGER, *Regesten der Kaiserurkunden des oströmischen Reiches von 565-1453*. 1. Teil. *Regesten von 565-1025*, München-Berlin 1924 (Corpus der griechischen Urkunden des Mittelalters und der neueren Zeit, Reihe A: Regesten, Abt. I), Reg. 325.
72. DÖLGER, *Regesten* (s. Anm. 71), Reg. 408.
73. F. DÖLGER, *Regesten der Kaiserurkunden des oströmischen Reiches von 565-1453*, 1. Teil, 2. Halbband. *Regesten von 867-1025*. 2. Auflage neu bearbeitet v. A. E. MÜLLER unter verantwortlicher Mitarbeit v. A. BEIHAMMER, München 2003 (Corpus der griechischen Urkunden des Mittelalters und der neueren Zeit, Reihe A: Regesten, Abt. I), Reg. 487.
74. MGH, Epistolarum t. VI, Berlin 1902-1925, S. 390, Z. 34-S. 394, Z. 6. Siehe dazu H. ZIELINSKI, *Die Regesten des Kaiserreiches unter den Karolingern 751-918 (929). Die Regesten des Regnum Italiae und der burgundischen Regna: Die Karolinger im Regnum Italiae 840-887 (888)* 1, Wien 1991, Reg. 325.
75. DÖLGER - MÜLLER - BEIHAMMER, *Regesten*, Reg. 633; vgl. dazu auch KRESTEN, Chrysographie (s. Anm. 55), S. 157-160.
76. DÖLGER - WIRTH, *Regesten*, Reg. 900; vgl. dazu auch KRESTEN, Chrysographie, S. 170-172.

Der erste Originalbeleg eines doppelsprachigen Auslandsschreibens (griechisch-lateinisch) stammt erst aus dem Jahr 1139 und ist mit Goldtinte auf Purpurpergament geschrieben[77].

Auf eine Besonderheit sei noch hingewiesen: Aus den Briefen des Demetrios Tornikes ist längst bekannt, daß ein Beamter der Kaiserkanzlei sowohl für den Kaiser (in dem Fall Isaakios II. Angelos[78]) als auch für den Patriarchen (Georgios II. Xiphilinos[79]) als Diktatgeber arbeiten konnte. Für die Zeit der Komnenen und Angeloi gibt es nur ein einziges Patriarchenschreiben in den Westen, das doppelsprachig überliefert ist: von Ioannes X. Kamateros an Papst Innocenz III. von Februar 1199[80]. Hier läßt sich aus einem Vergleich der Übersetzungen sehr deutlich beweisen, daß der Übersetzer der Kaiserkanzlei auch für den Patriarchen tätig war – und damit für den Kaiser ein Kontrollorgan bildete[81].

Christian Gastgeber
Wien

77. DÖLGER - WIRTH, *Regesten*, Reg. 1320a.
78. *Ibid.*, Reg. 1601b (ca. 1190) und 1615 (v. 1. Oktober 1193).
79. GRUMEL - DARROUZÈS, *Regestes* (s. Anm. 16), Reg. 1183 (gegen Mitte 1193).
80. *Ibid.*, Reg. 1194.
81. GASTGEBER, Beobachtungen II, S. 118-144.

Les relations diplomatiques entre Constantinople et la Russie au XIVe siècle

Les lettres patriarcales, les envoyés et le langage diplomatique *

Martin HINTERBERGER

Les deux seuls codices du registre synodal du patriarcat de Constantinople qui nous sont parvenus de l'époque byzantine (Cod. Vind. hist. gr. 47 et 48), contiennent environ 800 documents qui datent de la période 1315-1402[1]. Parmi ces documents se trouvent au total 40 pièces qui concernent les relations diplomatiques entre le patriarcat de Constantinople (ou l'empereur byzantin) d'une part et les métropolites, les évêques et les souverains russes d'autre part[2]. Le nombre même de ces documents, qui correspond à 5 % du total, est significatif de l'importance que la Russie présentait pour le patriarcat de Constantinople au XIVe siècle[3].

* Le présent article constitue la version française de ma communication tenue en allemand, avec quelques additions et un minimum de notes absolument indispensables. Je remercie la fondation Alexander von Humboldt, qui m'a généreusement accordé une bourse pour l'année universitaire 2001/2002 et a aussi facilité la rédaction du présent texte.

DAR. *Reg.* = J. DARROUZÈS, *Les regestes des actes du patriarcat de Constantinople*, I. *Les actes des patriarches, Fasc. V. Les regestes de 1310 à 1376* ; *Fasc. VI. Les regestes de 1377 à 1410*, Paris 1977-1979.

DÖ. *Reg.* = F. DÖLGER, *Regesten der Kaiserurkunden des oströmischen Reiches von 565-1453*, I-V, Munich-Berlin 1924-1965 (Fasc. 2-3 : deuxième édition augmentée et améliorée par P. WIRTH, Munich 1977 et 1995).

MM = F. MIKLOSICH, J. MÜLLER, *Acta et diplomata graeca medii aevi sacra et profana*, I-II, Vienne 1860-1862.

PLP = E. TRAPP *et al.*, *Prosopographisches Lexikon der Palaiologenzeit*, I-XII et Add., Vienne 1976-1994.

PRK = *Das Register des Patriarchats von Konstantinopel*, I. *Edition und Übersetzung der Urkunden aus den Jahren 1315-1331*, éd. H. HUNGER, O. KRESTEN, Vienne 1981 ; II. *Edition und Übersetzung der Urkunden aus den Jahren 1337-1350*, éd. H. HUNGER, O. KRESTEN, E. KISLINGER, C. CUPANE, Vienne 1995 ; III. *Edition und Übersetzung der Urkunden aus den Jahren 1350-1363*, éd. J. KODER, M. HINTERBERGER, O. KRESTEN. Vienne 2001 (CFHB 19/1-3). Quand je me réfère aux documents patriarcaux des années 1364-1376, je renvoie au numéro dans MM, mais aussi au numéro que le document portera selon la numérotation du quatrième volume du *PRK*, déjà préparé sous la direction d'Otto Kresten.

1. Sur le registre, voir en général J. DARROUZÈS, *Le registre synodal du patriarcat byzantin au XIVe siècle. Étude paléographique et diplomatique*, Paris 1971 (Archives de l'Orient Chrétien 12), ainsi que les articles d'introduction de H. HUNGER et O. KRESTEN dans *PRK* I.

2. Voir la liste des documents à la fin du présent article.

3. Sur les relations byzantino-russes pendant la période concernée, voir : J. MEYENDORFF, *Byzantium and the Rise of Russia. A Study of Byzantino-Russian Relations in the Fourteenth*

Ces documents, en majorité, ont été expédiés pendant les mois de juin à septembre, parce que, normalement, ils étaient liés à une ambassade en Russie, pour laquelle on préférait les mois d'été, plus adaptés à un voyage si lointain. Il s'agit des étés 1347, 1354, 1361, 1370, 1371 et 1393. Pour la même raison, plusieurs documents sont chaque fois conservés en bloc, car, bien que destinés à différents destinataires en Russie, ils étaient cependant expédiés ensemble. Au total, les 6 blocs comprennent 32 documents.

Les deux lettres impériales transmises dans le registre et adressées à des destinataires en Russie, proviennent de Jean Cantacuzène et datent de septembre 1347. Il s'agit d'une lettre adressée au Grand-duc Syméon de Moscou et d'une autre au duc de Vladimir, Dimitri Ljubart. En même temps que ces lettres, un *chrysoboullos logos* impérial fut expédié, qui fut inséré dans lesdites lettres et auquel le contenu des lettres se réfère. Ce *chrysoboullos logos* ne fut pas copié dans le registre[4].

Si l'on considère le total des documents, les lettres de Jean Cantacuzène s'avèrent plutôt des exceptions à la règle. Les documents se réfèrent bien sûr plusieurs fois à l'approbation des décisions ecclésiastiques par l'empereur, mais les actes juridiques du patriarche et du synode se trouvent clairement au premier plan. Dans le cas concret mentionné plus haut, l'empereur Jean Cantacuzène est intervenu à la demande explicite du Grand-duc de Moscou.

Le chrysobulle impérial, qui est seulement inséré (Dö. *Reg*. 2925), forme le noyau du bloc des documents de l'été de 1347. Il annule juridiquement la soumission effectuée par le patriarche Jean XIV de quelques évêchés de la Petite Russie à la métropole de Galitza, qui était alors établie. Cet acte d'annulation explique la présence des documents qui accompagnent le chrysobulle, comme les lettres impériales envoyées au Grand-duc de Moscou et au duc de Vladimir (*PRK* 168 et 169), la *praxis* synodale correspondante, qui confirme l'acte impérial (*PRK* 170), et le *pittakion* d'Isidore I^er^ au métropolite Théodore de Galitza (*PRK* 171).

Dans d'autres cas, c'est normalement une *praxis* synodale qui constitue le document principal de caractère légal auquel se réfèrent les lettres d'accompagnement du bloc de documents. Ce sont les *praxeis* synodales *PRK* 193 (30 juin 1354, transfert d'Alexis de Vladimir à la métropole de Kiev) et MM 319 (le futur *PRK* 402, mai 1371, le transfert d'Antoine à la métropole de Galitza).

Quant au reste des documents, 29 sont des *pittakia* expédiés par le patriarche et le synode. 8 sont adressés au métropolite de Kiev, 3 (5) à l'archevêque (et au peuple) de Novgorod, 1 au métropolite de Galitza et de Lithuanie et 1 à l'archevêque de Souzdal.

Century, Crestwood, N. Y. 1981 ; F. TINNEFELD, Byzantinisch-Russische Kirchenpolitik im 14. Jahrhundert, *BZ* 67, 1974, p. 359-384 ; I. ŠEVČENKO, Russo-Byzantine Relations, *Proceedings of the XIIIth International Congress of Byzantine Studies, Oxford, 5-10 September 1966*, éd. J. M. HUSSEY, D. OBOLENSKY, S. RUNCIMAN, Londres 1967, p. 93-104 (= *Byzantium and the Slavs in Letters and Culture*, Cambridge, Mass. 1991, XX).

4. La question de savoir selon quels critères les documents ont été en général incorporés dans le registre ne sera sans doute jamais résolue. À ce sujet, voir l'introduction codicologique d'O. KRESTEN dans *PRK* I, p. 37-39.

À part cela, on trouve encore quelques lettres du patriarche à des souverains profanes en Russie, particulièrement aux ducs russes (MM 266 [= *PRK* 345] à l'ensemble des ducs russes, MM 269 [= *PRK* 348] au duc de Smolensk) et surtout au Grand-duc russe (de Moscou MM 264 [= *PRK* 343] et MM 447 ; de Tver MM 322 et 328 [= *PRK* 406 et 412]) ainsi qu'un *pittakion* aux autorités de la cité de Novgorod (MM 347).

De plus, en rapport étroit avec ce que nous avons déjà dit, rajoutons la lettre au roi Jagellon de Pologne (MM 515). Une lettre du prédécesseur de ce dernier, Kazimir, adressée au patriarche de Constantinople (MM 318 = *PRK* 401) fut aussi incorporée au registre ainsi que celle du roi de la Lithuanie Olgerd (MM 320 = *PRK* 403).

Les *praxeis* synodales de 1354 (*PRK* 193) et 1371 (MM 319 = *PRK* 402) furent reçues par les destinataires eux-mêmes à Constantinople. Aussi bien Alexis de Kiev qu'Antoine de Galitza étaient venus dans la capitale byzantine, pourvus des lettres de recommandation du souverain profane de leur diocèse et, à leur tour, remirent des lettres byzantines à leur patrie. La fonction d'ambassadeur offrait évidemment à l'envoyé l'occasion d'agir pour son compte personnel : Antoine de Galitza (*PLP* 1095) et Cyprien de Kiev (*PLP* 13925) avaient été ambassadeurs avant d'être promus au trône métropolitain. Les porteurs des documents se trouvaient être les ambassadeurs russes déjà mentionnés, aux lettres desquels répondent les documents patriarcaux ou impériaux byzantins, ou bien des ambassadeurs byzantins qui avaient été spécialement choisis par le patriarche (et l'empereur) pour une mission en Russie.

Parmi les ambassadeurs byzantins, outre le célèbre Cyprien de Kiev, se distinguent particulièrement Georges Perdikès et Jean Dokeianos[5].

En juin 1354 Georges Perdikès, *kanstrisios* et *skeuophylax* de la Grande Église, accompagnait, en tant qu'*exarchos* et *dikaiô* du patriarche, Alexis qui, peu auparavant, avait été nommé métropolite de Kiev et toute la Russie par le patriarche et le synode et qui maintenant retournait en Russie, pour que Perdikès procède à son intronisation canonique et fasse fonction de juge (*kritès*), au cas où se produirait quelque querelle (*PRK* 194). En juin 1361 le même Georges Perdikès, alors *sakellarios* de la Grande Église et *dikaiophylax*, et le métropolite Denys de Keltzènè reçurent l'ordre du patriarche Calliste Ier et du synode de se rendre en Russie pour y apprendre ce qui était vraiment survenu : des messages étaient, en effet, arrivés à Constantinople selon lesquels

5. *PLP* 22438 et 5576 respectivement ; sur la carrière de Perdikès, voir en particulier A. FAILLER, La déposition du patriarche Calliste Ier (1353), *RÉB* 31, 1973, p. 5-163, ici p. 111-112. Sur Cyprien de Kiev voir *PLP* 13925 et en particulier D. OBOLENSKY, A Philorhomaios Anthropos: Metropolitan Cyprian of Kiev and All Russia (1375-1406), *DOP* 32, 1978, p. 77-98. On trouve encore en tant qu'envoyés de Constantinople en Russie Alexis Aaron (*PLP* 3 ; cf. MM 446, 449 et 490) et Denys archevêque de Souzdal (*PLP* 5483 ; cf. MM 347, p. 33-34). En ce qui concerne les ambassadeurs byzantins en Europe occidentale, voir S. MERGIALI-SAHAS, A Byzantine Ambassador to the West and his Office during the Fourteenth and Fifteenth Centuries: A Profile, *BZ* 94, 2001, p. 588-604.

le métropolite de Lithuanie, Romain, aurait transgressé les frontières de sa juridiction et envahi la Petite Russie. Dans ce but, les deux ambassadeurs devraient, entre autres, convoquer une assemblée des évêques et des ducs russes, rédiger un protocole concernant cette réunion et l'apporter à Constantinople (*PRK* 259).

Pendant l'été 1371, Jean Dokeianos fut envoyé par Philothée Kokkinos auprès d'Alexis de Kiev pour discuter avec lui des problèmes concernant la Petite Russie ainsi que des conflits armés entre Moscou et la Lithuanie et du rôle qu'y jouait Alexis (MM 321 = *PRK* 404). Enfin, en 1375, Georges Perdikès et Jean Dokeianos furent envoyés en mission auprès d'Alexis de Kiev, afin de l'amener à un accord avec Cyprien (qui le 2 décembre 1375 fut consacré métropolite de la Petite Russie et de la Lithuanie)[6]. Le mandat des deux ambassadeurs ne consistait pas seulement dans la remise de lettres – pour cette tâche on n'avait pas besoin de hauts fonctionnaires de la Grande Église –, mais dans une mission diplomatique particulière, celle de médiateurs de la paix, qui devaient auparavant entreprendre une « fact-finding mission ».

Les lettres que Jean Dokeianos devait remettre à Kiev nous donnent une image saisissante des activités fiévreuses de la diplomatie « internationale », dont les fils se nouaient à Constantinople[7].

Vers la fin de l'année 1370 (avant le 5 novembre, date de la mort de Kazimir), le roi de Pologne, Kazimir, avait envoyé l'évêque Antoine de Galitza à Constantinople pour demander à Philothée Kokkinos de nommer Antoine métropolite de Galitza (MM 318 = *PRK* 401)[8]. Craignant de perdre la paroisse de Galitza au profit de l'Église Romaine, Philothée fut contraint d'acquiescer à cette demande. En mai 1371, il décida en accord avec le synode le transfert d'Antoine à la métropole de Galitza ainsi que le transfert en *épidosis* de diverses églises de la Volhynie à Antoine (MM 319 = *PRK* 402). Au printemps de 1371 était arrivée aussi une lettre d'Olgerd de Lithuanie, qui rejetait les accusations du patriarche concernant de soi-disant empiètements sur la Russie et, à son tour, accusait Alexis de Kiev, son accusateur, de graves contraventions (MM 320 = *PRK* 403)[9]. Dans le *pittakion* MM 321 (= *PRK* 404) qui est confié à Jean Dokeianos, Philothée donc renseigne Alexis de Kiev sur ces deux lettres (celle de Kazimir et celle d'Olgerd, qui toutes les deux sont en partie insérées dans la lettre adressée à Alexis) et lui demande de prendre position en se rendant personnellement à Constantinople ou en y envoyant un délégué. Puis arrive l'envoyé du duc de Tver Michel, l'archimandrite Théodose, avec

6. Sur l'identification probable des deux envoyés Georges et Jean avec Perdikès et Dokeianos, voir MEYENDORFF, *Byzantium and the Rise of Russia*, cité *supra* n. 3, p. 205, n. 21.
7. Voir *ibid.*, p. 191-199, et S. C. ROWELL, *Lithuania Ascending. A Pagan Empire within East-Central Europe, 1295–1345*, Cambridge 1994, p. 166-167, ainsi que l'analyse dans DAR. *Reg.* 2635, p. 536-537.
8. Voir aussi la traduction anglaise de ce document dans MEYENDORFF, *Byzantium and the Rise of Russia*, p. 287.
9. Voir la traduction anglaise, *ibid.* p. 288-289.

une lettre dans laquelle Michel accuse Alexis de Kiev de l'avoir excommunié de façon injustifiée. Le *pittakion* MM 321 avait été déjà expédié et Jean Dokeianos allait partir de Constantinople, quand le document MM 322 (= *PRK* 405) fut rédigé et put encore être remis aux envoyés byzantins. Dans ce *pittakion* Philothée exhorte Alexis de Kiev à se rendre à une réunion au sommet des parties engagées dans cette affaire, fixée pour le mois de septembre suivant (1372) à Constantinople, ou à y envoyer des délégués ainsi qu'à lever temporairement l'excommunication du duc Michel. Michel à son tour est incité dans une lettre (MM 323 = *PRK* 406) à obéir à l'invitation et à se présenter à la réunion susdite. Ce document devait aussi être remis par Jean Dokeianos. Sur des points particulièrement délicats Michel serait informé par Jean personnellement. À nouveau, un peu plus tard, arrive à Constantinople le moine Abbakoum, envoyé et porteur de lettres du métropolite de Kiev. Par son intermédiaire, le patriarche apprend, par écrit et de vive voix, ce qui s'est passé entre Alexis et Michel de Tver, du point de vue d'Alexis. Mais à ce moment-là, Jean Dokeianos avait déjà définitivement quitté la capitale et il était trop tard pour ajouter encore d'autres lettres à celles que Jean portait déjà. Les *pittakia* patriarcaux MM 328 (= *PRK* 412) à Michel de Tver et MM 139 (= *PRK* 413) à Alexis de Kiev, qui exhortent chacun à rester en paix avec son adversaire et à se modérer, sont remis à Abbakoum. De plus, le patriarche ordonne à Alexis qu'à l'arrivée d'Abbakoum, il transmette la lettre adressée à Michel à Jean Dokeianos, qui la remettra lui-même à son destinataire à Tver, étape suivante de son voyage. On voit donc clairement à quelle vitesse les choses changeaient, ce qui exigeait grande souplesse et mobilité de la part de la diplomatie byzantine.

Du fait que plusieurs fois des missions difficiles, qui, sans aucun doute, demandaient une exceptionnelle habileté diplomatique, furent confiées à Georges Perdikès et à Jean Dokeianos, on peut déduire que ces personnages étaient spécialement qualifiés comme ambassadeurs en Russie. Mais cette qualification ne reposait pas sur la connaissance de la langue russe, puisque dans le troisième *pittakion* patriarcal à Alexis de l'année 1371 on lit qu'Alexis dut faire accompagner Jean Dokeianos d'un *dragoman*, c'est-à-dire d'un interprète, pour son voyage à Tver[10]. Dans le cas de Michel de Bethléem, l'envoyé patriarcal des années 1393 et 1397, il est souligné au contraire que celui-ci était particulièrement apte aux missions en Valachie et en Russie grâce à sa connaissance de la langue locale[11].

10. MM 139 (= *PRK* 413), p. 321 : δὸς δὲ αὐτῷ καὶ ἄνθρωπόν σου δραγομάνον. – Au contraire, 30 % des ambassadeurs qui se rendirent en Europe occidentale connaissaient la langue latine, voir MERGIALI-SAHAS, A Byzantine Ambassador to the West, cité *supra* n. 5, p. 604.

11. MM 514 (cf. DAR. *Reg.* 3038), p. 278. Sur Michel de Bethléem voir *PLP* 19025 et en particulier D. OBOLENSKY, A Late Fourteenth-Century Byzantine Diplomat: Michael, Archbishop of Bethlehem, *Byzance et les Slaves. Études de Civilisation. Mélanges Ivan Dujčev*, Paris 1979, p. 299-315.

À côté de ces fonctionnaires diplomatiques propres, sont mentionnés à plusieurs reprises des porteurs d'informations sans caractère officiel. Les textes parlent de manière imprécise des gens qui viennent régulièrement de Russie à Constantinople[12]. À côté de quelques lettres de recommandation, ce sont eux qui garantissent la renommée d'Alexis avant son tranfert au trône métropolitain de Kiev en 1354 ; dix-sept ans plus tard, ce sont également eux qui renseignent Philothée sur les délits d'Alexis. Ainsi dans l'affaire de Syméon d'Alanie (*PRK* 215) de tels informateurs sont mentionnés ; dans ce cas ils ont un profil plus clair : il s'agit de marchands byzantins, qui commercent dans la région concernée (mer Noire)[13]. On peut supposer qu'il en est de même en ce qui concerne les gens qui viennent régulièrement de Russie.

Considérons maintenant la question de la forme interne des *pittakia* patriarcaux adressés aux dignitaires ecclésiastiques et profanes russes, dont seules les copies conservées dans le registre patriarcal sont à notre disposition. L'analyse montre que les formes de l'adresse en général sont en accord avec celles du manuel de rédaction des *pittakia* patriarcaux connu comme ἔκθεσις νέα de 1386[14].

Je n'aborderai que très brièvement quelques propriétés structurales dans l'adresse, le souhait initial et le souhait final, qui sont remarquablement constantes dans tous les documents. Dans l'adresse en forme de vocatif, la désignation de la fonction se lie à un épithète au superlatif : ἱερώτατε μητροπολῖτα, θεοφιλέστατε ἐπίσκοπε, εὐγενέστατε ῥῆγα. Dans le souhait initial qui suit immédiatement, l'épithète est reprise sous la forme du nom abstrait correspondant, au datif et associé à un adjectif possessif : χάρις εἴη καὶ εἰρήνη παρὰ / ἀπὸ Θεοῦ τῇ σῇ ἱερότητι et χάρις εἴη καὶ εἰρήνη παρὰ / ἀπὸ Θεοῦ τῇ σῇ θεοφιλίᾳ respectivement. D'une manière identique le souhait initial adressé à un duc (avec plus de détails et de variations) s'adresse à τῇ εὐγενείᾳ σου (MM 264 [= *PRK* 343] et MM 447 ; voir aussi les *pittakia* au voïvode de la Hongrovalachie *PRK* 243 et 244). Le souhait final constitue une variation du souhait initial, dans la mesure où, à côté d'autres changements (abandon d'εἰρήνη, changement de la syntaxe), le nom abstrait d'adresse au génitif se construit avec la préposition μετά au lieu du datif absolu : ἡ χάρις τοῦ Θεοῦ εἴη μετὰ τῆς σῆς ἱερότητος et μετὰ τῆς σῆς θεοφιλίας respectivement. Ce souhait final apparaît aussi sous forme d'une phrase subordonnée relative, reliée à la dernière phrase principale de la partie du document contenant le dispositif, dans laquelle doit se trouver le mot Θεός : οὗ ἡ χάρις εἴη μετὰ τῆς σῆς ἱερότητος (*PRK* 122). Ces éléments structuraux restent invariables dans

12. *PRK* 193, l. 47-48 et MM 321 (= *PRK* 404), p. 583.
13. *PRK* 215, l. 49-58.
14. J. DARROUZÈS, *Ekthésis néa*. Manuel des *pittakia* du XIVe siècle, *RÉB* 27, 1969, p. 1-127. Voir en particulier le texte des chap. 18 et 19 (p. 47, l. 87-88 et 89-90), chap. 34 et 35 (p. 53, l. 47-52, ainsi que la note) et chap. 49 (p. 57-58, l. 57-61). Sur les *pittakia* patriarcaux, voir aussi J. DARROUZÈS, Sur la nomenclature des actes patriarcaux au XIVe siècle, *RÉSEE* 11, 1973, p. 241-250, en particulier p. 244-245.

tous les *pittakia* adressés aux métropolites et aux évêques russes. Seul le *pittakion* MM 265 (= *PRK* 344) au métropolite de Kiev et de toute la Russie constitue une exception car les souhaits initial et final y sont exprimés de la manière normalement appliquée aux *pittakia* adressés aux ducs (peut-être s'agit-il d'une erreur du scribe).

Intéressants sont les souhaits en langue populaire au début et à la fin de la lettre adressée à Jagellon de Pologne (MM 515, janvier 1397) : ἄμποτε νὰ ὑγιαίνῃ ἡ εὐγένειά σου καὶ νὰ ἔχῃς ὁλόκαλα et ἄμποτε νὰ ὑγειαίνῃ ἡ εὐγένειά σου καὶ νὰ ἦσαι ὁλόκαλα respectivement. La version « en langue savante » de ce souhait avait été déjà utilisée dans le *pittakion* de Jean VI Cantacuzène à Syméon de Moscou (*PRK* 168, septembre 1347) : ἄν ποτε ἵνα ὑγιαίνῃς καὶ σύ, ἀνέψιέ μου.

L'absence de l'adresse et du souhait, que l'on observe dans quelques documents, est peut-être due au fait que ces documents furent ajoutés à des lettres déjà expédiées au même destinataire et envoyés avec celles-ci (voir plus haut « les blocs de documents »), de sorte que la répétition de l'adresse a paru sans doute superflue (par ex. *PRK* 195 en tant que supplément à *PRK* 194 ou MM 139 [= *PRK* 413] auquel manque le souhait final avec renvoi à MM 322 et MM 321 respectivement [= *PRK* 405 et 404]). Les souhaits initial et final manquent dans la lettre adressée à Svjatoslav de Smolensk parce que celui-ci avait été excommunié (MM 269 = *PRK* 348, juin 1370).

La *narratio* des *pittakia* commence de façon caractéristique avec une forme d'οἶδα (*PRK* 169, 194 et 262 : οἶδας... ; MM 321 [= *PRK* 404], 447 et 556 : οἶδεν ἡ εὐγένειά σου / ἡ ἱερότης σου...) ou de γνωρίζω/γιγνώσκω (*PRK* 171, MM 267 [= *PRK* 346] et 444). Cet élément stylistique est comparable à l'usage fréquent dans d'autres documents d'une forme de φθάνω au début de la *narratio*[15]. Normalement, quand les *pittakia* sont signés, ils portent la signature sous forme de ménologe.

Si l'on compare la langue des divers documents adressés à des destinataires russes, on constate de claires différences[16]. Les actes synodaux envoyés en Russie sont rédigés en ce langage que l'on trouve également dans d'autres *praxeis* synodales et que l'on pourrait qualifier de grec élaboré de chancellerie. En général les règles morphologiques du grec ancien y sont observées, mais les formes grammaticales qui depuis longtemps étaient devenues obsolètes dans la langue parlée sont évitées, comme le duel, le plus-que-parfait ou bien l'optatif. En même temps, on trouve aussi des éléments non attiques comme la formation du futur avec le verbe auxiliaire μέλλω + l'infinitif. Le langage de ces textes est également caractérisé par l'accumulation des participes ainsi que par des phrases d'une longueur excessive ; néanmoins les textes disposent

15. Par ex. MM 270 (= *PRK* 349) ; voir aussi la liste des *incipit* chez DAR. *Reg.* fasc. V, p. 600-601 ; fasc. VI, p. 540.

16. À ce sujet, voir en général H. HUNGER, Stil und Sprache des Patriarchatsregisters, *Studien zum Patriarchatsregister von Konstantinopel*, I, éd. H. HUNGER, Vienne 1981 (Sitzungsber. Österr. Akad. Wiss., phil.-hist. Kl. 383), p. 11-60, particulièrement p. 52-60.

d'une structure simple, bien que le lecteur moderne y perde parfois le fil. Il est bien sûr significatif que, dans les *praxeis* synodales destinées à la Russie, les *proimia* ornés de fioritures et littérarisants, que nous connaissons pour d'autres documents, soient absents.

Le langage utilisé dans les *pittakia* se détache d'une manière très claire du langage des *praxeis* synodales. Il s'agit, en effet, d'un genre épistolaire byzantin qui n'aspire pas à suivre la tradition de l'épistolographie classique, même si ces lettres ne renoncent pas totalement à des ambitions littéraires[17]. La fonction de ces lettres en ὕφος πιττακικόν consiste en premier lieu dans la transmission d'informations. Leur forme linguistique se rapproche plutôt du langage courant, ce qui se manifeste à tous les niveaux grammaticaux.

Les *pittakia* eux-mêmes ne sont pas homogènes. Des différenciations apparaissent notamment lors de l'insertion de documents d'origine différente. Ainsi des passages des *pittakia* de Kazimir de Pologne et d'Olgerd de Lithuanie sont insérés dans le *pittakion* adressé à Alexis de Moscou (MM 321 = *PRK* 404). Dans les passages insérés on trouve des formes caractéristiques de la langue populaire telles que χαώνεται (MM I, p. 582), νά, κουρσεύειν, θέλημαν, μάναν, ὀρθώσουν, τόρα (p. 584), qui sont absentes du reste du texte.

Le langage appliqué dans un *pittakion* standardisé adressé à un clerc se distingue aussi de l'idiome qui est utilisé dans les lettres adressées aux institutions profanes. Les lettres du patriarche Antoine (MM 515 et 516) furent expédiées en même temps (janvier 1397), l'une adressée au roi de Pologne Jagellon, l'autre au métropolite Cyprien de Kiev et de toute la Russie. Dans les deux documents la question de l'union des Églises ainsi que la situation précaire de Constantinople assiégée par les Ottomans sont abordées et le patriarche exprime son espoir dans l'aide de la Pologne et de la Hongrie. Malgré les multiples concordances verbales, les différences stylistiques sont apparentes dans le reste du texte. En particulier, la formule de salutation, déjà mentionnée, à la fin du document 515 en langue populaire ἄμποτε νὰ ὑγειαίνῃ ἡ εὐγένειά σου καὶ νὰ ἦσαι ὀλόκαλα (MM II, p. 282) contraste avec le souhait final dans la lettre au métropolite : ἡ τοῦ θεοῦ χάρις εἴη μετὰ τῆς σῆς ἱερότητος (p. 285). Puisque la lettre au roi de Pologne peut être considérée comme le premier document émis, on peut en conclure que dans la lettre à Cyprien, le contenu a été transposé dans un style convenant à un *pittakion* métropolitain[18].

17. Sur l'opposition entre la lettre littéraire et le *pittakion*, voir la remarque de Joseph Bryennios (ca 1350-1431/38 ; *PLP* 5257) dans une lettre à Alexis Apokaukhos : « Souvent j'ai voulu t'écrire, le *calamos* à droite, le papier à gauche, mais j'ai abandonné, en réfléchissant à ce qui m'arriverait, [à savoir] que, si j'écris en observant les règles du genre *pittakikon*, il s'en trouverait beaucoup pour me faire grief de ma simplicité, et si j'écris selon le genre épistolaire, on me reprocherait la recherche d'élégance », cf. N. B. TOMADAKES, *Ὁ Ἰωσὴφ Βρυέννιος καὶ ἡ Κρήτη κατὰ τὸ 1400. Μελέτη φιλολογικὴ καὶ ἱστορική*, Athènes 1947, p. 126 ; voir aussi DARROUZÈS, *Ekthésis néa*, cité *supra* n. 14, p. 86.

18. Voir également les *pittakia* MM 328 et 329 (= *PRK* 412 et 413) à Michel de Tver et à Alexis de Kiev ainsi que le document MM 268 (= *PRK* 347) en contraste avec le *pittakion* à Svjatoslav de Smolensk MM 269 (= *PRK* 348).

Il est intéressant de constater que le futur périphrastique formé de μέλλω + infinitif se trouve parfois aussi dans les actes synodaux (quelquefois même en combinaison avec le très rare infinitif de futur ancien, par ex. MM 321, p. 583 : εὑρήσειν ἐμέλλομεν), mais figure surtout dans les *pittakia* adressés aux métropolites et aux évêques russes, tandis que dans les lettres adressées aux souverains profanes (ainsi que dans les lettres écrites par eux) est surtout utilisée la forme θέλω + infinitif[19].

Par ailleurs, la langue des *pittakia* adressés aux destinataires russes profanes diffère nettement du grec utilisé par les correspondants profanes non grecs. La lettre d'Olgerd se distingue, entre autres, par l'utilisation des pronoms personnels courts atones (par ex. ἐκούρσευσάν με, ἐπῆραν την, ἐπίασάν την, πάλιν ἐκουρσεύαμέν τους [MM I p. 580-581]). L'application de ces pronoms enclitiques et proclitiques diverge de l'utilisation dans le grec ancien ainsi que dans le grec moderne, mais suit en général les règles complexes que Peter Mackridge a constatées en analysant des textes littéraires postérieurs[20]. Malgré les russismes apparents de la salutation, le grec de ces textes doit être qualifié de correct et provient d'une personne dont la langue maternelle était peut-être le grec ou qui, du moins, en avait une connaissance excellente[21].

Le langage utilisé par le patriarche quand il écrit des *pittakia* à des souverains russes, on le retrouve par exemple dans les mémoires du diplomate Georges Sphrantzès (1401-1478) rédigés environ cent ans plus tard[22]. Lui aussi distingue deux niveaux linguistiques différents : pour rendre des discours directs il utilise un idiome qui ressemble beaucoup à celui des lettres d'Olgerd ou de Kazimir[23]. Cette forme de grec a dû être, en effet, très proche du langage courant de l'époque. Dans les passages narratifs, au contraire, Sphrantzès applique un grec un peu plus élaboré que l'on trouve dans les *pittakia* patriarcaux, la *lingua franca* de la diplomatie internationale sud-est-européenne de l'époque, que Sphrantzès lui-même avait utilisée pendant ses innombrables missions au service de Jean VIII et Constantin XI Paléologue. C'est d'ailleurs cette forme de grec dont se servait aussi la chancellerie ottomane pour les contacts avec les souverains chrétiens jusqu'à la fin du XV[e] siècle[24].

19. Sur la formation du futur en grec médiéval, voir en général D. HOLTON, The Formation of the Future in Modern Greek Literary Texts up to the 17th century, *Origini della letteratura neograeca*, éd. N. M. PANAYOTAKIS, Venise 1993, I, p. 118-128.
20. P. MACKRIDGE, An editorial problem in medieval Greek texts. The position of the object clitic pronoun in the Escorial Digenes Akrites, *Origini della letteratura neograeca* (cité note précédente), I, p. 325-342.
21. MEYENDORFF, *Byzantium and the Rise of Russia*, p. 191 et 193-194, maintient cependant que dans les deux cas (la lettre de Kazimir et celle d'Olgerd) il s'agissait de scribes slaves. ŠEVČENKO, Russo-Byzantine Relations, cité *supra* n. 3, p. 102, parle, concernant la lettre de Kazimir, de « broken Greek, behind which I suspect a Slavic scribe's original ».
22. R. MAISANO, *Giorgio Sfranze. Cronaca*, Rome 1990 (CFHB 29).
23. Voir aussi les lettres rédigées en grec simple chez J. DARROUZÈS, Lettres de 1453, *RÉB* 22, 1964, p. 72-127.
24. Voir par ex. J. LEFORT, *Documents grecs dans les archives de Topkapı Sarayı. Contribution à l'histoire de Cem Sultan*, Ankara 1981, et M. DELILBAŞI, Greek as a Diplomatic Language in the Turkish Chancery, *Πρακτικὰ τοῦ Β' Διεθνοῦς Συμποσίου «Ἡ Ἐπικοινωνία στὸ Βυζάντιο », 4-6 Ὀκτωβρίου 1990*, éd. N. G. MOSCHONAS, Athènes 1993, p. 145-153.

On ne doit pas négliger la force suggestive de chaque style épistolaire. Les lettres MM 446 et 444 (dans cet ordre chronologique) sont toutes les deux adressées aux dirigeants de la ville de Novgorod. La première lettre (MM 446, septembre/octobre 1393) a un air raide et sévère, non seulement à cause des prescriptions de droit canonique égrenées dans le *pittakion*, mais encore comme si, au niveau linguistique, l'auteur prenait ses distances vis-à-vis du destinataire, ce qui traduisait d'ailleurs le sentiment profond du patriarche qui reprochait à Novgorod son comportement obstiné envers le métropolite de Kiev. La lettre suivante (MM 444, octobre 1393), en revanche, rédigée dans le style léger du langage courant, semble être plus obligeante et conciliante et ainsi réagit-elle à une lettre reçue entre temps de Novgorod, qui apparemment avait apaisé le patriarche.

En considérant l'histoire complexe de la langue grecque et en particulier les rapports entre les multiples formes de la langue écrite du Moyen Âge, on pourrait dire que la langue populaire grecque non littéraire, dont lesdites lettres conservées dans le registre patriarcal constituent quelques-uns des plus anciens témoignages, paradoxalement a été élevée au niveau d'une langue écrite à travers les relations diplomatiques hautement officielles.

Martin Hinterberger
Nicosie/Berlin/Vienne

Appendice : Les documents du registre patriarcal concernant les affaires russes

1339	**juillet**	*pittakion* de Jean XIV Kalékas à Théognoste de Russie *PRK* 122, Dar. *Reg.* 2192.
1347	**sept.**	*pittakion* de Jean Cantacuzène à Syméon de Moscou *PRK* 168, Dö. *Reg.* 2928.
		pittakion de Jean Cantacuzène à Dimitri Ljubart de Vladimir *PRK* 169, Dö. *Reg.* 2929.
		acte synodal : restitution à la métropole de Kiev des évêchés de Petite Russie *PRK* 170, Dar. *Reg.* 2291.
		pittakion d'Isidore I^{er} à Théodore de Galitza *PRK* 171, Dar. *Reg.* 2292.
1354	**30 juin**	acte synodal : transfert d'Alexis de Vladimir à la métropole de Kiev et toute la Russie *PRK* 193, Dar. *Reg.* 2363.
	2 juillet	*pittakion* de Philothée Kokkinos à Moïse de Novgorod *PRK* 194, Dar. *Reg.* 2364.

juillet *pittakion* de Philothée Kokkinos à Moïse de Novgorod
PRK 195, Dar. *Reg.* 2366.
lettre synodale : Vladimir devient seconde résidence du métropolite de Kiev
PRK 196, Dar. *Reg.* 2367.

1361 juillet acte synodal : mission de Denys de Keltzènè et Georges Perdikès en Russie
PRK 259, Dar. *Reg.* 2434.
pittakion de Calliste Ier à Romain des Lithuaniens
PRK 262, Dar. *Reg.* 2435.

1370 juin *pittakion* de Philothée Kokkinos à Dimitri Donskoj
MM 264 (= *PRK* 343), Dar. *Reg.* 2578.
pittakion de Philothée Kokkinos à Alexis de Kiev
MM 265 (= *PRK* 344), Dar. *Reg.* 2579.
pittakion de Philothée Kokkinos aux ducs russes
MM 266 (= *PRK* 345), Dar. *Reg.* 2580.
pittakion de Philothée Kokkinos à l'évêque de Novgorod
MM 267 (= *PRK* 346), Dar. *Reg.* 2583.
confirmation patriarcale d'excommunication des ducs russes par le métropolite de Kiev
MM 268 (= *PRK* 347), Dar. *Reg.* 2581.
pittakion de Philothée Kokkinos à Svjatoslav de Smolensk
MM 269 (= *PRK* 348), Dar. *Reg.* 2582.
décret patriarcal confirmant le retour de la Lithuanie sous la juridiction du métropolite de Kiev
MM 270 (= *PRK* 349), Dar. *Reg.* 2584.

été-automne *pittakion* de Kazimir de Pologne à Philothée Kokkinos
MM 318 (= *PRK* 401).

1370/71 hiver *pittakion* d'Olgerd de Lithuanie à Philothée Kokkinos
MM 320 (= *PRK* 403).

1371 mai acte synodal : transfert d'Antoine à Galitza
MM 319 (= *PRK* 402), Dar. *Reg.* 2622.

août *pittakion* de Philothée Kokkinos à Alexis de Kiev
MM 321 (= *PRK* 404), Dar. *Reg.* 2625.

sept. *pittakion* de Philothée Kokkinos à Alexis de Kiev
MM 322 (= *PRK* 405), Dar. *Reg.* 2626.
pittakion de Philothée Kokkinos à Michel de Tver
MM 328 (= *PRK* 412), Dar. *Reg.* 2635.
pittakion de Philothée Kokkinos à Alexis de Kiev
MM 139 (= *PRK* 413), Dar. *Reg.* 2636.

1381 automne *pittakion* de Nil aux autorités de Novgorod
MM 347, Dar. *Reg.* 2729.

1387 29 mai *parasémeiosis* concernant la permission à Cyprien de quitter le synode
MM 393, Dar. *Reg.* 2822.

1389 février acte synodal : confirmation de la déposition de Poimèn de Kiev
MM 404, Dar. *Reg.* 2847.

1391	**août**	note de registre concernant trois lettres expédiées en Russie MM 427, Dar. *Reg.* 2893-2895.
1393	**juillet**	*protropè* à Michel de Bethléem MM 438, Dar. *Reg.* 2924.
	sept.	*pittakion* d'Antoine à l'évêque, aux autorités et à toute la population de Novgorod MM 446, Dar. *Reg.* 2929.
	sept.-oct.	*pittakion* d'Antoine à l'archevêque Euphrosyne de Souzdal MM 449, Dar. *Reg.* 2930. *pittakion* d'Antoine à Vasilij de Moscou MM 447, Dar. *Reg.* 2931.
	octobre	*pittakion* d'Antoine à l'évêque, aux autorités et à toute la population de Novgorod MM 444, Dar. *Reg.* 2934. *pittakion* d'Antoine à Cyprien MM 445, Dar. *Reg.* 2935.
	29 oct.	*pittakion* d'Antoine à Michel de Bethléem et Alexis Aaron MM 450, Dar. *Reg.* 2938.
1397	**janvier**	*pittakion* d'Antoine à Jagellon de Pologne MM 515, Dar. *Reg.* 3039. *pittakion* d'Antoine à Cyprien de Kiev MM 516, Dar. *Reg.* 3040.
1400	**mars**	*pittakion* de Matthieu à Cyprien de Kiev MM 556, Dar. *Reg.* 3112.

La lettre diplomatique byzantine du premier millénaire vue de l'Occident et l'énigme du papyrus de Paris

Michael McCormick

La table ronde sur la lettre diplomatique byzantine offrit l'occasion de poser deux questions assez simples. En faisant appel à un recensement global des témoins byzantins conservés du haut Moyen Âge, et en le renforçant par le témoignage de leurs homologues occidentaux qui survivent en bien plus grand nombre, ces questions d'ordre général sont susceptibles de jeter quelque lumière sur le témoignage et la portée historique de la lettre diplomatique impériale. Première question donc : comment imaginer le contexte documentaire originel de la lettre diplomatique byzantine ? Autrement dit : est-ce que la lettre diplomatique voyageait *seule* ? Sinon, comment se représenter les autres missives qui l'auraient entourée ? Deuxièmement, comment se fait-il que des lettres diplomatiques nous soient parvenues ? Et en quoi les caractères de cette transmission éclairent-ils la portée historique des lettres diplomatiques byzantines ?

Pour répondre à ces questions, je me limiterai aux siècles qui vont de la mort de Justinien à celle de Basile II. Les données y étant plus éparses, elles gagnent à être envisagées de manière plus large, afin d'en rassembler suffisamment pour permettre de déceler des phénomènes occultés par le cas unique : c'est l'avantage même d'une approche globale pour mettre en valeur certains aspects précieux du témoignage des lettres diplomatiques. D'autre part, la comparaison des maigres données byzantines avec les sources occidentales, incomparablement plus abondantes que celles de Byzance, suggère des analogies intéressantes pour l'intelligence de la lettre diplomatique byzantine et de son contexte. Imaginer au moins ce qui ne nous est pas parvenu des Byzantins est la condition indispensable pour apprécier à leur juste valeur les lettres diplomatiques qui nous sont conservées. Qui plus est, ces mêmes archives et bibliothèques de l'Occident médiéval sont l'une des principales sources pour la connaissance des documents proprement byzantins, comme nous le rappellera la célèbre lettre impériale sur papyrus, conservée à Paris.

Comment donc imaginer le contexte documentaire originel de la lettre diplomatique byzantine ? Est-ce qu'elle voyageait seule ? Pour rester dans le domaine de l'écrit – sans donc aborder la question importante des messages oraux –, le manuel de Dölger et Karayannopoulos répond déjà en recensant trois ou quatre types de documents qui devaient accompagner les ambassades byzantines. En premier lieu, ces savants font état de la lettre diplomatique par

Byzance et le monde extérieur, Paris, Publications de la Sorbonne, 2005 (Byzantina Sorbonensia, 21)

excellence, celle adressée au souverain étranger par l'empereur byzantin, dont la forme rappelle celle des édits. Qualifions-la de lettre diplomatique « primaire »[1].

Ensuite ils recensent les traités (de paix ; *synthèkai*), rédigés le plus souvent sous la forme de privilèges, de *chrysoboulloi logoi* ou de *chrysoboulla sigillia* ; et, troisièmement, les rarissimes *prokouratorika chrysoboulla*, les lettres de créance, dont les premiers exemplaires conservés ne semblent remonter qu'au XIII^e^ siècle[2]. Enfin, ils relèvent les traductions des lettres du souverain.

En effet, au moment même où le Moyen-Orient basculait du côté de la langue des conquérants arabes, l'État byzantin achevait d'adopter la langue grecque, vouée désormais à un avenir géographique de plus en plus restreint. D'où la nécessité de traductions. On sait que celles-ci furent préparées à Byzance par les interprètes de l'empereur, du moins à partir du Xe siècle, si l'on peut en juger d'après une lettre grecque de 938 traduite en arabe. Au XIe siècle, on entend parler d'une traduction arabe intercalée dans le texte grec, et, des XIIe et XIIIe siècles, on conserve des originaux grecs suivis directement de traductions latines[3]. Depuis quand préparait-on des traductions officielles à Constantinople ?

Une récente analyse philologique aboutit à la conclusion que la version latine de la lettre diplomatique expédiée par Michel II et Théophile à Louis le Pieux en 824 émane non pas de Constantinople, mais d'interprètes occidentaux, vraisemblablement de Hilduin de Saint-Denis ou de son milieu[4]. Si cette analyse devait se confirmer, cela signifierait que la pratique de la bureaucratie

1. F. DÖLGER, J. KARAYANNOPULOS, *Byzantinische Urkundenlehre, 1. Die Kaiserurkunden*, Munich 1968 (Handbuch der Altertumswissenschaft 12.3), p. 89-94. Pour quelques indications sur les simples porteurs de lettres de l'empereur aux souverains étrangers, voir T. C. LOUNGHIS, *Les ambassades byzantines en Occident depuis la fondation des États barbares jusqu'aux Croisades (407-1096)*, Athènes 1980, p. 371-398. Pour lesdites lettres, ci-dessous, n. 26. À propos des communications orales, voir D. NERLICH, *Diplomatische Gesandtschaften zwischen Ost- und Westkaisern 756-1002*, Berne 1999 (Geist und Werk der Zeiten 92), p. 123-128.
2. Les *synthèkai* et les *prokouratorika chrysoboulla* : DÖLGER - KARAYANNOPULOS, *Byzantinische Urkundenlehre*, cité note précédente, p. 94-107 ; NERLICH, *Diplomatische Gesandtschaften*, cité note précédente, p. 122, cite quelques exemples de lettres de créance du Bas-Empire.
3. DÖLGER - KARAYANNOPULOS, *Byzantinische Urkundenlehre*, p. 90-91 ; pour une récente traduction d'une partie de la version arabe de la lettre de 938 (F. DÖLGER, *Regesten der Kaiserurkunden des oströmischen Reiches von 565-1453*. 1. Teil, *Regesten von 565-1025*, Munich-Berlin 1924 [cité désormais DÖLGER], n° 633), voir ci-dessous, à la n. 15.
4. DÖLGER n° 408 ; Ch. GASTGEBER, *Die lateinische « Übersetzungsabteilung » der byzantinischen Kaiserkanzlei unter den Komnenen und Angeloi*, Thèse de l'Université de Vienne, 2001, p. 76-90. Je suis reconnaissant à M. Gastgeber de m'avoir communiqué une photocopie de ces pages. À ses observations, on ajoutera le fait que l'expression *propter superfluitatem uerborum* qu'il relève comme typique de la technique des traducteurs de la lettre, n'est pas banale : avant le IXe siècle, *superfluitas uerborum* ou une proche variante ne se rencontre que six fois dans toutes les œuvres de la Patrologie latine, du *Corpus christianorum*, et d'autres éditions répertoriées par la *Patrologia Latina Database* et le *Cetedoc Library of Christian Latin Texts: CLCLT-3*, Turnhout 1996. Or, on trouve précisément *superfluitate uerbi* dans la traduction latine préparée sous l'égide d'Hilduin, du traité de Ps. DENYS, *De divinis nominibus*, 5, 21 (cf. Ph. CHEVALLIER, *Dionysiaca. Recueil donnant l'ensemble des traductions latines des ouvrages attribués au Denys de l'Aréopage*, 1, Bruges 1937, p. 330).

byzantine en la matière évolua entre 824 et 938. En fait, l'idée d'un changement trouve un appui solide dans un témoignage portant précisément sur la traduction des missives impériales en Occident. Vers 766, l'empereur Constantin V s'était plaint auprès de Pépin III, roi des Francs, que les interprètes qui servaient à la fois le pape et le roi eussent falsifié le contenu des lettres impériales adressées au roi et au pape[5].

Qu'elles soient faites en Occident ou en Orient, ces traductions diplomatiques n'ont pas suscité l'attention philologique systématique qu'elles méritent : ce sont pourtant de rarissimes traductions du haut Moyen Âge bien ancrées dans le temps et dans l'espace[6]. De la sorte, les versions latines de lettres diplomatiques posent de précieux jalons pour l'étude générale des traductions, surtout que les activités des interprètes impériaux pouvaient déborder sur le domaine plus nettement « culturel », comme le prouve, au XII^e^ siècle, le cas de Moïse de Bergame, auteur de traités savants sur les expressions grecques de saint Jérôme ou sur les accents grecs, ainsi que de traductions théologiques[7].

Si la lettre « primaire », celle de l'empereur au souverain étranger, ainsi que les traités, traductions, et lettres de créance ont accaparé l'attention des spécialistes, on se gardera de les imaginer seuls dans les dossiers diplomatiques. Mieux fournies, les archives occidentales nous permettent de découvrir un peu plus les bagages documentaires des ambassadeurs byzantins[8]. Les pièces purement techniques sont passablement banales : celles qui autorisent, par exemple, l'exploitation des ressources de l'État pour le voyage, donnant le droit de réquisitionner le gîte ou les moyens de transport, sont connues surtout pour les ambassades étrangères en terre byzantine. Mais elles ont également dû faciliter les déplacements des envoyés byzantins jusqu'à la frontière impériale[9].

5. PAUL I, *Codex Carolinus*, n° 36, éd. W. GUNDLACH, MGH Epistolae, 3, Berlin 1892, p. 546.11-16 : *...relectis imperialibus litteris vobisque defertis per praelatos Anthi spatarium et Sinesyum eunuchum, quas nobis ob earum seriem intuendam pro amore beati Petri fautoris vestri dirigere dignati estis, repperimus in eis adnexum, quod vestri ac nostri homines, qui ipsas imperiales syllabas, quae vobis nobisque directae sunt vel diriguntur, interpretantur, non iuxta id quod ibidem exaratum est, sed aliud pro alio false interpretare audent...* (DÖLGER n° 325). La chronologie de ces échanges diplomatiques et de ces pièces en particulier a été corrigée : M. MCCORMICK, Textes, images et iconoclasme dans le cadre des relations entre Byzance et l'Occident carolingien, *Testo e immagine nell'alto medioevo*, Spoleto 1994 (Settimane di studio del Centro italiano di studi sull'alto medioevo 41), p. 95-162, ici p. 117-126. Pour une vue générale, voir ID., *Origins of the European Economy. Communications and Commerce, A.D. 300-900*, Cambridge 2001, p. 872-875, n^os^ 162, 163, 165, 166, 168, 170, 172.

6. Voir cependant l'ouvrage encore inédit cité à la n. 4.

7. Voir M. MCCORMICK, *ODB* 2, Oxford 1991, p. 1417, et F. DOLBEAU, À propos d'un florilège biblique traduit du grec par Moïse de Bergame, *Revue d'histoire des textes* 24, 1994, p. 337-358.

8. Voir, par ex., le riche recueil de divers types de documents diplomatiques de la fin du Moyen Âge, P. CHAPLAIS, *English Medieval Diplomatic Practice*. 1, *Documents and Interpretation*, Londres 1982.

9. Voir, par ex., le *sigillum imperialem* (!) (cf. le grec *sigillion*), concédant au pape Constantin en voyage les mêmes droits qu'à l'empereur : *Liber pontificalis*, MGH Gesta pontificum romanorum, éd. Th. MOMMSEN, Berlin 1898, p. 223.15-18 ; cf. NERLICH, *Diplomatische Gesandtschaften*, p. 131.

Moins banales sont deux sortes de lettres diplomatiques supplémentaires que l'on pourrait appeler « secondaires » et « tertiaires ». À en juger d'après les analogies de l'Occident et de la correspondance patriarcale, les missives des empereurs destinées aux souverains étrangers ont dû parfois être accompagnées d'autres lettres impériales. En effet, les Occidentaux expédiaient à Constantinople non pas des lettres isolées, mais de véritables dossiers de lettres adressées non seulement à l'empereur, mais aussi à l'impératrice, au patriarche, au médecin de l'empereur, aux grands – et aux grandes dames – de la cour. Ces dossiers de lettres diplomatiques des rois et des pontifes occidentaux nous dévoilent la constellation des puissances qui gravitaient autour du soleil impérial, telles que se les imaginaient les responsables occidentaux, et qui étaient censées être capables d'intervenir dans l'affaire confiée à leurs ambassadeurs. Un recueil épistolaire assemblé à Metz au VIe siècle finissant en offre un bel exemple. Dans le cadre d'une ambassade de 584, le roi Childebert II et sa mère Brunehaut adressèrent des billets, entre autres, à l'empereur Maurice, à l'impératrice Anastasie, au patriarche Jean IV le Jeûneur, à Honoratus, apocrisiaire de l'Église romaine, à Domitien, évêque de Mélitène et parent de Maurice, à Théodore, maître des offices et fils de Pierre le Patrice, à Jean Questeur, à Megas *curator domus divinae*, à Paul, père de Maurice, et à un riche et puissant couple sicilien, les patrices Venance et Italique[10]. La correspondance des évêques de Rome livre d'autres excellents exemples du procédé, tant du VIe que du IXe siècle[11]. Faut-il croire que Constantinople faisait autrement ? Même si, pour cette période, nous n'avons pas conservé de lettres impériales « secondaires » adressées aux entourages royaux et pontificaux, on en repère, dans le recueil épistolaire du patriarche Nicolas Mystikos de l'époque de sa régence, plusieurs exemples, notamment dans sa correspondance avec le Tsar des Bulgares, Syméon, et avec le pape[12].

10. *Epistolae Austrasicae*, 25-39, éd. W. GUNDLACH, MGH Epistolae 3, 1892, p. 138-145 ; voir notamment *PLRE* 3, « Iohannes 98 », « Megas 2 », « Venantius 2 » et « Italica » ; NERLICH, *Diplomatische Gesandtschaften*, p. 122, n. 378.

11. Voir les lettres de Grégoire Ier adressées à Maurice et à son médecin explicitement pour s'opposer à une loi impériale et celles adressées à l'évêque Domitien, et au comte Narsès (cfr. *PLRE* 3, « Narses 9 »), dans *Registre de Grégoire I*, 3, 61, et 64, ainsi que 3, 62-63, éd. D. NORBERG, Turnhout 1982 (Corpus Christianorum. Series latina 140), p. 209-215. Voir aussi les lettres du pape Nicolas Ier à l'empereur Michel III, à Bardas César, aux impératrices, au patriarche, au Sénat et aux prélats de Constantinople, *Registre du pape Nicolas Ier*, *ep.* 90-98, éd. E. PERELS, MGH Epistolae 6, 1902-1925, p. 488-565.

12. NICOLAS I MYSTIKOS, *Epistolae*, éd. R. J. H. JENKINS, L. G. WESTERINK, Washington 1973 (CFHB 6) ; l'*ep.* 4, à l'archevêque de Bulgarie, accompagna manifestement l'*ep.* 3, adressée à Syméon, p. 16-26 ; aux mêmes destinataires, les *ep.* 11, 12, et au « premier homme de Syméon », l'*ep.* 13, p. 72-92 ; de même, les trois lettres envoyées au pape Jean X, à un parent établi en Italie, et à un fonctionnaire romain : *ep.* 53-55, p. 286-294. Du domaine privé, voir les lettres de THÉODORE DE STOUDIOS, expédiées au pape et à quelques partisans établis à Rome : par ex., en 818, les lettres 272 (à Pascal Ier), 273 (à Basile l'Archimandrite), et 274 (à Jean, l'évêque de Monemvasie et à l'abbé et futur patriarche Méthode) : *Epistulae*, éd. G. FATOUROS, Berlin 1992 (CFHB 31), no 272, p. 402-403 ; no 273, p. 404.14-15 ; no 274, p. 406.31-33. Cf. *ibid.*, p. 316*-318* ; MCCORMICK, *Origins*, cité *supra* n. 5, p. 905, no 353.

Ces indications sont pleinement confirmées par les cadeaux que transmettaient les ambassadeurs byzantins. Par leurs attentions prodiguées aux entourages royaux de l'Occident, les dossiers byzantins n'avaient rien à envier aux dossiers épistolaires de leurs homologues. Ainsi la liste de dons destinés à un milieu occidental en contrepartie d'une alliance militaire, conservée dans le *Livre des cérémonies*, évoque les réseaux de pouvoir et d'influence à la cour du roi d'Italie, Hugues de Provence. On offrait des *skaramangia* aux six évêques de l'entourage royal, alors qu'on réservait des cadeaux particulièrement magnifiques au comte dont les terres avoisinaient celles de l'Empire byzantin[13]. En témoigne encore le beau manuscrit grec des œuvres du Pseudo-Denys l'Aréopagite (Paris, BNF gr. 437), apporté par les ambassadeurs de Michel II reçus par Louis le Pieux à Compiègne en 827. Ce codex nous dévoile l'habileté de la diplomatie byzantine lorsqu'il s'agissait de se créer des alliés dans l'entourage des princes étrangers. En effet, en ces années-là, un des principaux conseillers de Louis, l'abbé de Saint-Denis, Hilduin, s'évertuait à convaincre tout un chacun que le Denis de Paris n'était autre que l'Aréopagite de l'époque apostolique. Il est difficile d'y reconnaître une coïncidence[14].

En annexe de certaines lettres diplomatiques, des listes précisaient les cadeaux transmis au destinataire. Ainsi le relevé des cadeaux destinés à Louis le Pieux en 824 figure à la fin de la version latine de la lettre « primaire »[15]. C'était une garantie de plus que les cadeaux arriveraient bien à leurs destinataires. Faut-il croire que les diplomates byzantins étaient à l'occasion tentés de s'approprier les cadeaux qu'on leur confiait ? En tout cas, ces listes

13. CONSTANTIN VII PORPHYROGÉNÈTE, *De ceremoniis*, II, 44, éd. J. J. REISKE, 1, Bonn 1829 (CSHB), p. 661.7-662.4. Outre les travaux cités dans les notes suivantes, voir R. CORMACK, But is it art?, *Byzantine Diplomacy. Papers from the Twenty-fourth Spring Symposium of Byzantine Studies, Cambridge, March 1990*, éd. J. SHEPARD, S. FRANKLIN, Aldershot 1992, p. 219-236 ; A. MUTHESIUS, Silken diplomacy, *ibid.*, p. 237-248, et A. CUTLER, Les échanges de dons entre Byzance et l'Islam (IXe-XIe siècles), *Journal des savants* 1996, p. 51-66.

14. Voir ci-dessous, n. 46.

15. DÖLGER no 408, éd. A. WERMINGHOFF, MGH Concilia 2, Hanovre 1908, 480.5-7. Le fait que la lettre synodique expédiée au pape Léon III par le patriarche Nicéphore Ier en 812 comporte une semblable description de cadeaux transcrite à la fin de la lettre suggère que c'était la pratique habituelle à cette époque : (V. GRUMEL, *Les regestes des actes du patriarcat de Constantinople*. Vol. I, *Les actes des patriarches*. Fasc. II et III, *Les regestes de 715 à 1206*. 2e éd. revue et corrigée par J. DARROUZÈS, Paris 1989, no 382), éd. PG 100, col. 200B-C ; voir la traduction latine contemporaine : éd. C. BARONIUS, *Annales ecclesiastici* 13, Lucques 1743, p. 484. De même la version arabe de la lettre de Romanos Ier au calife al-Radi en 938 situe la longue liste de cadeaux « at the end of the letter », reproduisant apparemment la traduction arabe qui accompagna la missive rédigée en grec : *Book of Gifts and Rarities*, 73, trad. G. H. AL-QADDŪMĪ, Cambridge, Mass. 1996, p. 99. S'agissant dans les trois cas de transcriptions livresques, on ne peut être certain de la position exacte des listes dans les rouleaux originaux, d'autant plus que, selon la reconstitution par Dölger du texte endommagé de la lettre impériale conservée à Paris, aucune liste ne figure à cet endroit du seul rouleau conservé de cette époque : F. DÖLGER, Der Pariser Papyrus von St. Denis als ältestes Kreuzzugsdokument, *Actes du VIe Congrès International d'Études byzantines*, Paris 1950, 1, p. 93-102, ici p. 96-97. Mais il est clair que le relevé des cadeaux était intimement associé à la lettre « primaire ».

permettaient au destinataire de se convaincre que les cadeaux diplomatiques représentaient bien la volonté de l'empereur byzantin. D'ailleurs, à en juger d'après un exemple conservé dans le *Livre des cérémonies*, on gardait un double à Constantinople, et l'on réclamait à l'envoyé à son retour tout cadeau non distribué[16]. On y saisit sur le vif les procédés du *lobbying* de la diplomatie byzantine.

Ce qui surprend surtout, en cette époque réputée maigre en communications à longue distance, c'est la densité des communications que j'appellerai « tertiaires », les communications émises par les ambassadeurs byzantins eux-mêmes. Grâce aux recueils épistolaires byzantins, mais grâce aussi à tel manuscrit carolingien de Saint-Gall, et aux étonnantes découvertes sigillographiques byzantines en Jutland, qui semblent émaner d'une mission impériale à Venise en 840, nous reconnaissons des missives expédiées par les ambassadeurs : tantôt un pli à l'intention du souverain étranger – on pensera aux lettres que Léon Choirosphaktès adressa à Syméon le Bulgare –, tantôt des messages expédiés à d'autres destinataires étrangers encore à identifier, dont témoignent les plombs mis au jour en Scandinavie. On pensera surtout aux nombreuses lettres échangées entre l'ambassadeur en mission et le centre. On s'en forme une excellente idée d'après les lettres « tertiaires » envoyées à Constantinople par Léon de Synade, ambassadeur de Basile II dans l'Empire ottonien et à Rome[17]. Il n'est pas inintéressant de relever que plusieurs de ces lettres « tertiaires » d'ambassadeurs n'ont guère à voir avec la diplomatie : les canaux qui véhiculaient les rapports et les instructions de la capitale étrangère transmettaient aussi des lettres plus générales de salutations et d'amitié, telles celles que Léon Choirosphaktès envoyait de Bagdad[18].

16. *De cer.*, II, 44, p. 662.4-9 ; cf. M. F. HENDY, *Studies in the Byzantine Monetary Economy, c. 300-1450*, Cambridge 1985, p. 268-269 ; voir aussi les mesures remarquables, prises par le bureau du Maître des Offices au VIe siècle, pour enregistrer et faire apprécier sur le champ la valeur des cadeaux diplomatiques apportés à l'empereur : *De cer.*, I, 89, p. 404, l. 8-12, p. 406, l. 19, p. 407, l. 14 ; I, 90, p. 408, l. 16, p. 409, l. 7.

17. LÉON CHOIROSPHAKTÈS, *Ep.* 1-14, éd. G. KOLIAS, *Léon Choerosphactès*, Athènes 1939 (Texte und Forschungen zur byzantinisch-neugriechischen Philologie 31), p. 77-91 (correspondance entre Léon et Syméon) et les *Ep.* 15-19, p. 91-97 (correspondance avec les amis de Léon restés à Constantinople pendant sa mission à Bagdad) ; LÉON DE SYNADE, *Ep.* 1-13, éd. M. P. VINSON, *The Correspondence of Leo, Metropolitan of Synada and Syncellus*, Washington 1985 (CFHB 23), p. 2-22 ; voir le message urgent expédié à Constantinople par des envoyés impériaux en plein hiver 788 : MCCORMICK, *Origins*, p. 884, no 218. Pour l'énigmatique lettre (en grec) d'un envoyé, Lazare, conservée à Saint-Gall, cf. J. RAASTED, A Byzantine letter in Sankt Gallen and Lazarus the Painter, *Cahiers de l'Institut du moyen-âge grec et latin* 37, 1981, p. 124-138. L'étonnante découverte du sceau du patrice et chartoularios du Vestiarion impérial, Théodose Baboutzikos, dans la ville commerciale scandinave de Haithabu, vient de se reproduire avec la découverte d'un deuxième exemplaire du même sceau lors des fouilles à Ribe, au Danemark : *799. Kunst und Kultur der Karolingerzeit. Karl der Grosse und Papst Leo III. in Paderborn. Katalog der Ausstellung*, éd. C. STIEGEMANN, M. WEMHOFF, Mayence 1999, 1, p. 376, no VI.79 ; no VI.78. Théodose était l'envoyé de Théophile à Lothaire Ier et à Venise vers 840, cf. MCCORMICK, *Origins*, p. 920, no 455.

18. Voir la fine analyse de cet aspect des lettres diplomatiques par M. E. MULLETT, The language of diplomacy, *Byzantine diplomacy*, cité *supra* n. 13, p. 203-216.

Enfin, Dölger et Karayannopoulos avaient déjà fait brièvement allusion à un genre de document des plus rares, et aussi des plus intéressants, les « Anweisungen » ou *instructiones*, appelés en Occident *commonitoria*, soit *hypomnèstika*. Ces textes visaient à surmonter l'obstacle de la distance en imposant par écrit aux envoyés des directives précises de comportement. Les *commonitoria* cherchaient à téléguider, pour ainsi dire, les gestes et les paroles des ambassadeurs lors des audiences et des autres rencontres avec le souverain étranger et ses conseillers, rencontres qui avaient lieu souvent plusieurs mois après le départ de l'ambassade de sa capitale. Véritables scénarios, ces textes, avec leurs consignes hautement confidentielles, connaissaient une diffusion encore plus limitée que les lettres diplomatiques. Je cite quelques lignes du document qui aurait gouverné le comportement des envoyés romains à Constantinople, vers 879 : « Vous logerez là où l'empereur vous l'ordonnera, et vous ne donnerez les lettres apostoliques à personne, avant de voir l'empereur en personne. Lorsque vous serez devant l'empereur, vous lui transmettrez les lettres en lui disant ces mots : "Votre[19] père spirituel, le seigneur Jean, pape apostolique, vénère (*proskynei*) votre dignité impériale par la grâce de Dieu"... » et ainsi de suite[20]. Quoique je n'en aie pas rencontré d'exemples proprement byzantins du haut Moyen Âge – Dölger cite un exemple de 1433 – [21], on en rencontre, en revanche, issus de la diplomatie royale et pontificale, à Constantinople au VI^e et au IX^e siècle. Celui du IX^e siècle n'est d'ailleurs connu que dans la traduction grecque que je viens de citer, produite lors du concile photien de Constantinople de 879[22]. On se convaincra que les ambassadeurs byzantins disposaient de scénarios semblables d'autant plus facilement que le Grand Palais cherchait à régir à Constantinople précisément les salutations et les autres gestes des ambassadeurs étrangers devant l'empereur byzantin pendant les audiences solennelles[23]. Comment aurait-il négligé de le faire à l'étranger ?

19. Il faudrait vraisemblablement corriger le *hèmôn* de l'édition en *humôn*.
20. MGH Epistolae, 6.188.19-30.
21. DÖLGER - KARAYANNOPULOS, *Byzantinische Urkundenlehre*, p. 238, surtout n. 298, pour des exemples occidentaux du XII^e siècle, et NERLICH, *Diplomatische Gesandtschaften*, p. 122-128.
22. *Collectio avellana*, 158, éd. O. GÜNTHER, Vienne 1898 (Corpus Scriptorum Ecclesiasticorum Latinorum 35.2), p. 605-607 ; JEAN VIII, *Commonitorium*, éd. E. CASPAR, MGH Epistolae 7, 1912-1928, p. 188-189 (la version grecque est adultérée dans des limites qui ne sont pas définitivement établies, cf. J. L. BOOJAMRA, The Photian synod of 879-80 and the papal *Commonitorium*, *Byzantine Studies/Etudes byzantines* 9, 1982, p. 1-23). Ce document devait néanmoins se conformer à l'idée que les contemporains se faisaient de tels scénarios. Voir aussi les extraits d'un semblable document du pape Étienne V pour la rencontre de ses légats avec le prince des Moraves, *ibid.*, p. 352-353. Un fragment de l'original du scénario des envoyés de Charlemagne au pape du VIII^e siècle a survécu : éd. H. ATSMA *et al.*, *Chartae latinae antiquiores* 17, 1984, n^o 655. Outre leur valeur d'aide-mémoire, on peut imaginer pour ces documents d'autres emplois, par exemple pour maintenir la solidarité des membres d'une ambassade face aux contre-propositions ou aux séductions des interlocuteurs. Serait-il trop subtil d'imaginer même que l'un ou l'autre ambassadeur aurait pu montrer un tel document à ses interlocuteurs, pour les convaincre de la réalité d'éventuelles concessions, ou de la réelle gravité des menaces, qui y étaient contenues ?
23. *De cer.*, II, 47, p. 680-686.

Voilà donc quelques exemples précis qui permettent d'apprécier par analogie la gamme plus large des documents, des missives « secondaires » et « tertiaires », et aussi des scénarios confidentiels, qui devaient accompagner les lettres diplomatiques byzantines « primaires » qui nous sont parvenues, et qui en renforçaient le sens et le message. C'est dire que les lettres diplomatiques conservées nous apparaissent isolées de leur contexte documentaire d'origine. Mais, telle que nous la connaissons aujourd'hui, la lettre diplomatique byzantine n'est pas seulement isolée, elle est rare. Pour s'en convaincre, il suffit de répondre à notre deuxième question quant à la transmission textuelle, en recensant la totalité des données pour la période envisagée ici. D'après le recensement de Dölger, cinq siècles environ nous ont transmis 39 lettres diplomatiques rédigées au nom de l'empereur.

Ce relevé des 39 lettres impériales connues en tout ou en partie met en évidence un autre aspect sous-apprécié de la lettre diplomatique de la haute époque : il s'agit du grand nombre de faux. Sur les 29 lettres plus ou moins intégralement conservées, presque le tiers (9) est faux. Bien plus qu'une mise en garde critique, cette quantité de faux nous signale un phénomène en soi mal compris, et donc digne d'étude. Il nous renseigne aussi sur le prestige et, vraisemblablement, sur la portée extra-diplomatique des lettres impériales, aspect que nous soupçonnons dans la transmission par les archives de Saint-Denis du célèbre *Kaiserbrief* du IXe siècle.

Il importe de dépasser le constat de rareté, et de scruter les caractères mêmes de ce qui nous a été conservé, afin de déterminer l'usage que les historiens doivent en faire. En principe, même en faisant la part des communications orales, toute ambassade byzantine devait comporter au moins une lettre diplomatique « primaire »[24], pour ne pas parler des documents « secondaires » et « tertiaires ». Cela étant, les VIIIe et IXe siècles, particulièrement favorisés en Occident du point de vue des sources, nous permettent d'apprécier le taux de conservation des lettres diplomatiques : de 700 à 900, on connaît en tout et pour tout le texte ou le contenu de 5 missives impériales authentiques envoyées en ces régions[25]. Cependant, durant cette même période, on peut estimer qu'il y eut au moins 45 ambassades byzantines, sans compter les missions des simples porteurs de lettres ; c'est-à-dire qu'on ne connaît qu'une fois sur neuf la lettre diplomatique qui dut accompagner ces missions relativement bien documentées[26].

24. Voir, à cet égard, l'accent que Léon Choirosphaktès met sur le fait que la paix qu'il avait conclue avec les Arabes était « écrite » (*engraphos*) : *Ep.* 23, p. 113, l. 7-8, 16-17, et p. 24, l. 6.
25. DÖLGER nos 341, 390, 408, 474, 488.
26. Le décompte minimal provient des regestes des missions dans mon *Origins*, p. 859-963, à savoir les nos 65, 75, 85, 119, 125, 158, 161-162, 170, 197, 203, 211, 240, 251, 258, 262, 296, 311, 330, 344-345, 347, 383, 399, 425, 445, 449, 456, 465, 518, 535, 553, 568-569, 573, 613, 616, 624, 658, 660, 700, 708, 725, 732-733. J'ai écarté les cas ambigus, par ex., *ibid.*, nos 734-735. Qu'on transmettait parfois des lettres en dehors du cadre d'une ambassade se déduit de la lettre de Charlemagne à l'empereur Nicéphore Ier (éd. E. DÜMMLER, MGH Epistolae 4, 1895, p. 547.15-21) : Charles s'étonne de n'avoir reçu de son homologue oriental ni ambassade ni même lettre ; voir également les lettres impériales signalées dans *Origins*, p. 950, no 641 et p. 957, no 689.

Le corollaire en est obvie : à cette époque, il est plus que rare, il est *anormal* qu'une lettre diplomatique nous soit conservée en totalité ou en partie. Il s'ensuit un second corollaire : puisque la conservation d'une lettre diplomatique byzantine est fondamentalement anormale, les circonstances de sa conservation font *a fortiori* partie intégrante des données historiques qu'on interrogera pour assurer l'intelligence profonde de la lettre.

Pour ce qui est de la transmission textuelle des textes plus ou moins intégraux, hormis l'unique original, nous ne possédons que des exemplaires transcrits par les destinataires ou des exemplaires conservés pour des mobiles privés encore à scruter. De la période de 565 à 1025, il existe 27 lettres plus ou moins intégralement conservées en copie selon les critères énoncés par Dölger. De celles-ci, environ un tiers (8 soit 30 %) existe en langue originale, le grec, à supposer que la lettre de 584 (Dölger n° 83), adressée au roi des Francs, fût rédigée en grec au départ, et non pas directement en latin[27]. Un nombre égal est conservé en traduction latine ; à part une missive connue en vieux slavon, les autres sont transmises dans les langues orientales[28]. Mais le problème de la transmission peut être encore précisé : de quelle manière exactement la lettre nous est-elle parvenue ? Quel est l'environnement littéraire ou codicologique précis ? Une lettre conservée – c'est-à-dire sélectionnée et publiée – dans un recueil épistolaire présente des problèmes critiques autres que ceux soulevés par une lettre transmise (et éventuellement adaptée ?) par un historien. Quel lettré byzantin aurait résisté à la tentation de retoucher, d'enjoliver ses communications diplomatiques proposées de la sorte en modèle de beau style à l'admiration ou à la critique des contemporains ? D'ailleurs, l'enjeu de la transmission textuelle dépasse l'établissement du texte ou la critique de l'authenticité. Pour citer un exemple qui est de circonstance, la provenance précisément devrait nous orienter sur le vrai contexte historique du célèbre *Kaiserbrief* de Paris ou plutôt de Saint-Denis.

La plus ancienne lettre diplomatique originale des empereurs byzantins a échoué dans la célèbre abbaye de la campagne parisienne. Ce fait cadre assez mal avec l'hypothèse publiée par l'illustre Dölger dans les actes du Congrès international de 1948, et encore moins avec les suppositions d'Ohnsorge. Rappelons qu'il s'agit d'un rouleau assez mal conservé ; d'après ce que l'on peut déchiffrer des 21 lignes conservées, la missive, datée d'un mois de mai, concerne un accord d'action militaire coordonnée des Francs et des Byzantins contre un adversaire commun. Selon les deux érudits, trois faits permettent de dater cette lettre. La lettre se sert du mot gréco-latin de *rèx* pour désigner un « roi » qui n'est pas le destinataire de la lettre ; contrairement à ce qui est advenu en 812 et encore en 824 lorsque le souverain carolingien méritait l'appellation de « frère », ce roi est traité de « fils » de l'empereur byzantin, d'où l'on peut déduire que ce *rèx* est subordonné au destinataire. Ces données situent obligatoirement la lettre en une période où l'empereur carolingien avait

27. DÖLGER, n^os^ 166, 364, 590, 606-608, 625, 631. Dölger explique ses critères, *ibid.*, p. xi.
28. Lettres conservées en version latine : DÖLGER n^os^ 83, 329, 341, 382, 408, 474, 485, 488.

en Italie un sous-roi, et où les relations entre Francs et Byzantins étaient bonnes[29]. Le titre de *rèx* exclurait même un co-*empereur* franc, en l'occurrence Lothaire Ier (empereur présent en Italie de 822 à 840, excepté ses voyages au Nord et les révoltes contre son père) ou Louis II (investi de la dignité impériale en 850 et subordonné à son père jusqu'à la retraite et au décès de celui-ci en 855). Ces conditions ne seraient réunies que par Bernard, roi d'Italie sous Louis le Pieux, soit entre 813 et 817, et par Louis II, avant son couronnement impérial, lorsqu'il était encore roi d'Italie, à partir de 840[30]. Sans expliciter sa pensée, Dölger accepte le raisonnement général d'Ohnsorge, et affirme que le contenu de la lettre ne convient qu'à la royauté de Louis II ; le destinataire en serait donc le père de celui-ci, l'empereur Lothaire Ier[31]. Il exprime aussi l'opinion que l'écriture de la lettre se prête mieux à une datation vers 850 que vers 800, argument qui paraît peu probant en soi. Dans les meilleures circonstances, il n'est pas aisé de circonscrire la datation d'une écriture calligraphique à une vingtaine d'années près, c'est-à-dire, dans le cas présent, en 841 au lieu de 817 ou, comme on le verra, 827. Or les écritures datées susceptibles de comparaison générale avec le papyrus de Paris ne sont guère nombreuses ; d'autres témoins contemporains de l'écriture de la chancellerie impériale sont inexistants[32]. Pour sa part, Ohnsorge exclut le règne de

29. DÖLGER, Der Pariser Papyrus, cité *supra* n. 15, ici p. 101, n. 101 ; voir aussi F. DÖLGER, *Byzanz und die europäische Staatenwelt*, Ettal 1953, p. 332-335 et, sur le titre de « frère » de l'empereur byzantin, *ibid.*, p. 305 et ci-dessous, n. 40 ; W. OHNSORGE, *Abendland und Byzanz*, Darmstadt 1958, p. 131-183.

30. OHNSORGE, *Abendland und Byzanz*, cité note précédente, p. 143-146 ; J. F. BÖHMER, E. MÜHLBACHER *et al.*, *Die Regesten des Kaiserreichs unter den Karolingern, 751-918*, Hildesheim 1966[3] (Regesta imperii 1), nos 1014f et 1067b, et J. F. BÖHMER, H. ZIELINSKI, *Die Regesten des Kaiserreichs unter den Karolingern, 751-918 (926) : Die Karolinger im Regnum Italiae, 840-887(888)*, Vienne 1991 (Regesta Imperii 1.3), no 1.1.

31. Avec beaucoup de circonspection, K. BRANDI (Der byzantinische Kaiserbrief aus St. Denis, *Archiv für Urkundenforschung* 1, 1908, 5-86, p. 61-62), avait associé la lettre avec les années 813-817. DÖLGER (*Byzanz und die europäische Staatenwelt*, cité *supra* n. 29, à la p. 333, n. 101) relève également qu'une provenance sandionysienne s'explique mal dans le cas d'une communication envoyée en Italie ; voir aussi DÖLGER, Der Pariser Papyrus, p. 98. Peut-être Dölger pensait-il également au silence des Annales royales quant à une éventuelle alliance militaire à cette époque ? On ne misera cependant pas sur leur silence à ce sujet : rédigées dans l'entourage de l'empereur franc, ces Annales se montrent habituellement très discrètes sur ce genre de question. Par exemple, une autre chronique contemporaine affirme explicitement que les envoyés byzantins de 814 *auxilium petebant ab eo contra Bulgares et caeteras barbaras gentes*, cf. H. SCHNORR VON CAROLSFELD, Das *Chronicon Laurissense breue*, *Neues Archiv* 36, 1911, p. 15-39, ici à la p. 38, alors même que les Annales royales n'en soufflent mot : *Annales regni Francorum*, s.a., éd. F. KURZE, MGH Scriptores rerum germanicarum, Hanovre 1895, p. 140-141.

32. DÖLGER (*Byzanz und die europäische Staatenwelt*, p. 333, n. 101) affirme que la minuscule du papyrus est trop bien formée pour dater du début du IXe siècle. Pour un avis contraire, cf. B. HEMMERDINGER, La date du papyrus de Saint-Denis et la minuscule grecque, *La paléographie grecque et byzantine. Paris, 21-25 octobre 1974*, Paris 1977 (Colloques internationaux du Centre national de recherche scientifique 559), p. 519-521 : l'auteur ne voit aucun inconvénient à dater cette écriture de 754.

Bernard puisque l'on ne connaît aucun contact entre Bernard et Byzance. Obligé d'attribuer la lettre à une mission des années 840 et, partant, expédiée au royaume de Lothaire, Ohnsorge reconnaît la difficulté posée par la provenance française de l'original. Pour la surmonter, il multiplie les hypothèses : un Hilduin haut placé dans l'entourage de Lothaire Ier serait identique à l'ancien abbé de Saint-Denis ; une ambassade inconnue de cet homme l'aurait conduit à Constantinople en 842-843 au service de Lothaire ; et, à la fin de sa vie – après 855 –, il aurait dû quitter le service du royaume du milieu (et les éventuels bénéfices qu'il en détenait) pour prendre sa retraite dans l'abbaye royale du frère ennemi de Lothaire, apportant avec lui ce souvenir de son ambassade supposée[33].

Sur la première hypothèse, les avis des spécialistes sont divisés. Si la vraisemblance semble pencher du côté d'un parent homonyme et de la mort de Hilduin de Saint-Denis vers 840-844, on ne peut écarter complètement l'identité des deux Hilduin[34]. Le voyage supposé de Hilduin à Constantinople, en revanche, ne se fonde que sur le silence des sources à son propos durant 843, ainsi que sur la première hypothèse. De l'identité présumée de ce Hilduin avec l'abbé de Saint-Denis, il s'ensuivrait que l'homme était helléniste et donc apte à mener une mission à Byzance. Le silence des sources du IXe siècle sur l'un ou l'autre individu pour une période de 12 à 14 mois – surtout de ces mois mouvementés qui virent l'échec final des ambitions de Lothaire – paraît cependant un faible argument pour imaginer sa présence à Constantinople. La valeur de la considération sur la supposée compétence linguistique de Hilduin dépend d'ailleurs entièrement de la première hypothèse. Enfin, la troisième hypothèse, la réconciliation avec Charles le Chauve et le retour au bercail parisien, n'a d'autre support que le fait que les deux premières hypothèses y contraignent[35]. Si les bases « franques » de la reconstruction d'Ohnsorge semblent donc fragiles, Dölger en rejetait, lui, les fondements byzantins, et surtout sa datation en 842-843, qui se concilie mal avec la situation d'alors à Constantinople. Pour Dölger donc, la lettre de Saint-Denis arriva avec une ambassade byzantine conduite par Théodose Baboutzikos et reçue par Lothaire Ier à Trèves en 841[36].

Malheureusement, l'histoire des ambassades en question semble plus compliquée. La mission reçue à Trèves n'y arriva qu'en 842 ; elle se heurte donc aux objections que Dölger lui-même avait formulées contre cette datation. On pourrait néanmoins sauver son hypothèse, en associant la lettre avec une mission antérieure, celle-ci étant bien conduite par Théodose Baboutzikos en 840 ou 841[37]. On devrait alors expliquer la provenance sandionysienne du

33. OHNSORGE, *Abendland und Byzanz*, p. 166-176.
34. Th. SCHIEFFER, MGH Diplomata Karolinorum 3, Berlin 1966, p. 19-20 ; cf. J. PYCKE, Hilduin, *DHGE* 24, 1993, p. 515-522, avec la bibliographie.
35. OHNSORGE, *Abendland und Byzanz*, p. 166-175 ; DÖLGER, *Byzanz und die europäische Staatenwelt*, p. 333, n. 101.
36. *Ibid.* p. 333-334, n. 101.
37. Sur ces deux ambassades, voir MCCORMICK, *Origins*, p. 920, nos 455-456.

papyrus en supposant que la lettre y passa dans les quelques semaines où Lothaire exerçait son autorité en Île-de-France, en l'automne de 841[38].

Cependant une autre solution à l'énigme de la lettre parisienne me semble se recommander autant par sa vraisemblance que par sa simplicité. Au fond, toutes ces reconstructions sont commandées par la notion que le vocable gréco-latin *rèx* de la lettre de Saint-Denis ne pouvait s'appliquer qu'à un roi franc et qu'il devait donc refléter exclusivement les années où le souverain carolingien d'Italie portait le titre de roi. Mais cette façon de voir s'impose-t-elle de manière aussi absolue ? Si j'accepte l'hypothèse plausible et universellement admise que la lettre de Paris soit bien adressée à l'empereur carolingien, le vocable gréco-latin *rèx* ne me semble pas aussi spécifique des années 840-850, ou encore 813-817[39].

En 824, le souci de ménager les susceptibilités franques avait conduit Michel II et Théophile à traiter de « frère » l'empereur franc, Louis le Pieux. C'était une concession de taille au regard du système de hiérarchie familiale imaginée par les Byzantins pour régir les relations internationales. Cependant les souverains byzantins n'hésitèrent pas à se servir du titre de *rèx* pour dénommer, dans la version latine, ce même empereur carolingien : *regi Francorum et Langobardorum et vocato eorum imperatori*, et cela dans une lettre diplomatique qui recherchait précisément le soutien politique des Francs[40]. Si la lettre flatteuse de 824 se permettait de traiter de « *rèx* » le fraternel empereur carolingien, on voit mal pourquoi la même chancellerie aurait hésité à y recourir pour désigner un filial prince « de second rang » d'Italie, qu'il s'enorgueillisse du titre de *rex* ou de celui d'*imperator*[41]. Le corollaire en est que la lettre

38. Lothaire s'y trouvait vers la fin septembre 841 : BÖHMER - MÜHLBACHER, *Die Regesten des Kaiserreichs*, cité *supra* n. 30, n° 1088a.
39. Même si l'empereur carolingien apparaît comme le destinataire le plus plausible de cette lettre, le fait probable de missives « secondaires » nous met en garde contre une certitude absolue. Tout en admirant les restitutions souvent ingénieuses proposées par Brandi, Dölger et Ohnsorge aux 21 lignes fort entamées d'un document qui dut en compter des centaines, il faut reconnaître qu'on pourrait en imaginer d'autres, susceptibles d'infléchir autrement le sens de ce document. Par ex., aux lignes 16 et 18, il suffirait de substituer συμβουλεύειν et δοῦλος aux ἐγκελεύειν et δεσπότης du texte de Dölger, et de comprendre ἐπίτροπος dans son acception biblique de « intendant », « gérant », au lieu de « tuteur » (Matthieu 20, 8 ; contre la lecture de Dölger, voir HEMMERDINGER, La date du papyrus de Saint-Denis, cité *supra* n. 32, p. 520, n. 7), pour en tirer un texte adressé à un haut conseiller du souverain carolingien. D'autre part, on relèvera que la restitution par Dölger du mot rarissime ὑπομνηστικῶς (ligne 15) se trouve pleinement confirmée par le *Thesaurus linguae graecae* électronique : sur quatre occurrences, deux se trouvent précisément dans les lettres contemporaines de Théodore Stoudite, qui a tant fait pour renouveler le vocabulaire byzantin du IX^e^ siècle : *Epistulae*, éd. FATOUROS, n° 486, p. 716, l. 75 ; n° 527, p. 786, l. 17.
40. DÖLGER n° 408, MGH Concilia 2, p. 475, l. 32 ; dans le reste de la lettre, les empereurs byzantins ont esquivé ce problème délicat, traitant l'empereur franc de *frater* ou *vestra gloria* : p. 478, l. 9, 13 et 19.
41. Quoiqu'il y eût d'autres co-régnants carolingiens en ces années, un prince d'Italie semble de loin le plus vraisemblable, étant donné que c'était là surtout que les Carolingiens auraient pu prêter main forte aux forces armées de Byzance.

diplomatique de Saint-Denis aurait pu accompagner presque n'importe quelle ambassade byzantine arrivée en Occident entre 812 et 850 environ, puisqu'il y eut durant cette période, de manière presque ininterrompue, un co-souverain en Italie.

Reste la provenance sandionysienne. Nous avons constaté que la conservation des lettres diplomatiques est anormale : il convient chaque fois de rechercher les mobiles qui l'ont favorisée. Dans le cas présent, la provenance et la teneur de la lettre ne peuvent que se renforcer. Cette missive date d'une époque où l'empereur carolingien avait d'une part un co-régnant en Italie et, d'autre part, des liens très étroits avec la célèbre abbaye. On relèvera aussi le fait qu'on avait gardé l'original grec, alors que les Carolingiens semblaient plutôt portés à s'intéresser aux traductions[42]. La transmission par l'abbaye parisienne plaide en fait pour l'une des ambassades arrivées en Occident précisément durant la période faste de Hilduin de Saint-Denis, archichapelain de l'Empire franc de 819 jusqu'à sa disgrâce en 830[43]. Cela nous oriente vers les ambassades de 824 ou 827. La lettre impériale apportée par les envoyés byzantins en 824 est datée d'avril, ce qui semble exclure cette mission[44]. Et 827 ?

Au mois de septembre de cette année, une grande légation byzantine arrivait au palais de Louis le Pieux à Compiègne. Chargée de cadeaux, l'ambassade fut couronnée de succès, d'après le biographe de Louis le Pieux[45]. Parmi les dons prestigieux figurait le manuscrit grec des œuvres du Pseudo-Denys l'Aréopagite, le prétendu saint patron de ce monastère qui nous a conservé le *Kaiserbrief*. Ce don surprenant reflète très vraisemblablement la subtilité des ambassadeurs byzantins, dont le diacre et *oikonomos* de Hagia Sophia, Théodore « Krithinos ». Champion du second iconoclasme et futur archevêque de Sicile, Théodore avait pu se familiariser avec l'entourage de l'empereur franc lors de son premier voyage diplomatique, à Rouen, en 824. Le choix insolite comme cadeau diplomatique de ce livre dense et difficile, au lieu des étoffes ou reliques accoutumées, nous avertit que les Byzantins étaient

42. DÖLGER nº 408. La lettre a survécu parce qu'elle faisait partie d'un dossier conciliaire conservé dans un exemplaire unique, copié par un scriptorium qui travaillait pour la bibliothèque de Charles le Chauve, selon l'avis de Bernhard Bischoff, cité par R. MCKITTERICK, Charles the Bald (823-877) and his library: the patronage of learning, *English Historical Review* 95, 1980, p. 28-47, ici à la p. 40, n. 3. D'autres exemples de lettres diplomatiques grecques, au sens large, dont les bibliothèques occidentales n'ont conservé que les traductions sont la lettre synodique du patriarche Nicéphore Ier (ci-dessus, n. 15) et la lettre du patriarche de Jérusalem, Elias III, de 880-881, éd. L. D'ACHERY, *Spicilegium sive collectio veterum aliquot scriptorum* 3, Paris 1723, p. 363-364 ; cf. *Origins*, p. 956, nº 680.
43. PYCKE, Hilduin, cité *supra* n. 34, p. 518.
44. MGH Concilia, 2, p. 480, l. 8 ; que la lettre de Saint-Denis porte la date de « mai » suffit pour exclure, par ex., la mission de 839, qui arriva à Ingelheim en Rhénanie précisément en ce mois, étant donné la durée normale du voyage : *Origins*, p. 918, nº 444.
45. ASTRONOME, *Vita Hludowici imperatoris*, 41, éd. E. TREMP, *Thegan, Die Taten Kaiser Ludwigs ; Astronomus, Das Leben Kaiser Ludwigs*, MGH Scriptores rerum germanicarum 64, 1995, p. 442 ; voir en général *Origins*, p. 912, nº 399.

au courant des prétentions de l'abbé et influent conseiller qui identifiait le saint patron de son abbaye royale avec l'auteur pseudo-apostolique[46]. Au moment où Hilduin reçut le manuscrit le 8 octobre, à la veille de la fête du saint, ce cadeau austère se transforma en relique miraculeuse. En effet, le don du livre grec à Compiègne déclencha une série de guérisons miraculeuses, aptes précisément à confondre les mauvais esprits qui osaient contester l'identité du saint parisien et prétendu disciple de saint Paul[47].

À mon sens, il ne serait guère étonnant que le *Kaiserbrief* de Paris soit entré en possession de l'abbaye de Saint-Denis en même temps que le célèbre cadeau diplomatique apporté à son abbé par l'ambassade byzantine. Car l'intérêt de la lettre byzantine dépassait, dans ce cas, sa valeur de souvenir du triomphe hagio-diplomatique de l'abbé Hilduin. Comme nous l'avons déjà vu, les missives constantinopolitaines comportaient normalement la liste des cadeaux transmis par l'ambassade. La lettre diplomatique qui accompagnait l'ambassade de 827 devait donc faire mention du manuscrit du Pseudo-Denys. En un mot, la lettre byzantine de 827 servait à garantir l'authenticité du manuscrit-relique de l'Aréopagite. On sait que les hommes de l'Église carolingienne se souciaient bien d'authentifier leurs reliques, et que le prestige social du donateur constituait, à leurs yeux, une garantie de poids[48]. Quel garant plus prestigieux pour une relique contestée que l'empereur de Constantinople lui-même ?

Ni l'expédition de la lettre au mois de mai, ni l'enjeu principal de l'ambassade byzantine, à savoir la demande d'appui militaire contre l'ennemi infidèle commun, ne s'opposent à cette datation. En fait, une durée de trois mois pour voyager de Constantinople à Compiègne rentre tout à fait dans les normes du IX^e siècle[49]. D'autre part, on ne manquera pas de relever l'étonnante razzia lancée par les hommes du co-empereur franc d'Italie quelques mois après le passage de l'ambassade byzantine de 827. Cette opération maritime absolument unique dans l'histoire carolingienne s'attaquait précisément à l'Afrique musulmane d'où partaient les envahisseurs arabes de la Sicile byzantine[50]. Serait-ce donc le résultat des négociations accomplies à

46. Voir R. J. LOENERTZ, La légende parisienne de S. Denys l'Aréopagite. Sa genèse et son premier témoin, *An. Boll.* 69, 1951, p. 217-237, ici p. 225-234 ; M. MCCORMICK, Byzantium's role in the formation of early medieval civilization: approaches and problems, *Illinois Classical Studies* 12, 1987, p. 207-220, ici p. 218-219 ; J. LOWDEN, The luxury book as diplomatic gift, *Byzantine diplomacy*, p. 249-260, ici p. 250-251.
47. HILDUIN, *Lettre à Louis le Pieux*, 4, éd. E. DÜMMLER, MGH Epistolae 5, 1898-1899, p. 330 ; LOENERTZ, La légende parisienne, cité note précédente, p. 232.
48. Pour le souci d'authentifier les reliques, voir CHARLEMAGNE, *Admonitio generalis*, 42, éd. A. BORETIUS, MGH Capitularia regum Francorum, n° 22, 42, Hanovre 1883, p. 156, l. 34-35. Sur la portée de l'éminence sociale du donateur, qu'il soit patriarche ou roi, voir les propos du beau-fils de Charlemagne, Angilbert, abbé de Saint-Riquier, dans HARIULF, *Chronique de l'abbaye de Saint-Riquier*, 2, 9, éd. F. LOT, Paris 1894, p. 62.
49. *Origins*, p. 470-474 ; p. 481-500.
50. *Ibid.*, p. 913, n° 404.

Compiègne ? Tout semble concourir pour suggérer que le *Kaiserbrief* arriva dans le trésor de Saint-Denis en même temps que le livre miraculeux des œuvres mystiques du Pseudo-Denys.

Voilà donc une illustration concrète de l'intérêt historique de la provenance textuelle d'une lettre diplomatique byzantine. Il y aurait d'autres interrogations à émettre en privilégiant une approche globale et l'étude des homologues occidentaux des lettres diplomatiques byzantines. Je pense par exemple au choix des saisons, capable de nous renseigner sur de profondes mais silencieuses transformations de l'infrastructure des communications de l'Empire byzantin, notamment par l'identification de la saison d'expédition de chaque lettre, et par la distinction des époques où, le long du même trajet, les communications terrestres ont prévalu sur les communications maritimes[51]. Mais ce que nous avons déjà vu suffira pour donner un premier aperçu des avantages qu'une approche globale, alimentée par des analogies occidentales, peut comporter pour l'étude de la lettre diplomatique byzantine. Rareté, isolement et analogues occidentaux m'ont conduit à souligner la diversité des documents – missives « secondaires » et « tertiaires », scénarios confidentiels – aujourd'hui perdus qui accompagnaient vraisemblablement la lettre diplomatique byzantine dans sa mission essentielle de haute politique impériale. Ces caractères nous ont invités à réfléchir sur les nombreuses falsifications, à être en garde contre les aléas de la transmission littéraire, et à nous pencher d'un œil plus attentif sur les détails de la transmission textuelle des lettres conservées, avec des conséquences importantes pour la datation du *Kaiserbrief* de Paris. Une approche qui apprécie les rares lettres impériales à la lumière des documents plus abondants de l'Occident aura peut-être dépassé le constat de rareté et d'isolement, pour susciter quelques nouvelles interrogations sur ce témoin privilégié de l'action de l'État byzantin qu'est la lettre diplomatique.

Michael McCormick
Harvard University

51. Voir, par ex., M. McCormick, Byzantium on the move: Imagining a communications history, *Travel in the Byzantine world*, éd. R. Macrides, Aldershot 2002, ici p. 24-27.

La corrispondenza diplomatica tra Roma e Costantinopoli nei secoli XIII e XIV *

Luca PIERALLI

Per tutto il tredicesimo secolo si ha penuria di documenti imperiali rivolti alle potenze estere[1]. Gli originali sono scarsissimi: dell'intero periodo niceno non conserviamo alcun documento originale; i pochi che restano appartengono al regno di Michele VIII. Per circa ottant'anni di storia e di rapporti diplomatici con l'Occidente abbiamo soltanto cinque documenti originali e di questi solo due conservati sia nella versione in lingua greca che in lingua latina. Tali documenti[2] – trattati con le Repubbliche marinare di Genova e Venezia e Professioni di fede emesse in occasione del II Concilio di Lione[3] – non rientrano nella nostra indagine che si limita alle lettere diplomatiche dirette ai pontefici romani.

* Il presente contributo è nato nel contesto degli studi preparatori all'edizione dei documenti imperiali bizantini rivolti alle potenze estere negli anni 1204-1282. Tale progetto vuol proseguire cronologicamente quello diretto da Otto Kresten che si ferma invece al 1204. Il progetto viennese è il nº 09393-HIS *Die Auslandsschreiben der byzantinischen Kaiser des 11. und 12. Jahrhunderts* finanziato dal Consiglio Nazionale austriaco per la Ricerca Scientifica. Cfr. O. KRESTEN, A. MÜLLER, Die Auslandsschreiben der byzantinischen Kaiser des 11. und 12. Jahrhunderts: Specimen einer kritischen Ausgabe, *BZ* 86/87, 1993/1994, p. 402-429, in part. p. 402. La ricerca ora presentata, nata dal confronto tra i documenti diretti alle potenze estere, si è in seguito estesa, per i documenti al papato, anche ai documenti emessi dagli altri imperatori della dinastia dei Paleologi.

1. Secondo la definizione datane da F. DÖLGER, Zur Form des Auslandsschreibens der byzantinischen Kaiserkanzlei, *ZRVI* 8/1, 1963 (= *Mélanges G. Ostrogorsky*, I, Beograd 1963), p. 83-90.

2. F. DÖLGER, *Regesten der Kaiserurkunden des oströmischen Reiches von 565-1453*, 5 Teile, München-Berlin 1924-1965 (Teil 2 und 3: zweite erweiterte und verbesserte Auflage, bearbeitet von P. WIRTH, München 1995 und 1977). I documenti originali in oggetto sono i nn. 1934, 2026, 2028, 2041, 2073 dei *Regesten*.

3. Per il concilio di Lione e l'unione con i Greci, cfr. i fondamentali lavori di B. ROBERG, *Die Union zwischen der griechischen und der lateinischen Kirche auf dem II. Konzil von Lyon*, Bonn 1964 e ID., *Das zweite Konzil von Lyon (1274)*, Paderborn 1990; per la Professione di fede imperiale (DÖLGER - WIRTH, *Regesten*, nn. 2006, 2028, 2041, 2073), cfr. L. PIERALLI, I rapporti diplomatici tra Roma e Costantinopoli negli anni 1274-1279 attraverso le varianti introdotte nel testo della Professione di fede imperiale, *Documenti medievali greci e latini. Studi comparativi*, ed. G. DE GREGORIO, O. KRESTEN, Spoleto 1998 (Incontri di Studio 1), p. 381-400 e le edizioni ivi indicate p. 387, n. 20.

Byzance et le monde extérieur, Paris, Publications de la Sorbonne, 2005 (Byzantina Sorbonensia, 21)

Il numero delle testimonianze però può essere ampliato decisamente con contributi utili al nostro ambito se prendiamo in considerazione anche le registrazioni trasmesseci da copie sia diplomatiche che letterarie. Le copie diplomatiche, che troviamo conservate negli archivi degli antichi destinatari, si possono suddividere con una certa facilità in tre gruppi. Il primo gruppo, il più cospicuo, è costituito appunto dalle lettere dirette al papa per trattare la conciliazione tra le due Chiese, che fu effimeramente raggiunta nel 1274 a Lione. Il secondo gruppo è costituito da quattro lettere dirette alla Repubblica di Genova, tramandateci dai *Libri Iurium Ianuensium*[4]. Il terzo gruppo è quello delle lettere dirette a Venezia testimoniate dai *Pacta Veneta* e dal *Liber Albus*[5]. Dai registri attualmente conservati all'Archivio Vaticano, per il nostro periodo riusciamo a ricavare in totale dodici documenti[6] bizantini diretti al papato[7]: sono quasi tutti atti degli anni dell'unione di Lione o immediatamente successivi. Una caratteristica dei testi registrati in cancelleria è l'omissione di alcune parti giudicate d'interesse secondario dai registratori. I registri vaticani, contrariamente alle raccolte di Berardo Caracciolo[8] e a quella contenuta nel Reg. Vat. 62[9], che

4. Cfr. i nn. 1890, 1892, 1914 e 2017 dei *Regesten* di DÖLGER - WIRTH. I *libri Iurium* della Repubblica di Genova sono stati editi in *Liber Jurium Reipublicae Genuensis*, ed. H. RICCOTIUS (Monumenta historiae patriae 7 e 9), Torino 1854 ed ultimamente *I libri Iurium della Repubblica di Genova*, vol. I/1, ed. A. ROVERE, Roma 1992; vol. I/2, ed. D. PUNCUH, Roma 1992; vol. I/3, ed. D. PUNCUH, Roma 1996; vol. I/4, ed. S. DELLACASA, Genova 1998; vol. I/5, ed. E. MADIA, Genova 1999; vol. I/6 ed. M. BIBOLINI con introduzione di E. PALLAVICINO, Genova 2000; vol. I/7 ed. E. PALLAVICINO, Genova 2001; vol. I/8 ed. E. PALLAVICINO, Genova 2002.

5. Cfr. i nn. 1703, 1934, 2026 dei *Regesten* di DÖLGER - WIRTH editi da G. L. Fr. TAFEL, M. THOMAS, *Urkunden zur älteren Handels- und Staatsgeschichte der Republik Venedig*, II *(1205-1255)*; III *(1256-1299)*, Wien 1856-1857 (Fontes Rerum Austriacarum II/13-14), ed ultimamente M. POZZA, G. RAVEGNANI, *I trattati con Bisanzio 992-1198*, Venezia 1993 (Pacta Veneta 4) e IDD., *I trattati con Bisanzio 1265-1285*, Venezia 1996 (Pacta Veneta 6).

6. DÖLGER - WIRTH, *Regesten*, nn. 1918b, 2002, 2002a, 2006, 2007, 2009, 2009a, 2072, 2029, 2074, 2038 e 2075.

7. Oltre a questi Registri di cancelleria, di molti documenti di questo dossier all'Archivio Segreto Vaticano si hanno copie anche nelle raccolte non diplomatiche di Fieschi e di Platina. Tali raccolte hanno oggi rispettivamente la segnatura A. A. Arm. XXXV, n. 3-4, e A. A. Arm. I-XVIII, n. 1288-1290. Per tali raccolte, cfr. H. OTTO, F. SCHILLMANN, Das Avignoneser Inventar des päpstlichen Archivs vom Jahre 1366 und die Privilegiensammlungen des Fieschi und des Platina. Ein Beitrag zur Geschichte des vatikanischen Archivs im 14. und 15. Jahrhundert, *Quellen und Forschungen aus italienischen Archiven und Bibliotheken* 2, 1909, p. 132-188, in part. p. 144-147 e 148-156.

8. Per lo studio della raccolta di Berardo da Napoli e per la bibliografia relativa il lavoro di principale riferimento è quello di E. FLEUCHAUS, *Die Briefsammlung des Berard von Neapel. Überlieferung, Regesten*, München 1998 (MGH. Hilfsmittel 17) nonché il classico di F. BOCK, Annotationes zu der Sammlung Berards von Neapel, *OCP* 22, 1956, p. 214-223.

9. Cfr. M. GIUSTI, *Studi sui Registri di Bolle papali*, Città del Vaticano 1979 (Analecta Archivi Vaticani 1), p. 29, e K. BORCHARDT, Reg. Vat. 62: ein päpstliches Dossier zur Politik gegenüber Ungläubigen und Schismatikern aus dem Jahre 1369, *Quellen und Forschungen aus italienischen Archiven und Bibliotheken* 76, 1996, p. 147-218. In realtà non si tratta di un vero e proprio registro, ma di una raccolta di lettere relative all'Oriente del periodo da Innocenzo III fino al 1355.

non sono cancelleresche, omettono quasi sempre l'escatocollo e quindi difficilmente si possono dedurre dati utili alla datazione precisa. I *Libri Iurium*[10] di Genova ed i *Pacta* di Venezia invece riportano sempre gli escatocolli completi e talora anche le ratifiche dei notai incaricati alla registrazione corredate di note utili sui caratteri estrinseci degli originali, che hanno talora permesso di chiarire nel confronto il silenzio delle registrazioni pontificie.

Oltre che dalle copie di cancelleria, alcuni documenti bizantini ci vengono restituiti da manoscritti che contengono raccolte di brani di retori e letterati. Per il periodo che precede il nostro, possiamo ricordare le lettere tradite nel *corpus* di Teodoro Dafnopate e di Demetrio Tornice[11]. Un manoscritto che ci trasmette alcuni documenti del periodo niceno è il Vind. phil. gr. 321[12], una raccolta di testi di tipo retorico compilata nella seconda metà del tredicesimo secolo. In questa raccolta troviamo, tra le lettere dell'imperatore niceno Teodoro II Lascaris[13], alcuni documenti diretti al papa ed a cardinali della curia romana. Sono sei lettere[14], tutte datate negli anni 1256-1257 e costituiscono la maggior parte dei documenti oggi conservati, rivolti alle potenze estere del periodo di Nicea. Tuttavia già Franz Dölger, nell'introduzione della sua prima redazione dei *Regesten*[15], notava giustamente l'anomalia di tali lettere. Questi testi, di gusto retorico, includono allusioni a passi aristotelici e riferimenti al trattato di Niceforo Blemmides *Βασιλικὸς ἀνδριάς*[16]. Si tratta

10. Per quest'importante serie genovese, cfr. A. ROVERE, Atti del Convegno: Civiltà comunale: libro, scrittura, documento (Genova, 8-11 novembre 1988), *Atti della Società Ligure di Storia Patria* 29/2, 1989, p. 157-200. Per le edizioni, cfr. *supra* n. 4.

11. I. SAKKELION, Ῥωμανοῦ βασιλέως τοῦ Λακαπηνοῦ ἐπιστολαί, *Δελτίον Ἱστορικῆς καὶ Ἐθνολογικῆς Ἑταιρείας τῆς Ἑλλάδος* 1, 1883-1884, p. 657-666; 2, 1885-1889, p. 38-48, p. 385-409. J. DARROUZÈS, *Georges et Dèmètrios Tornikès. Lettres et discours*, Paris 1970.

12. H. HUNGER, *Katalog der griechischen Handschriften der Österreichischen Nationalbibliothek I. Codices Historici, Philosophici et Philologici*, Wien 1961 (Museion. Veröffentlichungen der Österreichischen Nationalbibliothek. Neue Folge. Vierte Reihe: Veröffentlichungen der Handschriftensammlung. Erster Band, Teil 1), p. 409-418.

13. Per la tradizione manoscritta delle opere, non ancora tutte edite, di quest'imperatore niceno, cfr. Ch. ASTRUC, La tradition manuscrite des œuvres oratoires profanes de Théodore II Lascaris, *TM* 1, 1965, p. 393-404.

14. Rispettivamente DÖLGER - WIRTH, *Regesten*, n. 1835 (edita in *Theodori Ducae Lascaris Epistulae CCXVII*, ed. N. FESTA, Firenze 1898 [Pubblicazioni del R. Istituto di studi superiori pratici e di perfezionamento in Firenze. Sezione di filosofia e lettere 29], p. 202-204, e T. Th. HALUŠYNSKYJ, M. M. WOJNAR, *Acta Alexandri P. P. IV (1254-1261)*, Roma 1966 [Fontes. Pontificia Commissio ad redigendum Codicem Iuris Canonici Orientalis III/4, 2], p. 125-127); 1836 (edita in *Theodori Ducae Lascaris Epistulae*, p. 201-202); 1836a (Vind phil gr. 321, f. 311r.-v. edita in *Theodori Ducae Lascaris Epistulae*, p. 206-207, e HALUŠYNSKYJ - WOJNAR, *Acta Alexandri P. P. IV*, p. 128-129); 1837 (edita in *Theodori Ducae Lascaris Epistulae*, p. 205-206, e HALUŠYNSKYJ - WOJNAR, *Acta Alexandri P. P. IV*, p. 127-128); 1838 (*Theodori Ducae Lascaris Epistulae*, p. 208); 1839 (edita in *Theodori Ducae Lascaris Epistulae*, p. 209, e HALUŠYNSKYJ - WOJNAR, *Acta Alexandri P. P. IV*, p. 131-133); 1839d (edita in *Theodori Ducae Lascaris Epistulae*, p. 279-82).

15. DÖLGER, *Regesten*, II[1], p. 5-6.

16. H. HUNGER, I. ŠEVČENKO, *Des Nikephoros Blemmydes* Βασιλικὸς ἀνδριάς *und dessen Metaphrase von Georgios Galesiotes und Georgios Oinaiotes*, Wien 1986 (Wiener Byzantinistische Studien 18).

pertanto di testi che riflettono in pochissimi tratti il carattere dei documenti cancellereschi, perciò Dölger ne parla come di corrispondenza privata. Tali lettere, a giudizio dello stesso studioso, sarebbero più una testimonianza del temperamento del sovrano che non delle abitudini cancelleresche dell'impero, probabilmente mai spedite da Costantinopoli. Un elemento a favore del valore storico di questi documenti è tuttavia emerso dal confronto con la lettera coeva del patriarca Arsenio, da noi edita in altra sede[17], la quale ci fornisce alcuni elementi per una corretta datazione delle lettere imperiali in questione. Non si può tuttavia escludere, anche accettando quest'ulteriore acquisizione, che i dubbi di Dölger siano del tutto infondati. L'interpretazione prospettata da Dölger non ci sembra però convincente. Una distinzione, in qualsiasi ambito di azione dell'imperatore bizantino, tra sfera pubblica e privata, è infatti storicamente insostenibile. Ci sembra più giusto pensare ad un totale rimaneggiamento dei testi, effettuato in un momento successivo, al fine di ottenerne una *pièce* retorica.

Il manoscritto, nei documenti di nostro interesse, omette infatti tutte le parti dispositive e di riferimento alla concretezza delle negoziazioni: non ricorrono neanche le consuete autodefinizioni dell'imperatore ἡ βασιλεία μου o ἡμῶν oppure altri particolari tipici della cancelleria imperiale. La qualità della lingua greca in cui tali documenti sono stati redatti è comunque l'elemento che più fa dubitare sull'originaria destinazione di detta corrispondenza. Nelle lettere di Teodoro Lascaris incontriamo infatti una prosa letteraria talmente elaborata e complessa da renderne forse impossibile la traduzione in lingua latina da inviare al papa ed ai cardinali di curia, secondo la prassi abituale della cancelleria imperiale. Pensiamo quindi che questo nostro gruppo di lettere di Teodoro Lascaris sia stato rielaborato da un retore, forse anche dall'imperatore stesso, e poi inserito in un'antologia di pezzi di bravura. Allo stato attuale tali documenti, fortemente revisionati nella lingua e privati delle parti dispositive, riflettono solo minimamente il loro carattere originario. Riteniamo di dover annove-rare in questo gruppo di lettere anche quella che proponiamo di numerare <1843a>, esclusa dai *Regesten*[18]. Il suo tono, giudicato da Dölger eccessivamente privato, è forse stato il motivo di tale esclusione. Non ci sembra però, sulla base di quanto già detto, che la lettera in oggetto si distingua molto dalle altre del nostro dossier, né tantomeno crediamo di poter operare distinzioni, per quanto riguarda la persona dell'imperatore, tra lettere pubbliche e private.

17. Cfr. V. LAURENT, *Les regestes des actes du Patriarcat de Constantinople*. I, *Les actes des Patriarches*. Fasc. IV, *Les regestes de 1208 à 1309*, Paris 1971, n. 1332, e L. PIERALLI, Una lettera del patriarca Arsenio Autorianos a papa Alessandro IV sull'unione delle Chiese, *JÖB* 48, 1998, p. 171-188.

18. Il documento, non annoverato nei *Regesten*, e viene da noi integrato con questo numero in conformità con la datazione proposta (1256-1257). L'imperatore si rivolge al cardinal Riccardo Annibaldi per esporre alcune questioni di principio sul metodo da usare nel confronto teologico tra le due Chiese. Si trova nel Vind. phil. gr. 321 al f. 311r.-v. ed è edito in *Theodori Ducae Lascaris Epistulae*, cit. *supra* n. 14, p. 206-207, e HALUŠYNSKYJ - WOJNAR, *Acta Alexandri P. P. IV*, cit. *supra* n. 14, p. 128-129.

Un'altra lettera importante, contenuta nello stesso testimone viennese, è quella di Michele VIII a papa Clemente IV, già pubblicata da Nicola Festa[19] alla fine del secolo scorso in una difettosa edizione e citata soltanto indirettamente nei *Regesten* al n. 1942 (= Dölger - Wirth, *Regesten*, n. 1939a). Prescindendo dal fatto se sia stata o meno spedita, la lettera ha invece, a nostro parere, un valore storico notevole. La giusta datazione del documento all'anno 1265, proposta già da Raymond-Joseph Loenertz[20], correggendo l'errato 1267 proposto da Festa, ci ha permesso di leggerlo in collegamento con la discesa in Italia di Carlo d'Angiò e di vedere in quest'evento la spiegazione possibile della mancata spedizione della lettera, di cui non troviamo alcuna menzione nella documentazione pontificia coeva. Ugualmente il clima da cui è nato detto documento ci permette di capire meglio la decisione del Paleologo di rivolgersi ai Veneziani con il trattato del giugno 1265 (o Dölger - Wirth, *Regesten*, n. 1934)[21].

Due note marginali, della stessa mano che ha scritto il testo, ci testimoniano la provenienza del manoscritto da un ambiente avverso ai progetti unionistici di Michele VIII. Nel margine superiore del f. 141v si trova una nota contenente due versi da noi identificati come omerici e precisamente Od. XIV 365 e 386 in cui è contenuto un invito a non mentire.

Un'altra lettera rivolta al papa e trasmessaci da una fonte manoscritta non di cancelleria è il documento n. 1757 dei *Regesten* di Dölger - Wirth. Si tratta di una lettera dell'imperatore Giovanni III Vatatze a papa Gregorio IX[22] contenuta in una raccolta eterogenea di lettere del XVI secolo, oggi Atheniensis B. N. 1896[23].

L'analisi dei documenti del XIII secolo diretti ai papi, richiesta per la loro edizione, ha offerto la possibilità di numerose acquisizioni per la ricerca diplomatica; ne passeremo in rassegna alcune. Prima di tutto cercheremo di

19. N. FESTA, Lettera inedita dell'imperatore Michele VIII Paleologo al pontefice Clemente IV, *Bessarione* 6, 1899, p. 42-57, e ID., Ancora la lettera di Michele Paleologo a Clemente IV, *Ibid.*, p. 529-532.

20. R.-J. LOENERTZ, Notes d'histoire et de chronologie byzantines, *RÉB* 17, 1959, p. 158-167, in part. p. 164-165 (= *Byzantina et Franco-Graeca. Articles parus de 1935 à 1986 réédités avec la collaboration de* P. SCHREINER, Roma 1970 [*Storia e Letteratura* 118], I, p. 421-439).

21. Il documento è edito da TAFEL - THOMAS, Urkunden zur älteren Handels, cit. *supra* n. 5, III, p. 66-89 (= PG 161, coll. 1032-1038 = *Jus Graecoromanum I-VII*, ed. C. E. ZACHARIAE VON LINGENTHAL, Lipsiae 1856-1884, III, p. 282-290 = J. et P. ZEPOS, *Jus graecoromanum I-VIII*, Atene 1931, I, p. 494-501); F. MIKLOSICH, J. MÜLLER, *Acta et diplomata graeca medii aevi sacra et profana I-VI*, Vindobonae 1860-1890, III, p. 76-84 edita solo il testo greco. Il testo greco e latino è stato edito anche in POZZA - RAVEGNANI, *Trattati II*, cit *supra* n. 5, p. 27-47.

22. La lettera è stata edita da I. SAKKELION, Ἀνέκδοτος ἐπιστολὴ τοῦ αὐτοκράτορος Ἰωάννου Δούκα Βατάτση πρὸς τὸν πάπαν Γρηγόριον ἀνευρεθεῖσα ἐν Πάτμῳ, *Ἀθήναιον* 1, 1873, p. 372-378, mentre una parafrasi del testo in greco moderno è offerta da A. MELIARAKIS, *Ἱστορία τοῦ βασιλείου τῆς Νικαίας καὶ τοῦ δεσποτάτου τῆς Ἠπείρου*, Atene 1898, p. 276-279. Il testo è stato inoltre tradotto in francese da V. GRUMEL, L'authenticité de la lettre de Jean Vatatzès, empereur de Nicée, au pape Grégoire IX, *ÉO* 33, 1930, p. 450-458.

23. L. POLITIS, *Κατάλογος χειρογράφων τῆς Ἐθνικῆς βιβλιοθήκης τῆς Ἑλλάδος ἀρ. 1857-2500*, Atene 1991, p. 20-24.

analizzare le *intitulationes* ricorrenti nei protocolli e poi passeremo alle caratteristiche dei testi. Sulla base dell'influsso esercitato dallo studio di Dölger sulla titolatura[24] degli imperatori bizantini, si è introdotta negli studi di diplomatica la tendenza a considerare in maniera monolitica l'*intitulatio* imperiale, senza operare peraltro alcuna distinzione tra *intitulatio* e titolatura[25]. In realtà lo studio dei documenti mostra che a Bisanzio la cancelleria imperiale non usa costantemente una stessa *intitulatio*, ma ne impiega contemporaneamente diverse, le une accanto alle altre, a seconda delle tipologie documentarie e delle circostanze. L'*intitulatio* in un documento imperiale bizantino rivolto alle potenze estere, non è soltanto importante per l'impiego di epiteti solenni usuali per i sovrani, ma essendo un elemento che sottostà a delle leggi d'evoluzione precise offre la possibilità di cogliere lo sviluppo dei rapporti diplomatici dell'imperatore d'Oriente con le potenze estere. Nel decimo secolo Costantino Porfirogenito[26] ci fornisce una lista di differenti protocolli a seconda dei diversi destinatari. Come ha dimostrato Otto Kresten in un suo recente studio[27], già nel periodo dei Comneni vengono usate contemporaneamente differenti titolature a seconda delle situazioni. Sempre dallo stesso studio veniamo a conoscenza di un dato fondamentale per le nostre considerazioni: i primi documenti di cui conserviamo gli originali presentano ancora l'*intitulatio* e l'*inscriptio* scritte con lettere distintive nel verso del documento[28], mentre il

24. F. DÖLGER, Die Entwicklung der byzantinischen Kaisertitulatur und die Datierung von Kaiserdarstellungen in der byzantinischen Kleinkunst, *Studies presented to D. M. Robinson*, II, ed. G. E. MYLONAS, D. RAYMOND, St. Louis, Missouri 1953, p. 985-1005 (= *Byzantinische Diplomatik. 20 Aufsätze zum Urkundenwesen der Byzantiner*, Ettal 1956, p. 103-151).
25. Ci riferiamo alla distinzione operata dopo gli studi di DÖLGER dall'importante lavoro di H. WOLFRAM, *Intitulatio I. Lateinische Königs- und Fürstentitel bis zum Ende des 8. Jahrhunderts*, Graz-Wien-Köln 1967 (Mitteilungen des Instituts für Österreichische Geschichtsforschung, Erg.-Bd. 21). I risultati raggiunti in questo studio, ormai vecchio di trent'anni, non sono stati infatti mai usati per i documenti imperiali bizantini se non da O. KRESTEN, Der „Anredestreit" zwischen Manuel I. Komnenos und Friedrich I. Barbarossa nach der Schlacht von Myriokephalon, *RHM* 34/35, 1993, p. 65-110, in part. p. 80-81, n. 62. Distinzione terminologica di fondo dello studio di WOLFRAM è quella tra *Intitulatio* o *Selbstaussage* e *Titulatur* o *Fremdaussage*. L'*Intitulatio* è perciò il titolo che l'imperatore usa per definirsi nel protocollo, mentre la titolatura corrisponde agli epiteti riconosciuti all'imperatore dagli altri. Cfr. WOLFRAM, *Intitulatio*, cit., p. 21-31, in part. p. 24-25.
26. *Constantini Porphyrogeniti imperatoris De Cerimoniis aulae byzantinae libri duo graece et latine, vol. I*, ed. Io. Iac. REISKE, Bonn 1829 (CSHB VII/1), II 48; p. 686, l. 5-692 l. 2.
27. Cfr. KRESTEN, Anredestreit, cit. *supra* n. 25.
28. Si tratta della maiuscola epigrafica usata spesso nei manoscritti come scrittura distintiva per i titoli ed i capoversi. Tale scrittura, caratterizzata dalla presenza di ganci e di sovrapposizioni, è stata definita insieme alla maiuscola ogivale ed alessandrina usate con questa funzione *Auszeichnungsschrift*, da H. Hunger. Sempre sul verso si trovava il nome del destinatario preceduto da εἰς o da πρός. Il documento veniva quindi arrotolato, secondo la consuetudine per i documenti diretti alle potenze estere, e consegnato al destinatario con il nome del mittente ben in evidenza. Cfr. H. HUNGER, Minuskel und Auszeichnungsschrift im X.-XII. Jahrhundert, in *La paléographie grecque et byzantine (Paris 21-25 octobre 1974)*, Paris 1977 (Colloques Internationaux du Centre National de la Recherche Scientifique 559), p. 201-220.

destinatario viene indicato con il vocativo, in genere all'inizio del testo. Il primo documento a noi oggi noto con un protocollo completo premesso è il n. 1392 dei *Regesten* di Dölger - Wirth, diretto all'abate Wibald di Stablo da Manuele Comneno nel novembre del 1153[29]. Con l'introduzione del protocollo, l'uso della *salutatio* fece scomparire la forma tradizionale per indicare il destinatario. Kresten mettendo a confronto i documenti imperiali con i coevi inviati a Costantinopoli dall'Occidente riconduce l'introduzione del protocollo ad un influsso occidentale[30]: troviamo infatti, prima del testo, l'*intitulatio* dell' emittente, seguita dall'*inscriptio* in dativo rivolta al destinatario e collegata alla *salutatio*.

I nostri documenti mostrano che ormai tale uso nell'epoca nicena e dei Paleologi si era affermato in maniera indistinta per le missive dirette alle potenze estere. Inoltre i titoli mostrano la notevole capacità di adattamento e di flessibilità della cancelleria imperiale a seconda dei destinatari e della tipologia degli atti emessi, come si evince prendendo in considerazione i titoli con cui l'imperatore si autodefinisce nelle lettere dirette al papa, e quelli impiegati nei trattati con le Repubbliche marinare. Normalmente vengono sempre mantenuti gli epiteti che ritroviamo anche nella firma dell'imperatore, ma ne vengono aggiunti altri a seconda delle circostanze. Tale uso è verificabile anche nei Previlegi solenni di quest'epoca, ormai completamente privi dell'*intitulatio* consueta. In tali documenti l'estensore-imperatore è noto solo tramite la firma usata per la ratifica. Anche nei documenti rivolti al papato è possibile notare una precisa evoluzione dal periodo di Nicea fino agli anni dell'unione lionese del 1274. I rapporti di vicinanza sempre maggiore con Roma, ricercati dall' imperatore, hanno un riflesso negli epiteti usati nei protocolli, permettendoci di comprendere meglio l'evoluzione dei rapporti diplomatici con l'Occidente. L'aspetto più caratteristico – sia nei pochi esemplari in nostro possesso del periodo niceno che in quelli più numerosi del periodo di Michele VIII – è la successione dell'*intitulatio* all'*inscriptio*, contrariamente all'uso abituale nei documenti diretti al papa di Roma. La *persona salutans* segue la *persona salutata*, secondo la forma consueta per i documenti di sudditi diretti ad un superiore. È significativo infatti che l'unica lettera critica nei confronti del papa, in tutto il nostro dossier, sia anche la sola ad avere un protocollo con la struttura consueta *ille-illi*. Ci riferiamo alla lettera n. 1757 di Giovanni Vatatze a papa Gregorio IX[31] in cui l'imperatore, tra le altre cose, rimprovera al papa di non aver avuto con lui il necessario riguardo, essendoglisi rivolto semplicemente

29. Nel caso citato dell'anno 1153 il protocollo è: *Manuel in Christo Deo fidelis rex, porphirogenitus, sublimis, fortis, excelsus augustus et imperator Romeon o Comninos honorabilissimo et sanctissimo abbati monasterii Stabulensis gratiam suam et bonam voluntatem*, cfr. KRESTEN, Anredestreit, p. 86 e n. 74.
30. *Ibid.*, p. 86-87.
31. Per le edizioni del testo, cfr. *supra* n. 22.

con l'appellativo *nobili viro Vatacio*[32]. Nelle lettere riguardanti l'unione[33] troviamo invece sempre la struttura *ille-illi* e non solo nelle lettere scritte in occasione dell'unione lionese. Anche se il protocollo dei documenti in oggetto è stato sicuramente ridotto dagli scribi dei manoscritti che ce li hanno tramandati[34], quanto ci resta ci permette tuttavia di dire che tale mutamento si è introdotto nell'ultima fase dell'impero di Nicea, che vede il tramonto del sole di Federico II, protettore dell'imperatore Giovanni Vatatze.

In seguito, riferendoci al proemio dei documenti riguardanti l'unione ecclesiastica, parleremo di una fonte cancelleresca antica usata a Costantinopoli per le lettere d'unione. Tale fonte esisteva sicuramente anche per le formule d'indirizzo, come ci testimonia la già citata lista del capitolo 48 del secondo libro del *De Cerimoniis* di Costantino VII[35], dove compare una formula per le lettere dirette al pontefice romano con il nome dell'imperatore al primo posto. La nuova struttura, riscontrabile nei nostri documenti d'epoca nicena, è pertanto innovativa nei confronti della lunga tradizione di rapporti diplomatici tra Roma e l'impero d'Oriente, anche se nei proemi continueremo a trovare l'influsso delle stesse fonti antiche. Nei protocolli dei nostri documenti diretti al papa per trattare l'unione di Lione possiamo vedere un'evoluzione sicura che ci risulta ben chiara considerando gli epiteti rivolti all'imperatore e quelli rivolti al papa. Il punto centrale di tale evoluzione è segnato dal momento in cui Michele VIII smette di definirsi νέος Κωνσταντῖνος nelle lettere dirette al papa (nel 1265) e raggiunge il punto più alto quando (nel 1274) questi si autodefinisce γνήσιος υἱός del pontefice. Si ha cioè la richiesta di un nuovo tipo di rapporti che otterranno l'accettazione del papato mediante la concessione dell'unione di Lione e quindi della paternità spirituale. Negli atti successivi del nostro dossier, il papa non verrà più chiamato solo *veteris Rome*, ma si aggiungerà sempre *omnium Christianorum* oppure *magno et summo*[36]. I documenti più solenni recano inoltre anche il titolo di οἰκουμενικός = *universalis*.

32. Il titolo *nobilis vir* era quello che la sede apostolica riconosceva all'imperatore niceno fino dal 1204. Per l'evoluzione dei rapporti diplomatici tra Roma e Nicea in questi anni si veda A. FRANCHI, *La svolta politico-ecclesiastica tra Roma e Bisanzio (1249-1254). La legazione di Giovanni da Parma, il ruolo di Federico II. Studio critico delle fonti*, Roma 1981, p. 161-163.

33. Definiamo così tutte le lettere in cui l'imperatore si mostra disponibile a trattare l'unione ecclesiastica con la Chiesa cattolica, anche se talora con resistenze, come avviene nelle lettere del periodo di Nicea. Non usiamo pertanto il termine per le sole lettere del periodo del concilio di Lione.

34. Cfr. DÖLGER - WIRTH, *Regesten*, n. 1757 e 1835.

35. Cfr. *De Cerimoniis*, cit. *supra* n. 26, II 48, p. 686, l. 5-692, l. 2.

36. Come nel documento n. 2072 dei *Regesten* di DÖLGER - WIRTH. Il documento è edito in L. DELISLE, Notice sur cinq manuscrits de la Bibliothèque Nationale et sur un manuscrit de la Bibliothèque de Bordeaux contenant les recueils épistolaires de Bèrard de Naples, *Notices et extraits de la Bibliothèque Nationale* 27/II, 1879, p. 87-167, in part. p. 158-159, ed in A. L. TĂUTU, *Acta Urbani IV, Clementis IV, Gregorii X (1261-1276)*, Roma 1953 (Fontes. Pontificia Commissio ad redigendum codicem Iuris Canonici Orientalis III/5, 1), n. 44, p. 130-131.

*
* *

Volgiamo adesso la nostra attenzione ai proemi dei documenti in questione. Se per i protocolli gli studi di diplomatica iniziano da poco tempo ad esplicitarne la complessità ed il valore per la ricostruzione dei rapporti tra Bisanzio e gli altri stati, i proemi sono stati ben valorizzati dall'ancora fondamentale lavoro di Dölger[37]. Le tematiche dei proemi sono state invece oggetto di un importante studio di Herbert Hunger[38], il quale le ha analizzate evidenziandone ancora gli elementi utili per la ricostruzione dell'ideologia imperiale che essi intendono celebrare. Simile a quello di Hunger è il repertorio di Otto Mazal[39] per quanto riguarda i proemi delle lettere dei patriarchi. In questa sede, servendoci degli studi appena citati, vogliamo soltanto affrontare un aspetto particolare delle lettere qui considerate, rivolte al papa di Roma[40].

I proemi delle lettere rivolte al papa di Roma hanno in comune la presenza di tematiche definite: si usano quasi sempre, infatti, gli stessi riferimenti biblici e luoghi retorici. Spesso s'incontrano anche coincidenze verbali ed espressioni corrispondenti in lettere diverse.

Le lettere emesse da Michele VIII, precedenti e successive all'unione del 1274 a Lione, presentano tuttavia affinità con analoghe lettere rivolte ai papi già nel periodo dei Comneni e degli Angeli. Evidentemente la cancelleria imperiale di Costantinopoli, rivolgendosi al papa, usava una fonte adatta a ricomporre le distanze venutesi a creare tra la Chiesa greca e quella di Roma, confermando inoltre la sostanziale persistenza di abitudini cancelleresche anche dopo il 1204. Le cancellerie degli imperatori di Nicea e quella di Michele VIII hanno sempre operato, per la preparazione dei documenti rivolti alle potenze estere, in stretto collegamento con la tradizione precedentemente in vigore. I lenti mutamenti della tarda età paleologa sono stati possibili in quanto le nuove e particolari situazioni storiche non potevano essere fronteggiate con i mezzi

37. F. DÖLGER, Die Kaiserurkunde der Byzantiner als Ausdruck ihrer politischen Anschauungen, *Historische Zeitschrift* 159, 1938, p. 229-250 (= *Byzanz und die europäische Staatenwelt*, Ettal 1956; Darmstadt[2] 1964, p. 9-33), in part. p. 242-250. Uno studio di riferimento obbligato per le Arenghe nei documenti occidentali è quello di H. FICHTENAU, *Arenga. Spätantike und Mittelalter im Spiegel von Urkundenformeln*, Graz-Köln 1957 (Mitteilungen des Instituts für Österreichische Geschichtsforschung, Erg.-Bd. 18).
38. H. HUNGER, *Prooimion. Elemente der byzantinischen Kaiseridee in den Arengen der Urkunden*, Wien 1964 (Wiener Byzantinistische Studien 1).
39. O. MAZAL, *Die Prooimien der byzantinischen Patriarchenurkunden*, Wien 1974 (Byzantina Vindobonensia 7).
40. L'unica lettera, tra quelle qui considerate, per la quale non valgono le presenti constatazioni è la n. 1757 dei *Regesten* di DÖLGER - WIRTH. Tale lettera, l'unica del nostro dossier critica nei confronti del papa, non ha infatti lo scopo di trattare l'unione ecclesiastica. Cfr. *supra* n. 22.

abituali della cancelleria imperiale[41]. La già ipotizzata fonte cancelleresca, per rivolgersi al papa, ci è del resto già testimoniata nel decimo secolo dalla famosa lista d'indirizzi, contenuta nel capitolo quarantottesimo del secondo libro del *De Cerimoniis*[42], a cui già ci siamo riferiti. Le tematiche principali, presenti nei proemi delle nostre e delle precedenti lettere dirette ai papi, ci permettono di risalire addirittura all'epoca del patriarca Fozio. Ci soffermeremo qui sulle tematiche che principalmente compaiono in tali tipo di proemi.

Tra le immagini usate nella Sacra Scrittura per indicare la Chiesa[43], la nostra fonte cancelleresca predilige quella paolina del corpo e delle membra[44]. L'immagine, ricavata dall'apostolo Paolo dalla predicazione stoico-cinica[45], presenta la Chiesa come un organismo vivente in cui ciascun membro, e quindi ciascun fedele, deve trovare il proprio ruolo nell'utilità del bene comune. L'apostolo Paolo identifica la comunità ecclesiale con il corpo di Cristo; ogni separazione va a detrimento del bene comune del corpo. Lo scisma è perciò lacerazione del corpo di Cristo. Comprendiamo quindi bene l'altra immagine collegata, spesso presente nei nostri prologhi: la tunica lacerata di Cristo. Tali immagini sono frequenti anche nelle lettere, precedenti le nostre, dei medesimi imperatori bizantini. I riferimenti a tale tema, in base del lavoro di Mazal[46], si possono far risalire a un periodo molto precedente e si trovano ad ex in una lettera dell'861 del patriarca Fozio a papa Nicolò I.

Espressioni contenenti parole ed immagini tratte dal campo semantico della luce e del sole ricorrono molto spesso nelle lettere d'unione inviate a Roma da Costantinopoli. In genere ci si riferisce al papa con l'appellativo di sole o di luce. Tali immagini, come si vede facilmente scorrendo l'apparato delle fonti dell'edizione del panegirico di Manuele Holobolos per Michele VIII, edito da Luigi Previale[47], erano tipiche del culto imperiale e trovavano un impiego speciale nella cerimonia della προκύψις, in occasione della quale venivano anche proclamati i panegirici. L'imperatore, associato al culto d'origine orientale del sole, nella notte di Natale e dell'Epifania si mostrava

41. I nuovi usi, a cui ci riferiamo, sono, ad esempio le formule occidentali di *corroboratio*, in alcuni documenti, oppure il tipo, inconsueto nella tradizione, di traduzione in latino delle ratifiche della Professione di fede imperiale per le quali cfr. *supra* n. 3. Anche l'uso di una diversa tipologia documentaria per i trattati con le Repubbliche marinare, ammesso dopo la riconquista del 1261, viene accettato nell'impossibilità storica di contestarlo. Si cercò però il più possibile di mantenere la finzione dell'atto solenne di concessione sovrana, come rivelano ad esempio i numerosi titoli dell'imperatore in documenti che in realtà non erano altro che trattati bilaterali alla pari.
42. Cfr. *supra*, n. 26.
43. Intendiamo ad esempio l'immagine della Chiesa sposa di Cristo, della Chiesa-popolo di Dio, della vigna o del nuovo tempio. Viene poco usato il tema del campo del Signore per il quale cfr. *infra*, p. 161.
44. I Cor. 6, 12-20 e 12, 12; Rom. 12, 3-8; Ef. 1, 23; Col. 1, 18.
45. Cfr. l'apologo di Menenio Agrippa in Tito Livio II 32.
46. MAZAL, *Prooimien*, cit. *supra* n. 39.
47. L. PREVIALE, Un panegirico inedito per Michele VIII Paleologo, *BZ* 42, 1943, p. 1-49.

insieme alla sua famiglia su di una tribuna, dopo un'entrata processionale con fiaccole, e veniva acclamato Sole-Dio-imperatore[48]. L'uso di queste espressioni è molto frequente anche nei proemi delle lettere imperiali. Tali metafore della luce furono impiegate anche nei documenti patriarcali, come ben ha mostrato Hunger[49], e nelle lettere rivolte al papa di Roma per trattare l'unione ecclesiastica[50]. Tale procedimento appare in maniera evidente nella lettera di Michele VIII, già edita da Festa[51] e da noi attribuita a Manuele Holobolos, che impiega, nel testo destinato al papa di Roma, le stesse immagini generalmente usate per i panegirici imperiali. Di solito la luce viene identificata con il calore che accompagna la pace, oppure si esalta la superiorità del sole (in queste lettere il papa) rispetto agli altri astri, altre volte invece si evidenzia il contrasto tra la luce e le tenebre[52].

Un'altra metafora usata per la Chiesa è quella del campo. Tale immagine, pur essendo ricorrente anche in molte lettere patriarcali coeve, non è però molto frequente nel nostro dossier. Legata strettamente con questa è l'immagine del cinghiale selvatico μονιὸς ἄγριος che insidia il campo. Ovviamente il cinghiale rappresenta il diavolo che insidia il bene dell'unione. Il riferimento al diavolo non è espresso però soltanto in questa immagine, ma possiamo trovare citazioni dirette oppure altro genere di allusioni[53].

Un tema spesso ricorrente nelle nostre lettere è quello della φροντίς ed ἀγρυπνία dell'imperatore per il bene dello stato e dei singoli fedeli. Il tema tradizionale nella propaganda imperiale[54] si è poi diffuso anche nella cancelleria patriarcale ad indicare la sollecitudine dei pastori nei confronti dei fedeli[55].

48. Come possiamo vedere in HUNGER, *Prooimion*, cit. *supra* n. 38, p. 75-80. Per la cerimonia della προκύψις, cfr. PSEUDO-KODINOS, *Traité des offices. Introduction, texte et traduction par* J. VERPEAUX, Paris 1966, VI p. 248-251, e O. TREITINGER, *Die oströmische Kaiser- und Reichsidee nach ihrer Gestaltung im höfischen Zeremoniell*, Jena 1938 (rist. Darmstadt 1956, p. 112 s.), e HUNGER, *Prooimion*, n. 16 e 77.
49. H. HUNGER, Zum Stil und zur Sprache des Patriarchatsregister von Konstantinopel. Rhetorik in Dienste der orthodoxen Hierarchie, in *Studien zum Patriarchatsregister von Konstantinopel* I, Wien 1981 (Sitzungsberichte d. phil.-hist. Klasse d. Österr. Akad. d. Wiss. 383), p. 11-60, in part. p. 30.
50. HUNGER, *Prooimion*, p. 75-80.
51. Per la lettera in oggetto, cfr. *supra* p. 4.
52. HUNGER, *Prooimion*, p. 76, elenca le immagini più impiegate nei proemi imperiali tra quelle riferentesi al campo semantico della luce. Possiamo pertanto, anche in questo caso, notare l'affinità delle immagini ricorrenti nelle nostre lettere con tali temi tradizionali. L'unica significativa differenza è il capovolgimento per cui tali espressioni, tradizionalmente riferite all'imperatore, vengono attribuite al papa di Roma.
53. Per i riferimenti al diavolo nei proemi delle lettere patriarcali, cfr. MAZAL, *Prooimien*, p. 165-167, in part. n. 199.
54. HUNGER, *Prooimion*, p. 94-100.
55. MAZAL, *Prooimien*, p. 145 (n. 376); p. 95 (n. 355); p. 102; p. 155 (n. 214); p. 164 (n. 327).

Usando temi consueti alle arenghe dei documenti imperiali e poi patriarcali, si è venuta così a formare una fonte cancelleresca in uso a Costantinopoli almeno già dalla fine del nono secolo. Tale tipo di immagini sono poi rimaste in uso interno della cancelleria patriarcale anche nei secoli successivi, come ci testimonia il Registro patriarcale. Hunger ha infatti, a questo proposito, parlato di un impiego della retorica al servizio della Chiesa ortodossa[56]. Ciò che rende individuabile la fonte cancelleresca usata a Bisanzio per le lettere d'unione non è quindi la creazione di nuove tematiche, ma il nuovo modo in cui immagini ed espressioni, familiari alla retorica imperiale e patriarcale, sono state combinate tra di loro.

Gli escatocolli a noi giunti tramite le ratifiche della Professione di fede lionese e le poche lettere dirette al papato invece, dopo la data topica introdotta da ἐγεγόνει/*actum-factum*, fanno seguire la data cronica costituita dal mese, dall'indizione e dall'anno del mondo secondo il computo bizantino.

Dalle pergamene originali della Professione lionese e da registrazioni che la conservano sappiamo inoltre che molte delle lettere dirette al papa erano ratificate con la firma completa dell'imperatore[57]. Nonostante i tagli praticati nella sezione dei documenti ricevuti da Costantinopoli nei Registri Vaticani, i pochi escatocolli di lettere dirette ai Pontefici, conservati in registrazioni non di cancelleria, ci offrono notizie molto interessanti. I documenti del 1274, che accompagnano il testo della Professione di fede imperiale[58], trasmessi dal Reg. Vat. 29/A o registro di Berardo da Napoli, e dal manoscritto di Osnabrück, Niedersächsisches Staatsarchiv, Depositum 58d, sono infatti firmati con il *menologema*[59]. L'uso di tale tipo di convalida ci permette d'ipotizzare che tali atti siano stati emessi direttamente in latino e poi così autenticati[60]. Il *menologema* infatti già con i Comneni e gli Angeli era la forma consueta d'autentica per gli *Auslandsbriefe* ed inoltre sappiamo che l'imperatore firmava una sola volta, in genere a conclusione del testo greco, senza porre alcun segno d'autentica alla traduzione ufficiale. L'uso di un tale tipo di convalida è verificabile, per il nostro periodo, anche per i documenti n. 1892 e 2017 dei *Regesten*[61]. Quindi anche per quest'ultimi atti ipotizziamo che non sia mai esistito un originale greco, ma che siano stati emessi direttamente in lingua latina.

56. Cfr. HUNGER, Stil und Sprache, cit. *supra* n. 49, ad ex. p. 30.
57. Cfr. O. KRESTEN, Μηνολόγημα. Anmerkungen zu einem byzantinischen Unterfertigungstyp, *Mitteilungen des Instituts für Österreichische Geschichtsforschung* 102, 1994, p. 3-52, in part. p. 17-27, per l'uso della firma dell'imperatore nei documenti.
58. DÖLGER - WIRTH, *Regesten*, nn. 2007 e 2009.
59. Come abbiamo potuto stabilire correggendo gli errori della tradizione manoscritta. Gli scribi che hanno vergato questi due manoscritti non hanno infatti saputo sempre riconoscere i vari elementi che compongono la datazione nel sistema bizantino.
60. Cfr. KRESTEN, Μηνολόγημα, cit. *supra* n. 57, p. 27-30, per l'uso del *menologema* nei documenti imperiali.
61. Il documento n. 1892 dei *Regesten* di DÖLGER - WIRTH è diretto a Genova con data 28 aprile 1261 ed è stato edito in *Liber Jurium I*, cit. *supra* n. 4, p. 1345-1346; e adesso in *I libri Iurium della Repubblica di Genova* I/4, cit. *supra* n. 4, p. 285-287.

Le testimonianze originali delle lettere diplomatiche rivolte al papato nel XIV e XV secolo consistono in una lettera originale di Manuele Paleologo a Benedetto XIII d'Avignone del 20 giugno 1402[62], edita da Constantin Marinesco[63] la quale, insieme ad altre cinque lettere dirette al doge di Venezia, al re Carlo di Navarra[64] ed alla regina Margherita di Danimarca, si definisce espressamente ἀνεῳγμένη βασιλικὴ γραφή o *littera patens*. In copia ci viene inoltre trasmessa una lettera dello stesso tenore del 5 luglio 1401, sempre rivolta allo stesso pontefice, dal manoscritto di Atene, biblioteca Gennadio 39 già pubblicata da George Dennis[65]. Tali documenti sono stati segnalati da Peter Wirth[66] nel 1973 in un breve articolo in cui faceva notare l'influsso occidentale palese nell'uso di questa tipologia documentaria da parte della cancelleria bizantina. Evidentemente, dovendo rivolgersi a regnanti occidentali, l'imperatore aveva ritenuto opportuno mutuare le loro abitudini. Le lettere dirette a Benedetto XIII avevano lo scopo di certificare l'originalità di una reliquia inviata in dono al papa dall'imperatore. Lo stesso scopo era stato attribuito alle due lettere, poi pubblicate da Dennis[67], del 23 novembre 1402, solo alcuni mesi più tarde della lettera in questione, dirette alla regina Margherita. In esse si nota, il ricorrere oltre all'autodefinizione interna di *littera patens*, anche di altri particolari: innanzi tutto l'*incipit* dell'arenga sempre ὁ ἐλεήμων ἀληθινὸς σωτὴρ καὶ λυτρωτὴς ἡμῶν κύριος 'Ιησοῦς Χριστός, mentre il resto del testo è quasi identico nei diversi documenti indicati. Inoltre la datazione viene espressa secondo il computo occidentale dell'incarnazione, fatto questo non ricorrente nelle altre *litterae patentes* sopra indicate indirizzate agli altri sovrani. Evidentemente, essendo il tema comune, la cancelleria imperiale si era servita come modello della lettera per il papa anche quando si dovette rivolgere alla regina Margherita di Danimarca pochi mesi dopo e per una circostanza simile. Inoltre è probabile che l'imperatore Manuele II, trovandosi in viaggio, abbia usato personale occidentale e non appartenente alla cancelleria imperiale. Si tratta pertanto dell'unico caso in cui la cancelleria imperiale, pur mantenendosi fedele alla sua tradizione, ha dovuto accogliere delle abitudini cancelleresche occidentali.

Luca Pieralli
Scuola Vaticana di Paleografia, Diplomatica e Archivistica
Città del Vaticano

62. DÖLGER, *Regesten*, n. 3290.
63. C. MARINESCO, Du nouveau sur les relations de Manuel II Paléologue (1391-1425) avec l'Espagne, *Studi Bizantini e Neoellenici* 7/I, 1953 (= *Atti dello VIII Congresso internazionale di Studi Bizantini, Palermo 3-10 aprile 1951*), p. 420-436, in part. p. 428-430.
64. DÖLGER, *Regesten*, n. 3282 (del 30 agosto 1400).
65. I documenti pubblicati da G. T. Dennis non erano stati segnalati nei *Regesten* di DÖLGER. Cfr. G. T. DENNIS, Two Unknown Documents of Manuel II Paleologus, *TM* 3, 1968, p. 397-404, in part. p. 402-403.
66. P. WIRTH, Das Patent – ein unerkannter Typus der byzantinischen Kaiserurkunde, *Ξένιον. Festschrift für Pan. J. Zepos*, ed. E. VON CAEMMERER *et al.*, Atene 1973, III, p. 735-738.
67. DENNIS, Two Unknown Documents, cit. *supra* n. 65, p. 398-402.

Statistische Beobachtungen zu echten und gefälschten byzantinischen Kaiserschreiben an westliche Herrscher und Institutionen (565-1453) *

Peter SCHREINER

Der Verlust originaler Urkunden zur Geschichte mittelalterlicher Staaten stellt ein allgemeines Problem der Forschung dar, und der Recours auf Kopien und indirekte Überlieferung gehört zur alltäglichen Arbeit des Historikers. In Byzanz ist die Sachlage noch weitaus gravierender, da alle staatlichen Archive zerstört sind und sich entsprechende Dokumente nur vereinzelt in Klöstern oder in außerhalb des byzantinischen Reiches befindlichen Archiven erhalten haben. Byzantinische Historiker haben kaum – noch weit weniger als westliche – Urkunden wörtlich oder auszugsweise zitiert, da die realistische Sprache der Urkunde die klassizistische Ausdrucksweise des Werkes gestört hätte, obwohl dieser Personenkreis als vielfach mit dem Hofbeamtentum identisch sicherlich unschwer Zugang zu staatlichen Archiven hatte[1]. Da dem byzantinischen Reich zwischen dem 6. und dem 11. Jahrhundert die Rolle einer Weltmacht zukam und es auch später bis zum 4. Kreuzzug einen ganz wesentlichen Faktor der europäischen Staatenwelt darstellte, hat dieser Quellenverlust für die historische Faktenkenntnis der gesamten europäischen Geschichte Auswirkungen, von deren Tragweite man sich schwerlich eine Vorstellung machen kann.

* Die hier zusammengetragenen Aufstellungen gehen auf Überlegungen zurück, die in einem Seminar in Erice (Sizilien) vorgetragen wurden und in veränderter und erweiterter Form in den Akten dieses Seminars abgedruckt sind : Der Brief des Alexios I. Komnenos an den Grafen Robert von Flandern und das Problem gefälschter byzantinischer Kaiserschreiben in den westlichen Quellen, *Documenti medievali greci e latini. Studi comparativi*, hrsg. G. DE GREGORIO, O. KRESTEN, Spoleto 1998, S. 111-140.

1. Einigermaßen zuverlässige Urkundenüberlieferungen bei Historikern ist selten. Anna Komnena hat wohl den Brief ihres Vaters an Heinrich IV. recht getreu wiedergegeben (F. DÖLGER, P. WIRTH, *Regesten der Kaiserurkunden des oströmischen Reiches von 565-1453*, II [1025-1204], München 1995², Nr. 1077) ; vgl. dazu jetzt O. KRESTEN, Die Auslandsschreiben der byzantinischen Kaiser der Komnenenzeit : Die literarische Überlieferung bei Anna Komnene und Ioannes Kinnamos. Mit einem Exkurs : Zur Chronologie der Auslandsschreiben Dölger-Wirth, Reg. 1068, 1077, 1080 und 1114, *RHM* 39, 1997, S. 21-59, besonders S. 27 ff. Die zahlreichen « offiziellen » Briefe im Geschichtswerk des Theophylaktos Simokates sind dagegen eher rhetorische Übungen. Zum Stil der Geschichtswerke siehe G. MORAVCSIK, Klassizismus in der byzantinischen Geschichtsschreibung, *Polychronion. Festschrift F. Dölger*, Heidelberg 1966, S. 366-377.

Byzance et le monde extérieur, Paris, Publications de la Sorbonne, 2005 (Byzantina Sorbonensia, 21)

Die reichsten Ergebnisse im Hinblick auf eine Ergänzung und Vervollständigung des byzantinischen Quellenmaterials bieten zweifelsohne Texte aus dem westlichen europäischen Mittelalter, überwiegend in lateinischer Sprache, seit dem Spätmittelalter auch in den Nationalsprachen. Trotz aller Spannungen und Gegensätze waren die Staaten des Westens und natürlich auch die römische Kirche der kontinuierlichste Partner des byzantinischen Reiches, wenngleich (zumindest von Byzanz aus gesehen) keineswegs immer der politisch wichtigste. Auf der anderen Seite war im Westen immer ein Interesse an Byzanz als dem großen Vorbild im Bereich der höfischen Kultur vorhanden, aber auch, wiewohl nicht immer in gleicher Dichte, an wirtschaftlichen Kontakten, und Autoren der verschiedensten Ebenen haben diese Berührungspunkte vermerkt. Zuletzt sollte natürlich auch nicht übersehen werden, dass eine jahrhundertlange wissenschaftliche Forschung, mit besonderer Intensität seit dem letzten Jahrhundert, die literarischen Fundstellen zugänglich gemacht hat, sicher noch längst nicht erschöpfend, aber doch in einer Weise, wie sie bei anderen Nachbarn des byzantinischen Reiches nicht anzutreffen ist.

Die Verantwortung für alle politischen Vorgänge im byzantinischen Reich lag beim Kaiser und den mit ihm verbundenen Hofbehörden. Man darf davon ausgehen, dass der größte Teil aller Maßnahmen auf *schriftlicher* Grundlage basiert, mithin auf Dokumenten, welche als Urkunden im weiteren Sinne betrachtet werden können[2].

Außenpolitischen Kontakten mit dem Westen, um die Thematik nun zeitlich und räumlich einzugrenzen, liegt immer ein juristischer Akt seitens des Kaisers zugrunde, sie setzen eine kaiserliche Urkunde voraus, vielleicht nicht immer bei der Anordnung des Vorgangs, gewiss aber für die Ausführung an Ort und Stelle[3]. Somit können wir also die Zahl der Kaiserurkunden auch an der Zahl der in den Quellen erwähnten Kontakte ermessen, wobei es als selbstverständlich anzusehen ist, dass (trotz des oben konstatierten generellen Interesses) eine methodisch nicht feststellbare Anzahl unerwähnt bleibt.

Auch wenn jede Kontaktaufnahme von einer schriftlichen kaiserlichen Äußerung begleitet war, sind wir weit davon entfernt, diese rekonstruieren zu können, da außer dem bloßen Faktum meist nichts bekannt ist. Trotzdem lohnt es sich, an Hand der Regestensammlung von Franz Dölger eine statistische und inhaltliche Analyse zur Überlieferung im lateinischen Westen durchzuführen[4].

2. F. Dölger, J. Karayannopoulos, *Byzantinische Urkundenlehre*, I. *Die Kaiserurkunden*, München 1968, S. 3 : « Als Urkunde bezeichnen wir jede schriftliche Äußerung juristischen Inhalts. »

3. Eine Ausnahme können Gesandtschaften dargestellt haben, die vielfach, um der Flexibilität der Verhandlungsführung oder der Geheimhaltung willen, nur mündliche Instruktionen hatten. Siehe auch D. Obolensky, The Principles and Methods of Byzantine Diplomacy, *Actes du XII^e^ Congrès International d'Études byzantines*, I, Belgrade 1963 (= *Byzantium and the Slavs*, London 1971, I), sowie jetzt besonders den Sammelband *Byzantine Diplomacy*, hrsg. J. Shepard, S. Franklin, Aldershot 1992.

4. In höchstem Grade unsicher bleiben Zahlen und Schlussfolgerungen nur für den Zeitraum 565-1025, in welchem wir noch auf den nicht überarbeiteten Teilband der Kaiserregesten

Für die in diesem Rahmen durchzuführenden Studien sind jedoch besser nur jene Angaben verwendbar, die (a) eindeutig auf ein Schreiben hinweisen, oder (b) dessen Inhalt resümieren oder (c) als Idealfall ein Original oder eine Kopie beinhalten. Nur diese drei Typen sind der vorliegenden Aufstellung berücksichtigt.

ECHTE SCHREIBEN. ANALYSE DES INHALTS UND GRUPPIERUNGEN

a) Zeitraum 565 bis 1025
Es finden sich 75 Eintragungen, deren Schwerpunkte (unter Maurikios, Theophilos, Basileios und Leo VI.) (wohl aus Gründen der Überlieferungsgeschichte) in kirchlichen Streitfragen liegen, während um 800 und wiederum zwischen 963 und 1000 Fragen um eine Kaiserherrschaft im Vordergrund stehen.
b) Zeitraum 1025-1204
Es finden sich 63 kaiserliche Schreiben zu den Außenbeziehungen mit dem Westen, davon nur 5 im Zeitraum bis 1088. Der Rest fällt in die Zeit der Kreuzzüge und widmet sich den damit zusammenhängenden Fragen, wobei die politische Dokumentation gegenüber rein kirchlicher (nur 3 Schreiben) überwiegt.
c) Zeitraum 1204-1261
In die Zeit des Nikänischen Reiches fallen 13 Schreiben[5]. Davon sind 9 an Päpste oder päpstliche Delegierte gerichtet, die übrigen an Friedrich II. und dessen Umkreis sowie an Genua.
d) Regierungszeit Michaels VIII. in Konstantinopel (1261-1282)
Wir besitzen 33 Schreiben, davon 20 in Verbindung mit kirchenpolitischen Fragen, während die übrigen (mit drei Ausnahmen Nr. 1982 : Heiratsverhandlungen mit Ungarn, Nr. 2009a Empfehlungsschreiben und Nr. 2059 : Verbindungsnahme mit dem kastillischen Hof) den Stadtstaaten Venedig und Genua gewidmet sind.
e) Regierungszeit Andronikos II. (1282-1328)
Wir verfügen über 26 Schreiben, davon 18 an westliche Stadtstaaten (Genua, Venedig, Ragusa, Aragon, Katalanien), vier in Fragen der Unio, drei wegen militärischen Hilfeleistungen und eines wegen Kontakte mit Montferrat.
f) Regierungszeit Andronikos III. (1328-1341)
Hier sind nur drei Schreiben erhalten (2756 : Empfehlungsschreiben, 2785 : Unio und Türkenabwehr, 2843 : Privileg für Narbonne)

angewiesen sind (jetzt erschienen der 2. Halbb. des 1. Teils, *Regesten von 867-1025*, bearb. von A. E. MULLER, München 2003, aber hier nicht mehr herangezogen). Unberücksichtigt bleiben, nach dem, was in der vorausgehenden Anmerkung gesagt ist, Gesandtschaften, bei denen nicht ausdrücklich die Überbringung eines Schreibens erwähnt wird, sowie Staatsverträge im Zusammenhang mit Friedensschlüssen.

5. Dokumente an lateinische Herrscher in den ehemaligen byzantinischen Gebieten, den Kreuzfahrerstaaten und Zypern bleiben außer Betracht.

g) Regierungszeit Johannes' V. Palaiologos (1341-1392)
Es sind 22 Schreiben erhalten oder rekonstruierbar, davon 15 an westliche Seestädte (bes. Genua und Venedig) bezüglich Handelsrechte, die übrigen sieben beziehen sich ganz auf Unionsfragen.
h) Regierungszeit des Johannes Kantakuzenos (1347-1354)
Es sind 15 Schreiben überliefert, davon 6 in Angelegenheiten der Union und der Türkenhilfe an Clemens VI. und Innozenz VI., die übrigen an die Stadtstaaten Genua und Venedig.
i) Regierungszeit Manuels II. (1392-1425)
Es sind 31 Schreiben bekannt, davon 6 an verschiedene Päpste, 7 an die Republik Venedig, sowie 18 an westliche Herrscher in Angelegenheiten der Türkenhilfe.
k) Regierungszeit Johannes' VIII. (1425-1448)
Es sind 36 Schreiben bekannt, darunter 12 an ital. Städte (besonders Venedig) und 24 in Angelegenheiten der Kirchenunion.
l) Regierungszeit Konstantins' XI.
Es sind 9 Schreiben bekannt, davon 6 in Handelsangelegenheiten, die übrigen in Fragen der Türkenhilfe.

Gefalschte Schreiben (565-1453)[6]

Aus dem gesamten Zeitraum sind nur 12 gefälschte und 7 zweifelhafte Schreiben bekannt. Während in der byzantinischen Innenpolitik Fälschungen am häufigsten hinsichtlich des Besitzstandes auftreten, also bei Klöstern, Privatpersonen oder im Bereich von Titel- und Würdenverleihungen[7], stehen solche bei auswärtigen Schreiben deutlich in der Minderzahl[8]. Die meisten gefälschten Dokumente sind *politischen* Charakters, d. h. der byzantinische Kaiser gewährt für militärische Hilfeleistungen weitreichende politische Privilegien, die das Ansehen einer auswärtigen Person oder eines ganzen Landes steigern. Die Fülle der gewährten Gunstbeweise, die oft einem « Ausverkauf » byzantinischer Interessen gleichkommen und jeden Sinn für die Realität vermissen lassen, unterstreichen den Fälschungscharakter. Gefälschte Dokumente dieser Art sind außerhalb des byzantinischen Territoriums entstanden.

Zusammenfassung

Die Schreiben in den Westen unterliegen starken Schwankungen in der Überlieferung, die ganz von der Akzeptanz und den Zufälligkeiten der öffentlichen Überlieferung (Chroniken, Archive) abhängig ist. Aber selbst

6. Siehe dazu auch meinen oben * genannten Beitrag, S. 120-140.
7. Eine systematische Untersuchung der byzantinischen Fälschungspraxis fehlt.
8. Siehe Schreiner, Der Brief des Kaisers Alexios (oben *), S. 120-122.

darin zeigen sich die Veränderungen außenpolitischer Schwerpunkte. In den 180 Jahren zwischen 1025 und 1204 (die immerhin die Zeit der seit Jahrhunderten stärksten Öffnung nach dem Westen umfassen) machen die Schreiben in den Westen nur 5,5 % der ganzen Urkundentätigkeit, unter Johannes VIII. dagegen, als neben dem osmanischen Hauptfeind, und den wenigen für das Inland zu vergehenden Privilegien nur der « Westen » als Partner verblieb, sind es dagegen 36 %. An dieser hohen Prozentzahl hat zwar auch die « geschützte » Überlieferung in westlichen Archiven einen Hauptanteil, doch zeigen die Zahlen auch Trends und Trendwenden in der Außen- und Kirchenpolitik.

Peter Schreiner
Köln

Past and future in Middle Byzantine diplomacy: some preliminary observations

Jonathan SHEPARD

Before considering how 'the past', whether constructed as written 'history' or handed down by word of mouth and custom, was invoked by the practitioners of Middle Byzantine diplomacy, one must glance at their use of a rather different concept, 'the future'. It is not flippant to suggest that official Byzantine allusions to, or manipulation of, future developments were at least as important as invocations of the past. The ability to predict natural phenomena and to draw upon forewarnings and prophetic writings about both past and supposedly forthcoming events was of direct assistance to the workings of Byzantine diplomacy in two practical respects. Moreover grand notions – whether vaguely assumed or precisely delineated – concerning the empire's destiny and privileged place in the divinely ordered future were relevant to imperial dealings with outsiders and to those outsiders' conceptions of Byzantium. These practical and ideological perspectives on the future may briefly be summarized.

Firstly, Byzantine expertise in astronomy enabled the emperor and his agents precisely to predict celestial occurrences for the benefit of barbarians. The latter might simply interpret this as a mark of Byzantine technical superiority, or they might take it for confirmation of the Byzantines' claims as to their emperor's unique relationship with Heavenly Powers. It is not entirely an accident of source survival that the two clearest instances of predictions of eclipses come from times of high tension or military confrontation. Symeon of Bulgaria was the recipient of one such prediction in the early 890s, while Alexius I Comnenus tried to impress upon the Pechenegs his foreknowledge of a full solar eclipse in 1086.[1] This kind of forecasting reinforced imperial warnings to external powers that attacks on Constantinople itself, 'the God-protected City',[2] would not merely fail, but would merit punishment from heaven. A second practical way in which the Byzantines could claim to foretell the

1. G. KOLIAS, *Léon Choerosphactès magistre, proconsul et patrice*, Athens 1939, p. 76-77; ANNA COMNENA, *Alexiad*, VII, 2, 8, ed. and trad. B. LEIB, II, Paris 1943, p. 92-93. Cogent grounds for identifying the eclipse with that of February 16, 1086 were presented by P. DOIMI DE FRANKOPAN SUBIC, *The Foreign Policy of the Emperor Alexios I Komnenos (1081-c.1100)* (unpublished Oxford D. Phil. thesis, 1998), p. 209-213.
2. On Byzantine use of this term, see E. FENSTER, *Laudes Constantinopolitanae*, Munich 1968 (Miscellanea Byzantina Monacensia 9), p. 103-104 and n. 2 on 104, 108-116, 130-131.

Byzance et le monde extérieur, Paris, Publications de la Sorbonne, 2005 (Byzantina Sorbonensia, 21)

future was through drawing on supposedly longstanding predictions; these could be held to forecast and also to validate forthcoming imperial initiatives, particularly military ones. Judging by Liudprand of Cremona, texts and sayings were brought to the attention of foreign visitors in Constantinople, and the interpretation proffered was presumably in accord with official intentions. A prophecy of 'Hippolytus' concerning the joint-action of 'the lion' and 'the whelp' against the 'wild ass' was interpreted as meaning that Nicephorus II Phocas would soon, in collaboration with Otto I, destroy the ruler of the North African Muslims.[3] The aim of this interpretation was patently to dangle before the envoy and his Saxon patrons an authoritative-seeming prophecy of victory as allies of the Byzantines; the prospect might at least discourage further Ottonian attacks on Byzantine possessions in Southern Italy. The Byzantines' predictions could be bolstered by vouching for the accuracy of the statements of a known written text. Liudprand himself attests to this practice: '[Hippolytus'] other prophecies have all been fulfilled, as I have heard from those who know his books.'[4] In this way the past and allegedly forthcoming events were joined together in a continuum, offering the shape of things to come with the aid of works of 'prophecy' written *ex post facto*, 'the history of the future'.[5]

Underpinning the prophecies concerning initiatives such as military expeditions was a much broader theme – that the empire represented the winning side and that, ultimately and transcendentally, 'the Future' lay with the empire. At the level of feats of warfare and military propaganda, this was conveyed by the oft-repeated refrain that the emperor was 'ever victorious',[6] but it also pervaded assumptions and formal court acclamations concerning the *raison d'être* of the empire and its role in God's plan for the salvation of mankind. There was widespread currency and also Establishment support for the view that the Christian Roman empire was identifiable with the fourth and last of the empires foretold in the Book of Daniel; that this empire would not be succeeded by any further empire; and that its fall would prompt upheavals culminating in the Second Coming. An allusion to the Vision of Daniel was apparently made by Constantine-Cyril while propounding orthodox Christianity to the Khazar khagan around 861,[7] a time when the end of the world, as foretold by a number of Byzantine texts, was approaching.[8] Conceptions of the special

3. LIUDPRAND OF CREMONA, *Legatio*, 40, in *Opera Omnia*, ed. P. CHIESA, Turnhout 1998 (Corpus Christianorum. Continuatio Mediaevalis 156), p. 204.

4. *Ibid.*, p. 204. On 'Hippolytus' see W. BRANDES, Liudprand von Cremona (Legatio cap. 39-41), *BZ* 93, 2000, p. 435-463 at p. 450-451.

5. P. MAGDALINO, The History of the Future and its Uses: Prophecy, Policy and Propaganda, *The Making of Byzantine History. Studies dedicated to Donald M. Nicol*, ed. R. BEATON, C. ROUECHÉ, Aldershot 1993, p. 3-34.

6. M. MCCORMICK, *Eternal Victory*, Cambridge 1990, p. 1-5, 120-133.

7. *Life of Constantine* 10, *Kliment Okhridski. S'brani s'chineniia* III, ed. B. S. ANGELOV, K. KODOV, Sofia 1973, p. 99.

8. See MAGDALINO, History of the Future (as in n. 5), p. 23; ID., The Year 1000 in Byzantium, *Byzantium in the Year 1000*, ed. P. MAGDALINO (The medieval Mediterranean 45), Leiden 2003, p. 233-270 at p. 247-248.

relationship between the 'New Rome' of the Christian emperors and God's plan for the cosmos received striking visual and ceremonial expression at the emperor's court, and indeed in the City as a whole. This locus of God-given authority, frequented by the saints, presided over by the holy emperors and moving liturgically to the rhythms of Christ and the Creator,[9] could easily have drawn inspiration from St John's vision of the saints who reign together with Christ (Revelations, 20.1-7). In fact, in the eyes of imperially minded Early and Middle Byzantines, the thousand-year realm of the saints in conjunction with right-thinking emperors may well have appeared to be already underway: the out-of-this-world court on the Bosphorus represented its enactment.[10] As Metropolitan Basil of Neopatras saw it, the Roman empire would be Christ's, 'unmoved until the consummation of the world'.[11]

Such conceptions and ritual did not, admittedly, dispel uncertainty and *Angst* as to how exactly the Roman rulers and people would fare during the Last Days. Scriptural, apocryphal and other writings of supposedly great antiquity were searched for clues as to the date of the world's end and Christ's Second Coming, and many attempts were made to calculate that date. It has been shown that these efforts redoubled after the terminus of 6384/6388 A.M. (876/880 A.D.) passed without cosmic incident, and senior churchmen were among those who 'put their names to statements to the effect that the world would end around the year 1000 A.D.'[12] But suggestive of ambivalence as are the successive revisions of the End, they were compatible with the belief that the Byzantine empire had a uniquely privileged position in God's scheme. Provided that the orthodox faith and worship were maintained, the Romans' winning formulae might yet secure eternal salvation for them and their faithful associates. It is possible that such considerations enhanced the readiness of outsiders, whether leaders of peoples or lesser-ranking potentates, to seek a form of association with the 'holy empire' and 'the holy kings' towards the millennial year of 1000 and, on occasion, to offer tangible support.[13] Equally, it may not be wholly fortuitous that imperially sponsored missionary work enjoyed prominence in the course of two eras when oft-discussed termini were looming large, the 860s-70s and the second half of the tenth century. During these eras teleological conceptions about the empire's future could well have come to outsiders' notice. Through forming an affinity with the 'reigning city' and its overlord, external potentates could aspire to durability and high status for their own regimes and also to something of the good fortune, if not assured salvation, of the Romans.

9. CONSTANTINE VII PORPHYROGENITUS, *Le livre des cérémonies*, I, ed. A. VOGT, Paris 1935, p. 2 (préface); O. TREITINGER, *Die oströmische Kaiser- und Reichsidee vom oströmischen Staats- und Reichsgedanken*, Munich 1938, p. 49-79, 158-160.

10. MAGDALINO, The Year 1000 (as in n. 8), p. 249-254. Professor Magdalino is investigating further aspects of this subject for publication.

11. BASIL OF NEOPATRAS, cited and translated by MAGDALINO, The Year 1000, p. 252.

12. MAGDALINO, *ibid.*, p. 242.

13. Hugh Capet sought a 'daughter of the holy empire', the sister of Basil II and Constantine VIII, for his son Robert: GERBERT D'AURILLAC, *Correspondance*, ed. and tr. P. RICHÉ,

This does not in any way imply that 'the past' as a concept was redundant to imperial statesmen. Their insistence on their polity's unique legitimacy and overriding hegemony presupposed unbroken continuity from the original empire of the Romans. And the fore-mentioned prognoses about the future drew validation from the supposition that they rested on texts composed in the distant past, when not directly on prophecies made in incontestably sacred writings. In fact 'the past', comprising events and allegorical imagery of the Bible and a select number of other occurrences such as the conversion of Constantine and the foundation of the New Rome, was interwoven with imperial destiny more intimately in Byzantine ideology than it was in most other empires' foundation myths. It is not surprising that the Byzantines, believing themselves the 'people of God', should have been concerned with the history of His first Chosen People, the Jews. Equally their 'world chronicles'' close attention to the rise and fall of other mighty realms may simply be attributed to curiosity about precursors to their own empire.[14] But it may well be that world chronicles providing full coverage of these topics owed their popularity among the Byzantines partly to their potential as quarries of information, direct or indirect, about the Last Days and, in particular, about the future of the Last Empire. It should be noted that these chronicles drew heavily on the apocryphal, highly apocalyptic, *Book of Enoch*, as well as on the Third and Fourth Books of Maccabees.[15]

Conversely there is little evidence suggestive of a robust Byzantine appetite for 'history' in the sense of largely secular, chronologically ordered, narratives of the *res gestae* of their emperors and statesmen, appraising success and failure in earthly terms and offering some sort of evaluation of their conduct of affairs of state.[16] This type of historical work was grounded in classical

J. P. CALLU, Paris 1993, I, p. 268-271; David of Tao was credited by Caucasian contemporaries with sending military aid to 'the holy kings': *Actes d'Iviron*, I. *Des origines au milieu du XI^e^ siècle*, ed. J. LEFORT *et al.*, Paris 1985 (Archives de l'Athos 14), p. 23, n. 4; B. MARTIN-HISARD, La *vie de Jean et Euthyme* et le statut des Ibères sur l'Athos, *RÉB* 49, 1991, p. 67-142 at p. 89-91. It is noteworthy that the year 1000 'of the Incarnation of Our Lord' constitutes the effective terminus of Stephen of Taron's 'Universal History': *Histoire universelle*, tr. E. DULAURIER, F. MACLER, II, Paris 1917, p. 169-172. I owe this observation to Dr Timothy Greenwood, whose English translation of this work is forthcomming (Oxford, 2006).

14. On Early and Middle Byzantine world chronicles' attention to Jewish history and to other monarchies, see A. KÜLZER, Die Anfänge der Geschichte: zur Darstellung des 'Biblischen Zeitalters' in der byzantinischen Chronistik, *BZ* 93, 2000, p. 138-156 at p. 144-149.

15. KÜLZER, Anfänge der Geschichte (as in n. 14), p. 146, 155-156. On world chronicles in general, see H. HUNGER, *Die hochsprachliche profane Literatur der Byzantiner*, Munich 1978, I, p. 251-263, 331-339, 347-351, 393; C. MANGO, The tradition of Byzantine chronography, *Harvard Ukrainian Studies* 12-13, 1988-1989, p. 360-372; J. N. LJUBARSKIJ, New trends in the study of Byzantine historiography, *DOP* 47, 1993, p. 131-138 at p. 135-136.

16. This is not, of course, to deny the existence of such works in the Middle Byzantine period or that some may have been lost to us. See HUNGER, *Profane Literatur* (as in n. 15), I, p. 332-334, 341-343, 367-371, 382-392; A. MARKOPOULOS, Byzantine History Writing at the End of the First Millennium, *Byzantium in the Year 1000* (as in n. 8), p. 183-197 at p. 183-186, 196-197.

conceptions of the cyclical rhythm of human affairs. The likelihood of patterns of development made it instructive and interesting to study cause and effect in detail. In contrast, a literary culture on the alert for the end of earthly things might well order its priorities differently, having no expectation that the rise and fall of dynasties and realms would continue to recur indefinitely.[17] Such a *mentalité* is compatible with the dearth of Middle Byzantine literary compositions devoted to what could be termed 'early modern' history, the period between the formative stages of the Christian empire and the current events of a writer's own day, which might – or might not – be portending the Last Things.

The limited quantity of extant Middle Byzantine historical compositions, in the sense of detailed accounts of imperial reigns or dynasties and overall assessments of their achievements, is probably linked with the lack of evidence for assiduous maintenance of court annals or chronicles.[18] Middle Byzantine historiography offers little to match the historical record of public affairs kept by the contemporaneous T'ang dynasty in China. Soon after gaining power the T'ang rulers of China set up a Historiographical Office to which all government departments and agencies had to make regular returns. Among these was the Court for Diplomatic Receptions, which supplied information about the visits of all foreign embassies. Key data was eventually incorporated into a Veritable Record for each emperor's reign, and its historiographers were charged with 'setting this out in chronological form and incorporating the principles of praise and blame'.[19] This stands in contrast with the situation in Byzantium where, in the first part of the ninth century, at least, 'it was difficult to reconstruct Byzantium's [own] recent past' and even basic information about the reigns of the emperors since Heraclius was wanting.[20] This is, admittedly, an extreme example and there can be no doubt that the ninth century saw an upswing in various forms of recording, notably the short chronicles or chronologies, while portrayals of past reigns reminiscent of classical encomia came into vogue in the tenth century.[21] Yet judging by Constantine VII's *De administrando imperio* (henceforth, *DAI*) the emperors themselves had limited knowledge of major events from the fairly recent past and lacked memorandums on the empire's relations with particular peoples. In his attempt to fill the gap, Constantine resorted to the Chronicle of Theophanes, and his enterprise seems to have

17. MAGDALINO, History of the Future, p. 28; KÜLZER, Anfänge der Geschichte, p. 141.
18. See MANGO, Byzantine chronography (as in n. 15), p. 363. See also MARKOPOULOS, Byzantine History Writing (as in n. 16), p. 184.
19. The principles were set out in the *T'ang liu-tien*, translated by D. TWITCHETT, *The Writing of Official History under the T'ang*, Cambridge 1992, p. 14. See also *ibid.*, p. 12-13, 27, 33-34.
20. I. ŠEVČENKO, The search for the past in Byzantium around the year 800, *DOP* 46, 1992, p. 279-293 at p. 287, 288.
21. MANGO, Byzantine chronography, p. 365-366; ŠEVČENKO, Search (as in n. 20), p. 284-287; MARKOPOULOS, Byzantine History Writing, p. 186-192.

been unusual.[22] At least as much imperial attention seems to have been paid to texts purportedly pointing to the future of one's own regime. For example, Leo V was greatly exercised by the intimations about his fate in a Sibylline book in 'the imperial library'.[23] Such preoccupations and genres of writing about the future have left few obvious marks on the formal written communications of emperors to foreign potentates. Were it not for Liudprand's *Legatio*, we would have no inkling of his hosts' invocation of 'Hippolytus'.

At this point it might be appropriate to discuss the evaluation of detailed 'histories' as against succinct 'chronographies' made by such *savants* as Psellus,[24] or the norms observed in official letters issued in the emperor's name. Fuller discussion of Byzantine assumptions and pronouncements about 'history' cannot, however, be attempted here,[25] while the conventions of imperial written communications with outsiders receive attention elsewhere in this volume. What should be noted is the likelihood of a contrast between, on the one hand, the oral statements of envoys and, on the other, the contents of the 'diplomatic letters' that they delivered. It was probably not uncommon for higher-grade envoys to expatiate upon the letters by word of mouth. Envoys were required to exercise *oikonomia*, catering for the sensibilities of the addressee, and it was envisaged that a ruler might be 'captivated with enchanting words'.[26] It would not be surprising if these words sometimes diverged from, albeit without directly contradicting, the ideology expressed in the splendid, enduring form of the letter. This would perhaps have been the more

22. I. ŠEVČENKO, Re-reading Constantine Porphyrogenitus, *Byzantine Diplomacy*, ed. J. SHEPARD, S. FRANKLIN, Aldershot 1992, p. 167-195 at p. 190-191; J. SHEPARD, Imperial information and ignorance: a discrepancy, *BSl.* 56, 1995, p. 107-116. Constantine notes 'our historians'' failure to recount the Muslim conquest of North Africa and Spain: CONSTANTINE VII, *De administrando imperio* (henceforth: *DAI*), 21, ed. and tr. G. MORAVCSIK, R. J. H. JENKINS, Washington 1967 (CFHB 1), p. 86-87.

23. THEOPHANES CONTINUATUS, I, 22, ed. I. BEKKER, Bonn 1838 (CSHB), p. 36; BRANDES, Liudprand (as in n. 4), p. 444.

24. MICHAEL PSELLUS, *Chronographia*, ed. E. RENAULD, I, Paris 1926, p. 152-153.

25. See, e.g. HUNGER, *Profane Literatur*, I, p. 331-441; E. JEFFREYS, The attitudes of Byzantine chroniclers towards Ancient History, *Byz.* 49, 1979, p. 199-238; LJUBARSKIJ, Byzantine historiography (as in n. 15), p. 134-137; S. RUNCIMAN, Historiography, *Originality in Byzantine Literature, Art and Music*, ed. A. R. LITTLEWOOD, Exeter 1995, p. 59-66; I. GRIGORIADIS, A study of the *prooimion* of Zonaras' Chronicle in relation to other 12th-century historical *prooimia*, *BZ* 91, 1998, p. 327-344.

26. Such was the technique used by an envoy on Prince Sviatoslav, albeit in this case for self-serving purposes: LEO THE DEACON, *Historiae Libri Decem* 5, 2, ed. C. B. HASE, Bonn 1828 (CSHB), p. 77. Reference to the oral messages delivered by envoys is made in, for example, Alexius I Comnenus' first letter to Abbot Oderisius of Monte Cassino: H. HAGENMEYER, *Die Kreuzzugsbriefe aus den Jahren 1088-1100*, Innsbruck 1901, p. 141. For the expectation of *oikonomia*, see the text known as the Πῶς δεῖ πρεσβεύεσθαι: L. DINDORF, *Historici graeci minores*, I, Leipzig 1870, p. lxxviii-lxxix; D. LEE, J. SHEPARD, A double life: placing the *Peri presbeon*, *BSl.* 52, 1991, p. 15-39 at p. 30-31, 35-38. That an envoy needed debating skills and powers of oral persuasion was noted by N.-C. KOUTRAKOU, *Logos* and *pathos* between peace and war: rhetoric as a tool of diplomacy in the Middle Byzantine period, *Thesaurismata* 25, 1995, p. 7-20 at p. 10-12.

apt to happen when an envoy's homeland and mother tongue were akin to those of their addressees.[27] One must also allow for distortion inherent in the fact that the extant texts of missives are addressed to the heads of relatively well-organized, literate, societies, and that all surviving summaries of letters and other exchanges have passed through the filter of literate, often Byzantine, writers. We do not know what was stated in missives directed to unlettered peoples such as the Pechenegs or the Hungarians,[28] and there are very few indications as to how their bearers elaborated upon the contents. So our source-base is detailed and trustworthy in respect of quite a narrow cultural band of addressee. Bearing in mind the foresaid filter, it seems worthwhile to include in our survey such *un*written forms of communication and exchange between the imperial authorities and outsiders as feature in sources such as Liudprand's *Legatio*. Judging by Liudprand's account of his exchanges with imperial officials, Byzantine diplomats were prone to invoke the past, as well as the future.

Our survey, then, encompasses the variety of allusions to the past made by emperors and their agents, in letters or by word of mouth, while dealing with outsiders. They may be grouped into three chronological perspectives, comprising allusions to events newly occurred or falling well within living memory; to events or agreements of a generation or more earlier, whose details were more likely to be recorded in written works than remembered in full by individuals; or to personages, anecdotes and vague traditions harking back to antiquity if not to Biblical times and as apt to be evoked orally as by the written word. Our prime concern will be with the way in which Byzantine diplomacy managed to operate in default of analytical surveys or an equivalent of the T'ang Historiographical Office. Neither the underlying objectives of Byzantine diplomacy nor the manner in which they may have altered through the Middle Byzantine period can be considered here. It will be suggested that on the whole the stock of data – whether accurate, inaccurate or fictitious – about the past was sufficient for the Byzantines' purposes. They probably took for granted that powerful outsiders would be less informed about the historical past than were the emperor and his agents. However, those outsiders sufficiently well briefed about precedents and the empire's own internal history to challenge its version of things, chapter and verse, were not fobbed off so easily.

Turning to the first of the three chronological perspectives, ongoing or very recent events, one may note that many self-serving 'news' reports seem to have been despatched to external potentates. These could recount events newly occurred within the empire. The amount of detail proffered is likely to

27. See M. DE WAHA, La lettre d'Alexis I Comnène à Robert I le Frison, *Byz.* 47, 1977, p. 113-125 at p. 119-123. Many later Byzantine envoys to the West were competent Latin-speakers, if not of western origin: S. MERGIALI-SAHAS, A Byzantine ambassador to the West and his office during the fourteenth and fifteenth centuries: a profile, *BZ* 94, 2001, p. 588-604 at p. 594, 599-604.
28. CONSTANTINE VII, *De cerimoniis aulae byzantinae*, II.48, ed. J. J. REISKE, I, Bonn 1829, (CSHB), p. 691.

have been a measure of the addressee's status: Louis the Pious was treated to a full written account of the revolt of Thomas the Slav.[29] The accession of new emperors and the birth of children 'in the purple' most probably continued to be announced by embassies in the Middle Byzantine period, as earlier,[30] while the proclamation of victories and other purported imperial successes seems to have been a common function of embassies. For example, generally positive bulletins were issued by Heraclius in the course of his campaigns against the Persians.[31] Reports in the Frankish Annals of Nicephorus I's death in battle with the Bulgars 'after many famous victories in the province of Moesia', as well as of the serious wound inflicted on Khan Krum by Emperor Leo V, probably emanate from bulletins employing classical place-names delivered by Byzantine embassies.[32] The Annals of St-Bertin indicate that in 839 an embassy bore a letter to Louis the Pious, reporting victories and inviting him and his subjects to join in thanksgiving to 'the Giver of all victories'. These claims were made just after the humiliation of the Muslims' sack of Amorium.[33] There was no less a tendency towards hyperbole when the emperor had actual victories to his credit. Thus John Tzimiskes sent his famous letter to Ashot III, king of kings of Armenia, purporting to recount his incursion into Southern Syria and claiming to have reached the Sea of Galilee, and even to have climbed Mount Tabor.[34] Almost a century later an embassy to Duke William of Normandy intimated spirited campaigning against the Turks while requesting aid from him 'as a neighbour and friend' against 'the formidable power of Babylon'.[35] And in 1176 an embassy bore Henry II Plantagenet a fairly positive report on Myriokephalon, written a few weeks after the battle.[36]

Obviously emperors had no difficulty in obtaining 'information' about the feats or rather, alleged feats, of their own armies. This form of manipulation of the recent past is comparable to modern forms of propaganda. Thus in the

29. MGH, Legum Sectio III, Concilia, II.1, Hanover-Leipzig 1906, p. 476-478.
30. E. Chrysos, Byzantine Diplomacy, A.D. 300-800: Means and Ends, *Byzantine Diplomacy* (as in n. 22), p. 25-39 at p. 32.
31. *Chronicon Paschale*, tr. M. and M. Whitby, Liverpool 1989, p. 182-188; McCormick, *Eternal Victory* (as in n. 6), p. 71, 193-194; J. Howard-Johnston, Heraclius' Persian campaigns and the revival of the East Roman Empire, 622-630, *War in History* 6, 1999, p. 1-44 at p. 8, 26, 36-38.
32. *Annales regni Francorum*, ed. F. Kurze, Hanover 1895, p. 136, 139; V. Beševliev, Die Botschaften der byzantinischen Kaiser aus dem Schlachtfeld, *Byzantina* 6, 1974, p. 73-83 at p. 75 (= *Bulgarisch-Byzantinische Aufsätze*, London 1978, XIX).
33. *Annales de Saint-Bertin*, ed. F. Grat, J. Vielliard, S. Clémencet, Paris 1964, p. 30; J. Shepard, The Rhos guests of Louis the Pious: whence and wherefore?, *Early Medieval History* 4, 1995, p. 41-60 at p. 41-43.
34. Matthew of Edessa, *Chronicle*, I, 19 = *Armenia and the Crusades, Tenth to Twelfth Centuries: the Chronicle...*, tr. A. E. Dostourian, Lanham 1993, p. 30.
35. William of Poiters, *Gesta Guillelmi*, ed. and tr. R. H. C. Davis, M. Chibnall, Oxford 1998, p. 96-97. See also *ibid.*, p. 156-157.
36. Roger of Hoveden, *Chronica*, ed. W. Stubbs, II, London 1869, p. 102-104; P. Magdalino, *The Empire of Manuel I Komnenos, 1143-1180*, Cambridge 1993, p. 458.

case of Tzimiskes, he almost certainly headed due westwards after gaining the submission of Damascus, without setting foot in Palestine.[37] Such written reports to foreign potentates were an offshoot of internal propaganda, presenting battles, campaigns and other imperial doings in a favourable light.[38] Not only letters disseminated to the provinces but also court orations usually accentuated 'the imperial positive'.[39] The speeches' veiled allusions presupposed quite a high degree of familiarity with current affairs among the listeners at court. Their purpose, at the time of delivery, was to put a dignified face on whatever the emperor had, or had not, achieved and to connect current affairs with those of antiquity or the Scriptures. The rhetoric could thus re-affirm, like acclamations, that the privileged 'Roman' participants in the ceremonies and their emperor were jointly enacting grand, God-guided, measures.[40] Thus the oration celebrating the treaty with Bulgaria in 927 compares the recent strife with that of Judah and Ephraim after the death of King Solomon, portraying the events and leading figures of the past twenty or so years in classical antique or Scriptural guise. The oration depicts the state of Byzantino-Bulgar relations of earlier generations in rosy tints, and the obscurity of its allusions to recent episodes in Symeon's confrontation with Byzantium caused a later copyist to provide a 'key' to the persons mentioned.[41] With the passage of time there can have been few clear accounts with which to counteract the version of past events propagated by court rhetoric. Even with reference to contemporary affairs it was not always easy to draw a clear line between facts and imperial 'spin'. As Magdalino observes of the diverse reports about the debacle at Myriokephalon, 'it seems that even Manuel himself did not produce a single, consistent account of what happened'.[42] The profusion of rhetorical and propagandistic texts issued during the twelfth century did not fit smoothly into the mould of a 'historical' composition, as Niketas Choniates sometimes seems to demonstrate.[43] The difficulty of reconstructing from such material an accurate, full, narrative and at the same time imposing value judgements upon it may well underlie the musings of other Middle Byzantine writers about the relationship

37. P. E. WALKER, The 'Crusade' of John Tzimiskes in the light of new Arabic evidence, *Byz.* 47, 1977, p. 301-327 at p. 320-321, 327.
38. MCCORMICK, *Eternal Victory*, p. 190-194, 234-235.
39. N.-C. KOUTRAKOU, *La propagande impériale byzantine. Persuasion et réaction (VIII^e-X^e siècles)*, Athens 1994, p. 175-179.
40. TREITINGER, *Oströmische Kaiser- und Reichsidee* (as in n. 9), p. 79-80, 158-167; A. KAZHDAN, Certain Traits of Imperial Propaganda in the Byzantine Empire from the Eighth to the Fifteenth Centuries, *Prédication et propagande au Moyen Âge*, ed. A. MAKSIDI, Paris 1983, p. 13-28 at p. 18; KOUTRAKOU, *Propagande impériale* (as in n. 39), p. 175, 348-349; G. T. DENNIS, Imperial Panegyric: Rhetoric and Reality, *Byzantine Court Culture from 829 to 1204*, ed. H. MAGUIRE, Washington 1997, p. 131-140 at p. 135-140.
41. I. DUJČEV, On the treaty of 927 with the Bulgarians, *DOP* 32, 1978, p. 217-295 at p. 220-222, 236-237, 258-259, 272-273.
42. MAGDALINO, *Manuel Komnenos* (as in n. 36), p. 459.
43. *Ibid.*, p. 457-459.

of 'history' and 'rhetoric'.[44] This may also have a bearing upon the limitations of Byzantine historical composition already noted as well as on a related issue, the lack of surveys compiled for the imperial officials' own use.

Despite these limitations Byzantine diplomats were, on occasion, able to cite events and agreements belonging to the second of the fore-mentioned perspectives – the 'early modern' period of a generation or more ago but postdating the era of the classicising histories of the sixth and earlier seventh centuries. It is likely that a close watch was kept on the succession of rulers of Muslim powers, and some record of their internal history may have been maintained. This is suggested by the attempt of Theophilus to forge an alliance with the Spanish Muslims in 839-40. He sent an embassy to the Umayyad amir, Abd al-Rahman II, asking for help against the raiders of Andalusian origin who had seized control of Crete. Theophilus pointed out that they had fled from Spain during the reign of Abd al-Rahman's father and now recognized the Abbasids' dominion instead. Casting still further back, Theophilus deplored the fact that Abd al-Rahman's ancestor, Marvan II, had been put to death at the hands of the Abbasids and urged him to send an expedition 'to take vengeance upon them' and restore Umayyad sway in the east. Thus in the wake of the sack of Amorium, and at the same time as sending 'victory bulletins' to Louis the Pious, Theophilus invoked 'history' so as to incite the Abbasids' longstanding enemies, the Umayyads against them.[45] This was not the only attempt to stir up one power against another by playing on former injuries. An attempt was made to induce the Hungarians to attack the Pechenegs and regain their former pastures some time after their expulsion from the Black Sea steppes in the late ninth century, and the Byzantine emissary, Gabriel, apparently reminded them of the expulsion.[46] Seizures of lands and overturns of regimes were of more than passing interest to the imperial authorities, in that the victims might be stirred into vengeance without needing substantial material incentives. Sizable portions of Constantine VII's *DAI* are devoted to what might be termed 'useful losers'.

More common in the workings of Byzantine diplomacy are references to specific exchanges of embassies, peace-treaties and other *de facto* arrangements between Byzantium and a given power or potentate, in other words to past bilateral relations. For example, tenth-century letters to eastern and western Muslim rulers show quite detailed, presumably accurate, knowledge of the frequency of embassies. A Byzantine envoy visiting the Fatimid leader al-Mu'izz in 957-8 recalled that Byzantine envoys had regularly been sent to al-Mu'izz and his predecessors, but 'that no ambassador had ever been sent by

44. GRIGORIADIS, *Prooimion* of Zonaras' Chronicle (as in n. 25), p. 329-330; MARKOPOULOS, Byzantine History Writing, p. 196.
45. E. LÉVI-PROVENÇAL, Un échange d'ambassades entre Cordoue et Byzance au IXe siècle, *Byz.* 12, 1937, p. 1-24 at p. 20-21 (tr.); E. MANZANO MORENO, Byzantium and al-Andalus in the ninth century, *Byzantium in the Ninth Century: Dead or Alive?*, ed. L. BRUBAKER, Aldershot 1998, p. 215-227 at p. 220-221.
46. *DAI* 8, p. 56-57.

him or by his fathers (to the emperor)'.[47] References in Byzantine letters to bilateral treaties likewise suggest that the treaties' details were readily available to those in authority. Nicholas Mysticus, in his capacity as Regent in 913, complained that Symeon of Bulgaria was violating 'the second agreement', contracted after the break-down of the original peace treaty negotiated at the time of the Bulgars' conversion nearly half a century earlier.[48] In a letter to Caliph al-Muqtadir, Nicholas complained about a breach of 'the peace treaty' governing the status of Cyprus. His invocation of sworn agreements allegedly written by al-Muqtadir's forefathers 'with their own hands' is highly rhetorical, but it implies that texts of some antiquity were at his disposal.[49] Among other Byzantine invocations of agreements, one may note Constantine VII's reminder to the Rus princess Olga of her undertaking to send him 'many gifts' – in effect, commercial goods – and military aid, upon returning home from Constantinople.[50] And in 1108 Bohemond's sworn undertaking began by recalling his breach of the 'agreement' made with Alexius I Comnenus ten years earlier, noting that all but one of its clauses had been nullified.[51] Clearly Alexius had brought the text of the agreement with him on campaign, foreseeing the moral advantage that might be gained from this. Besides mentioning written treaties and sworn undertakings, the Byzantines were also apt to allude to *de facto* arrangements that had governed relations between their empire and the addressee. For example, in a letter to Caliph al-Muqtadir of c.922, Nicholas Mysticus deplores the news that the caliph has decreed the destruction of the Christian churches under his sway. Nicholas insists that the emperors have 'from the beginning' ordained humane treatment for Muslim prisoners in Constantinople, allowing them freedom to worship in their own mosque and comfortable living conditions.[52] Nicholas' style is sweeping, and his invocation of 'all tongues and all history' as testifying to the emperors' humaneness need not be taken for a reference to specific written texts. Rather, oral tradition and the general high repute of 'the Roman power' are held to give the lie to reports of recent maltreatment of the Muslim prisoners at Constantinople.[53]

47. S. M. STERN, An embassy of the Byzantine emperor to the Fatimid Caliph al-Mu'izz, *Byz.* 20, 1950, p. 239-258 at p. 247 (= *History and Culture in the Medieval Muslim World*, London 1984, IX); A. A. VASILIEV, *Byzance et les Arabes*, II.1 (ed. M. CANARD), Brussels 1968, p. 422-423.

48. NICHOLAS I, PATRIARCH OF CONSTANTINOPLE, *Letters*, ed. and tr. R. J. H. JENKINS, L. G. WESTERINK, Washington 1973 (CFHB 6), p. 26-29. Nicholas also refers to 'treaties and oaths which your fathers made and swore long, long ago': *ibid.*, p. 52-53.

49. *Ibid.*, p. 4-7.

50. *Povest' Vremennykh Let*, ed. V. P. ADRIANOVA-PERETTS, D. S. LIKHACHEV, Moscow 1996, rev. ed., p. 30.

51. ANNA COMNENA, *Alexiad*, XIII, 12, 1-2, ed. and trad. B. LEIB, III, Paris 1945, p. 125-126.

52. NICHOLAS I, *Letters* (as in n. 48), p. 372-373, 376-377.

53. *Ibid.*, p. 374-375. On the mosque, see S. W. REINERT, The Muslim Presence in Constantinople, 9th-15th Centuries: some Preliminary Observations, *Studies on the Internal Diaspora of the Byzantine Empire*, ed. H. AHRWEILER, A. E. LAIOU, Washington 1998, p. 125-150 at p. 127-129.

Blithe assertions about past custom such as those in some of Patriarch Nicholas' letters do not, however, detract from the mastery of detail shown in certain forms of communication with external authorities. Borders, strongholds and populations-centres in their vicinity, and rights of overlordship ranked high in the imperial order of priorities. That forts and fortified settlements were often the subject of diplomatic correspondence might be inferred from the stray references to them in extant letter collections and also from the sections of the *DAI* devoted to imperial expansion.[54] But the clearest instance of imperial concern with *kastra* and of intensive correspondence prior to ratification of a border agreement comes from Arabic sources. There survives Abu Ishak ibn Shahram's extensive account of his mission to Constantinople on behalf of the Buyid master of Baghdad, 'Adud al-Daula, in 982-3. Basil the Chamberlain reportedly told him: 'we are acquainted with the correspondence which bears on your message...'[55] Drawing on these archival materials, Basil proceeded to compare the document brought by ibn Shahram with the text agreed by his predecessor and taken back to Baghdad so as 'to procure the sovereign's hand and seal thereto'.[56] Basil maintained that this text due for ratification had included a section on the fortresses in the Diyar Bakr and 'your master ['Adud al-Daula] accepted this agreement'.[57] There followed arguments as to the juridical status of the document, or documents, taken back to Baghdad by ibn Shahram's predecessor, and as to what had been agreed concerning the fortresses. Ibn Shahram's account together with a related Arabic text corroborates what extant Byzantine sources imply but seldom spell out: that imperial rights to *kastra* and details of their former occupants and affiliations were a stock subject of functional diplomatic correspondence. In that sense 'history' and title to legitimate overlordship were close-allied.[58]

A third chronological perspective is supplied by Byzantine references to the distant past, whether to particular episodes or more generally to celebrated figures or traditions. These could bolster the emperor's specifically 'Roman'

54. See, for example, KOLIAS, *Léon Choerosphactès* (as in n. 1), p. 112-113; NICHOLAS I, *Letters*, p. 340-341; *DAI* 44-46, p. 198-223.
55. H. F. AMEDROZ, An embassy from Baghdad to the emperor Basil II, *Journal of the Royal Asiatic Society* 1914, p. 915-942 at p. 921. Also tr. in H. F. AMEDROZ, D. S. MARGOLIOUTH, *The Eclipse of the Abbasid Caliphate*, VI, Oxford 1921, p. 25.
56. AMEDROZ, Embassy (as in n. 55), p. 922 ; AMEDROZ, MARGOLIOUTH, *Eclipse* (as in n. 55), p. 26.
57. AMEDROZ, Embassy, p. 921, 922; AMEDROZ, MARGOLIOUTH, *Eclipse*, p. 25, 26. That rights over fortresses were pivotal to the negotiations was noted by M. CANARD, Deux documents arabes sur Bardas Skléros, *Atti del V congresso internazionale di studi byzantini*, I, Roma 1939 (= *RSBN* 5), p. 55-69 at p. 57.
58. AMEDROZ, Embassy, p. 922-924; AMEDROZ, MARGOLIOUTH, *Eclipse*, p. 26-28; CANARD, Deux documents (as in n. 57), p. 60-62, 65-67. See also J. SHEPARD, Constantine VII, Caucasian Openings and the Road to Aleppo, *Eastern Approaches to Byzantium*, ed. A. EASTMOND, Aldershot 2001, p. 19-40 at p. 24-27; C. HOLMES, Byzantium's Eastern Frontier in the Tenth and Eleventh Centuries, *Medieval Frontiers: Concepts and Practice*, ed. D. ABULAFIA, N. BEREND, Aldershot 2002, p. 83-104 at p. 100-103.

credentials or claims to possessions, underlining the sheer continuity of the imperial order, or they could provide moralizing *exempla* drawn from the Scriptures or classical antiquity. The very vagueness of this past could be harnessed to the exigencies of a crisis, as when in the early 1070s the letter proposing a marriage tie with Robert Guiscard alluded to the 'single origin and foundation to our [respective] hegemonies'.[59] Anecdotes from the early Christian empire are cited in Patriarch Nicholas' letters to Symeon of Bulgaria. He recalls the forbearance and clemency towards the emperor and his lands shown by, respectively, the 'fire-worshipper' Chosroes I of Persia and the Gothic-born commander Gaïnas. Symeon is warned that his conduct will be compared unfavourably with theirs.[60] Such relatively recherché allusions to the 'study of ancient history'[61] are fairly unusual in surviving Byzantine diplomatic correspondence. They reflect awareness of Symeon's erudition and of his ambition to be deemed a Christian rather than 'barbarous' ruler. Far more frequent in communications emanating from the Byzantine authorities are references to Constantine the Great. This figure from the past could serve multiple purposes, more or less simultaneously. Besides furthering the salvation of mankind through adoption of Christianity for the empire (above, p. 172-174), the 'sacred Constantine' had transferred his 'sceptre' to Constantinople and made it the centre of the Roman order, according to Liudprand's imperial interlocutors in 968.[62] The shift of the imperial residence could even be taken to justify the primacy of the patriarch of Constantinople.[63] In the same decade as the claim to ecclesiastical primacy was being made, the 860s, Michael III held up Constantine as a model for rulers intent on imposing Christian political order upon their subjects. When a small religious mission was despatched to the Moravian prince Rastislav, the emperor reportedly held out to him the prospect of being likened to 'the great emperor Constantine' in bringing his people to true understanding of God.[64] If the precise connotations of such comparisons with Constantine the Great were left vague, the epithet was clearly meant as a compliment to the addressee, even while reserving his 'sceptre' for Constantinople itself.

There may be echoes in these Byzantine communications with outsiders of the redoubled interest in Constantine the Great on the imperial Establishment's part from the Iconoclast Era onwards.[65] But it is no less likely that Byzantine diplomats and senior churchmen were, with their constant invocation

59. MICHAEL PSELLUS, *Istorikoi logoi, epistolai kai alla anekdota* (= K. N. SATHAS, *Mesaionike Bibliotheke* V), Venice-Paris 1876, p. 389.
60. NICHOLAS I, *Letters*, p. 34-35, 136-139.
61. *Ibid.*, p. 136-137.
62. LIUDPRAND, *Legatio* (as in n. 3), ch. 51, p. 209.
63. MGH Epp. VI, Berlin 1925, p. 605.
64. *Life of Constantine* 14 (as in n. 7), p. 105.
65. P. MAGDALINO, The distance of the past in early medieval Byzantium (VII-X centuries), *Ideologie e pratiche del reimpiego nell'alto Medioevo*, Spoleto 1999 (*Settimane di Studio del Centro Italiano di Studi sull'Alto Medioevo* 46), p. 115-146 at p. 139-145.

of Constantine, simply responding to the fact that he was so widely known. His name was probably more familiar to the Christian west than any other Christian emperor's, and already in the sixth century Clovis was dubbed a 'new Constantine' by western churchmen.[66] Subsequently Pope Hadrian I acclaimed Charlemagne as a 'new Constantine', and the figure of Constantine as man of action on behalf of God was familiar to Carolingian rulers.[67] Tales about Constantine, albeit heavily embroidered, were known to ruling elites in the outer reaches of north-west Europe. A Northumbrian poem of the late eighth or early ninth century, written in Anglo-Saxon, tells of the conversion of the 'ring-giver of men, war-chief of armies', and of his mother's finding of the True Cross.[68] The victory at the Milvian Bridge and the foundation of the *borg* of Constantinople feature in the Anglo-Saxon version of Orosius composed under the aegis of King Alfred.[69] The name of Constantine, and with it something of his mystique, was also familiar to northern nomads. Such, at least, is the inference that may be drawn from the incidence of abbreviated forms of the name among the Pechenegs.[70] It matches the *DAI*'s recommendation that the authority of Constantine the Great be invoked in dealings with non-Christian 'northern peoples'. Those seeking imperial crowns or marriage-alliances were to be fobbed off with tales of divine instructions conveyed to Constantine by way of an angel, as 'we find... written in secret stories of old history'.[71] The motifs of Constantine's conversion, move to the Bosphorus and God-given success were still in play during the later years of the empire. Isaac II Angelus styled himself 'heir of the great Constantine's crown' during one exchange with Frederick Barbarossa.[72] And the 'solemn' ambassadors who encountered Adam Usk in Rome in 1405 are said to have told him that 'the entire nobility of Greece is descended from... Constantine [and] his three uncles'. According to the envoys, the axe-bearers of their own day – the

66. GREGORY OF TOURS, *Libri Historiarum Decem*, MGH SS rerum Merovingicarum I, Hanover 1951, p. 77; M. ROUCHE, *Clovis*, Paris 1996, p. 279-280.
67. *Codex Carolinus*, MGH Epp. III, Berlin 1892, p. 587; J. L. NELSON, Translating Images of Authority: the Christian Roman Emperors in the Carolingian World, in EAD., *The Frankish World, 750-900*, London 1996, p. 89-98 at p. 89-91; MAGDALINO, Distance (as in n. 65), p. 145.
68. CYNEWULF, *Elene*, tr. in R. K. GORDON, *Anglo-Saxon Poetry*, London 1970, p. 211-234, at p. 213, 226-228.
69. *The Old English Orosius*, ed. J. BATELY, Oxford 1980, p. 149.
70. A. M. SHCHERBAK, Znaki na keramike i kirpichakh iz Sarkela-Beloi Vezhi, *Trudy Volgo-Donskoi Arkheologicheskoi Ekspeditsii*, 2, *Materialy i Issledovaniia po arkheologii S.S.S.R.* 75, 1959, p. 379.
71. *DAI* 13, p. 66-67.
72. *Historia de expeditione Frederici imperatoris*, ed. A. CHROUST, *Quellen zur Geschichte des Kreuzzuges Kaiser Friedrichs I.* (MGH SS, nov. ser. 5), Berlin 1928, p. 51; *Historia peregrinorum*, *ibid.*, p. 140; O. KRESTEN, Zur Rekonstruktion der Protokolle kaiserlich-byzantinischer Auslandsschreiben des 12. Jahrhunderts aus lateinischen Quellen, *Polyplceuros Nous. Miscellanea für Peter Schreiner zu seinem 60. Geburtstag*, ed. C. SCHOLZ, G. MAKRIS, Munich-Leipzig 2000, p. 125-163 at p. 139, 146, 151-154 and n. 125.

Varangians – stemmed from those Britons who had accompanied Constantine to the east.[73] Thus there was a tendency merely to invoke motifs associated with 'the late great Constantine',[74] without need of extensive narrative. Written details of 'old history' were, on the whole, better left 'secret'.

One may now glance, in light of these three chronological perspectives, at the question of how Byzantine diplomacy managed to do without full analytical surveys or a counterpart to the T'ang Historiographical Office. Few extensive narratives or analyses of causation were needed for constructing the very recent or the distant past in imperial communications with outsiders. 'Narratives' of newly reported victories, receptions of tribute and other imperial achievements could readily be concocted with the aid of similar techniques to those used for court orations.[75] And the mystique of 'the great Constantine' could as easily be enlisted to serve contemporary needs. For example, the claim that he had placed a solemn ban on foreign marriage-ties probably reflects Constantine VII's personal 'doctrine' and a reaction against a spate of recent marriage proposals from northern potentates.[76] Moreover Constantine's role in the salvation of mankind had potentially eschatological overtones, in that the conversion of his empire made a signal contribution to the 'realm of the saints'. As already noted (above, p. 174), the foundation myth of the Christian Roman empire was tightly bound up with the 'history of the future'.

This, in turn, placed less onus on the intermediate period since the sixth and seventh centuries, a caesura of whose magnitude Middle Byzantine rulers were aware.[77] If this 'early modern' period inspired few full-blown historical compositions and a written review of foreign affairs was seldom available to imperial officials, this was of no great consequence. For the era preceding their own time, they did not need myth or victory bulletins so much as reliable data about exchanges, agreements and borders with a given power. Such details could elucidate precedents and provide a legal basis for specific claims that the empire might lodge over a *kastron* or to 'services' due. For these purposes, the texts of treaties, records of embassies and correspondence relating to them probably seemed sufficient. The account left by ibn Shahram of his stay at Constantinople in 981-2 shows that Byzantine officials took care to have to hand copies of 'correspondence'. So, too, does Liudprand's account of his visit in 968. Nicephorus II reportedly invoked an undertaking made by Liudprand's predecessor in the previous year, saying, 'and the wording of the

73. ADAM USK, *Chronicle 1377-1421*, ed. and tr. C. GIVEN-WILSON, Oxford 1997, p. 198-199 and n. 2, 4.
74. *DAI* 13, p. 66-67.
75. For other such orations, see ARETHAS, *Scripta minora*, II, ed. L. G. WESTERINK, Leipzig 1972, p. 9, 16, 23-35; KOUTRAKOU, *Propagande impériale*, p. 177; above, p. 177-179.
76. *DAI* 13, p. 70-71; J. SHEPARD, Marriages towards the Millennium, *Byzantium in the Year 1000*, p. 1-33 at p. 1 and n. 2.
77. MAGDALINO, Distance, p. 121-125, 130-131, 135.

oath is extant!'[78] These allusions are to current affairs, but we have already noted Byzantine invocations of embassies or agreements from the more distant past (above, p. 180-181) and other cases are known. Thus the 944 Russo-Byzantine treaty purports to be renewing 'the former peace' contracted a generation earlier and breached by recent hostilities, and John Tzimiskes mentioned that same treaty while trying to deter Prince Sviatoslav from further aggression.[79]

It is overwhelmingly probable that the texts of formally ratified treaties were kept in some sort of file, and copies of relevant correspondence may well have been included in it. The account of ibn Shahram suggests that this was necessary: variant drafts of agreements emerged in the course of his negotiations and retention of them would have been indispensable for determining and comprehending the final form of a treaty.[80] The texts of treaties may well have been supplemented by explanatory notes, describing the relevant foreign parties and outlining the context of negotiations. It has reasonably been suggested that copies of such notes together with transcripts of the tenth-century Russo-Byzantine treaties were sent to Rus at some later date, to be used by the compilers of the Rus *Primary Chronicle*.[81] The notes would have given later generations of Byzantine diplomats a sense of the situation at the time when a treaty was concluded, supplementing points of fact in the text itself. Their details could help refute counter-claims or the special pleading of present-day potentates who challenged the status quo. It is likely that other sources of information were available to officials trying to fathom the texts of treaties concluded well beyond living memory. Records were probably kept of the dates of despatch and return of embassies, their personnel and financial accounts. This is suggested by the *De cerimoniis*' meticulous list of the gifts supplied and actually dispensed during Epiphanius' expedition to Italy in 935.[82] Lists of gifts also featured in or supplemented diplomatic letters, and counterfoils are most likely to have been kept at Constantinople.[83] One might suppose that besides these bare essentials, some note on senior envoys' negotiations and

78. LIUDPRAND, *Legatio* 25, p. 198.

79. *Povest'* (as in n. 50), p. 23; LEO THE DEACON, *Historiae Libri Decem* 6, 10 (as in n. 26), p. 106.

80. AMEDROZ, Embassy, p. 921-923; AMEDROZ, MARGOLIOUTH, *Eclipse*, p. 25-27. Besides such records specific to treaty-making, it is most probable that a kind of register of higher-level outgoing imperial communications was kept. O. KRESTEN (Die Auslandsschreiben der byzantinischen Kaiser der Komnenenzeit, *RHM* 39, 1997, p. 21-59 at p. 31-37 and n. 78. p. 43, 53) has deduced this for the Comnenian era from passages in the *Alexiad*, and this may well have been earlier practice, too. The questions of which types of communication were copied in full and the form in which the copies were collected are not our prime concern, but it would seem that cartularies only became common practice in the thirteenth century: I. P. MEDVEDEV, *Ocherki vizantiiskoi diplomatii*, Leningrad 1988, p. 34-37.

81. J. MALINGOUDI, *Die Russisch-Byzantinischen Verträge des 10. Jhds. aus diplomatischer Sicht*, Thessaloniki 1994, p. 82-91.

82. CONSTANTINE VII, *De cerimoniis*, II.44 (as in n. 28), I, p. 662.

83. KRESTEN, Auslandsschreiben der Kaiser (as in n. 80), p. 30-32; ID., Zur Chrysographie in den Auslandsschreiben der byzantinischen Kaiser, *RHM* 40, 1998, p. 139-186 at p. 159, n. 60, 63, p. 165-166 and n. 82.

reports would have been taken upon their return, drafted by the envoys themselves or by clerks. Such a debriefing would have been the corollary to the questioning which they apparently underwent before the outward journey.[84] Such notes would have complemented the stream of written messages that arrived from officials stationed on the empire's approaches, and governors assigned to key strong points were themselves forearmed with written instructions about their command.[85]

It is, however, questionable whether the notes on embassies or the debriefings of envoys were of very much value to persons not involved in affairs of state at the time. The same goes for the numerous missives sent in from the empire's borderlands and beyond. The very fact that constantly updated news flowed in – 'daily', from the governors of Macedonia, Thrace and Cherson during the confrontation with Symeon[86] – suggests that the reports were highly specific, and in part speculative as to enemy movements and plans. In any case, their sheer profusion will not have made them easy for later generations to retrieve, collate or comprehend. Besides, as with imperial letters to foreign potentates, the most 'sensitive' information may well have been conveyed to central officials by word of mouth. The fore-mentioned letters from the governors of Macedonia, Thrace and Cherson were accompanied by oral messages. This, too, will have made the 'raw material' extant in the archives the harder for non-contemporaries to evaluate. At the same time, comprehensive yet comprehensible data about the internal affairs and history of foreign peoples or dynasties was readily available from *oral* sources, in the form of the many fugitives, exiles and invited guests whom the emperor harboured in his city.[87] Belonging for the most part to local elites, they could provide wide-ranging and informative, if self-serving, reminiscences of their homelands. This in turn will have rendered syntheses or surveys written from the vantage-point of imperial officialdom more or less superfluous. Here, too, the *DAI* seems to be the exception proving the rule, in that its ample details about, for example, the location and leadership of the Hungarians in the mid-tenth century or the family of Hugh of Arles probably derive from expatriates, whether or not now permanently lodged at court.[88] Besides his guests and *philoi*, the emperor had

84. DINDORF, *Historici graeci minores*, I (as in n. 26), p. lxxix; LEE, SHEPARD, Placing the *Peri presbeon* (as in n. 26), p. 31. Although the 'main points' put to envoys are not expressly said to have been written down, it is hard to see how the quizzing could have been conducted thoroughly without recourse to writing.

85. ANNA COMNENA, *Alexiad*, I, 16, 3, ed. and trad. B. LEIB, I, Paris 1937, p. 58; P. STEPHENSON, *Byzantium's Balkan Frontier. A Political Study of the Northern Balkans, 900-1204*, Cambridge 2000, p. 145-146.

86. NICHOLAS I, *Letters*, p. 58-59; J. SHEPARD, Information, disinformation and delay in Byzantine diplomacy, *Byz. Forsch.* 10, 1985, p. 233-293 at p. 276-277, 279.

87. Examples in J. SHEPARD, Byzantine Diplomacy, A. D. 800-1204: Means and Ends, *Byzantine Diplomacy*, p. 41-71 at p. 61 and n. 81, 82.

88. *DAI* 40, 26, p. 176-179, 108-113. The likely sources of this information have long been recognized: *De administrando imperio*, II, *Commentary*, ed. R. J. H. JENKINS, London 1962, p. 5, 83, 85, 146.

counsellors and clerks well-positioned to tell him of foreign powers and customs. Families of Armenian descent entered the highest imperial circles, and officials of Armenian stock could be sent on missions to Armenia.[89] As chamberlain to Leo VI, the Arab-born Samonas overtly kept in contact with his father, a prominent Muslim figure.[90] At a lowlier level, the clerks responsible for furnishing formal imperial letters with Arabic translations presumably owed their linguistic skills to education in an Arabic-speaking environment: they, too, may have retained ties with the Islamic world, judging by spasmodic avowals of esteem for the caliph.[91] Information from such persons will have been all the fuller once local notables began to receive administrative posts in newly submitted territories.[92] Thus imperial statesmen had ample opportunities to put flesh and blood on the bare bones presented by records of correspondence and the drafts and ratified texts of treaties.

Such constant interplay between the written word and empirical experience was available to very few of Byzantium's more powerful neighbours. They generally lacked the capacity for continuous record-storage and -retrieval, let alone for composing detailed 'historical' narratives of their relations with Byzantium.[93] Seemingly, not even the relatively well-organized Rus managed to preserve the texts of treaties made with Byzantium during the tenth century.[94] A partial exception is provided by the Carolingian Franks whose annals, maintained at court and elsewhere, give generous coverage to the comings and goings of foreign embassies, including those of the Greeks. These works might have been available to Frankish border commanders and others who dealt with outsiders.[95] Moreover the counsellors of Charlemagne in his later,

89. Sinoutes, Theodore 'the interpreter of the Armenians' and Krinites were seemingly of Armenian stock: *DAI* 43, p. 190-191, 194-195; II, *Commentary* (as in n. 88), p. 162, 165; I. BROUSSELLE, L'intégration des Arméniens dans l'aristocratie byzantine au IX^e siècle, *L'Arménie et Byzance*, Paris 1996 (Byzantina Sorbonensia 12), p. 43-54 at p. 44-51 and n. 15.
90. GEORGIUS MONACHUS CONTINUATUS in THEOPHANES CONTINUATUS, ed. I. BEKKER, Bonn 1838 (CSHB), p. 868; S. TOUGHER, *The Reign of Leo VI (886-912). Politics and People*, Leiden 1997, p. 197-198, 215.
91. KRESTEN, Zur Chrysographie (as in n. 83), p. 159, n. 63. Imperial interpreters, too, may have been native-speakers: V. LAURENT, *Le Corpus des sceaux de l'empire byzantin*, II, *L'administration centrale*, Paris 1981, p. 230-233.
92. HOLMES, Byzantium's Eastern Frontier (as in n. 58), p. 94-96, 102-103.
93. Muslim powers maintained administrative records, and their diplomatic exchanges with Byzantium were quite intensive. But these exchanges were *sui generis* due to the *jihad*. Moreover, the ostensibly annalistic style of the early Islamic chronicles seemingly masks propagandistic and religious themes, rather than being a straightforward register of contemporary political events: F. DONNER, *Narratives of Islamic Origins. The Beginnings of Islamic Historical Writing*, Princeton 1998, p. 98-122; T. EL-HIBRI, *Reinterpreting Islamic Historiography. Harun al-Rashid and the Narrative of the Abbasid Caliphs*, Cambridge 1999, p. 216-219.
94. MALINGOUDI, *Russisch-Byzantinischen Verträge* (as in n. 81), p. 85-92, 105.
95. *Annales Regni Francorum*, ed. F. KURZE, Hanover 1895, p. 48, 50, 58, 60, 96, 100, 102, 104, 106, 108, 110, 112, 114, 116-124, 128, 130-138; J. SHEPARD, The Uses of 'History' in Byzantine Diplomacy: Observations and comparisons, *Porphyrogenita: Essays*

sedentary, years and of Louis the Pious could probably consult palace exemplars of the more important outgoing missives of past years.[96] Nonetheless, the locus of western imperial power did not remain fixed, and access to diplomatic correspondence can scarcely have been easy, even if collected copies of texts survived somewhere in the sundry Carolingian realms.[97] Conditions in later major western polities were no more propitious for interaction between literary compositions, archival materials and oral information. If Liudprand's account of his 968 embassy to Byzantium only survived the middle ages in a single manuscript, reports intended to be strictly confidential were yet more exposed to misplacement or destruction.[98] There does not seem to have been an 'imperial archive' at the disposal of the Saxon or Salian rulers.[99] Their itinerant lifestyle did not preclude effective record-keeping and -retrieval, but files of diplomatic correspondence and treaty texts can seldom have accompanied them while campaigning or staying as guests of secular or ecclesiastical magnates. For its dealings with such neighbours, the Byzantine government was not under heavy pressure to produce a full, accurate, narrative of past relations or its own affairs: few regimes were capable of challenging its version of things. Better-informed churchmen and members of elites on the empire's periphery in, for example, Bari, Naples or Venice, mostly lacked the political weight or will to exploit their knowledge of Byzantine affairs.[100]

on the History and Literature of Byzantium and the Latin East in Honour of Julian Chrysostomides, ed. C. DENDRINOS *et al.*, Aldershot 2003, p. 91-115 at p. 105-107.

96. On the role of written texts in the workings of Carolingian governance, see R. D. MCKITTERICK, *The Carolingians and the Written Word*, Cambridge 1989, p. 25-37; J. L. NELSON, Literacy in Carolingian Government, *The Frankish World 750-900* (as in n. 67), p. 1-36 at p. 27-29.

97. Collections of capitularies were made by individual churchmen enjoying access to palace archives, but these texts served primarily religious and ethical ends: G. SCHMITZ, The Capitulary Legislation of Louis the Pious, *Charlemagne's Heir. New Perspectives on the Reign of Louis the Pious*, ed. R. COLLINS, P. GODMAN, Oxford 1990, p. 425-436 at p. 425.

98. Liudprand's *Legatio*, though couched in the form of a report for his masters, presupposes a wider audience: K. LEYSER, Ends and Means in Liudprand of Cremona, *Byzantium and the West c.800-c.1204*, ed. J. HOWARD-JOHNSTON, Amsterdam 1988, p. 119-143 at p. 124, 135-137, 142. See also J. KODER, Die Sicht des 'Anderen' in Gesandtenberichten, *Die Begegnung des Westens mit dem Osten*, ed. O. ENGELS, P. SCHREINER, Sigmaringen 1993, p. 113-129 at p. 115, 118-120; H. MAYR-HARTING, Liudprand of Cremona's account of his legation to Constantinople (968) and Ottonian imperial strategy, *English Historical Review* 116, 2001, p. 539-556 at p. 546-553. On the (now lost) manuscript, see LIUDPRAND, *Opera Omnia*, p. lxxxvii-xc (introduction).

99. H. APPELT, Die Reichsarchiv in den frühstaufischen Burgunderdiplömen, *Festschrift Hans Lenze zum 60. Geburtstage*, ed. N. GRASS, W. OGRIS, Innsbruck-Munich 1969, p. 1-11 at p. 1, 10.

100. Some acquaintance with events in Constantinople is shown by writers linked with these towns, such as the contributors to the annals of Bari, John of Naples and the Venetian John the Deacon: *Repertorium Fontium Historiae Medii Aevi* II, Rome 1967, p. 251-252; *ibid.*, III, Rome 1970, p. 392; *ibid.*, VI, Rome 1990, p. 312; *ODB*, I, p. 104; *ibid.*, II, p. 1065-1066; T. S. BROWN, History as Myth: Medieval Perceptions of Venice's Roman and Byzantine Past, *The Making of Byzantine History* (as in n. 5), p. 145-157 at p. 151-152.

A telling exception to this pattern is provided by Anastasius Bibliothecarius. He was singularly well-placed to gather historical information on Byzantium, being, from 867, 'librarian of the Roman Church' and secretary to Popes Nicholas I and Hadrian II. Greek-reading and, most probably, -speaking, he visited Constantinople at the time of the Church council of 869-70 and, on Emperor Louis II's behalf, conducted negotiations for the marriage of his daughter to the son of Basil I.[101] As an *habitué* of the Holy See and trusted agent of Louis, he possessed the ideology, motivation and political support to challenge Byzantine claims to Roman *imperium*. And he had the 'know-how' to base this on historical figures and events. He translated the *Chronographia tripertita*, avowedly to provide materials on the Eastern Church for the Church History planned by John the Deacon.[102] But this work contains a complete translation of Theophanes' Chronicle and so recounts the secular doings of emperors as well as Church affairs. Anastasius almost certainly also composed the sardonic letter sent in the name of Louis II to Basil I in response to his complaint about Louis' use of the title *imperator Romanorum*. It is no accident that the letter makes a devastating critique of eastern imperial claims, or that it draws extensively on recent Byzantine history to this end. The Byzantine claim that 'the imperial name' was neither Louis' inheritance nor becoming for the Franks is met with the observation that 'there have been Roman emperors who by *gens* were... Isaurians and Khazars', a clear reference to Leo III and to his son's marriage to a Khazar, who gave birth to Leo IV; nor is Basil's own recent usurpation spared an allusion.[103] Anastasius could have learnt from Theophanes' Chronicle about Leo IV's Khazar heritage. On the kindred topic of who could rightfully entitle himself *basileus*, Anastasius suggests that 'if

101. J. GAY, *L'Italie méridionale et l'empire byzantin depuis l'avènement de Basile Ier jusqu'à la prise de Bari par les Normands*, Paris 1904, p. 90, 98; *ODB*, I, p. 88-89; P. RICHÉ, Le christianisme dans l'Occident carolingien (milieu VIIIe-fin IXe siècle), *Évêques, moines et empereurs (610-1054)*, ed. G. DAGRON, P. RICHÉ, A. VAUCHEZ (= *Histoire du christianisme des origines à nos jours*, dir. J.-M. MAYEUR *et al.*, IV), Paris 1993, p. 683-765 at p. 713-715; *Scripta Saeculi VII Vitam Maximi Confessoris Illustrantia*, ed. P. ALLEN, B. NEIL, Turnhout 1999 (Corpus Christianorum. Series Graeca 39), p. xxvi-xxx (introduction).
102. Preface to *Chronographia tripertita*, THEOPHANES, *Chronographia*, II, ed. C. DE BOOR, Leipzig 1885, p. 33-35; C. LEONARDI, Anastasio Bibliotecario e le traduzioni dal Greco nella Roma altomedievale, *The Sacred Nectar of the Greeks*, ed. M. W. HERREN, S. A. BROWN, London 1988, p. 277-296 at p. 285-286; G. ARNALDI, 'Giovanni Immonide e la cultura a Roma al tempo di Giovanni VIII': una *retractatio*, *Europa Medievale e Mondo Bizantino. Contatti effettivi e Possibilità di Studi Comparati*, ed. G. ARNALDI, G. CAVALLO, Rome 1997 (Nuovi studi storici 40), p. 163-177 at p. 166-169; *Scripta Saeculi VII* (as in n. 101), p. xxxvi.
103. LOUIS II, *Epistola ad Basilium*, MGH Epp. VII, Berlin 1928, p. 386-394 at p. 388; GAY, *L'Italie méridionale* (as in n. 101), p. 84-88; S. FANNING, Imperial Diplomacy between Francia and Byzantium, *Cithara* 34, 1994, p. 3-17 at p. 4, 7-10; ARNALDI, 'Giovanni Immonide' (as in n. 102), p. 171, 173; C. WICKHAM, Byzantium through Western Eyes, *Byzantium in the Ninth Century* (as in n. 45), p. 245-256 at p. 247, 253-254.

you open newly produced Greek books, you will certainly find that very many rulers have been called by this name and not merely those of... the Greeks'![104]

It was perhaps fortunate for the Byzantines that very few churchmen on their periphery were as acute, knowledgeable or purposeful as Anastasius Bibliothecarius. More characteristic of critical outsiders was, I suggest, Liudprand of Cremona. He was very curious about Byzantium's recent past, but his knowledge seems mainly to have derived from embassies to Constantinople, from 'court gossip and legend circulating in the streets'.[105] He was not ill-informed, but he lacked a firm chronological grasp and could be thrown off-balance. Thus in pressing for a Porphyrogenitan bride for Otto II he mentioned Peter of Bulgaria's marriage to Maria Lecapena, only to be reminded that her father was not born in the purple.[106] Liudprand's *œuvre* registers the shortcomings of the data on Byzantium's recent past available to westerners, and his exchanges with imperial officials illustrate how difficult it was for foreigners to contradict the imperial version of events (See also above, p. 185-186). The episodes involving Anastasius and Liudprand also show, in their different ways, how seldom the Byzantine authorities had need of full accounts or appraisals of their recent past for the purpose of conducting foreign relations. The stimulus to maintain a detailed continuous record of imperial *res gestae* was lacking. In fact the use which Anastasius made of his knowledge of recent Byzantine history could even have served as a *dis*incentive to attempts at historical writing in Byzantium, at least so far as dissemination of narrative compositions was concerned. In diplomatic dealings with barbarians, to broadcast 'eternal victory', invoke the distant past and depict 'the history of the future' was probably more congenial, and more prudent.

Jonathan Shepard
Oxford

104. LOUIS II, *Epistola ad Basilium* (as in n. 103), p. 387; ARNALDI, 'Giovanni Immonide', p. 173.

105. J. N. SUTHERLAND, *Liudprand of Cremona, Bishop, Diplomat, Historian*, Spoleto 1988, p. 71. The possibility that Liudprand had access to some sort of writings on Basil I and Leo VI cannot be wholly excluded: J. KODER, T. WEBER, *Liutprand von Cremona in Konstantinopel*, Vienna 1980 (Byzantina Vindobonensia 13), p. 61.

106. LIUDPRAND, *Legatio*, 16, p. 194. That Liudprand knew of Maria's antecedents is shown by his *Antapodosis* (III, 37-38, *Opera Omnia*, p. 86). Judging by his own account of exchanges with imperial officials in 968, he failed to put his knowledge to fullest effect.

Byzance entre Occident chrétien et monde musulman
Les données artistiques

sous la direction de Jean-Michel Spieser

The Emperor's old clothes.
Actual and virtual vesting and the transmission of power in Byzantium and Islam

Anthony CUTLER

Although this contribution addresses similarities and differences in the uses of cast-off clothing in the spaces of Byzantium and Islam, a difference in terms of *time*, that between modern and medieval attitudes toward such practices, must first be noted, for this disparity is greater and shapes our perception of resemblance between the two cultures. While in colloquial English the phrase "hand-me-down clothing" conveys some sense of transmission, it still retains much of the derogatory flavour of garments that are said to be cast off or, in German, *abgelegte*; in French the full force of rejection is apparent in the term *vêtements de rebut*. These terms fail to imply that the apparel in question has utility or significance for those who receive it or witness its reception.

In less prosperous and pre-capitalist societies the values attached to second-hand clothing were (and are) at once different from, and more diverse than, those of the modern world. In the latter there survive the physical traces of ceremonies and rituals in which the signs of an office or a function – sceptres and staffs being the obvious examples – are handed over from an office-holder to his or her successor, but none have the power of the keys of the kingdom that Christ gave to Simon Peter (Matt. 16: 19), or the key to the house of David that the Lord tells Isaiah (22: 22) he will lay on the shoulder of Eliakim, the son of Hilkiah. I cite this Old Testament passage not because it is more obscure than the legacy to Peter, and hence to the Papacy, but because this bequest also involves wearables[1] and is thus paradigmatic for our investigation. When, for instance, in a twelfth-century miniature depicting the moment when Pharaoh sets Joseph over all the land of Egypt, "arrayed him in vestures of fine linen and put a gold chain about his neck and ... made him to ride in the second chariot which he had,"[2] the painter displays all these goods but focuses

1. "And I will clothe him with thy robe, and strengthen him with thy girdle, and I will commit thy government into his hand; and he shall be a father to the inhabitants of Jerusalem, and to the house of Judah" (Is. 22: 21).
2. Gen. 42: 42-45. An eleventh-century version of this scene (Vat. Gr. 747, fol. 61v) shows the chariot, but not the robe, chain or ring given to Joseph. I am grateful to Massimo Bernabò for suggesting this example.

Byzance et le monde extérieur, Paris, Publications de la Sorbonne, 2005 (Byzantina Sorbonensia, 21)

the spectator's attention on the ring that the ruler is about to put on Joseph's outstretched finger (Fig. 1). While the text specifies that the chariot is Pharaoh's own, the object in question is obviously more intimate: still holding it in his hand, he has just removed it from his own finger. If not a signet, the ring is still a potent sign of the passing of authority.

More often, and no less faithful to the text, biblical illustration of this theme in Byzantium involves the transmission of clothing. From the ninth century there is a covey of images of Elijah leaving his *himation* to his disciple as he rises into heaven.[3] It is clear, however, that the transmission of prophetic power is not the main point of these pictures. In the Paris Gregory (Fig. 2) not only is the scene identified as HΛIAC ANAΛAMBANOMENOC but what is technically a redundant garment is handed down to Elisha since he, like his master, already wears both a tunic and a mantle. It is so, too, in the Vatican "Christian Topography" (Fig. 3) where, however, as in Psalter illustration, the event is associated with things meteorological or geographical – "all thy



Fig. 1 – Pharaoh makes Joseph ruler over all Egypt. BAV, ms. gr. 746, fol. 125r. © Biblioteca Apostolica Vaticana (Vaticano)

3. On this formula in its various versions, see L. BRUBAKER, *Vision and Meaning in Ninth-Century Byzantium. Image as Exegesis in the Homilies of Gregory of Nazianzus*, Cambridge 1999, p. 356-357, 360. G. DAGRON, *Empereur et prêtre. Étude sur le "césaro-papisme" byzantin*, Paris 1996, p. 387, n. 22, suggested that the image in question might derive from a scene depicted in the church of St. Elias in the palace. The saint's feast was introduced into imperial ceremony by Basil I and refined and orchestrated by Leo VI. Only in the *Sacra Parallela* (BRUBAKER, fig. 152) does Elijah convey a garment that he has manifestly just removed from his body. This more "logical" iconography seems to prevail in post-Byzantine art. See, e. g., an icon of the second half of the 15th century at Mount Sinai: J. GALEY, *Sinai and the Monastery of St. Catherine*, New York 1980, fig. 103.



Fig. 2 – Ascension of Elijah. Paris, Bibliothèque nationale de France, ms. gr. 510, fol. 264v (detail) © BnF

waves and all thy billows are gone over me" – rather than political.[4] It might be supposed that the transmission of the robe was so established a part of the prophet's ascension that there was no need to emphasize this detail. Yet even while Elijah's mantle had been the object of christological analogy as early as the beginning of the fifth century,[5] this exegesis had no part in pre-Iconoclastic iconography.[6] And even when it does appear in the miniatures we have just discussed, the fact remains that the conveyance of authority was not their

4. In the "Christian Topography" Elijah is cited as an example showing that, if God wished, men could traverse the heavens. Only in passing does the text mention the passing of his *melote* to Elisha. See Cosmas Indicopleustes, *Topographie chrétienne*, II, ed. W. Wolska-Conus, Paris 1970 (SC 159), p. 205.

5. John Chrysostom (PG 49, col. 46) treats the garment as a type of the eucharistic body (σάρξ) of Christ.

6. For the few representations of the mantle motif in Early Christian art – none, however, typologically related to Christ – see *Lexikon der christlichen Ikonographie*, I, col. 609 *s.v.* "Elias" (E. Lucchesi Palli).



Fig. 3 – Ascension of Elijah. BAV ms. gr. 699, fol. 66v.
© Biblioteca Apostolica Vaticana (Vaticano)

primary topic. To find a ninth-century image in which a mantle serves as an emblem of supernal power it might be necessary to go as far afield as the Carolingian West where an ivory depicting Christ offering his *pallium* to the apostles (Fig. 4) has recently, and probably rightly, been interpreted as emblematic of their mission to preach, to cast out unclean spirits and to heal.[7]

No one who has reflected for a moment on the rate of survival of Byzantine texts as against that of images will be surprised to learn that the number of references to the transmission of clothing in Greek historical sources outweighs that of its representations in art. Even so, as we shall see, it is clear that Syriac, Arab and Western authors seem to have been far more interested than their Byzantine counterparts in this sort of behaviour. Gregory Abū'l Faraj, for instance, reports how Theodosius II took the robe of a dead ascetic and "filthy

7. See C. T. L(ittle) in *Metropolitan Museum of Art Bulletin* 59, 2001, p. 17.



Fig. 4 – Christ gives his mantle to the apostles.
New York, Metropolitan Museum of Art, Cloisters Collection, acc. no. 2000.486
(By courtesy of the Metropolitan Museum of Art, New York. Photo: Charles Little)

as it was ... put it on so that he might be blessed thereby."[8] And, as if to lend sensory precision to the notion that the adoption of someone else's attire could demonstrate the acquisition of that person's favour, authority or sanctity, Joinville explains the symbolism of the gesture whereby the leader of the assassins sent his shirt to St.-Louis: "as the shirt is closer to the body than any other garment, so the Old Man wished to hold the king closer in love than any other king."[9] Although it is clear that the olfactory nature of such offerings was subordinate to devotional ends, it is remarkable how rarely in Byzantium gifts of hand-me-down clothing are recorded. Indeed, the most famous case – Alexios I's transmission of a garment "off his own back" to abbot Benedict of Monte Cassino[10] – is known to us only from a Latin source.

There is a telling contrast between medieval Greek literature and that of Late Antiquity with respect to garments employed as signs of respect or the passage of political authority. It is true that the visual, and especially the numismatic, witnesses depict such transfers as *faits accomplis*, as against the emphasis on *process* implicit in the manuscripts we have looked at. Thus a solidus struck in Trier after Valentinian I proclaimed Gratian his co-emperor in 367 shows father and son seated side by side and sharing the globe; identi-

8. *The Chronography of Gregory Abû'l Faraj*, trans. E. A. WALLIS BUDGE, London 1932, I, p. 66-67. The exchange of clothing between imperial and religious authorities is a *leitmotif* in Syriac tradition. For example, in the so-called *Chronique de Séert* (ed. and trans. A. SCHER, PO 13, Paris 1919, p. 492-493) the close relationship between the Emperor Maurice and the Nestorian *katholikos*, Mar Sabrišo, is expressed in their mutual requests for vestments. The emperor asked the patriarch for his headgear, which the latter duly sent; Maurice is said to have kissed it and placed it in his treasury with the relics of other saints. In return, Mar Sabrišo requested a piece of the True Cross and one of the emperor's garments. Conversely, the replacement of dirty clothing with a clean garment received as a gift could be taken as a sign of purification. See the report in THEOPHANES THE CONFESSOR (ed. DE BOOR, p. 339) of the caliph 'Umar who exchanged his himation, fouled during his siege of Jerusalem, with that of the Patriarch Sophronios. For the basis of this story in the biblical account of the prophet Joshua's receipt of clean raiment from the Lord (Zach. 3:3-8), and its appropriation by AL-TABARI, *Ta'rikh* (ed. DE GOEJE) I, p. 2522-2533, see P. M. COBB, A note on 'Umar's visit to Ayla in 17/638, *Der Islam* 71, 1994, p. 283-288.

9. *L'Histoire de Saint Louis*, ed. N. DE WAILLY, Paris 1867, p. 304. Muslim gifts of used clothing as a sign of esteem are attested as late as the 17th century. Sir Thomas Roe, James I's emissary to the Mogul Empire, notes that "it is here reputed the highest of favour to give a garment worne by the Prince or, beeing New, once layd on his shoulder" when the emperor Jahāngir's son, the future Shah Jahān, sent him a gold cloak "once or twice worne, which he caused to bee put on my back." See *The Embassy of Sir Thomas Roe to the Court of the Great Mogul, 1609-1619*, ed. W. FOSTER, London 1899, II, p. 334.

10. *Vestem de dorso suo oxi deauratum*: *Chronicon S. monasterii Casinensis*, cap. xvii, *Rerum italicarum scriptores*, ed. L. A. MURATORI, Milan 1723, reprint Bologna 1977, IV, p. 503. This is perhaps the nearest we can come in Byzantium to M. Mauss' idea that "accepter quelque chose de quelqu'un, c'est accepter quelque chose de son essence spirituelle, de son âme." See his Essai sur le don. Formes et raison d'échange dans les sociétés archaïques, *Année Sociologique*, 2nd series, 1, 1923-1924, reprinted in M. MAUSS, *Sociologie et Anthropologie*, Paris 1950, p. 161. I have criticised the broader applicability to Byzantium of Mauss' ideas in the article Gifts and Gift Exchange, cited in n. 17 below, esp. p. 247-248, 273-274.

cally clad, they are distinguished only by their size, an arrangement reproduced for their successor (Fig. 5). But unrestricted by the narrow compass of a coin, Ammianus Marcellinus speaks at length of this investiture with "the crown and robes of supreme rank" and, lest there be any mistaking their meaning, has the senior emperor declare in direct speech that these are imperial garments.[11] The historian's purpose here is to criticize Valentinian's departure from the protocol that obtained when the robes of a caesar were awarded. Acute sensitivity to deviation from behavioural norms clearly characterizes this culture: thirteen years later, Ausonius, Gratian's former tutor, was raised by the emperor to the consulate, an honour marked for the old man especially by the fact that the *trabea palmata* (embroidered with the figure of *divus Constantius parens noster*) was picked out of many by Gratian himself.[12]



Fig. 5 – Solidus of Valens
© Dumbarton Oaks, Byzantine Collection, Washington, DC

More expressly political, of course, were the imperial garments (like that given by Valentinian to the eight-year-old Gratian) intended to denote one's successor. The valences of awards of this sort are keenly demonstrated by Zosimus when he tells of the βασιλικὴ στολὴ sent by Julian to his cousin to signify that the latter should inherit the throne if Julian perished in Persia (as in fact he did in 363). When Jovian rather than the designated heir was chosen, the pretender to the throne immediately rushed to hand over the garment to the emperor *de iure* and begged "to be allowed to retire and devote himself to farming and private business."[13] Generally, however, impatient desire for imperial robes is ascribed to foreigners. The emperor Justin's gift of a crown and silk mantle to Tzath, King of the Laz, is described in the *Chronicon Paschale*, by Malalas and by Agathias, as a reward for this ruler's conversion

11. AMM. MARC., XXVII.6.11-12: *corona indumentisque supremae fortunae... En habes, mi Gratiane, amictus, ut speravimus omnes, augustos.*
12. AUSON., *Gratiarum actio ad Gratianum*, XII.
13. *Historia nova*, IV.5.2. I cite the translation by R. T. RIDLEY, *Zosimus, New History*, Melbourne 1982, p. 72.

to Christianity.[14] But more often, in a tradition reverting at least to Herodotus' story of Xerxes commanding his cousin to assume the royal garments in the hope of learning from a phantom whether he should invade Greece,[15] fascination with elaborate costume is treated as a quality inherent in the nature of the barbarian. This is implicit in Procopius' description of the motley assemblage of rich attire and gewgaws conveyed by Justinian via his general Belisarius to the leader of the Moors. The gift, we are told by the historian, was required by ancient Moorish custom.[16] In the face of such demands from the Khazars and other peoples Constantine Porphyrogennetos found himself forced to invent a myth of the divine origin, and hence the inalienability, of the imperial regalia.[17]

The adoption of a monotheistic faith was insufficient to redeem aliens from their unhappy reputation as obsessed with Byzantine crowns and garments. Moses Dasxuranc'i, the Armenian historian of uncertain date and hyperbolic inclination, tells how "the King of the South" [*sc.* the Umayyad caliph Muʿāwiya I] lavished on J̌uanšēr, *sparapet* and prince of Albania, an Indian elephant, a parrot ("the most precious of all birds, and one which in former times was to be seen nowhere but in the kingdom of the Greeks"), a pearl-studded sword and "robes embroidered with spun gold, silks, brocades, true purple dyes [and] beautiful purple robes." The caliph further ordered the first of his wives to send to J̌uanšēr's spouse "the wonderfully beautiful adornments of queens, silken and gold-embroidered dresses," while each member of the prince's retinue "be given enough brocades and feathers for fifty men."[18]

Nothing in the Armenian account suggests that these garments had previously been worn by the caliph but, as we shall see, at Muslim courts and likewise in Constantinople, gifts of clothing directly from the ruler – and even his image in full regalia –[19] were almost as prized. Repeatedly, the *Kletorologion* of Philotheos stresses that the vestimentary insignia which marked the distribution of dignities and titles were "given by the emperor's

14. *Chron. Pasch.*, *s.a.* 522, ed. Bonn, p. 163; MALAL., XVII.9, ed. Bonn, p. 413; AGATH., III.15.2-3, ed. R. KEYDELL, Berlin 1967 (CFHB), p. 103.

15. VII.12-18.

16. *Wars* III. 25.4-7. These included a gilded silver staff, a silver cap held with bands of silver, a mantle with a golden fibula and a gilded boot.

17. *De administrando Imperio*, ed. G. MORAVCSIK, Washington 1967, p. 66. On the *topos* of barbarian rapacity see A. CUTLER, Gifts and Gift Exchange as Aspects of the Byzantine, Arab, and Related Economies, *DOP* 55, 2001, p. 256. It is clear that the regalia are identified here not only with their imperial wearer but also with the divine, a field of operation more broadly discussed by J. FROW, *Time and Commodity Culture. Essays in Cultural Theory and Postmodernity*, Oxford 1997, p. 122, 129-130; A. WEINER, *Inalienable Possessions: the Paradox of Keeping-While-Giving*, Berkeley 1992.

18. *The History of the Caucasian Albanians by Movsēs Dasxuranç̣i*, trans. C. J. F. DOWSETT, London 1961, p. 128. I am grateful to Lynn Jones for this reference.

19. Thus *De administrando Imperio*, p. 264, reports that Constantine IV (?) sent the leaders of the Chersonites "a gilt statue with an imperial cloak and clasp and a golden crown" after they had defeated a group of "Scythian" rebels.

hand."[20] And more than four centuries later the Pseudo-Kodinos makes the same point about the way the crown was awarded to a *despotes* upon his promotion.[21] Apart from these manuals of ceremonial, however, and in contrast to the Islamic record, there is scant reference in Byzantine texts to the receipt of clothing from the emperor. The signal exception is the proud allusion in the will of the Georgian Gregory Pakourianos, written before 1086, to the robes given to him by Alexios Komnenos after his victory over the Pechenegs; these, he specifies, had been worn by the emperor himself. In the same document the *megas domestikos* describes the βασιλικὰ πολύτιμα ἱμάτια bestowed on him by the *sebastokrator* Isaac Komnenos after his release from Cuman captivity.[22]

The rites involved here are clearly equivalent to the Muslim "robes of honour" (*khiʿla*) to which we shall turn presently. But before doing so, and particularly in light of the few allusions to such garments in the Greek texts – a sparsity that could be interpreted to mean that gifts of this sort were not part of imperial practice in Byzantium – it is worthwhile pointing to a passage in Niketas Choniates that suggests otherwise, or at least that the emperors had more than enough clothing to spare. Writing of Isaac II Angelos' passion for luxury, and comparing his appearance in the palace to a young bridegroom, brilliant as the rising sun, the historian tells us that the emperor never showed himself twice in the same costume.[23]

Whatever the quantity in which Byzantine monarchs gave away clothing that they had worn, such awards seem at first quite distinct from the sacred gifts depicted in the manuscripts (Figs. 1-3). Indeed, the ruler's dispensation of cast-off garments, even while this might have occurred in conjunction with the religious calendar, has an ancient history ostensibly independent of biblical models. As we shall see, this will prove to be a misreading, but for the moment it is worth noting that the eighth-ninth-century compiler Jāhiz reports that from the beginning of the Sasanian monarchy at the spring festival of No Ruz rulers had handed out to their courtiers the clothing they had worn in the winter and, in the autumn, repeated the performance with their summer attire.[24]

20. Διὰ βασιλικῶς χειρὸς ἐπιδίδοται. See N. Oikonomidès, *Les listes de préséance byzantines des IXe et Xe siècles*, Paris 1972, p. 89, 95, 97 and *passim*.

21. *Traité des Offices*, ed. J. Verpeaux, Paris 1966, p. 275. In the light of this and similar passages one wonders whether the tall hats with the image of the emperor worn by the aristocrats in the Lincoln College *Typikon* were not gifts from the imperial hand.

22. P. Gautier, Le *typikon* du Sébaste Grégoire Pakourianos, *RÉB* 42, 1984, p. 43. For possibly analogous gifts see P. Lemerle, *Cinq études sur le IXe siècle byzantin*, Paris 1977, p. 138 n. 56. I am indebted to J.-Cl. Cheynet for his advice on these texts.

23. *Historia*, ed. J.-L. van Dieten, Berlin 1975, p. 441. Earlier (*ibid.*, p. 189) Choniates makes allusion to another imperial gift of clothing, the surcoat (στολάδα), embroidered with purple and gold, that Manuel I gave to Gabras on the field of battle.

24. The standard reference to this behaviour is the classic work of A. Christensen, *L'Iran sous les Sassanides*, 2nd ed., Osnabrück 1971, p. 408, but this is now to be replaced by J. Rose, Sasanian Splendor: the Appurtenances of Royalty, *Robes and Honor. The Medieval World of Investiture*, ed. S. Gordon, New York 2001, p. 35-56.

Mindful of Sasanian and early Muslim[25] precedent, Arab authors still describe gifts of garments as taking place in aulic rather than sacred circumstances. Thus, according to al-Maʿsūdi,[26] al-Walīd II, delighting in a band of musicians, rose from his throne, covered with kisses every part of the body of a handsome member of the group, tore off his own clothes and heaped them on the singer. Most caliphal gifts were, of course, less informal and less impetuous. The Arab records tell mostly of clothing bestowed either as a reward for military victory or, like the black mantle – black being the dynastic colour of the ʿAbbāsids – and golden collar sent by al-Mustadī' to Nūr al-Dīn when the latter was besieging Mosul, to encourage it. Neither the source nor the financial value of the award, however, deterred the *atabeg* from passing them on after he had taken the city to his nephew Sayf al-Dīn, according to one account,[27] or to Saladin, according to another.[28] (Successive transmissions cannot be ruled out. As in today's market for antiquities and works of art, a distinguished pedigree or sequence of provenances seems only to have increased an object's value). Saladin, in turn, is reported to have derided the robe as being too short, even while on the next day he wore it in a triumphal procession through the streets of Cairo.[29]

The honorific property of garments from on high was shared by horses, weapons and other appurtenances reputed to have been used by a ruler. Ibn ʿIdhārī reports a gem-studded sabre sent by the Fātimid al-Hākim from his own wardrobe to al-Muʿizz,[30] the Zīrid ruler of Qayrawān; in 1022, from the stables of Hākim's successor, al-Zāhir, three mares with magnificent saddles, as well as a valuable robe, two standards woven from cloth-of-gold and others with gold and silver staffs went to Sharīf al-Dawla.[31] The practice was evidently infectious, especially to a monarch already predisposed to behave *à l'arabe* as was Frederick II: "the sovereign of the Franks," aiming at Jerusalem and needing to appease the Ayyūbid sultan al-Kāmil sent him, according to al-Maqrīzī,[32] "a number of horses, one being the emperor's own with a golden saddle encrusted with precious stones." In the Muslim sources the most consistent pattern of highly evaluated gifts from overseas is, nonetheless, to be found in responses to clothing and other goods from Byzantium. These were

25. See the discussion below of Muhammad's gift of his mantle and the literature cited in n. 51.
26. *Murūj al-dhahab*, ed. C. A. C. Barbier de Meynard, VI, Paris 1869, p. 8, cited by R. A. Hillenbrand, *Art History* 5, 1982, p. 20.
27. Ibn al-Athīr, *al-Kāmil fi'l-ta'rikh*, trans. W. McG. de Slane, *RHC Or.*, 1, Paris 1872, p. 576.
28. Al-Maqrīzī, *Kitāb al-Sulūk*, trans. R. J. C. Broadhurst as *A History of the Ayyubid Sultans of Egypt*, Boston 1980, p. 39.
29. *Ibid.*
30. Ibn ʿIdhārī, *Kitāb al-Bayān al-mughrib fi akhbār muluk al-Andalus wa'l-Maghrib*, trans. E. Fagnan as *Histoire de l'Afrique et de l'Espagne*, Algiers 1901, p. 401.
31. *Ibid.*, p. 405. The identity of the recipient is not certain but possibly the Hamdanid ruler of Aleppo and N. Syria.
32. *Kitāb al-Sulūk* (as in n. 28), p. 199.

esteemed in their own right and often deemed worthy of transmission to a social superior, a major attestation to value in the Islamic world. Thus a present of purple brocade garments inwoven with gold, "each of which was worth two thousand dinars" and a "girdle fashioned of two thousand *mithqāls* of gold inlaid with enamel that cost ten thousand dinars" is said to have been sent by Leo VI to a governor of northern Syria who forwarded them to the caliph al-Muʿtadid.[33]

It is no surprise that the Arabs paid close attention to the constitution and monetary worth[34] of clothing obtained from Byzantium, given, for example, the detailed account that survives of the materials and cut of the garments worn by Constantine VII's envoys to Baghdad in 917.[35] More complex, and therefore more deserving of scrutiny, are the multiple purposes served by the pattern of "re-gifting" in Islam. Such presents, especially from overseas, confirmed and legitimated the authority of their recipients,[36] qualities for which there could be no better advertisement than their conveyance to other and higher powers. Even when a gift of apparel had a "domestic" origin it could enter into a political economy of redistribution that is richly documented. An early clue to this mechanism is the response of a mid-ninth-century ʿAbbāsid ambassador to Michael III, delighted and perhaps surprised by the fact that (as recorded by Tabarī) "the emperor accepted my gifts and did not give orders that any of them be handed on to anyone else."[37] So customary was the practice of recycling in Islamic society that Abū'l-Fidā', who had earlier accepted from one Mamlūk sultan a chestnut mare and fabrics that themselves had been presents to this ruler, in 1320 received from another "robes of honour of various kinds which I might confer on whom I wished," as he puts it in his "autobiography."[38]

We have no way of knowing if the plethora of garments in this instance came from the sultan's own closets or were made *ad hoc*. In any case, since the *tirāz* where such clothing was manufactured were under the ruler's control

33. *Kitāb al-Hadāyā wa'l-tuhaf*, trans. G. AL-HIJJĀWĪ AL-QADDŪMI as *Book of Gifts and Treasures*, Cambridge, Mass. 1996, p. 89. A similar story in the same compilation, p. 117-118, involves the felt cloak, adorned with pearls, gold crosses and rubies, of the emperor Armaniyus (Romanos III), taken from him when he was defeated at Aleppo in 1030 and offered with other valuables to a successful Arab conqueror of the city eight years later.
34. For such evaluations see CUTLER, Gifts and Gift Exchange (as in n. 17), p. 258.
35. *Kitāb al-Hadāyā* (as in n. 33), p. 150.
36. Used clothing could, of course, send other messages. Thus in 1219 the Ayyūbid sultan al-Muʿazzam sent tattered garments from his wardrobe to a learned high official who, he was convinced, had offended his dignity. Commanded by the sultan to display them as a sign that he was unfit to wear the robes of a scholar, the *qādī* is said to have entered into a depression from which he died. See R. S. HUMPHREYS, *From Saladin to the Mongols. The Ayyubids of Damascus*, Albany 1977, p. 186-187, citing SIBT IBN AL-JAWZĪ, *Mir'at al-zamān fī ta'rikh al-aʿyān*, ed. J. R. JEWETT, Chicago 1907, p. 397-398.
37. *Ta'rikh al-rusul wa'l-mulūk* [§1450], trans. J. L. KRAEMER as *The History of al-Tabarī*, vol. 34, *Incipient Decline*, Albany 1989, p. 169.
38. *Al-Mukhtasar fī akhbār al-bashar*, trans. P. M. HOLT as *Memoirs of a Syrian Prince. Abu'l Fidā', Sultan of Hamāh (672-732/1273-1331)*, Wiesbaden 1983, p. 64, 78.

and bore inscriptions testifying to this fact,[39] the difference in honour was at best one of degree. Common sense suggests that the huge numbers of costumes – those given, for example, to 1200 senior officials "without counting other personages who received this favour" when the Mamlūk sultan al-Muzaffar received the caliph's diploma of investiture in 1308-1309 –[40] were produced in royal factories, but at least in this instance modern reasoning fails to take into account the immense amount of clothing stored in caliphal treasures. Akin to the implications of Niketas Choniates' observation on the clothes worn by Isaac Angelos, considered above, are those records that describe the possessions of such rulers as Hārūn al-Rashīd whose clothing treasury (*khizānat al-kiswa*) included *inter alia* four thousand outer garments made of pure silk lined with sable, fox and other furs and four thousand turbans.[41] Many distributions of robes of honour would scarcely make a dent in resources of this scope.

Be that as it may, two aspects of the *khil'a* are particularly relevant to our present concerns. First, the very word has its origins in the Arabic verb for casting off.[42] Secondly, so widespread and persistent were gifts of this sort that the term came to refer to the practice as much as the object of bestowal and served as a metonym for the act of appointment; in other words it was institutionalized. Yet this very development in no way implies singularity or uniformity in the nature of the vestments distributed. The textual evidence makes clear both the multiplicity of garments that could be involved in such a gift[43] and the desiderata in costumes of this sort. When in 1207 al-'Ādil (Saladin's brother and Richard the Lionheart's opponent) asked the caliph al-Nāsir to invest him with Egypt, Syria and other areas the historian Ibn Wāsil is careful to point out that along with the diploma from Baghdad there came "a long broad-sleeved tunic of black satin."[44] That this is no extraneous detail is suggested by al-Maqrīzī's observation of the pretensions of al-Mu'izz, the ruler of Yemen, who, when he ordered his robes in 1202, "made the length of the sleeves twenty-five spans and the width six."[45]

39. There is a huge literature on this topic. See, e.g., L. A. MAYER, *Mamluk Costume*, Geneva 1952, p. 59.
40. AL-MUFADDAL, *Kitāb al-Nahj al-sadīd*, ed. and trans. E. BLOCHET as *Histoire des sultans mamlouks*, PO 20, Paris 1929, p. 144.
41. *Kitāb al-Hadāyā*, p. 207.
42. See now M. SPRINGBERG-HINSEN, *Die Hil'a. Studien zur Geschichte des geschenkten Gewandes im islamischen Kulturkreis*, Würzburg 2000, p. 13.
43. Thus, e.g., IBN AL-JAWZĪ, *Kitāb al-Muntazam*, speaks of "the seven robes of honour forming a single costume"; I cite here D. SOURDEL, Robes of Honor in 'Abbāsid Baghdad during the Eighth of Eleventh Centuries, *Robes and Honor* (as in n. 24), p. 140. For the multiplicity of garments involved as described by Qalqashandī, see SOURDEL, p. 143.
44. IBN WĀSIL, *Mufarrij al-kurūb fī akhbār Banī Ayyūb*, ed. J. SHAYYĀL, S. 'ĀSHŪR, H. RABĪ', III, Cairo 1953, trans. HUMPHREYS, *From Saladin to the Mongols* (as in n. 36), p. 139. Here, too, a brilliant account of the political circumstances surrounding this gift.
45. *Kitāb al-Sulūk*, p. 143.

This concern with amplitude is beautifully suggested by the famous miniature of Mahmūd of Ghazna putting on the sign of appointment with which he had been invested by the caliph in the year 1000 (Fig. 6).[46] The sultan's struggle to fit his arm into the left sleeve gives both his courtiers and the manuscript's beholder a splendid view of the garment's richness. This robe and the circumstances in which it was given are described by Rashīd al-Dīn, the author of the *Jāmiʿ al-tawārīkh* that this image illustrates:

> The Caliph al-Qādir bi-'llah sent the sultan a precious robe of honour, the likes of which no one had ever seen before and bestowed on him the honorific 'Right-hand of the State and Trustee of the Nations'. The sultan put on that honour which had accrued to him from the Majesty of the Prophecy and the endowment of the caliphate and ascended the throne of the sultanate. The amīrs of Khurāsān and the local potentates lined up in audience around him and honoured him (lit. fastened the belt of allegiance). The sultan [in turn] rewarded each one of them with kindness, giving them valuable robes of honour and innumerable gifts.[47]

The miniature appears in a book made more than three hundred years after the event that it depicts. It might be thought, therefore, that the emphasis on the fullness of the sultan's robe represents a fashionable updating of the style



Fig. 6 – Investiture of Mahmūd of Ghazna.
Edinburgh University Library, Or. Ms. 20, fol. 121a.
© By permission of the Edinburgh University Library

46. The political context, though not the miniature itself, is discussed by G. R. G. HAMBLY, From Baghdad to Bukhara, from Ghazna to Delhi: the Khilʿa Ceremony in the Transmission of Kingly Pomp and Circumstance, *Robes and Honor*, p. 200-202.

47. I owe this translation to the kindness of Sheila Blair. The relative importance of the miniature is suggested by the fact that it occupies more space than any other surviving picture in the manuscript. See S. S. BLAIR, *A Compendium of Chronicles. Rashid al-Din's illustrated history of the world*, Oxford 1995, p. 44.



Fig. 7 – Miriam and her companions. BAV, ms. gr. 752, fol. 449v.
© Biblioteca Apostolica Vaticana (Vaticano)

of the end of the first millennium. Yet much earlier texts stress the importance of generous cut in garments offered as a gift. The Armenian *Epic Histories* of the fifth century, for instance, describes the clothing with which King Pap (ca. 368-374) invested Głak, his inspector of royal fortresses as "robes [of honour]: *patmučan*, a tunic and trousers of disproportionately large size [that] hung down fold over fold, so that he could not adjust them himself because the amplitude of the garment engulfed him."[48] Where material prodigality corresponding to Islamic examples is most apparent in ceremonial costume is, however, in Byzantium. Imperial figures such as Michael VII Doukas and

48. *The Epic Histories Attributed to P'awstos Buzand (Buzandaran Patmut'iwnk')*, trans. N. G. Garsoïan, Cambridge, Mass. 1989, p. 197. The inspector seems to have died of a surfeit of honours: the text suggests that these accoutrements prevented him from protecting himself against the axe-bearing assailants that King Pap later set on him for intriguing with Shapūr II of Persia.

Maria of Alania had themselves shown in mantles with voluminous sleeves and an abundance of accessories, features left unchanged when their likenesses were re-labelled to denote the emperor's successor.[49] Most telling of all – and here we can revert to the starting point of this paper – are those images that purport to represent biblical events or personages but dress them in costumes of the time that their illustrators inhabited. The "dancing women" who accompany Miriam, Moses' sister, in a Psalter miniature of 1058 wear not only hats that span the width of their shoulders but long brocade robes with capacious pointed sleeves and gold-embroidered collars and girdles (Fig. 7). These are no doubt garments of the Constantinopolitan court of the eleventh century.[50]

If it is generally true that contemporary fashion shaped the representation of ancient events then we have here a model for a dialogue between past and present in which the former was made present to those who were its heirs and the latter sanctioned by sacred precedent. While for obvious reasons medieval Islam eschewed visual images of the Qur'ān, of the holy figures of the Old Testament and of Muhammad, the long life and wide diffusion of the legend according to which the Prophet gave his mantle (*burda*) to the poet Kaʿb b. Zuhayr[51] point to just such an exchange – for Muslims a gift that was the archetypal *khilʿa*, one that authorized all successive bestowals. Although the *burda* played a central role in caliphal investiture ceremonies,[52] its semiotic range transcended the conveyance of political authority. Like Xerxes' belief that the psychic powers of his cousin would be enhanced by this relative's assumption of the royal apparel or Theodosius II's expectation that he would be blessed by putting on the robe of the ascetic[53] – both the stuff of legends the force of which was reinforced by centuries of repetition –, Muhammad's award to the poet became the material out of which was woven a network of metaphysical significance.

Yet the inference from these cognates cannot be that all cultures behave similarly when they manufacture ideology out of myth by spinning its substance into webs of literary and visual representation. The relative silence of the Byzantines on the subject of power conveyed via clothing clearly undercuts such a generalization. Although as he gives his ring to Joseph Pharaoh wears the robes of a Byzantine emperor (Fig. 1), no Greek author or painter to my knowledge

49. In the Homilies of John Chrysostom, Paris BNF Coislin 79, fols. 1v, 2r. For colour reproductions see *The Glory of Byzantium. Art and Culture of the Middle Byzantine Era, A.D. 843-1261*, ed. H. C. Evans, W. D. Wixom, New York 1997, p. 182, 208.

50. I. Kalavrezou, *The Glory of Byzantium*, no. 142.

51. On this see T. K. Thomas, *Textiles from Medieval Egypt, A. D. 300-1300*, Pittsburgh 1990, p. 35-36 and Springberg-Hinsen, *Die Hilʿa* (as in n. 42), p. 49-53.

52. Thus in the first half of the 10th century Hilāl al-Sābi' states that when enthroned the caliph wears the garment of the Prophet and bears the Prophet's sword and staff. See *Rusūm dār al-Khilāfa*, trans. E. A. Salem as *The Rules and Regulations of the ʿAbbasid Court*, Beirut 1977, p. 73.

53. These examples are also cited by T. T. Allsen, *Commodity and Exchange in the Mongol Empire*, Cambridge 1999, p. 87, as analogies for the functions of transmitted clothing in the Mongol world.

interpreted this as more than an incidental offering. And even while the story of the mantle given to Elisha became a *topos* of spiritual transmission, those who in the ninth century chose to depict the event (Figs. 2, 3) incorporated this motif, as we have seen, into demonstrations that served quite other purposes. The relative lack of evidence for such a practice in Byzantium is surely part of a larger difference – the minimal attention paid to presents in medieval Greek cultural expression in contrast to the gift stream that bulks so large in Islamic literature. But to advance this explanation is only to postpone the question. Instead, one could see the problem as historiographical in origin, recognizing historiography as emblematic of the differential ways in which societies view the task of recording past events and construing actual behaviour for the future. Dissimilarities of performance in this respect are apparent whenever one compares the wealth of detail that attends a Muslim description of a building, a city or other temporal concerns[54] with the laconic treatment that such phenomena generally receive in the Byzantine sources. In the end, cultural differences are irreducible.

Anthony Cutler
Pennsylvania State University

54. From scores of available examples, I cite only two: al-Idrīsī's 12th-century record of (a) the number of loaves needed daily to feed the fish in the pools at Madīnat al-Zahrā', and (b) the weight of cotton consumed by the wicks of lamps at the Umayyad Mosque in Córdoba. See *al-Bayān al-mughrib* (as in n. 30), p. 382, 479.

La vaisselle de table à Byzance : un artisanat et un marché peu perméables aux influences extérieures

Véronique FRANÇOIS

La production de vaisselle de table glaçurée commence à Byzance au début du VII^e siècle[1]. Jusqu'au X^e siècle, sa fabrication est centralisée et sa diffusion est limitée aux grandes implantations urbaines telles que Constantinople, Athènes, Corinthe, Nessèbre, Chersonèse et Otrante. C'est la vaisselle à pâte blanche qui domine – mais elle reste minoritaire par rapport aux vases sans glaçure –, et compte tenu des quantités importantes découvertes dans la capitale de l'Empire[2], elle est considérée comme la céramique constantinopolitaine par excellence même si aucun indice de production ou vestige d'atelier n'y a été mis au jour. À partir du XI^e siècle, les centres de fabrication se multiplient et les productions se diversifient avec l'apparition des vases à pâte rouge. La tendance entre céramique glaçurée et céramique commune s'inverse alors. Ces transformations de la production qui se développent à une époque de vastes réformes dans l'économie byzantine peuvent apparaître comme la conséquence de l'impact économique sur la culture matérielle, comme le suggère le cas de Corinthe mis en évidence par Guy Sanders[3]. Au X^e siècle, on assiste à Corinthe à une réurbanisation et à une « remonétisation » de la cité, qui s'accélèrent au XI^e siècle. Ces deux phénomènes sont vraisemblablement la résultante du passage d'une économie rurale de subsistance à une économie de marché, localement florissante. Les découvertes archéologiques témoignent d'une augmentation des revenus des couches sociales les plus modestes et de leur capacité à acquérir de la vaisselle de table plus coûteuse. Ces trouvailles reflètent aussi une modification du goût des consommateurs et de leurs manières de table ; les réchauds et les plats de service sans décor qui ont été utilisés pendant trois cents ans sur les tables byzantines disparaissent et sont remplacés par des céramiques à glaçure diversement décorées. À Corinthe donc, l'augmentation du volume de la

1. J. W. HAYES, Réflexions sur les céramiques paléochrétiennes d'Orient et leurs liens avec l'Occident, *La céramique médiévale en Méditerranée, Actes du VI^e Congrès de l'AIECM2, Aix-en-Provence 13-18 novembre 1995*, Aix-en-Provence 1997, p. 49-52.
2. On compte 20 000 fragments de vaisselle à pâte blanche dans les fouilles du Grand Palais.
3. G. D. R. SANDERS, New Relatives and Absolute Chronologies for 9th to 13th Century Glazed Wares at Corinth: Methodology and Social Conclusions, *Byzanz als Raum. Zu Methoden und Inhalten der historischen Geographie des östlischen Mittelmeerraumes*, éd. Kl. BELKE *et al.*, Vienne 2000, p. 153-173.

production de la vaisselle fine glaçurée et la multiplication des types ont eu lieu au sein d'une économie de marché urbaine prospère et peuvent être considérées comme le contrecoup de ce changement économique, alors que, dans les campagnes, la poterie glaçurée reste rare et que sa présence dans des implantations urbaines plus réduites – comme Sparte, Thèbes et Athènes – n'est pas attestée avant le milieu du XIIe siècle. Bien que révélatrice d'une amélioration du niveau de vie d'une partie de la population, la vaisselle de table glaçurée n'est pas considérée à Byzance comme une vaisselle de luxe, recherchant des effets décoratifs à destination d'un milieu raffiné prêt à accueillir de nouvelles formes et des décors originaux. Ce qu'on trouve et les conditions même des découvertes – dans des établissements urbains, civils ou ecclésiastiques, des villes fortifiées et des forteresses rurales assez modestes – le confirment[4].

Dans ce contexte, j'ai cherché à savoir si des échanges notables s'étaient opérés entre Byzance et l'Occident chrétien et le monde musulman dans le domaine de l'artisanat potier d'une part et dans celui du commerce de la vaisselle de table d'autre part.

Quelques techniques d'origines exogènes

L'artisanat potier byzantin fait appel à des techniques simples qui vont perdurer sans changement ni innovation majeure durant neuf siècles. Ce conservatisme est une des grandes caractéristiques de la production de vaisselle byzantine. L'utilisation continue d'un seul et même type de glaçure est assez symptomatique de cet immobilisme et du manque de curiosité et de recherche des artisans. La glaçure plombifère employée par les potiers de l'Empire est une fine couche de verre composée d'un mélange d'oxyde de plomb et de sable siliceux qui imperméabilise les pâtes poreuses. Pour l'artisan, la technique est rapide, la glaçure est facile à appliquer, elle adhère bien au vase et est peu sujette aux défauts de cuisson. Pour le public, l'aspect brillant et coloré a dû séduire tout autant que la facilité d'emploi et de nettoyage. La glaçure plombifère n'est pas une invention byzantine, c'est en Mésopotamie, à l'époque hellénistique, que sa recette est mise au point[5]. Elle se développe à l'époque romaine aux côtés de la glaçure alcaline. Encore attestée à Athènes vers 360, on en trouve la trace sur des productions de Pannonie et de Rhétie au IVe siècle[6]. Des découvertes faites en ex-Yougoslavie et en Italie du Nord (région subalpine) témoignent d'une continuité dans la production de céramique à glaçure

4. Son emploi à la cour au XIVe siècle témoigne de l'état de décadence dans lequel l'Empire est tombé. NICÉPHORE GRÉGORAS, *Byzantinae Historiae Libri*, III, Bonn 1829 (CSHB), p. 788.

5. H. HATCHER, A. KACZMARCZYK, A. SCHERER, R. P. SYMONDS, Chemical Classification and Provenance of Some Roman Glazed Ceramics, *AJA* 98, 1994, p. 431.

6. J. C. RUBRIGHT, Lamps from Sirmium in the Museum of Sremska Mitrovica, *Sirmium* 3, 1973, p. 53-54.

du IVe au VIIe siècle[7]. Il ne semble donc pas y avoir eu de rupture dans l'utilisation de cette couverte entre l'époque romaine et l'Antiquité tardive et on suppose que son introduction dans les ateliers de Constantinople au VIIe siècle s'est faite par Ravenne. Si on trouve des céramiques à glaçure plombifère à peu près au même moment en Mésopotamie sassanide, il faut attendre le début du IXe siècle pour en rencontrer en Égypte[8]. En France septentrionale, les premières glaçures plombifères sont attestées à partir du IXe siècle, mais, dans le sud, elles n'apparaissent pas avant le début du XIIIe, voire le XIVe siècle[9]. Alors que dans tout le bassin méditerranéen et en Iran coexistent au sein des mêmes ateliers divers types de glaçure – plombifère, alcaline et stannifère –, la couverte au plomb est la seule qui sera jamais utilisée dans les officines byzantines et ceci sans changement notable dans sa composition comme le révèlent des analyses chimiques faites sur des fragments des IXe-XIIIe siècles[10]. Cette continuité signifie qu'il n'y a pas eu d'impact en provenance de l'extérieur et que, même lorsqu'on est passé d'une production centralisée à une production dispersée, les techniques utilisées sont restées les mêmes.

Peu de création donc, peu d'invention dans la production byzantine de vaisselle en comparaison avec ce qui se passe en Iran, en Syrie et en Égypte. Il ne semble pas y avoir eu de véritable renouvellement interne au sein de cette activité et les apports extérieurs qu'on peut identifier sont très limités.

La pernette, un outil venu de Chine via le Moyen-Orient

À la fin du XIIe siècle[11], un nouvel outil fait son apparition dans les ateliers, il s'agit des pernettes ou trépieds, c'est-à-dire des petits supports à arêtes vives, modelés à la main ou moulés[12], qui, intercalés entre les formes ouvertes, facilitent leur empilement lors de l'enfournement (Fig. 1, 2). Cette opération est

7. V. IVANIŠEVIĆ, Ranovizantijsko utvrdjenje na Humu kod Tutina [La forteresse protobyzantine de Hum], *Novopazarski Zbornik* 12, 1988, p. 5-12 avec résumé en français ; L. BJELAJAĆ, La céramique de Caričin Grad, *Caričin Grad II. Le quartier sud-ouest de la ville haute*, Belgrade-Rome 1990, p. 161-186, pl. X-XXI ; H. BLAKE, Ceramica paleo-italiana: studio in onore di Giusepe Liverani, *Faenza* 67, 1-6, 1981, p. 20-54.

8. R.-P. GAYRAUD, Les céramiques égyptiennes à glaçure, IXe-XIIe siècles, *La céramique médiévale en Méditerranée*, cité *supra* n. 1, p. 263-264.

9. Cl. HANUSSE, M. LEENHARDT, N. MEYER-RODRIGUES, L. VALLAURI, L'apparition des glaçures plombifères et stannifères : exemples français, *L'innovation technique au Moyen Âge, Actes du VIe Congrès International d'archéologie médiévale*, Paris 1998, p. 242-247.

10. P. ARMSTRONG, H. HATCHER, M. TITE, Changes in Byzantine Glazing Technology from Ninth to Thirteenth Centuries, *La céramique médiévale en Méditerranée*, p. 225-229.

11. Cette datation est établie à partir des marques d'arrachement observées sur les *Zeuxippus Wares* et grâce aux découvertes de pernettes à Rédina en Macédoine, datées par des monnaies de la fin du XIIe siècle. A. H. S. MEGAW, Zeuxippus Ware, *Annual of the British School of Athens* 63, 1968, p. 67-88 ; N. C. MOUTSOPOULOS, La vie quotidienne dans une agglomération byzantine fortifiée en vertu des résultats des fouilles, *Byzantiaka* 6, 1986, p. 33-46.

12. Pour une série d'exemples, voir D. PAPANIKOLA-BAKIRTZIS, Τριποσδίσκοι ψησίματος των βυζαντινών και μεταβυζαντινών αγγείων [The Tripods Stilts of Byzantine and Post-Byzantine Pottery], *Ἄμητος. Τιμητικός τόμος γιά τον καθηγητή Μανώλη Ανδρόνικο*, Thessalonique 1987, p. 641-652, pl. 127-130, avec résumé en anglais.

délicate car il convient tout à la fois de remplir le four de façon compacte afin de minimiser la perte de chaleur et de rentabiliser la fournée, sans toutefois entasser les céramiques glaçurées au risque de les retrouver collées les unes aux autres. Des tessons de pièces manquées disposés entre les objets contigus et de petits cylindres d'argile grossière permettaient jusqu'alors d'éviter ces incidents ; ils sont avantageusement remplacés par les pernettes dont l'utilisation à Byzance se généralise sans toutefois devenir systématique[13]. L'emploi de cette cale tripode est très antérieur en Extrême-Orient puisque des productions chinoises en possèdent déjà les marques vers 220 de notre ère[14]. On suppose que c'est par l'intermédiaire de marchands musulmans que cet outil a été introduit au Proche et au Moyen-Orient. Au IXe siècle, les céramiques glaçurées de Samarra n'en portent aucune trace alors que les poteries iraniennes dites « trois couleurs » affichent les trois marques d'arrachement caractéristiques. Son usage est attesté, au Xe siècle, en Mésopotamie, à Suse[15], ainsi qu'en Asie Centrale dans les ateliers de la forteresse d'Afrasiab à Samarcande[16]. Dans le Levant, les potiers recourent à cette cale au XIIIe siècle, et en Égypte seulement au XIVe.



Fig. 1 – Pernettes

13. Certaines productions du XIIIe siècle, comme les *Aegean Wares* par exemple, n'en portent aucune trace.

14. L. FASHENG *et al.*, Ancient Long Kiln and Kiln Furniture in Zhejiang Province, *Scientific and Technological Insights Ancient Chinese Pottery and Porcelain (Proceedings of the International Conference on Ancient Chinese Pottery and Porcelain held in Shanghai, November 1-5, 1982)*, Pékin 1986, p. 318, fig. 2.

15. M. KERVRAN, Les niveaux islamiques du secteur oriental du tépé de l'Apadana. II. Le matériel céramique, *Cahiers de la Direction Archéologique Française en Iran* 7, 1977, p. 87, fig. 49, 3 et 4.

16. *Terres secrètes de Samarcande, Céramiques du VIIIe au XIIIe siècle, Institut du monde arabe, 26-27 septembre 1992*, Paris 1993, p. 34, no 117, p. 38.

Le four à barres de Serres : un unicum *de type islamique*

Les fours de potiers construits à Byzance sont du type dit à flammes nues ; de plan circulaire, un fort pilier central ou plusieurs petits piliers supportent la chambre de cuisson et soutiennent la sole percée d'un nombre variable de trous. La forme extérieure du four correspond à un dôme avec une ouverture au sommet qui assure le tirage du foyer[17]. Or des barres d'enfournement en terre cuite ont été trouvées à Serres en Macédoine[18] ; elles indiquent qu'un autre type de four est alors en usage dans le monde byzantin à la fin du XIIIe-début du XIVe siècle. Il s'agit cette fois d'un four équipé d'étagères faites de barres d'argile enfoncées dans la paroi qui soutiennent les vases à cuire (Fig. 3). Ce four est caractéristique du monde islamique[19]. Aussi sa présence en Grèce du Nord est d'autant plus surprenante que la céramique réalisée dans cet atelier est une production de tradition byzantine.

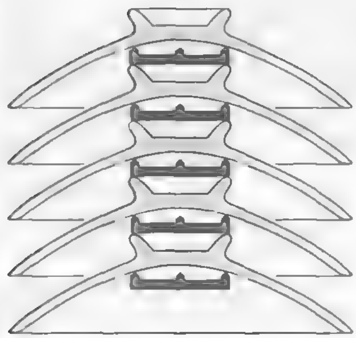


Fig. 2 – Mode d'enfournement avec pernettes (D. PAPANIKOLA-BAKIRTZIS, *Byzantine Glazed Ceramics: The Art of Sgraffito*, Athènes, The Archaeological Receipts Fund, 1999, p. 21)



Fig. 3 – Restitution du four à barres. Maquette de Pierre Vallauri. Avec l'aimable autorisation de l'artiste (*Le Vert et le Brun*, Marseille 1995, p. 36)

17. Pour des exemples illustrés, voir Ch. MORGAN, *Excavations at Corinth XI: the Byzantine Pottery*, Cambridge, Mass. 1942, p. 14-21 ; T. TOTEV, Keramični pešti v časata na jazovir Vinica kraj Preslav [Fours à céramique dans le lac de retenue des eaux du barrage Vinica près de Preslav], *Arheologija* 15/4, Sofia 1973, p. 58-68 avec résumé en français.
18. D. PAPANIKOLA-BAKIRTZIS, E. DAUTERMAN MAGUIRE, H. MAGUIRE, *Ceramic Art from Byzantine Serres*, Urbana-Chicago 1992, p. 32, fig. 21.
19. Pour une synthèse sur le sujet, voir J. THIRIOT, Géographie du four de potier à barres d'enfournement, *Marseille, les ateliers de potiers du XIIIe siècle et le quartier Sainte-Barbe (Ve-XVIIe s.)*, dir. H. MARCHESI, J. THIRIOT, L. VALLAURI, Paris 1997 (Documents d'archéologie française 65), p. 346-372.

LE MARCHÉ DE LA VAISSELLE

Si le Byzantin ne semble guère manifester d'intérêt pour sa propre production de poterie, son goût pour la vaisselle étrangère n'est pas plus développé, même si des découvertes faites en Grèce et en Turquie révèlent l'existence de céramiques venues d'Orient et d'Occident[20]. Des productions islamiques des XII^{e}-XIII^{e} siècles ont été trouvées à Constantinople tandis que des céramiques occidentales plus nombreuses, datées des XIII^{e}-XIV^{e} siècles, apparaissent essentiellement en Grèce. La présence occasionnelle de ces importations est vraisemblablement à mettre en rapport avec les étrangers installés dans l'Empire byzantin et constitue peut-être un indicateur de la permanence de leurs pratiques de table.

Céramiques de l'Orient islamique : une présence épisodique

Très rares en Grèce[21] et à peine plus nombreuses en Anatolie[22], les découvertes de poterie orientale ont principalement été faites dans la capitale de l'Empire où elles apparaissent en faible quantité – le volume le plus important correspond aux cent soixante tessons exhumés dans l'église Saint-Polyeucte[23]. Les productions de l'Égypte fatimide puis mamelouke sont tout à fait exceptionnelles, alors que les céramiques fabriquées en Syrie du Nord à l'époque

20. Pour un inventaire détaillé des découvertes, voir V. FRANÇOIS, Céramiques importées à Byzance : une quasi-absence, *BSl.* 67/2, 1997, p. 387-404.
21. G. NICOLACOPOULOS, Céramiques encastrées dans les anciennes églises de Grèce, *Faenza* 63/2, 1977, p. 27-31 ; A. H. S. MEGAW, Glazed Bowls in Byzantine Churches, *DChAE* 4, 1965, p. 158 ; MORGAN, *Excavations*, cité *supra* n. 17, p. 168-171, fig. 147-151, p. 177, fig. 160c ; H. S. ROBINSON, S. S. WEINBERG, Excavations at Corinth 1959, *Hesperia* 29, 1960, p. 234 ; Ch. K. WILLIAM II, O. H. ZERVOS, Frankish Corinth: 1993, *Hesperia* 63, 1994, p. 16-22, 14 n° 11.
22. J.-M. SPIESER, *Die byzantinische Keramik aus der Stadtgrabung von Pergamon*, Berlin-New York 1996 (Pergamenische Forschungen 9), p. 92, Tafel 60 n^{os} 587-594 ; J. A. SCOTT, D. C. KAMILLI, Late Byzantine Glazed Pottery from Sardis, *Actes du XV^{e} CIEB, Athènes, septembre 1976*, II, 2, Athènes 1981, p. 687 ; V. FRANÇOIS, Éléments pour l'histoire ottomane d'Aphrodisias : la vaisselle de terre, *Anatolia Antiqua* 9, 2001, p. 150-152, pl. 2 n^{os} 1 et 2, fig. 1 n^{os} 1 et 2.
23. D. TALBOT-RICE, The Pottery of Byzantium and the Islamic World, *Studies in Islamic Art and Architecture in Honour of Professor K. A. C. Creswell*, éd. C. GEDDES, Le Caire 1965, p. 194 ; ID., *Byzantine Glazed Pottery*, Oxford 1930, p. 25, pl. III, 1 ; ID., The Byzantine Pottery, *Preliminary Report upon the Excavations carried out in the Hippodrome of Constantinople in 1927*, Londres 1928, p. 39 ; R. B. K. STEVENSON, The Pottery, *The Great Palace of the Byzantine Emperors, First Report 1935-1938*, Londres 1947, p. 56, pl. 26, fig. 3, 4 ; D. TALBOT-RICE, The Byzantine Pottery, *The Great Palace of the Byzantine Emperors, Second Report*, Édimbourg 1958, p. 111 ; A. LANE, The Early Sgraffito Ware of the Near-East, *Transactions of the Oriental Ceramic Society*, Londres 1938, p. 50 ; U. PESCHLOW, Byzantinische Keramik aus Istanbul. Ein Fundkomplex bei der Irenenkirche, *Istanbuler Mitteilungen* 27-28, 1977-1978, p. 371-372, 402-403, Abb. 13, 14, Tafel 139 n° 6, 140 n^{os} 1, 3 ; J. W. HAYES, The Excavated Pottery from the Bodrum Camii, dans C. L. STRIKER, *The Myrelaion (Bodrum Camii) in Istanbul*, Princeton 1981, p. 36, 38, fig. 82a ; ID., *Excavations at Saraçhane in Istanbul*. II, *The Pottery*, Princeton 1992, p. 43-44, fig. 16, pl. 9.

ayyoubide sont plus nombreuses. Elles sont majoritairement représentées par les productions de Raqqa, bien qu'on soit en droit de penser que certaines attributions faites à ce centre sont à revoir au profit des productions seldjoukides d'Anatolie. Ce sont les vases perses seldjoukides qui constituent l'essentiel du matériel importé d'origine islamique. Il s'agit principalement de vases au décor en relief moulé, découpé ou incisé sous une glaçure alcaline opaque, blanche ou turquoise ; on trouve en quantité moindre des productions remarquables comme les céramiques de type *minaï* originaires des fameux ateliers de Rayy et Kâshân, et des vases de type *lakâbi* dont une partie au moins semble avoir été fabriquée en Iran.

L'importation de cette vaisselle à Byzance trouve son origine, selon moi, dans l'installation en Anatolie des Turcs seldjoukides[24]. D'un point de vue économique, cet événement facilite la pénétration dans l'Empire byzantin des produits d'Orient acheminés sur les grandes routes caravanières qui traversent l'Asie Mineure, et attire de nombreux commerçants iraniens. D'un point de vue culturel, il faut savoir qu'en Perse, la céramique est prisée dans des classes sociales très diverses et occupe une place importante parmi les productions artistiques. Dans la mesure où l'aristocratie turque plus ou moins iranisée établie dans les villes d'Asie Mineure aspire à reproduire des modèles connus en Perse – se comportant plus, au XIIIe siècle, en Perses qu'en Turcs comme le souligne Claude Cahen[25] –, on peut raisonnablement supposer que c'est elle qui est responsable de l'introduction à Byzance de cette poterie.

Céramiques de l'Occident chrétien dans les régions occupées par les Francs

Ce sont les productions originaires du sud de la péninsule italienne – les proto-majoliques, fabriquées en Campanie et dans les Pouilles entre le début du XIIIe siècle et le début du XVe, et, dans une moindre mesure, les vases de type *Ramina Manganese Rosso* datés du XIIIe siècle – qui sont les plus fréquemment attestées sur les sites de Grèce. La seconde grande zone d'exportation correspond à Venise et sa région qui diffusent d'abord des céramiques de types *Roulette Ware* (XIIIe-XIVe siècle), *Spirale-cerchio* (deuxième moitié du XIIIe siècle), *Metallic Ware* (fin XIIIe-XIVe siècle), puis des *Graffita* des XIVe et XVe siècles. Ces trouvailles concernent une vingtaine de sites qui ont presque tous en commun d'avoir été directement sous contrôle franc ou d'avoir entretenu d'étroites relations politiques ou économiques avec l'Italie[26] – rappelons qu'à partir du troisième tiers du XIIIe siècle, on assiste à une intensification du

24. V. FRANÇOIS, Les Seldjoukides, médiateurs des importations de céramique perse à Byzance, *Byzance et l'Asie, 7e Symposion Byzantinon, décembre 1997*, Amsterdam 1999 (= *Byz. Forsch.* 25), p. 101-109.
25. Cl. CAHEN, *La Turquie pré-ottomane*, Istanbul-Paris 1988, p. 347.
26. Pour le détail des importations, l'historique de chaque site (Samothrace, Arta, Palaiokatouna, Thèbes, Égine, Athènes, Corinthe, Isthmia, Patras, Argos, Merbaka, Akrai, Sparte, Tripi, Glarentza, Klemoutsi, Gastouni, La Canée, Héraklion, Malia, Mochlos et Rhodes) et la bibliographie relative, voir FRANÇOIS, Céramiques importées, cité *supra* n. 20, p. 392-400.

commerce italien en Grèce, en rapport avec les liens politiques plus étroits établis entre la principauté de Morée et les Angevins de Naples. Ces vases sont essentiellement transportés par les navires venus d'Italie du Sud, des flottes qui appareillent des ports des Pouilles, de Brindisi et d'Otrante dont le rôle est déterminant dans cette distribution puisque ce sont des têtes de pont vers l'Orient mais aussi des centres de fabrication de proto-majolique. C'est aux marchands vénitiens qu'est attribué le rôle principal dans la diffusion des céramiques italiennes. Ils sont les mieux placés pour commercialiser les productions padanes et du Vénétin mais aussi celles des Pouilles puisque de 1100 à 1480 ils utilisent Otrante comme point d'appui pour leurs voyages vers Byzance et la Méditerranée orientale. La présence des importations italiennes dans l'Empire apparaît à l'évidence comme la conséquence d'un système de transport et de distribution favorable à une telle diffusion dans le cadre de contacts politiques et économiques multipliés entre l'Italie et la Grèce.

Un second groupe d'importations occidentales est illustré par les faïences produites dans les ateliers de la région de Valence en Espagne. Ces vases des XIVe et XVe siècles sont largement distribués en Méditerranée orientale, mais à Byzance on les trouve en faible quantité[27]. Presque inexistantes en Anatolie[28], les faïences espagnoles sont principalement attestées en Grèce sur des sites qui sont en contact avec les Catalans au XIVe siècle[29], ce qui incite à croire que cette vaisselle répond plutôt aux habitudes et aux besoins des Catalans qu'à ceux des Byzantins.

Vaisselle chinoise : une absence remarquable

La céramique chinoise constitue la manifestation la plus visible des réseaux commerciaux qui, entre le IXe et le XVe siècle, relient la Chine au Moyen-Orient[30]. En Iran, en Irak, en Syrie, au Liban, en Égypte et sur les côtes de la péninsule Arabique tant sur la mer Rouge que dans le golfe Persique, les fouilles ont livré des centaines, voire des milliers, de fragments de céladons et de porcelaines. À Byzance, on ignore tout des productions chinoises et cette absence est d'autant plus troublante que les conditions de leur introduction et

27. Pour une carte de diffusion, voir H. BLAKE, La ceramica medievale spagnola e la Liguria, *Atti del V Convegno Internazionale della Ceramica*, Albisola 1972, p. 80-83 ; V. FRANÇOIS, *La céramique médiévale à Alexandrie*, Le Caire 1999 (Études Alexandrines 2), p. 171.
28. SPIESER, *Die byzantinische Keramik*, cité *supra* n. 22, p. 92, Tafel 60 no 592 ; FRANÇOIS, Éléments pour l'histoire, cité *supra* n. 22, p. 184-185, fig. 4, nos 209-210.
29. EAD., *La céramique byzantine à Thasos*, Paris 1995 (Études Thasiennes 16), p. 113-115, fig. 76-77, pl. 19e, 20a-e, 26 ; M. GEORGOPOULOU-MELANIDE, Μεσαιωνικὰ μνημεῖα Εὐβοίας, *AD* 26, B2, 1971, p. 504 ; Ph. STAVROPOULOS, Παράρτημα τοῦ ἀρχαιολογικοῦ δελτίου τοῦ 1930-31, *AD* 13, 1930-31, 1933, p. 6, fig. 6 ; T. E. GREGORY, Local and Imported Medieval Pottery from Isthmia, *La ceramica nel mondo bizantino tra XI e XIV secolo e i suoi rapporti con l'Italia*, éd. S. GELICHI, Florence 1993, p. 302-304 ; M. MICHAILIDOU, Ceramica veneziana dalla citta medievale di Rodi (1309-1522), nota preliminare, *ibid.*, p. 334.
30. V. FRANÇOIS, L'arrivée de l'Islam en Anatolie, un vecteur de diffusion de la céramique chinoise, *Annales Islamologiques* 32, 1998, p. 41-47.

de leur commercialisation dans l'Empire sont réunies, c'est-à-dire des moyens financiers suffisants permettant d'acquérir de la vaisselle de prix et l'existence de diverses routes commerciales venues d'Extrême-Orient convergeant à Constantinople, qui auraient permis un tel approvisionnement si la demande avait existé[31].

Emprunts stylistiques et transferts technologiques

Influence des productions orientales et occidentales sur les fabrications byzantines

Les traces laissées par l'art islamique dans les productions artistiques byzantines sont très visibles de la fin du Xe siècle au début du XIIe et il en est de même dans le domaine de la céramique même si on a jusqu'à présent trop peu insisté sur ces influences. Il est admis que la première manifestation d'une inspiration orientale dans la production de poterie byzantine remonte aux Xe-XIe siècles et concerne les décors de la *Polychrome Painted Ware*, qui révèlent des éléments décoratifs clairement sassanides[32]. C'est par l'entremise des soies de luxe byzantines dont l'iconographie, aux Xe-XIe siècles, est très marquée par le répertoire iranien contemporain – véritable conservatoire de la tradition sassanide – qu'on explique l'apparition de ces motifs sur la poterie[33]. Mais, comme l'a montré André Grabar, l'adoption dans l'art byzantin macédonien du style sassanide peut être une reprise des versions ornementales constantinopolitaines très en vogue au VIe siècle et encore visibles sur le décor monumental des plus grandes églises justiniennes de la capitale[34]. L'iconographie

31. Constantinople est le point d'aboutissement, du XIIIe au milieu du XIVe siècle, des grands axes de circulation qui, par les marchés du Turkestan, les steppes d'Asie Centrale et la Crimée, viennent de Chine. Les marchandises acheminées sur cette route se concentrent en grand nombre en Crimée et sur la mer d'Azov et sont ensuite transportées par les Génois et par les Vénitiens jusqu'à Constantinople puis vers l'Italie. Une autre entrée peut se faire par Trébizonde, point d'aboutissement des caravanes venues de Tabriz – le carrefour perse de plusieurs routes asiatiques. Si la voie terrestre, la plus en rapport avec Constantinople, n'a pas servi à son approvisionnement en vaisselle chinoise, le grand axe maritime du sud, actif du XIe à la fin du XIIIe siècle puis dans la seconde moitié du XIVe, reliant l'Égypte par la mer Rouge et l'océan Indien à la Chine, n'a aucunement contribué à la diffusion de telles poteries à Byzance.

32. A. Grabar, *Recherches sur les influences orientales dans l'art balkanique*, Paris 1928, p. 7-55 ; D. Talbot-Rice, Byzantine Polychrome Pottery, *CArch.* 7, 1954, p. 69-77 ; Id., The Pottery, cité *supra* n. 23, p. 197-210.

33. A. Grabar, Le succès des arts orientaux à la cour byzantine sous les Macédoniens, *Münchner Jahrbuch der bildenden Kunst* 2, 1951, p. 32-42 (= *L'art de la fin de l'Antiquité et du Moyen Âge*, Paris 1968, p. 265-290) ; J. Durand, Ch. Vogt, Plaques de céramique décorative byzantine d'époque macédonienne, *Revue du Louvre* 4, 1992, p. 38-44.

34. A. Grabar, Le rayonnement de l'art sassanide dans le monde chrétien, *La Persia nel Medioevo, Atti del Convegno Internazionale, Roma 1970*, Rome 1971 (Accademia Nazionale dei Lincei, Quaderno 160), p. 679-707.

des *Polychrome Painted Wares* pourrait ainsi renvoyer à une version byzantine ancienne des prototypes sassanides et non à une adaptation iranienne contemporaine.

Si les importations de vaisselle orientales et occidentales sont finalement assez rares sur le territoire de l'Empire, leur présence n'a pas été tout à fait sans conséquences sur les productions byzantines. Parfois les filiations entre elles sont évidentes, parfois elles le sont beaucoup moins. Ainsi à Corinthe, où les découvertes de poteries islamiques sont assez maigres, diverses productions locales sont à l'évidence marquées par le monde oriental – par ses productions de vaisselle ou par d'autres supports artistiques. À la fin du XIe siècle, les céramiques peintes en rouge qualifiées d'*Imitation Lustre Wares* entretiennent de frappantes analogies avec les faïences islamiques peintes au lustre métallique dont certaines ont été retrouvées à Athènes et à Corinthe[35]. L'exemple le plus parlant est sans doute un vase corinthien qu'il serait tentant de considérer comme la copie d'une coupe fatimide égyptienne tant les ressemblances entre les deux sont criantes (Fig. 4, 5). Cependant l'artisan byzantin ignore tout des moyens techniques mis en œuvre pour une telle réalisation. L'émail et le lustre



Fig. 4 – Coupe fatimide peinte au lustre métallique
Musée d'Art islamique, Le Caire © droits réservés

35 MORGAN, *Excavations*, p. 86-90, 209, fig. 2, 65-67, 202, pl. XXV, XXVI.



Fig. 5 – Coupe corinthienne peinte à l'engobe rouge
(D. PAPANIKOLA-BAKIRTZIS, *Byzantine Glazed Ceramics: The Art of Sgraffito*, Athènes, The Archaeological Receipts Fund, 1999, p. 160)

lui sont inconnus, aussi recourt-il à d'autres moyens pour s'approcher au plus près de l'effet souhaité, c'est-à-dire un engobe blanc couvert d'une glaçure plombifère incolore pour simuler l'émail et un engobe teinté de rouge pour rendre le lustre. À l'inverse, les importations perses seldjoukides – les plus nombreuses – n'ont eu aucune conséquence sur les productions byzantines contemporaines ou postérieures. On note pourtant une influence perse dans la production de vaisselle au XII^e siècle. Elle se manifeste dans les *Fine Sgraffito Wares* à travers la composition – succession de bandeaux concentriques ornés de motifs géométriques et végétaux ou compositions centrées organisées autour d'un médaillon – et à travers les types iconographiques – oiseau se détachant sur un fond de rinceaux isolé dans un médaillon ou bandeau de lettres pseudo-coufiques. Ces coupes dont une partie est fabriquée à Corinthe s'apparentent nettement à des vases réalisés en Perse occidentale aux X^e-XI^e siècles, dont aucun exemplaire n'a été retrouvé sur le sol byzantin (Fig. 6, 7). Leur absence pose alors le problème du mode de transmission des décors et/ou du savoir-faire, qui a dû s'opérer à travers d'autres intermédiaires que la poterie ou qui résulte de transferts d'artisans. Plus tard, dans la deuxième moitié du XIII^e siècle, les ateliers corinthiens produisent une vaisselle profondément marquée par les importations italiennes en nette augmentation à cette période sur le site. Il y a là une relation très nette avec une demande spécifique à laquelle répondent des importations et une adaptation de la production locale.



Fig. 6 – Céramique byzantine de type *Fine Sgraffito Ware's*
(D. PAPANIKOLA-BAKIRTZIS, *Byzantine Glazed Ceramics: The Art off Sgraffito*,
Athènes, The Archaeological Receipts Fund, 1999, p. 137')



Fig. 7 – Coupe de sgraffito perse, Xe-XIe siècle
(A. LANE, *Early Islamic Pottery. Mesopotamia, Egypt and Persia*,
Londres, Faber and Faber, 1947, fig. 30 B)

Transfert technologique de Byzance vers l'Italie

Si les rares importations de vaisselle étrangère n'ont guère inspiré les potiers byzantins détenteurs d'un savoir-faire relativement limité en comparaison de celui de leurs confrères orientaux, il semble que certaines productions de Byzance aient en revanche suscité l'intérêt d'artisans italiens. Les importations byzantines apparaissent en Italie – principalement dans les grandes villes marchandes et sur les sites côtiers – au cours du XIIe siècle comme substitut probable aux poteries islamiques du Maghreb, de Sicile et d'Égypte[36]. Au milieu du XIIIe siècle, ces importations sont supplantées par les productions italiennes de *Graffite arcaiche tirreniche* de Savone et les vases de types *San Bartolo* et *Spirale cerchio* de Venise qui empruntent leurs techniques de fabrication aux productions byzantines – un décor incisé à travers une couche d'engobe sous une glaçure plombifère[37]. Ce n'est sûrement pas un hasard si les deux grandes zones de production de ces vases, la Ligurie et la Vénétie, sont les deux régions italiennes qui ont été le plus en contact avec Byzance et dans lesquelles on a retrouvé le plus grand nombre de poteries byzantines[38].

Les potiers exerçant à Byzance ont peu emprunté à leurs collègues étrangers, que ce soit dans le domaine technique mais aussi stylistique ou iconographique. Cet artisanat est resté très hermétique aux procédés de fabrication et de décoration de la vaisselle de terre, pourtant très variés en Orient. Aux côtés de ces modestes fabrications locales, des productions plus sophistiquées ont été commercialisées dans l'Empire ; elles semblent davantage répondre à la demande d'étrangers installés à Byzance – en particulier les Seldjoukides et les Francs – qu'à celle de consommateurs byzantins. L'absence d'innovations dans le domaine de la poterie byzantine est-elle liée à la structure de la profession ? Un certain corporatisme est-il à l'origine de ce conservatisme ? La dispersion des ateliers a-t-elle limité les transferts de technologie ? Autant de questions que l'on peut se poser face à cet artisanat refermé sur lui-même à l'inverse de celui des pays voisins.

Véronique François
CNRS-LAMM, Aix-en-Provence

36. Voir le volume consacré aux importations byzantines en Italie, *La ceramica nel mondo bizantino*, cité *supra* n. 29.
37. G. Berti, S. Gelichi, T. Mannoni, Trasformazioni technologiche nelle prime produzioni italiane con rivestimenti vetrificati (secc. XII-XIII), *La céramique médiévale en Méditerranée*, p. 383-403 ; F. Saccardo, Contesti medievali nella laguna e prime produzioni graffite veneziane, *La ceramica nel mondo bizantino*, p. 201-239.
38. Pour le détail de ces importations, voir V. François, Sur la circulation des céramiques byzantines en Méditerranée orientale et occidentale, *La céramique médiévale en Méditerranée*, p. 231-233.

Gothic Architecture and Sculpture in Latin Greece and Cyprus

Maria GEORGOPOULOU

Our art historical training by definition teaches us to distinguish between styles and artistic periods. Any medievalist has a concrete idea as to what is the Gothic and what is the Byzantine style. These mental images are usually informed by typical, widespread forms that to a large degree comply with the generalizations offered by survey books. Taught to uncover the origins of forms and to fit their material into neat categories, art historians tend to define a period by one particular style and to attribute this style to a specific milieu inhabited by artists and patrons. In this essay I explore some cases where the clearcut distinction between different styles is problematic. In general terms, this essay is about the meaning of architectural forms as they cross territorial, ethnic, and religious boundaries. My focus is the area of the Eastern Mediterranean in the period following the crusades, especially the architecture of the Latin-held Byzantine territories known in the medieval sources as Romania.

INTRODUCTION

The period of Latin presence in the former Byzantine territories after the Fourth Crusade of 1204 is crucial for understanding the interaction of artistic languages and vocabularies, especially those of the Latins (Franks or Venetians) and the Greeks. In the last decades many of the older paradigms for interpreting this interaction (namely the issue of artistic influences) have been revised, enriching our perception of the possible ways in which the two cultures came in contact. Earlier scholarship was based on a very strict definition of artistic influence and was quite dogmatic in assessing the lesser quality of the Gothic style in Greece. To define this style scholars looked for distinctive Gothic features – usually the presence of a rib vault or architectural sculpture – which admittedly are not too numerous or impressive in the areas outside Cyprus.[1]

1. See for instance the work of R. TRAQUAIR, Frankish Architecture in Greece, *Journal of the Royal Institute of British Architects* 31, no. 2, 1923, p. 33-34, who provides a list of Gothic features encountered in Greece. He finds few insignificant examples for most of these features: the basilical plan of the churches (presumably the presence of a transept and a chevet) and "a scrap of carving, a pointed arch, or a bay of rib vaulting." Interestingly he arrives at the conclusion that "the Franks did not cling with any affection to the Latin Church, or that the Latin Church adapted its ritual to a more Orthodox model."

Byzance et le monde extérieur, Paris, Publications de la Sorbonne, 2005 (Byzantina Sorbonensia, 21)

Without repeating the recent historiography that has been rehearsed so well by many,[2] I will only mention here that recent studies which have focused on the painting of the Latin Morea, Lusignan Cyprus, and Venetian Crete – to name only the most significant of the areas of Latin-ruled ex-Byzantine territories – have shown that we can no longer speak of a binary opposition between East and West but we have to find more nuanced ways to explore the encounter of the two artistic traditions. Not surprisingly, similar interpretations have been forwarded by historians who study the make-up of the societies of Latin Greece, Crete and Cyprus; Benjamin Arbel's work on Cyprus, David Jacoby's studies on Greece, and Sally McKee's work on Crete are the primary examples of this scholarship.[3]

To return to art history: in the second half of the twentieth century numerous studies have concentrated on the visual arts of Latin Romania tracing the interrelation of different styles and the origins of various iconographies with an emphasis on the Byzantine artistic presence. This focus on painting seems to have responded to a need to explore the robust Byzantine painting tradition seen in the frescoes of numerous churches in Cyprus, the Peloponnese and Crete, and in portable icons that became important commodities for a dual Orthodox and Latin clientele. Architecture and monumental sculpture, which in the thirteenth and fourteenth centuries projected in addition to the Byzantine architectural tradition a considerable Latin heritage, was actively researched by foreign archaeological schools and agencies in Greece and Cyprus during the earlier part of the twentieth century. In fact, since 1899 several authoritative studies on Frankish architecture have dominated the field arguing for the wholesale importation of forms directly from France or Italy.[4] A telling example of the legacy of such scholarship can be found in the catalogue of the 1991 Parisian exhibition titled *La France aux portes de l'Orient : Chypre XII^e^-XV^e^ siècle* : Jean Leclant, Honorary Professor of the Collège de France and secretary of the Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, opened the volume with the declaration that "parmi les chefs-d'œuvre du patrimoine culturel de l'Europe, ceux de Chypre sont des mieux reconnus."[5] This statement and the

2. See for example A. WEYL CARR, Correlative Spaces: Art, Identity, and Appropriation in Lusignan Cyprus, *Modern Greek Studies Yearbook. A Publication of Mediterranean, Slavic and Eastern Orthodox Studies* 14/15, 1998-1999, esp. p. 61-64, and C. ASDRACHA, Cypriot Culture during the Lusignan Period: Acculturation and Ways of Resistance, *Symmeikta* 9, 1994 (= *Mneme D. A. Zakythinou*, ed. N. G. MOSCHONAS), 1, p. 81-94, for a socio-historical view of the issue at hand.
3. Specific references to their work will be found in the following notes.
4. Among the most important studies I should state: C. ENLART, *L'art gothique et la Renaissance en Chypre*, Paris 1899; G. GEROLA, *Monumenti veneti nell'isola di Creta*, 4 vols., Venice 1905-1932; and more recently A. BON, *La Morée franque. Recherches historiques, topographiques et archéologiques sur la principauté d'Achaïe (1205-1430)*, Paris 1969. The 1987 English translation of Enlart's book and the reprint of Gerola's study in the last decade show the high esteem in which the field still holds these monumental works.
5. J. CHARLES-GAFFIOT *et al.*, eds., *La France aux portes de l'Orient : Chypre XII^e^-XV^e^ siècle*, Paris 1991, p. 17.

title of the exhibition turn the Gothic monuments of Cyprus into markers of French presence in the Eastern Mediterranean.[6] Recently several Greek scholars have modified the inquiries of past scholarship by exploring the relationship between Gothic and Byzantine forms and this is the framework within which my essay fits as well.[7]

My focus is the ecclesiastical architecture of Cyprus, the Peloponnese, and Crete in the thirteenth and fourteenth centuries with some forays into the fifteenth century for illustrative purposes. By looking at the region of Latin-held Romania as a whole I attempt to explore questions that transcend the boundaries of each administrative entity (Frankish Morea, Venetian Crete, and Lusignan Cyprus) and ultimately to place the architecture of this region within the broader discourse of European Gothic art. For this architecture can be at best seen as transitional between the earlier Romanesque style and the new Gothic manner. Obviously, as the Latin churches in the Eastern Mediterranean were built before the advent of the International Gothic style, they display much less flamboyant silhouettes than their later European counterparts. However, a date of construction in the thirteenth or early fourteenth century is but one justification for the formal appearance of these churches. The Eastern Mediterranean is not unique in showcasing this peculiar form of the Gothic. The polyvalence of Gothic forms has been primarily emphasized by scholars specializing in the architecture of European regions outside of the Ile-de-France. In the thirteenth and fourteenth centuries the Gothic style of southern Europe, especially in southern France, Italy and Catalonia, is simpler in form than the churches of the Ile-de-France: staying away from the skeletalization of the structure it avoided flying but-

6. This declaration follows a long list of scholars who, guided by nineteenth-century Romanticism, have argued that there is a close artistic relationship between the art of the Lusignan of Cyprus and that of Gothic France modified according to the climate and the resources. The most well known of these scholars are the historian Louis de Mas Latrie and the architectural historian Camille Enlart. Enlart insisted that structural limitations like the absence of wooden frames/skeletons reduced the height of the structures which then were adorned with a series of clochetons and gables to hide the monotony of the long walls; cf. ENLART, *L'art gothique et la Renaissance* (as in n. 4), p. 21. He found echoes of Notre-Dame of Paris in the chapel-less ambulatory of the cathedral of St. Sophia in Nicosia and similarities with Rheims in the proportions and grace of the façade, portals and primarily the chevet of the church of St. Nicholas in Famagusta.
In view of the fact that Cyprus is currently being considered for European Union membership, we could approximate the 1991 Paris exhibition with that of 1964 in Athens, titled *Byzantine art, an European art*, which was also mounted on the eve of discussions for the accession of Greece to the Common Market.
7. Ch. BOURAS, The Impact of Frankish Architecture on Thirteenth-Century Byzantine Architecture, *The Crusades from the Perspective of Byzantium and the Muslim World*, ed. A. E. LAIOU, R. P. MOTTAHEDEH, Washington 2001, p. 247-262; M. GEORGOPOULOU, *Venice's Mediterranean Colonies. Architecture and Urbanism*, Cambridge-New York 2001; B. M. KITSIKI-PANAGOPOULOS, *Cistercian and Mendicant Monasteries in Medieval Greece*, Chicago 1979; and A. PAPAGEORGIOU, Crusader Influence on the Byzantine Art in Cyprus, *Cyprus and the Crusades*, Nicosia 1994, p. 275-294.

tresses and sometimes vaulting altogether and insisted on the presence of the wall.[8] As these churches look less ornate than their northern French counterparts, scholars have proposed that their form was due to monastic influences, the Cistercians in the twelfth century and the Mendicants in the thirteenth.[9] An explanation that takes into account the different climatological conditions between north and south may work as well.[10] I attempt to extend this inquiry regarding the multiple faces of the Gothic style to the Eastern Mediterranean in territories that, as a result of the crusades, were settled and/or colonized by Latin lords, French or Venetian. As we will see, the significance of the monastic orders has great resonance in the Levant as well.

The remainder of my essay addresses the following points. I will first offer an overview of the monuments and their "Gothic" forms. A summary historiographical outline will follow. Next, I will consider the different status of architecture and painting in the Levant in order to place Byzantine (or Levantine) architecture of the thirteenth century within its proper cultural context and value. The fourth section explores architecture and monumental sculpture. Next, I attempt to identify the channels of the transmission of these forms across the Mediterranean basin – an issue closely related both to technical expertise and patronage. Finally, I investigate the degree to which these formal elements were assimilated by the – presumably foreign and to some degree inimical – local architectural environment. Overall, I seek to demonstrate how the close analysis of architectural features that are usually termed Gothic offers fertile ground for sharpening our definition of the Gothic style in the Levant, but also offers concrete evidence for the transference and meaning of Western forms and building techniques to the Latin East.

8. Among the large bibliography see R. Rey, *L'art gothique du Midi de la France*, Paris 1934; Fr. Robin, *Midi gothique de Béziers à Avignon*, Paris 1999; C. A. Bruzelius, *Ad modum franciae*: Charles of Anjou and Gothic Architecture in the Kingdom of Sicily, *Journal of the Society of Architectural Historians* 50, no. 4, 1991, p. 402-420; Ead., Charles of Anjou and the French national style in Italy, *Kunst im Reich Kaiser Friedrichs II. von Hohenstaufen. 2, Akten des zweiten Internationalen Kolloquiums zu Kunst und Geschichte der Stauferzeit*, München 1997, p. 146-153; H. Dellwing, L'architettura degli ordini mendicanti, *Storia e cultura a Padova nell'età di Sant'Antonio : convegno internazionale di studi, 1-4 ottobre 1981*, Padova 1982, p. 460-465; V. Pace, M. Bagnoli, eds., *Il Gotico europeo in Italia*, Naples 1994; M. Trachtenberg, Gothic/Italian 'Gothic': Toward a Redefinition, *Journal of the Society of Architectural Historians* 50, 1991, p. 22-37; F. Zuliani, Le strade italiane del gotico : appunti per una revisione storiografica, *Hortus artium medievalium* 4, 1998, p. 145-154.

9. M. Durliat, *L'art dans le royaume de Majorque : débuts de l'art gothique en Roussillon, en Cerdagne et aux Baléares*, Toulouse 1962, p. 121.

10. J. Bony, *French Gothic architecture of the 12th and 13th centuries*, Berkeley 1983, p. 312 and 433-458.

THE MONUMENTS

Our first task is to circumscribe the data and define the parameters of this study. I will begin with a clarification: why should a study on Gothic architecture in Latin Romania focus on ecclesiastical as opposed to secular buildings? Arguably, with the exception of the Cypriot cathedrals of Nicosia and Famagusta, the most impressive Frankish structures in Greece and Cyprus are castles and fortifications. My essay focuses primarily on ecclesiastical architecture for practical and theoretical reasons. On the one hand, there is more concrete documentary, historical, and archaeological information on churches and monasteries than on castles and fortifications of the thirteenth and fourteenth centuries. Indeed, the relationship of Byzantine and Frankish fortifications is still open to discussion.[11] On the other hand, to date, it has been easier for scholars to accept the integration of foreign/imported forms into secular architecture than to understand the appearance of the same elements (mainly Gothic architectural and sculptural details) on Orthodox religious structures. The example of the ogee arch, uniformally considered as a hallmark of Western style, is instructive in this respect. Despite the fact that it was present in thirteenth-century ecclesiastical buildings in Constantinople (e.g. the parekklesion of Pammakaristos and the south parekklesion of the Chora monastery), Doula Mouriki has argued that the ogee arch would appear above all in secular buildings that had a Westerninzing appearance as the palace of the Despots in Mistra.[12]

I will make a diversion here to illustrate my last point. The case of the palaces of Mistra in the Peloponnese is an excellent example of the same trend: being one of the few Byzantine sites where secular buildings have been preserved in abundance, the appearance of Gothic features in the shape of the windows, the decoration of the façades, or the elevation of the architecture has been recognized in the palace area as early as the 1930s when Anastasios Orlandos composed his seminal study of the site.[13] These "foreign" elements were attributed to the original builders of the palaces, the Frankish kings of the Principality of Achaia and were thus attributed to the second quarter of the thirteenth century. After the battle of Pelagonia in 1259 the Franks surrendered to the Greeks the three strongholds of Mistra, Maina and Monemvasia, and the palaces were reused by the Byzantine rulers of Mistra. None of these presumably non-Byzantine features seems to have bothered the Greek royalty who took over the palaces. Since Mistra was one of the three seats of Byzantine

11. P. HETHERINGTON, *Byzantine and Medieval Greece. Churches, castles, and art of the mainland and the Peloponnese*, London 1991, p. 12, 44, accuses the Greeks of not having learnt anything from the military architecture of the Latins. Hetherington dates all major building activities to the years after 1204 and tends to discount Byzantine fortifications that existed before the Fourth Crusade.

12. D. MOURIKI, Palaiologan Mistra and the West, *Byzantium and Europe. First International Byzantine Conference*, Delphi 1987, p. 239. As this is an argument *ex silentio* it is hard to prove or disprove it. See also below.

13. See for example A. ORLANDOS, Τά παλάτια καί τά σπίτια του Μυστρά, *Αρχείον των Βυζαντινών μνημείων της Ελλάδος* 3, 1937, p. 42.

power in the Morea in the thirteenth century, we can safely assume that its monuments served as markers of Byzantine presence vis-à-vis the Frankish princes of Achaia. One would expect then that a site as laden with political symbolism as the throne room at Mistra would look different than that of the Frankish overlords whose seat of government was located in Andravida. Nevertheless, we see that the throne room of Mistra prominently displayed its so-called "Gothic" features until 1460 when the Greeks turned the city over to the Ottoman Turks. We can therefore infer the following: first, that architectural forms did not necessarily carry a politically charged ideological meaning or alternatively, if they did carry such a meaning, it was not generated through the mental processes and correspondences that we would expect today; and second, that by the second half of the thirteenth century Gothic elements were not only relatively common on Byzantine structures but were also aesthetically pleasing to their Byzantine users. It is this shared aesthetics that is at the center of our inquiry.

It seems then that the close contact between Latins and Greeks after the Fourth Crusade brought to the former Byzantine territories an array of Western forms that were used on Latin-sponsored monuments and also appealed to the Byzantines who used them on their buildings. In the twelfth and thirteenth centuries military and ecclesiastical monuments connected to the Latins existed also in the crusader states in Palestine and Syria two areas that were not remote from the centers of Byzantine art making. Our task is to explore the impact that these Western forms had on Byzantine ecclesiastical architecture.

With the Latin churches of Cyprus being by far the most imposing Gothic structures in the Levant (a term designating the Eastern Mediterranean), the other Eastern Mediterranean territories ruled by the Latins also showcase a variety of ecclesiastical buildings, parish churches or monasteries that – to our art historical eyes at least – boldly advertise connections with the art of the Western church. By their richness and alterity these Western-influenced churches presumably relegated the subjugated local/Byzantine church to a lower position, thus reinforcing the political status quo. When the distinctive forms of these churches were transferred onto Byzantine structures, were they used as a decorative Gothic veneer as present scholarship wants us to believe? Were they a sign of allegiance to the Franks and their knightly, chivalric ideals? Or were they devoid of any political meaning and were solely related to fashion? The appearance of Western features in Constantinopolitan monuments of the thirteenth century is instructive: the already mentioned ogival arches (in the monasteries of Chora and Pammakaristos) and flying buttresses (in Hagia Sophia and Chora) are a case in point. Robert Ousterhout has argued that these elements had no structural purpose but were used for decorative reasons thus reinforcing the view that it was the aesthetic function that took precedence over the structural one.[14] The appearance of a typical Gothic feature like a flying buttress on a non-Gothic building reminds us of the problems involved in defining the necessary Gothic characteristics of a particular building.

14. R. Ousterhout, *Master Builders of Byzantium*, Princeton 1999, p. 208, 216.

Let us attempt to present a generalized view of the churches under consideration. The Levantine Gothic churches are basilicas with one or three aisles without a transept (Figs. 1, 2). Often the side aisles develop into private chapels as we can still see in the extant churches' ground plans and as we can read in archival documents preserved in the Venetian archives. As already stated above, these Eastern Mediterranean Gothic churches do not emphatically insist on a skeletal structure but display thick walls and windows with tracery that never attain the exuberance of their counterparts in the Ile-de-France. The plain chevet and vaulting of the churches in the Eastern Mediterranean tends to follow local or pan-Mediterranean patterns that distinguish them from northern French examples even in the case of the Cypriot cathedrals.[15] Ogival arches and ribbed vaulting, two of the most characteristic elements of French Gothic cathedrals are not always present. Finally, some of the forms that we encounter in Greece and Cyprus seem to follow European models that are remote in time so that they look outdated.

Whereas structurally the buildings may not follow the latest developments in Gothic architecture and reveal a conservative form between the Romanesque and the Gothic, their sculptural decoration securely places them within the realm of the Gothic. In fact, it was the embellishment of these relatively simple architectural forms with decorative, usually non-figural sculpture in the Gothic manner that became current in Greece and Cyprus. Crochet capitals, tracery, and other decorative carvings become markers of an affiliation with the Gothic (Figs. 3, 4). A close look at the monuments therefore reveals the presence of skilled sculptors rather than architects well versed in the Gothic style. Architectural sculpture had its limits, however, and did not follow northern French prototypes: the façades of the churches are usually plain; only one historiated tympanum has survived from Larnaca in Cyprus.[16] In Crete tympana that are thought to demonstrate Gothic influence typically displayed coats of arms (Fig. 5).[17]

15. As C. ENLART, *Gothic Art and Architecture in Cyprus*, London 1987 (reprint of 1899), p. 6, points out that the flat roofs which cover the major Cypriot Latin cathedrals were not unique to Cyprus but they were favored all over the Mediterranean like the cathedral of Palma in Majorca. On the cathedral of Palma see also DURLIAT, *L'art dans le royaume de Majorque* (as in n. 9), p. 150-167.
The relatively simple chevet may relate to the function of the extant churches. Except for the cathedrals of Nicosia and Famagusta, the rest of the churches that have survived in Greece and Cyprus are Cistercian or Mendicant foundations in which the most important feature would have been the nave and not the chevet; cf. BONY, *French Gothic architecture* (as in n. 10), p. 446; DELLWING, L'architettura degli ordini mendicanti (as in n. 8), p. 457-465; and ID., *Studien zur Baukunst der Bettelorden im Veneto. Die Gotik der monumentalen Gewölbebasiliken*, München 1970.
16. M. D. WILLIS, The Larnaca Tympanum, *Κυπριακαί Σπουδαί* 45, 1981, p. 15-28.
17. For the surviving coats of arms see GEROLA, *Monumenti veneti nell'isola di Creta*. 2, *L'architettura e la sculptura*, Venice 1908, p. 265-266. Sparsely decorated or plain tympana seem to be the case in the region of the Veneto.

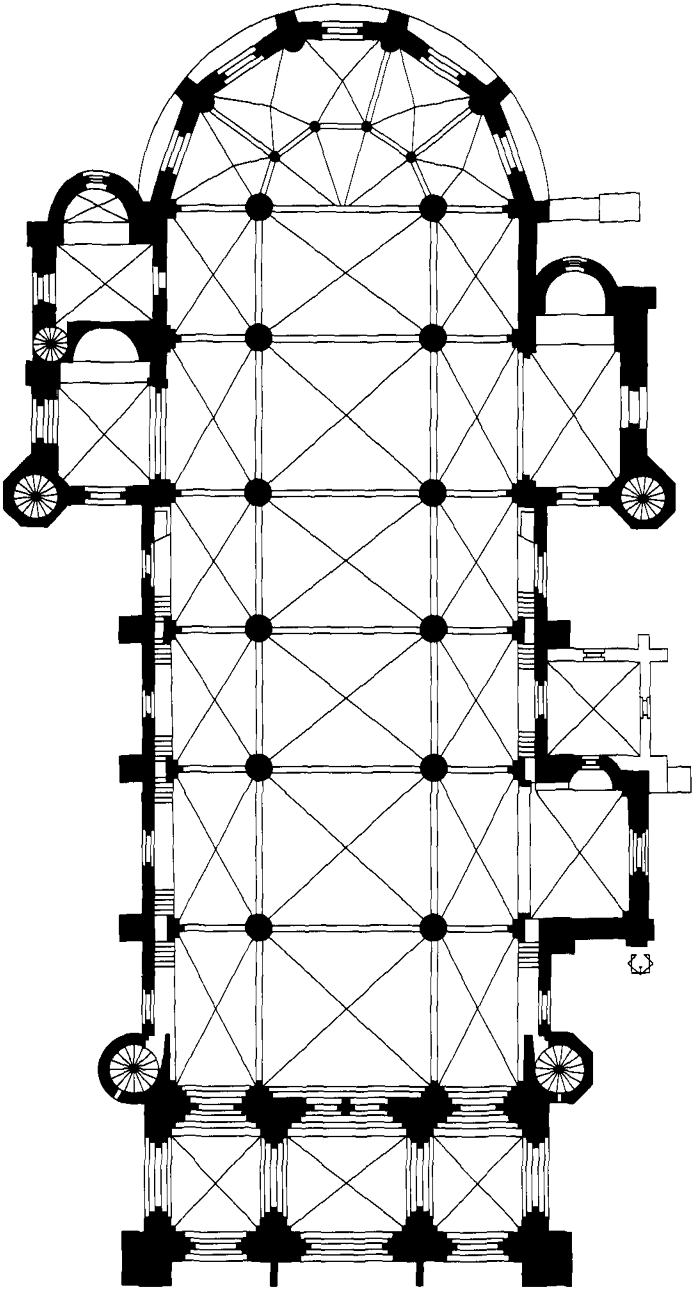


Fig. 1 – Nicosia, cathedral Saint Sophia, plan (After Camille Enlart)

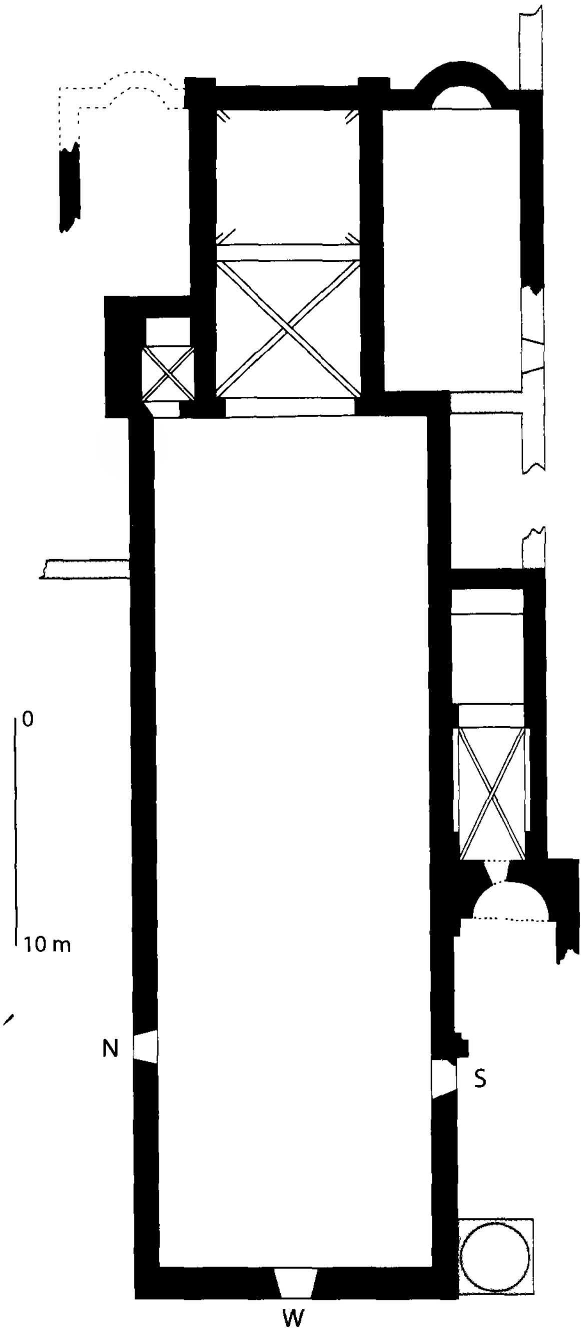


Fig. 2 – Candia (Herakleion), church of Saint Peter the Martyr, plan (After Giuseppe Gerola)



Fig. 3 – Andravida, Saint Sophia, capital
(B. KITSIKI PANAGOPOULOS, *Cistercian and Mendicant Monasteries in Medieval Greece*, Chicago, Chicago University Press, 1979, Pl. 48 © Chicago University Press)



Fig. 4 – Andravida, Saint Sophia, niche
(B. KITSIKI PANAGOPOULOS, *Cistercian and Mendicant Monasteries in Medieval Greece*, Chicago, Chicago University Press, 1979, Pl. 45 © Chicago University Press)



Fig. 5 – Mylopotamo, Hagios Georgios Kamariotis, west portal (After K. GALLAS, K. WESSEL, M. BORBOUDAKIS, *Byzantinisches Kreta*, Munich, Hirmer, 1983, fig. 36 © Photo Klaus Gallas)

No adequate name exists for this style: it is usually referred to as "regional" or "levantine Gothic." In fact, were it not for its location, context, and above all its stark difference from centralized Byzantine churches, this style would hardly ever seem close enough to the cathedrals of Ile-de-France to be labelled Gothic – with the possible exception of three or four Cypriot examples.[18] Beata Kitsiki-Panagopoulos has already warned us not to take these Gothic buildings as products of "a bastardized expression of Romanesque art or an impoverished version of the richer Gothic style."[19] She proposes that the simple basilicas of medieval Crete and the Peloponnese were an expression of a different aesthetic that created buildings closest in form to early Christian basilicas, the ruins of which must have been abundant in almost every city of Greece. Despite the attractiveness of this idea that engages the issue of local precedent, there is not enough material to back up the suggestion that local monuments of the past influenced the construction of Latin churches in the thirteenth century in the region. Furthermore, the similarities of the Levantine churches with those of southern France and Catalonia may point to different sorts of affinities between these regions. The style in which these churches were built appears to be eclectic and although their construction outside Cyprus is not richly documented, it seems that patronage may provide the key to identifying the forces shaping the architectural outlook of the regions under Latin rule.[20]

18. There exists a rich literature on the significance and outlook of the Gothic style outside the region of the Ile-de-France especially for southern France and Italy. For Italy see among others TRACHTENBERG, Gothic/Italian 'Gothic' (as in n. 8); BRUZELIUS, Charles of Anjou (as in n. 8); and PACE, *Il Gotico europeo in Italia* (as in n. 8). For southern France see REY, *L'art gothique du Midi de la France* (as in n. 8); DURLIAT, *L'art dans le royaume de Majorque*; ID., *La naissance et l'essor du gothique méridional au XIIIe siècle*, Toulouse 1974 (Cahiers de Fanjeaux 9); and ROBIN, *Midi Gothique* (as in n. 8).
19. KITSIKI-PANAGOPOULOS, *Cistercian and Mendicant Monasteries* (as in n. 7), XVI.
20. The issue of eclecticism is raised also in the case of the Gothic style on Italian soil; cf. DELLWING, L'architettura degli ordini mendicanti, p. 465.

These observations lead us to another group of monuments in Latin Greece: the Greek churches, which presumably served the Orthodox community, that display Western features in their outlook. Several elements have been identified as markers of Gothic influence on these structures: ribbed vaulting, pointed arches and barrel vaults, elaborate sculptural decoration on the façades or the capitals, window tracery, and carved consoles.[21] Despite the fact that certain of these elements seem to have appeared on Greek and Cypriot soil even before the Fourth Crusade, the presence of a broken arch has typically (and conveniently) signaled a post-1204 date.[22] Following Camille Enlart, Ramsay Traquair, and Antoine Bon, scholars have taken the appearance of any of these features on a monument as an unmistakable sign of Western influence without questioning its provenance or possible infiltration into the local architectural idiom as may be the case with the numerous rural churches of Crete that are covered with a pointed barrel vault.[23]

State of the question

Traditionally the art of Latin Greece and Cyprus has been interpreted as a colonial art, that is to say an art sponsored and executed by non-native people who ruled over a foreign territory. This has been the hallmark of nineteenth-century scholarship as exemplified by the studies of Camille Enlart.[24] Such a definition promotes a polemical discourse between the two communities by stressing the alterity of the rulers and assuming that all monumental art is formally related to the overlords' artistic pedigree. This binary thinking presents obvious problems as it juxtaposes the Gothic to an indigenous, Byzantine style.[25]

21. See most recently Mouriki, Palaiologan Mistra and the West (as in n. 12); and Bouras, The Impact of Frankish Architecture (as in n. 7).
22. In an earlier article Ch. Bouras cautions the reader not to interpret the broken arch as an absolute sign of a date after 1204; cf. Ch. Bouras, Επανεξέταση του καθολικού της Ζωοδόχου Πηγής Δερβενοσάλεσι, *Δελτίον της Χριστιανικής Αρχαιολογικής Εταιρείας*, ser. 4, 17, 1993-1994, p. 32. Three churches (Hagia Moni in Nauplion of 1149, Taxiarches in Kalyvia, Karystos, and in the monastery of St. John the Theologian in Patmos) display broken arches that date before the Fourth Crusade.
23. M. Vassilakis-Maurakakis, *The Church of Virgin Gouverniotissa at Rotamies, Crete*, Ph.D. dissertation, Courtauld Institute of Art, University of London, London 1986, p. 110. The pointed barrel vault was systematically used in France by 1120-1130 that is to say before the full-blown arrival of the Gothic style; cf. H. and E. Du Ranquet, De l'emploi des arcs-doubleaux sous les berceaux romans, *Bulletin monumental* 98, 1939, p. 201.
24. Enlart, *Gothic Art and Architecture in Cyprus* (as in n. 15), and Id., Quelques monuments d'architecture gothique en Grèce, *Revue de l'art chrétien* 8, 1897, p. 309-314.
25. In Italy of course this juxtaposition involves the Romanesque style. In this respect it is instructive to read the catalogue of the French exhibition *Douzième exposition du Conseil de l'Europe. Musée du Louvre. L'Europe gothique XII^e-XIV^e siècle*, Paris 1968, p. XLVIII-XLIX, where for the sake of the cultural unity of Europe the Gothic appears as an umbrella term that embraces all that happened in the thirteenth century. In the section "L'art gothique au sud des Alpes" written by C. Gnudi, the "problem" of the Italian art of the thirteenth

Obviously, this reasoning lessens or negates the importance of indigenous art production and attempts to recognize the "hand" of a foreign master in all that is artistically worthwhile. As a consequence, artistic production is intertwined with a search for ethnic identities in relation to political ideologies. In this scenario there is no room for a fully developed local artistic school that would incorporate foreign and indigenous elements; master minds and techniques are imported from abroad and local masons trained (hastily?) on the spot by foreign masters. Nor is there a possibility to see a diachronic development so as to suggest that at some point this originally foreign style may have been assimilated into a local idiom. Rather, past scholarship implicitly suggests that imported masons and artists were to be used for any new "Gothic" monument built in territories where the presence of Latins lasted for centuries. Furthermore, the indigenous patron of means has no place within this framework, as all significant artistic products are presumably related to the foreign rulers. In the absence of documents that explicitly mention the use of local artisans and masons, it is hard to prove the existence of workshops that were ethnically mixed in the thirteenth and fourteenth centuries as was earlier the case in the Levant according to the Geniza documents.[26] The only concrete indication pointing to this direction comes from notarial documents. For example, in the Venetian city of Candia (modern Herakleion) in Crete, numerous contracts confirm what seems intuitively correct: the same masons would work on the construction of private homes regardless of the ethnicity of their patrons.[27] In short, in our existing frame of mind there is little room for the conceptualization of a changing relationship between the imported art form and the region, nor is there space to accommodate the possible absorption of local forms and artists within the process of artistic creation. These are the very issues that form the core of my study.

Within the aforementioned colonial schema the following relationships have been postulated. Cyprus with its marvelous Gothic cathedrals, masterpieces of Byzantine painting, but also with ample archaeological evidence for pottery, glass, and metalware production should be seen in connection with the art of the Levant (i.e. the crusader states as well as the area of Sinai). For the impressive Gothic cathedrals of the island we seem to possess enough historical information to argue for a direct French connection, although, as I mentioned before, certain features as the roofs point to a Mediterranean artistic thread.[28] For the Peloponnese, studies have shown the dependence of architecture (both military and

century is explained away as Gothic because of its heritage. The proto-Renaissance of the thirteenth century would not have happened in Italian sculpture, for instance, had it not been for the creative force of the "civilisation gothique européenne," meaning of course the art of the Ile-de-France.

26. S. D. GOITEIN, *A Mediterranean Society: the Jewish Communities of the Arab World as Portrayed in the Documents of the Cairo Geniza*, 6 vols., Berkeley 1967-1999, 1, p. 100.

27. M. GEORGOPOULOU, Private Residences in Venetian Candia (thirteenth to fifteenth centuries), *Thesaurismata* 30, 2000, p. 95-126.

28. ENLART, *Gothic Art and Architecture in Cyprus*, p. 33-45.

ecclesiastical) on architectural models from France paired with the presence of a vivid local school of painting that thrived from the twelfth century on.[29] Venetian Crete, because of the plethora of archival material, has had a more isolated yet very rich historiography. Moreover, because of the destruction of many of its pre-Renaissance monuments, the artistic production of Venetian Crete has resisted a secure identification with a particular Latin model, although obviously a Venetian connection can be intimated.[30] The problem lies not only in the poor quality of the preserved monuments in Crete but also in the relatively non-descript form that the Gothic style acquired in Venice. Specialists of Venetian architecture have argued in fact that whereas in civil architecture there is a distinct Gothic Venetian style the discourse of religious architecture should be associated with the mendicant orders – a point to which we shall return later.[31] Moreover, the architecture of Crete has stubbornly evaded connections and relations with the art of the Morea and Cyprus; I believe, however, that its reintegration into a broader paradigm of cultural interaction between East and West may provide useful results if not specific solutions. With its three main towns (Candia/Herakleion, Canea/Chania, and Retimo/Rethymnon) dominated by imposing Venetian fortifications and Gothic mendicant churches and its hinterland dotted with hundreds of churches built and painted in the Byzantine manner, the unique artistic profile of Crete is, above all, obvious in the ability of Cretan painters to produce distinct icons that appealed to a Latin and Greek audience on the island and beyond.

Gothic architecture and Byzantine painting

Indeed, looking at the surviving monuments, one may argue that painting and architecture had a different resonance and value within the cultures that produced and enjoyed them. Byzantine painting had achieved such a dominant role that Greeks and Latins alike regarded it as a superior art. This supposition is strengthened by the inticing proposal of Annemarie Weyl Carr that Palaiologan icons of an unusually elongated format adorned special niches in the façade of St. Sophia, the Latin cathedral of Nicosia.[32] By extension we may think that

29. Bon, *La Morée franque* (as in n. 4); and R. Traquair, Frankish Architecture in Greece, *Journal of the Royal Institute of British Architects* 31, pt. 1, 1923-1924, p. 33-48 and pt. 2, p. 73-86. For Bon it was the energizing force of the Frankish presence in the thirteenth century that fueled the later "renaissance" of three of the major Byzantine centers in the Peloponnese: Mistra, Geraki, and Leontari; cf. also A. Ilieva, *Frankish Morea: Socio-Cultural Interaction between the Franks and the Local Population*, Athens 1991, p. 33.
30. Georgopoulou, *Venice's Mediterranean Colonies* (as in n. 7), *passim*. The magisterial work of Gerola, *I monumenti veneti nell'isola di Creta*, with hundreds of invaluable photographs remains the standard work of reference on the topic.
31. A. M. Romanini, L'architettura sacra, *La Chiesa di Venezia tra Medioevo ed età moderna*, ed. B. Vian, G. Betto, Venice 1989, p. 219-220.
32. A. Weyl Carr, A Palaiologan Funerary Icon from Gothic Cyprus, *Πρακτικά του Τρίτου Διεθνούς Κυπρολογικού Συνεδρίου*, Nicosia 2001, p. 600.

both Latin and Greek patrons of means would employ the same (Greek or Greek-trained) painters who would integrate Latin themes or iconographies in an otherwise overwhelmingly Byzantine environment. Of course, we have to be cautious regarding the survival of painting in the Latin-ruled Byzantine territories as there may have also existed non-Byzantine cycles decorating a variety of Latin structures. The intriguing account by the Italian notary Niccolò de Martoni who in 1395 saw a presumably Western painting cycle in the palace of the archbishop of Patras depicting the desctruction of Troy has led scholars to posit that this cycle was probably related to the *Roman de Troie* and possibly copied images from an illuminated French manuscript.[33] According to the Greek version of the Chronicle of the Morea another history cycle illustrating "how the Franks conquered Syria" decorated the walls of the castle of Saint Omer in Thebes.[34]

On the other hand, architecture as the public art par excellence seems to have carried a more nuanced cultural weight possibly because it had such complex ties with religious and consequently political symbolism as well.[35] If we were to follow a colonial paradigm we could argue that the power and visibility of the public monument make it by definition a locus of stability and therefore a depository of (old) ideas echoing the mother city. In the aftermath of the Fourth Crusade the schism between the Eastern and Western churches was deeply felt so that religious affiliation would immediately evoke political connotations.[36] Most recently Charalambos Bouras has noted the conservatism and ultimately the inferiority of Byzantine architecture in the thirteenth century by positing a system of binary opposition between Byzantine and Gothic architecture. On the onset of his article he defines the issue in this way: how

33. The paintings must have dated to the thirteenth or fourteenth century; cf. V. FRANÇOIS, Une Illustration des Romans courtois. La vaisselle de table chypriote sous l'occupation franque, *Cahier du Centre d'Études Chypriotes* 29, 1999, p. 66, and D. JACOBY, La littérature française dans les États latins de la Méditerranée orientale à l'époque des croisades, *Essor et fortune de la chanson de geste dans l'Europe et l'Orient latin, Actes du IX^e Congrès international de la Société Rencesvals pour l'étude des épopées romanes*, Modena 1984, p. 635-636. For a fuller treatment of painting in the Peloponnese at this time see Sh. E. J. GERSTEL, Art and Identity in the Medieval Morea, *The Crusades from the Perspective of Byzantium and the Muslim World* (as in n. 7), p. 263-285.

34. JACOBY, La littérature française dans les États latins (as in n. 33), p. 638. The castle was refurbished in 1258-1280 by Nicholas II of Saint Omer after he had married the princess Maria of Antioch. J. LONGNON, *L'Empire latin de Constantinople et la principauté de Morée*, Paris 1949, p. 216, has suggested that the castle was inspired and decorated by an artist from Antioch, but Jacoby argues that it was a copy of the Continuation of the History of William of Tyre that inspired the decoration of the Theban castle.

35. BOURAS, The Impact of Frankish Architecture, p. 247.

36. The reaction of the Byzantines to any attempt on the part of the emperor to initiate a dialogue with the pope for the union of the churches starting with Michael VIII in 1274 is indicative of the deeply felt division between Latins and Greeks; cf. J. GEANAKOPLOS, The Council of Lyons of 1274, in ID., *Constantinople and the West: essays on the late Byzantine (Paleologan) and Italian Renaissances and the Byzantine and Roman Churches*, Madison 1989.

did the Byzantines respond to the challenge of the huge cultural development that was named thirteenth-century Gothic architecture? Thus the Byzantines are unquestionably placed in the receiving end of the major architectural achievements of the West. Following the studies of Fulvio Zuliani on southern Italian Gothic I would like to suggest a more nuanced way of looking at the problem that modifies the view of a passive acceptance of forms by the indigenous culture. Zuliani argues that the independent nature of many sites in southern Italy allowed the infiltration only of figurative elements compatible with the choices of the local political culture.[37] Since the Gothic style was "not homogeneous nor transmitted like a virus," local elites had many choices. A similar approach in the study of Frankish/Gothic and Byzantine architecture would allow us to rethink the place of the indigenous people in the architectural process by according them a more significant role in shaping the architectural aesthetic for the region.

Indeed, on first sight, the Latins appear to have sponsored solely Gothic churches whereas the Greeks continued to build their small scale centrally planned or single nave timber-roofed basilicas. The imposing size and prominent placement of Gothic churches in the cities had more than an artistic impact on the landscape: these buildings became concrete signs of superiority of their Latin patrons in places that they considered vital for the preservation of their rule. We can assume that the concentration of large scale Latin churches and monasteries in urban areas should be taken as an indicator of the fact that the Latins who lived mainly in the cities built their churches and palaces there so as to broadcast their foreign presence and left the hinterland to the Greeks who built there according to their own proper taste. Nicosia and Famagusta in Cyprus, Herakleion and Chania in Crete, and Andravida in the Peloponnese illustrate this phenomenon amply (Figs. 6, 7, 8).

Rural monasteries, the most impressive of which is the abbey of Bellapais in Cyprus, or the aforementioned instance of Palaiologan-style icons that may have adorned the Gothic cathedral of Nicosia, challenge the logic of this interpretation to some extent, however, as they point to a more complex integration of Byzantine and Gothic elements. Moreover, concrete historical evidence from Cyprus broadens the base of the possible patrons of urban structures to include Latins and Greeks. Benjamin Arbel has proposed that after the middle of the fourteenth century there was no longer a clear-cut separation between the Latin elite and the Greek local population. In its place a new division was instituted, one between the urban and rural population regardless of ethnic origin.[38] This

37. ZULIANI, Le strade italiane del gotico (as in n. 8).

38. B. ARBEL, The Cypriot Nobility from the Fourteenth to the Sixteenth Century: A New Interpretation, *Latins and Greeks in the Eastern Mediterranean after 1204*, ed. B. ARBEL, B. HAMILTON, D. JACOBY (= *Mediterranean Historical Review* 4/1), London 1989, p. 175-197, esp. p. 176-177 and 188-190 (= *Cyprus, the Franks and Venice, 13th-16th Centuries*, Aldershot 2000, VI). It would seem that ethnic and social mobility was easier after the mid-fourteenth century when the original tensions between colonist and colonizer had become somewhat smoother. See also B. ARBEL, Urban Assemblies and Town Councils in Frankish

proposal in fact rings true for Crete and the Morea as well where historical evidence points to a rapprochement between the two communities in the places where they came into direct contact, that is to say the cities.[39] On the other hand, the Western elements appearing in the wall paintings of rural Orthodox churches of Crete, like images of St. Francis in the church of Panagia Kera in Kritsa, or Venetian glass vessels in numerous representations of the Last Supper suggest that the Latin tradition may have made a strong impression on the local rural population as well.[40]

Arguably, the erection of large churches demands larger funds than their painted decoration, so the choice of architects may be conditioned by the financial means of the donor. The grandeur of Gothic foundations seems to overshadow the small churches of the Orthodox but the frescoes in their interior tell a different story. Oftentimes, from the frescoes we can detect the presence of a Latin donor amidst Orthodox commissions (as in the church of the Virgin Phorbiotissa at Asinou, Cyprus), the appearance of a Western saint in an otherways perfectly Byzantine iconographical program (as in the aforementioned church of Kritsa), or the simultaneous use of a church by both Latins and Greeks (as in the monastery of St. John Lambadistis in Cyprus).[41] The pure art historical questions then are: what, if any, formal impact did Gothic architecture have on local architecture? What was the status of Byzantine architecture in the areas of Latin rule?

and Venetian Cyprus, *Πρακτικά του Δευτέρου Διεθνούς Κυπρολογικού Συνεδρίου*, Nicosia 1986, 2, p. 204 and 209, and ID., Cypriot Population under Venetian Rule (1473-1571): A Demographic Study, *Μελέται και Υπομνήματα* 1, Nicosia 1984, p. 196-221 (= *Cyprus, the Franks and Venice, op. cit*, IV and V), where he emphasized the difference in the political and social position of the inhabitants of the towns who regardless of ethnic origin were free and had access to various urban institutions such as guilds and communal bodies vis-à-vis that of the inhabitants of the countryside (serfs or free men) who were in one way or another bound to the land and had no access to all the urban privileges. This dichotomy seems to relate to the artistic evidence quite neatly. The issue of the declining numbers of the Frankish population has been stressed by W. R. RUDT DE COLLENBERG, Le déclin de la société franque de Chypre entre 1350 et 1450, *Κυπριακαί Σπουδαί* 46, 1982, p. 71-83, as well as ASDRACHA, Cypriot Culture during the Lusignan Period (as in n. 2), p. 84-85.

39. See most recently S. MCKEE, *Uncommon Dominion: Venetian Crete and the Myth of Ethnic Purity*, Philadelphia 2000.

40. K. GALLAS, K. WESSEL, M. BORBOUDAKIS, *Byzantinisches Kreta*, Munich 1983, p. 116-119.

41. For the Virgin Phorbiotissa see WEYL CARR, Correlative Spaces (as in n. 2), p. 64-68, and for St. John Lambadistis see A. and J. A. STYLIANOU, *The Painted Churches of Cyprus. Treasures of Byzantine Art*, London 1985, p. 306-317.



Fig. 6 – Famagusta, cathedral of Saint Nicholas, view
(Photo: Annemarie Weyl Carr)



Fig. 7 – Candia (Herakleion), Saint Peter the Martyr, view to apse
(Photo of the author)



Fig. 8 – Andravida, Saint Sophia, view to apse
(B. KITSIKI PANAGOPOULOS, *Cistercian and Mendicant Monasteries in Medieval Greece*, Chicago, Chicago University Press, 1979, Pl. 39 © Chicago University Press)

GOTHIC ARCHITECTURE AND SCULPTURE: ARTISTS AND PATRONS

An implicit assumption in the above reasoning is that there were few local architects to whom the Westerners would entrust the construction of their monuments. This assumption is echoed by linguistic occurrences in Crete and Cyprus where the majority of terms referring to architecture are French and Italian even in Greek texts.[42] We can thus surmise that, unlike the case of monumental painters who were predominantly local, there was a considerable transfer of Western architects, sculptors, and masons from the West to the East as it has also been assumed for the crusader states and the Despotate of Epirus for sculptors.[43] An interesting case is also provided by the churches of Perivleptos and Pantanassa in Mistra. Both monuments display architectural sculptures that point to a Western patron or artist, a quite intriguing point if we consider the late date of the Pantanassa (1428). Consider for instance the existence of fleur-de-lys patterns or rampant lions on their exterior walls, both images associated with the Franks (Fig. 9).[44]

42. This is especially true in the chronicle of L. MAKHAIRAS, cf. ASDRACHA, Cypriot Culture during the Lusignan Period, p. 92. In Crete some of the words for building materials seem to have Greek roots; cf. GEORGOPOULOU, Private Residences in Venetian Candia (as in n. 27), p. 110.
43. L. SAFRAN, Exploring Artistic Links Between Epirus and Apulia in the Thirteenth Century: The Problem of Sculpture and Wall Painting, *Proceedings of the International Symposium "The Despotate of Epirus"*, Arta 1992, p. 455-474.
44. MOURIKI, Palaiologan Mistra and the West, p. 239.

By extension, we have to assume that Greek architects or masons were either displaced or integrated into the dominant group by being employed in the construction campaigns of the large projects of Latin patrons. Athanasios Papageorgiou believes that local masons, impressed by the perfection of Gothic masonry as they saw it in the Latin churches of Cyprus, tried to reproduce it in the pointed vaults and arches of numerous rural Orthodox churches.[45] Doula Mouriki interprets the abundant use of Western architectural and sculptural elements in Greek churches in the Peloponnesos (Vlachernai in Elis and Zaraka) as a sign of "a vigorous local tradition with local masons well trained and experienced in building in this manner."[46]

Although not explicitly, Klaus Gallas seems to posit the presence of Venetian masons and architects in Venetian Crete. In his dissertation on the architecture of the Byzantine churches of late medieval Crete he attributes all pointed barrel vault to Venetian influence but avoids to postulate the logistics of the endeavor: how many Western artists would have come to Crete and the processes by which they must have trained local masons.[47] Yet, when pressed to identify buildings that can be called Venetian before the seventeenth century, he names only a few. Taking into account the large number of urban churches



Fig. 9 – Mistra, Peribleptos, fleur de lys
(Photo of the author)

45. Papageorgiou, Crusader Influence on the Byzantine Art in Cyprus (as in n. 7), p. 275, asserts that although cross and cross-ribbed vaulting was known in Byzantine churches in Constantinople and Greece, it came to Cyprus after the arrival of the Lusignan.
46. Mouriki, Palaiologan Mistra and the West, p. 240. As mentioned above, the same cannot be said for painting where we see a predominantly Byzantine tradition with the inclusion of few Western iconographic elements all possibly coming from Constantinople. D. Mouriki postulated the existence of a now-lost secular painting style that embraced Western models. This style rich in Gothic features is attested in the Job manuscript from Mistra (Paris, B.N. gr. 135) that was copied by the scribe Manuel Tzykandyles in 1362.
47. K. Gallas, *Mittel- und spätbyzantinische Sakralarchitektur der Insel Kreta*, Berlin 1983, p. 216, also attributes the use of *bacini* (pots) on the Western façade of the fifteenth or sixteenth-century church of Panagia Eleousa in Kitharida to a sign of Venetian influence.

that no longer survive, we can assume that once Venetian architectural features were introduced into Crete it was local workmen who disseminated them throughout the island. With the exception of the major religious foundations of the cities (many of whom are no longer extant) – as for example Hagios Petros (Saint Peter the Martyr) of the Dominicans in Candia/Herakleion that was built in the mid-thirteenth century (Fig. 7) or the Franciscan monastery of St. Francis in Chania (Fig. 10) – there are very few Gothic churches in the countryside in the thirteenth and fourteenth centuries; Hagios Fanourios and the ribbed vaulted church of Timios Stauros in Monochoro are the most "Venetian" of them all.[48] The situation here parallels beautifully Arnold van Gemert's convincing scenario about the urban origin of Cretan literature of the late fourteenth and early fifteenth centuries: it must have been the Latin foundations in the cities that worked as catalysts for the diffusion of Gothic elements in the countryside.[49]



Fig. 10 – Chania, Saint Francis, corbel and capitals
(B. Kitsiki Panagopoulos, *Cistercian and Mendicant Monasteries in Medieval Greece*, Chicago, Chicago University Press, 1979, Pl. 88 © Chicago University Press)

48. *Ibid.*, p. 81-82 and 90. This is a negligible number considering the hundreds of churches that were built in Crete in this period. These monuments beg to be related to known prominent Cretan families who had reasons to emulate the architecture of the cities.
49. A. van Gemert, The Cretan Poet Marinos Falieros, *Thesaurismata* 14, 1977, p. 7-70 and also the paper that A. van Gemert, gave in the last International Conference of Cretan Studies titled *Η τέχνη και η αστική λογοτεχνία της Κρήτης της περιόδου 1370-1440* [The art and urban literature of Crete in the period 1370-1440]. I would like to thank Professor van Gemert for sharing with me the typescript of this important paper where he tries to establish connections between Creto-Venetian literati and the church architecture associated with their rural landholdings.

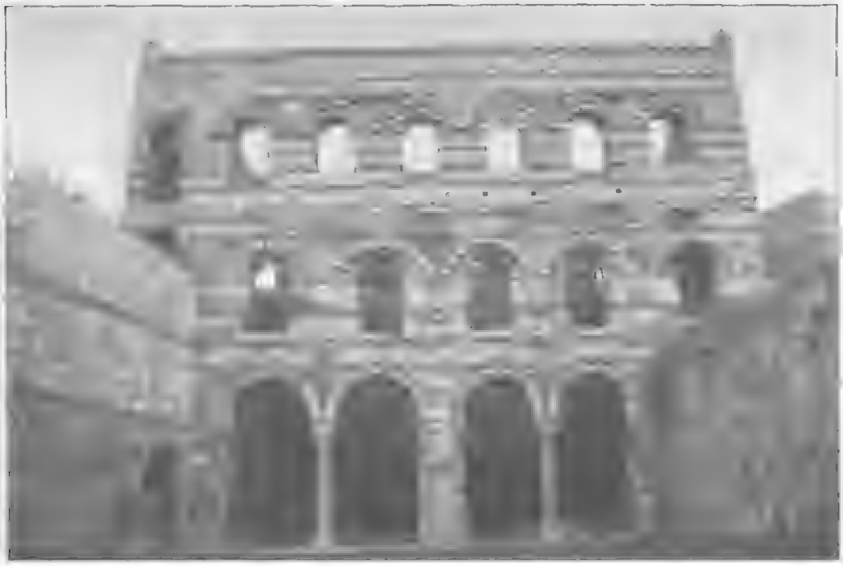


Fig. 11 – Constantinople, Tekfur Saray façade
(Photo: Robert Ousterhout)

Another feature that Gallas implicitly traces to a Venetian influence is the use of sculptural decorative details on the façades of Byzantine churches. When studying the pointed-arch tympana over entrances, the decorated apse windows filled with Gothic tracery, and the consoles and capitals at the springing of ribbed vaults, however, it is worth remembering that the thirteenth and fourteenth centuries also saw the proliferation of decorative elements on the façades of "purely" Byzantine buildings as this view of Tekfur Saray in Constantinople amply demonstrates (Fig. 11). Of course, Byzantine masons would have used for the most part tiles, courses of brick, stone, or ceramic pots and not sculpture as their main decorative pieces, but the point is that both Byzantine and Latin builders shared a common aesthetic principle.[50] Thus, it could be argued that in places where skilled artisans had access to a rich(er) sculptural tradition they would opt for Western-looking details that reflect a widespread fashion which bridges Byzantine and Gothic elements.

A different scenario must have been at play in Cyprus where the scale of the Gothic projects was immense. Here the main churches of Nicosia and Famagusta were conceived and executed as royal coronation cathedrals emulating their counterparts in France.[51] Their ambitious scale and decoration along with historical records point to extensive construction campaigns with technical experts coming directly from the West. The technical details of the three most

50. S. Ćurčić, Articulation of Church Façades during the First Half of the Fourteenth Century, *L'art byzantin au XIVe siècle. Symposium de Gracanica*, Belgrade 1978, p. 17-27.
51. Enlart, *Gothic Art and Architecture in Cyprus*, p. 82-130, 222-245.

impressive foundations of the Lusignan kings (the cathedrals of Nicosia and Famagusta on the one hand, and the abbey of Bellapaïs on the other) show that the architects working on them had a quite sophisticated knowledge of important Gothic building techniques such as ribbed vaulting (as in the refectory of Bellapaïs) and strong buttressing which are primarily visible in the exterior of the monuments and allow for large windows in St. Sophia in Nicosia and tall stained glass windows in St. Nicholas in Famagusta.[52] And yet the most unique part of the monuments is seen in the tracery of the windows that employs complicated geometric interlace; other sections of the monuments (the portal of St. Nicholas of the bedestan in Nicosia and St. Sophia) display complex foliage, masks and rinceaux. All of this points to the use of Western artists, as Camille Enlart has already proposed, especially from Ile-de-France, Champagne, Laon, and the south of France.[53]

In the case of Crete and the Morea where a quasi-feudal hierarchy replaced royal patronage, the dominant Gothic churches seem to belong to the new orders of the Mendicants. The chronology of the Gothic in the Morea has become clearer thanks to recent work revisiting the issue of the appearance of Gothic forms in Greece and proving that the church of Merbaka – once believed to have been the primary evidence for the presence of Gothic elements on Greek soil before 1204 – was not built in the twelfth century but was erected in the third quarter of the thirteenth century and had possible Dominican connections.[54] Burial monuments studied most recently by Eric Ivison,[55] as well as an overview of the sculpted "Gothic" decoration of local churches and glazed pottery embedded on their walls (the so-called bacini) point to a similar direction. Thus, most churches with Gothic features now can easily be pushed in date into the thirteenth century well after the coming of the Franks in the area, but it is still not certain what features should account for the identification of

52. Y. CARBONELL-LAMOTHE, Les monuments gothiques des Lusignan en Chypre, *La France aux portes de l'Orient* (as in n. 5), p. 93, notes the similarities of the design of these monuments with European cathedrals of the 13th and 14th centuries while their exterior appearance has similarities with Seljuk and Byzantine monuments.
53. *Ibid.*, p. 95-96.
54. See A. BON, Monuments d'art byzantin et d'art occidental dans le Péloponnèse au XIIIe s., *Χαριστήριον εις Αναστάσιον Κ. Ορλάνδον*, Athens 1966, p. 92-93; BOURAS, The Impact of Frankish Architecture, p. 250-251; G. NIKOLAKOPOULOS, Céramiques encastrées d'anciennes églises de Grèce, *Faenza* 67, 1981 p. 166-178; G. D. R. SANDERS, An Assemblage of Frankish Pottery at Corinth, *Hesperia* 56, 1987, p. 169; and ID., Three Peloponnesian Churches and their Importance for the Chronology of Late Thirteenth and Early Fourteenth Century Pottery in the Eastern Mediterranean, *Recherches sur la céramique byzantine*, ed. V. DÉROCHE, J.-M. SPIESER, Athens-Paris 1989 (Bulletin de Correspondance Hellénique. Supplément 18), p. 189-194. I would also like to thank Ms. Mary Lee Coulson for kindly sharing with me unpublished material from her dissertation which is central to my discussion of the Latin architecture in the Peloponnese.
55. E. IVISON, Latin Tomb Monuments in the Levant 1204 – ca. 1450, *The Archaeology of Medieval Greece*, ed. P. LOCK, G. D. R. SANDERS, Exeter 1996 (Oxbow Monograph 59), p. 91-106.

the Latin or Orthodox affiliation of an ecclesiastical structure. To solve the issue, Charalambos Bouras has recently proposed to take the height of the sanctuary barrier or templon screen as an indicator.[56]

Interestingly, in the Venetian colonies it seems that for the most part the cathedrals of the towns were not located in newly founded Gothic buildings but appropriated the pre-existing Byzantine cathedrals that had often been dedicated to the patron saint of the town or had long standing sacred associations with the site. Thus, in the Venetian towns of Crete, the sacred landscape of the Latin churches seems to have followed two distinct directions: the cathedral church that served the needs of the Latin population and was directly under the jurisdiction of the local Latin bishop was located in a reused Byzantine church whereas the new churches of the Franciscans, Dominicans, Crusaders, or Augustinians stood in large scale buildings built in the Gothic style of the Levant.[57] The one other church which seems to have subscribed to the latter style in the Venetian colonies is the church of St. Mark that had been an ubiquitous feature in the quarters that the Venetians had acquired in Eastern post cities in the twelfth century: e.g. Acre, Tyre, Constantinople, and Beirut. Unlike the Byzantinizing basilica of San Marco in Venice, the churches of St. Mark built in the colonies were totally different in appearance: they were elongated basilicas displaying a Gothic stylistic pedigree similar to that of the Mendicant churches.[58] This style displays a combination of round and ogive arches with a three-aisled basilical form, elegant ribbed vaults above the choir, crochet and vegetal capitals sculpted in a distinctly Gothic manner, and relatively plain façades with minor sculpted decoration that never attained the ornamentation of the full-blown Gothic façades of the Cypriot churches. The fact that there must have been at least one master artist/architect on board is beyond doubt, but the small number of surviving buildings do not allow us to establish a plausible sequence of construction or even to calculate the use of templates in the construction process.

Thus, in contrast to the large-scale campaigns of the Lusignan in Cyprus, in the Morea and Crete the appearance and dissemination of the Gothic style may have been connected with the activities of the Mendicants as seems to have been the case in the south of France, England, Germany, and Spain in the thirteenth century.[59] After all, mendicant architecture promoted the Gothic

56. BOURAS, The Impact of Frankish Architecture, p. 247. In some instances it is quite hard to profer an absolute opinion on the doctrinal affiliation of a church as occasionaly a church was used by members of both the Eastern and Western rite. The evidence comes from frescoes of a mixed character in both Crete and Cyprus as well as historical archival material from Crete in later centuries, which tells us that certain churches could change hands. See GEORGOPOULOU, *Venice's Mediterranean Colonies*, p. 187-190.

57. *Ibid.*, p. 107-131.

58. Although we can be certain about this in the thirteenth century colonies and the churches built in the Holy Land, we have for the moment no way of knowing the appearance of the Venetian churches of Constantinople; cf. M. GEORGOPOULOU, *The Significance and Meaning of the Gothic in the Eastern Mediterranean* (forthcoming).

59. BONY, *French Gothic architecture of the 12th and 13th centuries*, p. 446-458.



Fig. 12 – Famagusta, Saint George of the Greeks, view to apse
(Photo: Annemarie Weyl Carr)

style as an international movement, one that had a direct correlation with a degree of spirituality.[60] As a spiritual style the Gothic would be particularly well suited for Latin churches situated in the territories Beyond-the-Sea (the Outremer/Oltramare), where the spiritual superiority of the Western church had to be underscored along with its difference from the Eastern church. After all, one of the major functions of these churches was to provide a spiritual home to Latins living among "heretics," far away from their homes and churches. It is much easier to establish the degree of influence that the art of the Mendicant friars and their churches had on manucripts, as there are certain iconographic motifs that one can isolate as in the case of Armenian Cilicia in the thirteenth century.[61]

The separation between the building practices of Greeks and Latins was far from complete, however. When, in the fourteenth century, the Greeks of Famagusta rebuilt their cathedral dedicated to St. George, they constructed it in the Gothic style, copying the grander Latin cathedral of the city, which the church faces (Fig. 12).[62] Obviously, in this case the Gothic style did not carry major ideological connotations that offended the Orthodox patrons of the structure or its users. This example, unique among the remaining Greek churches in Latin-ruled Greek towns, reminds us that architectural choices need not necessarily follow political ideology and rhetoric. If we compare its plan, elevation, and general outlook with that of the adjacent Latin cathedral or the Latin church of Saints Peter and Paul of the same date (1360s), we are struck by the similarities. Even the Western custom of including tombs in the naos was reproduced in the Greek cathedral! Thus, the proposed break between the supposed Westernizing secular architecture (and the now-lost painting that decorated it) and the Byzantine-looking ecclesiastical structures of the Greeks should not be taken as a given. Unfortunately, no major Orthodox church has survived from thirteenth or fourteenth century Crete to offer us similar data, but there is reason to assume that in the cities building techniques were shared as the same masons worked on both Greek and Latin projects at least in the private sphere.[63] There is only slight evidence for the existence of Westernizing features in the vaulting of St. Mary of the Angels, the Greek cathedral of Venetian Candia/Herakleion in Crete. The remnants of the church are now incorporated into the fabric of a shop where we can still see the profile of the pointed barrel vault. The evidence of the impact of the Gothic comes mainly from rural monuments where, as we saw, Gothic architectural elements are used in the exterior of Byzantine churches in the countryside of Crete and the Morea as embellishments

60. TRACHTENBERG, Gothic/Italian 'Gothic'. He argues that there were three levels of reception of the Gothic in Italy: fashion (mainly in superficial ways as a façade in civic monuments), modernity, and spirituality.

61. H. C. EVANS, Cilician Manuscript Illumination. The Twelfth, Thirteenth, and Fourteenth Centuries, *Treasures in Heaven. Armenian Illuminated Manuscripts*, ed. Th. F. MATHEWS, R. S. WIECK, Princeton 1994, p. 74 and 79.

62. ENLART, *Gothic Art and the Renaissance in Cyprus*, p. 253-258.

63. GEORGOPOULOU, Private Residences in Venetian Candia, p. 100.

of apse windows and entrance doors; similar sculptural embellishments appear in the interior of numerous churches in the springing of the vaults or in niches. Interestingly, these Gothic "intrusions" do not necessarily go hand in hand with Western references detected in the frescoes of the churches, e.g. the representation of St. Francis in four Orthodox churches of Crete or an array of Western iconographic borrowings displayed in other churches.[64] Thus, if the appearance of a purely Western saint like St. Francis in an Orthodox church would point to a Latin patron or a mixed marriage where one of the two spouses followed at some time in his/her life the Latin rite, there is no reason to assume that the architectural references to the Gothic style require the presence of a Latin. The evidence points to the fact that these Gothic stones were not a sign of Latin allegiance but rather statements of status and prestige that the Greek patron felt necessary to broadcast in an Orthodox church. Since in all three regions Byzantine architecture remained quite traditional throughout the duration of Latin rule, it is safe to assume that the innovations came from an appropriation of limited Gothic forms in the structure of the Orthodox churches either as signs of emulating the large churches of the cities or as indication of a common aesthetic that developed in a climate of symbiosis between the two communities.

CONCLUSION

We ought to look at the peculiarities of Byzantine architectural practice in order to understand the processes of integration of Western elements into Byzantine architecture. If we accept Robert Ousterhout's statement that Byzantine architecture was an easily adaptable, responsive architecture that was primarily interested in "the details of a building [which] were accorded greater significance and were thus given greater attention than the whole,"[65] we may imagine that specific details in construction or decoration captured the attention of local patrons and architects who incorporated them in the Greek churches. Thus, the hybrid monuments of the thirteenth and fourteenth centuries acquire particular regional traits that were forged by and responded to the stimulus of Latin architecture imported to Greece and Cyprus. Rather than seeing a polemical or a subservient relationship between Gothic and Byzantine architecture, these Western details anchor the monuments in place and time. They localize them in the Latin-ruled Levant and speak to the power of fashion and common aesthetic shared by Latins and Greeks.

64. S. PAPADAKI-OAKLAND, Δυτικότροπες τοιχογραφίες του 14ου αιώνα στην Κρήτη. Η άλλη όψη μιάς αμφίδρομης σχέσης, *Euphrosynon*, 2, Athens 1992, p. 491-516.

65. OUSTERHOUT, *Master Builders of Byzantium* (as in n. 14), p. 11: "Byzantine religious architecture is above all, a responsive architecture, easily adapted to the special necessities of location, function, and decoration, and this responsiveness often led to new formulations." On p. 38 the author speaks of the *ekphraseis* and argues that creativity on a small scale, involving only certain parts of a building, might have led to new formulations on a larger scale, and might even have altered the way the building was envisioned.

Clearly in each region (Cyprus, the Peloponnese, or Crete) the need for Gothic churches was different, depending on the political, religious, and social situation. As if to boast their religious alterity, these Latin churches, when they were first built, were implanted in predominantly Orthodox cities (as had been the case in the Muslim cities in the crusader states in the twelfth century) and surely stood apart from older monumental landmarks. It is at this point in time that they must have carried a clear ideological meaning and a distinct religious message for their patrons and users.[66] We may even go further to suggest that the formal appearance of these churches signified specific political and religious alliances among the Latin political and ecclesiastical hierarchies. After a few years or generations, however, the innovative character of the Gothic silhouette of the churches must have blended with the everyday built environment of each place so that these churches became fixtures devoid of the acute ideological connotations so dear to us art historians. The passage of time transformed these Gothic buildings from foreign, unfamiliar monuments to native trademarks. Now, these churches were part and parcel of the local landscape. As such, then others could imitate them in a process of appropriation of the prestige of the ruling class. This is how we should account for the impact that their style had on local building practices.

Maria Georgopoulou
Gennadius Library, ASCSA

66. In this respect it is interesting to bring to mind the letter of Pope Honorius to Blanche de Castile, wife of Louis VIII, of May 20, 1224: in the Empire of Romania there had been created a "quasi nova Francia," cf. ILIEVA, *Frankish Morea* (as in n. 29), p. 42.

Byzantine Art *vs* Western Medieval Art

Robert S. Nelson

The relationship of the art of Byzantium with Western Europe has been a topic of scholarly inquiry since the mid-nineteenth century. The early scholarship, written by Western Europeans looking East, has several features in common. Byzantine art is understood to be early in date, different or foreign, and thus primitive. Because Byzantine art is assumed to be unchanging, it could provide important evidence, it was thought, about the origins of Christian art. As the Romantic antiquarian Adolphe Didron put it in his *Manuel d'iconographie chrétienne* of 1845, "The Greek artist is enslaved to traditions as the animal to its instinct. He makes a figure as a swallow its nest or a bee its hive."[1] This book, the publication of the so-called Painter's Manuel, remained the most influential treatment of Byzantine art until the later nineteenth century, and as late as 1924, Louis Bréhier felt the need to refute it.[2] In England, Lord Lindsay's *Sketches of the History of Christian Art* of 1847 was also innovative in its attention to Byzantine art, and its assessment was similar. For Lindsay, Byzantium initially enjoyed the lead in artistic matters and guarded the heritage of antiquity "like a precious deposit, till the Romano-Teutonic race, the predestined heirs of ancient civilisation, should be grown to manhood, and ready to relieve them of their trust."[3] Writing many years later and from a different philosophical position, Erwin Panofsky noted that "Byzantine art [...] managed, for all the disorganization of the whole, nevertheless to preserve the individual components of antique perspectival space, and so to hold them in readiness for the Western Renaissance."[4] What rehabilitated Byzantine art in the late

1. *Manuel d'iconographie chrétienne*, Paris 1845, p. ix: "L'artiste grec est asservi aux traditions comme l'animal à son instinct ; il fait une figure comme l'hirondelle son nid ou l'abeille sa ruche." The metaphor of the bees resembles Hegel's pejorative description of Egyptian art: "The Egyptians constructed their towering religious buildings in the same instinctive way in which bees build their cells..." Quoted in E. H. Gombrich, The Father of Art History, A Reading of the *Lectures on Aesthetics* of G. W. F. Hegel (1770-1831), *Tributes, Interpreters of our Cultural Tradition*, Ithaca 1984, p. 57.
2. L. Bréhier, *L'art byzantin*, Paris 1924, p. 1. More generally on responses to Byzantium and its art, especially in France, see J.-M. Spieser, Hellénisme et connaissance de l'art byzantin au xix^e siècle, *Hellenismos: quelques jalons pour une histoire de l'identité grecque*, New York 1991, p. 337-362; and Id., Du Cange and Byzantium, *Through the Looking Glass: Byzantium through British Eyes*, ed. R. Cormack, E. Jeffreys, Burlington 2000, p. 199-210.
3. Lord Lindsay, *Sketches of the History of Christian Art*, 1, London 1847, p. 61.
4. E. Panofsky, *Perspective as Symbolic Form*, New York 1991, p. 50.

Byzance et le monde extérieur, Paris, Publications de la Sorbonne, 2005 (Byzantina Sorbonensia, 21)

nineteenth century from this servile status, ironically, was its supposed primitiveness, a concomitant belief in the purity of its forms and the sense that it resembled modern art. The Byzantine thus became the ancestor of another type of Western art, now post-Impressionism, and the favored medieval art for the modernist avant-garde from Gustave Klimt and Roger Fry to Henri Matisse. The first director of the Museum of Modern Art in New York, Alfred Barr, Jr., had studied Byzantine and Russian art and even proposed that MOMA should collect it as a formative influence on modern painting.[5]

Concurrent with this discourse, specialists argued on behalf of Byzantine art and for its positive impact on Western medieval art from an article by Eugène Müntz in *Revue de l'art chrétien* of 1893 and to Otto Demus's influential book, *Byzantine Art and the West* of 1970.[6] A sufficient number of studies on "Die Byzantinische Frage" were published to warrant a separate category in the annual bibliographies of the *Byzantinische Zeitschrift* since 1900. Faced with this long history and not able to write a book on the topic, one solution would be to revert to the case study and thus to focus on the significant example that illuminates the general phenomenon. That strategy has much to recommend it, because it permits a deeper analysis and will be found in the later part of this paper. But the larger questions still demand attention. How should the general relationship between Byzantine and Western Medieval art be understood? Why over a period of a thousand years of art production and collecting was the West interested in the East, but not vice-versa? How might we explain the systematic resistance to translation and exchange on the part of the Byzantines? Why, in general, did art and artists or signs and their makers travel? How were meanings exchanged and why? And how might we understand scholarship on Byzantine art and the West as implicated in the very process of making meaning that motivated the Western Middle Ages?

Because the instances of Western artistic elements being taken up in Byzantium are relatively small in number they may be easily enumerated. Some are technical, as in the case of the adoption of techniques of enamel work that may have originated in the West.[7] Others pertain to useful innovations in communications, e.g. initials in manuscripts,[8] bell towers before churches,[9] formal artistic features, such as annular narratives,[10] and particular icono-

5. A. BARR, *Russian Icons*, New York 1931; R. LYNES, *Good Old Modern: The Museum of Modern Art*, New York 1973, p. 21, 27-30; A. G. MARQUIS, *Alfred H. Barr, Jr.: Missionary for the Modern*, Chicago 1989, p. 53-54, 117.

6. E. MÜNTZ, Les artistes byzantins dans l'Europe latine du v^{e} au XVI^{e} siècle, *Revue de l'art chrétien* 4, 1893, p. 181ff; O. DEMUS, *Byzantine Art and the West*, New York 1970.

7. D. BUCKTON, "All that glisters...". Byzantine Enamel on Copper, *ΘΥΜΙΑΜΑ στη μνήμη της Λασκαρίνας Μπούρα*, 1, Athens 1994, p. 47-49; ID., Byzantine Enamel and the West, *Byz. Forsch.* 13, 1988, p. 235-244.

8. L. BRUBAKER, The Introduction of Painted Initials in Byzantium, *Speculum* 45, 1991, p. 22-46.

9. R. G. OUSTERHOUT, *The Architecture of the Kariye Camii in Istanbul*, Washington 1987, p. 107.

10. There are two opposing views in this regard. A. Grabar sees such compositions as

graphic motifs, such as the pairing of evangelist symbols,[11] peculiar gestures of evangelists,[12] or a particular type of Tree of Jesse that appears in the Balkans from the late Middle Ages.[13] But the basic point here is that none of these appropriations are fundamental or constitutive of the nature of mature Byzantine art, and many are the products of periods of cultural disruption, such as the economic decline of the early Middle Ages and Iconoclastic period or the Latin Conquest in the thirteenth century. Aristocrats in the late period might live in palaces whose designs were Western in origin[14] and dress in garments made of Western fabrics,[15] but in the core areas of Byzantine painting, that is, the principal religious scenes or holy images and imperial art, there was little or no borrowing from the West throughout the history of Byzantine art.

In Western Europe, the opposite situation prevailed. There the materials and techniques of Byzantine art, enamel, ivory, fresco, and mosaic, were long regarded as prestigious, so that silver from Byzantium is found in burials in England[16] and silks were used to wrap relics in France.[17] For the same reason, the abbot of Monte Cassino sent to Constantinople for craftsmen,[18] an Ottonian bishop reused a Byzantine ivory triptych in a sensitive and iconographically appropriate manner,[19] a Byzantine artist was commissioned to paint a Last Judgment group over the main entrance of the cathedral of Genoa,[20] and whole ateliers from Byzantium produced religious mosaics in Venice, Florence, and Sicily.[21] Furthermore, Byzantium's well-developed iconography of power

Western inspired: La décoration des coupoles à Kariye Camii et les peintures italiennes du Dugento, *JÖBG* 6, 1957, p. 111-124. O. Demus disagrees: The Style of the Kariye Djami and its Place in the Development of Palaeologan Art, *The Kariye Djami*, 4, *Studies in the Art of Kariye Djami and its Intellectual Background*, ed. P. A. UNDERWOOD, Princeton 1975, p. 138.

11. R. S. NELSON, *The Iconography of Preface and Miniature in the Byzantine Gospel Book*, New York 1980, p. 43.

12. Especially the author sharpening his pen: H. BUCHTHAL, Toward a History of Palaeologan Illumination, in K. WEITZMANN *et al.*, *The Place of Book Illumination in Byzantine Art*, Princeton, N. J. 1975, p. 146; R. S. NELSON, *Theodore Hagiopetrites: A late Byzantine Scribe and Illuminator*, Vienna 1991, p. 108.

13. M. D. TAYLOR, A Historiated Tree of Jesse, *DOP* 34-35, 1980-1981, p. 125-176.

14. R. KRAUTHEIMER, S. ĆURČIĆ, *Early Christian and Byzantine Architecture*, 4th ed., New York 1986, p. 449-450.

15. The importation of Western fabrics was criticized by Byzantine writers: A. E. LAIOU-THOMADAKIS, The Byzantine Economy in the Mediterranean Trade System: Thirteenth-Fifteenth Centuries, *DOP* 34-35, 1980-1981, p. 187.

16. Sutton Hoo: M. CARVER, *Sutton Hoo: Burial Ground of Kings?*, Philadelphia 1998, p. 181.

17. E.g. a textile in Auxerre: *The Glory of Byzantium: Art and Culture of the Middle Byzantine Era A.D. 843-1261*, ed. H. C. EVANS, W. D. WIXOM, New York 1997, p. 224-225.

18. H. BLOCH, *Monte Cassino in the Middle Ages*, I, Cambridge, Mass. 1986, p. 40-71.

19. A. CUTLER, A Byzantine Triptych in Medieval Germany and its Modern Recovery, *Gesta* 37, 1998, p. 3-12.

20. R. S. NELSON, A Byzantine Painter in Trecento Genoa: The Last Judgment at San Lorenzo, *The Art Bulletin* 67, 1985, p. 548-565.

21. The magisterial study of the former is O. DEMUS, *The Mosaics of San Marco in Venice*, Chicago 1984. On the tradition that mosaicists from Venice worked in Florence, see *ibid.*, 2,

was appreciated and appropriated by monarchs intent on establishing a similar centralized rule from Carolingian and Ottonian Germany and Norman Sicily to the Paris of Saint Louis. But finally, Byzantium was most important as a source of holy objects, mainly relics, such as those that occasioned the building of the Sainte Chapelle,[22] but also sacred images, whose lives in the West, Hans Belting has traced.[23] In Western Europe, images and relics did not lead isolated existences but were incorporated into artistic ensembles and social rites important to their new owners.

During the Renaissance, patterns of collecting shifted to manuscripts of classical authors and to *objets d'art* that had an antique character,[24] but once again, Byzantium was a source for the visual raw materials that Western Europeans employed for their self-fashionings. For this reason, Renaissance collectors of Greek manuscripts embellished their manuscripts with frontispieces and marks of ownership, gave them rich and decorated bindings, and housed the finest books in specially outfitted libraries and cabinets. To take one example, two Greek manuscripts that once belonged to a female member of the Palaeologan family were given to Pope Innocent VIII. Additional pages with illuminated coats-of-arms marked the donation, and because the books had a special significance, they did not join the other Greek manuscripts but were placed in a separate compartment in the Vatican Library.[25]

Of greater interest were classical Greek authors. The historicizing intent of the Renaissance led artists and patrons to seek ways of decorating Renaissance Greek texts for which direct visual models were lacking. A particularly fascinating case is the first opening of a luxurious edition of the Iliad in Greek and Latin that was written in Rome for Cardinal Francesco Gonzaga in 1477.[26] The manuscript has frontispieces appropriate to both languages. The Latin evokes the antiquities of ancient Rome; the Greek copies what was known of ancient Greece in Renaissance Rome – that is, Greek manuscripts of Byzantine date. The ornamental patterns in the frame are based on Middle Byzantine ornament of the sort that could be seen in manuscripts then already

p. 19, 221. On Sicily recently see W. TRONZO, *The Cultures of his Kingdom: Roger II and the Cappella Palatina in Palermo*, Princeton 1997.

22. On the latter see now the excellent exhibition catalogue, *Le trésor de la Sainte-Chapelle*, ed. J. DURAND, M.-P. LAFFITTE, Paris 2001.

23. H. BELTING, *Likeness and Presence: A History of the Image before the Era of Art*, Chicago 1994.

24. R. S. NELSON, The Italian Appreciation and Appropriation of Illuminated Byzantine Manuscripts, c. 1200-1450, *DOP* 49, 1995, p. 209-235; A. CUTLER, From Loot to Scholarship: Changing Modes in the Italian Response to Byzantine Artifacts, ca. 1250-1750, *ibid.*, p. 237-267.

25. H. BUCHTHAL, H. BELTING, *Patronage in thirteenth-century Constantinople: An Atelier of late Byzantine Book Illumination and Calligraphy*, Washington 1978, p. 6-7, 116-119; G. MERCATI, I mss. biblici greci donati da Carlotta di Lusignano ad Innocenzo VIII, *Opere Minori*, 2, Vatican 1937, p. 480-481.

26. D. S. CHAMBERS, *A Renaissance Cardinal and his Worldly Goods: The Will and Inventory of Francesco Gonzaga (1444-1483)*, London 1992, p. 60-63, figs. 8-10.

in the Vatican Library. The Renaissance illuminator mistook Byzantine for ancient Greek ornament, just as Renaissance scribes copied Carolingian scripts, because they thought they were ancient. Such acts of historicism are not medieval and fully warrant to be called Renaissance. Nevertheless, the Western appreciation of Byzantine art remained much the same. Byzantine art was still valued and incorporated into new Western creations.

If the West maintained this abiding interest in Byzantine art, why is it that Byzantium did not reciprocate? Both the West and the East had the means and possibility of importing each other's art and artists, but only the West wished to do so. Byzantium had no place, literally and conceptually, for the objects and iconographies of the West. Because the latter, like all victors or survivors, has written the history, its solutions have been favored and defined as normative, but there is no intrinsic reason that cultural assimilation is superior to cultural integrity. At the core of these issues is the nature of religious art in the two cultures to which I now turn.

Put simply, reductively, and thus dangerously, the West could better incorporate the foreign, because its visual art illustrated, documented, narrated and instructed and functioned like words to convey religious doctrines and political messages. As Pope Gregory the Great put it about 600 A.D., "a picture stands in the place of reading" for the illiterate, a formulation that has been regarded as seminal for Western medieval art. [27] Thus, the visual is to be interpreted in the manner of the verbal, an innovation that began with Augustine, who made language the primary model of signification, according to the historian of ancient semiotics Giovanni Manetti.[28] The didactic function of art is also known in the East, but Byzantium had a less disruptive Dark Ages, enjoyed a fully developed and semiotically rich iconographic heritage from early Christianity, and had no great artistic need to imitate Western creations.

More importantly, Byzantium continued from antiquity a system of signification that was indebted to a Neoplatonism, had been integrated into Christianity in late antiquity, and was informed by Aristotelian causality during the later stages of Iconoclasm.[29] This system of signification privileged, did not denigrate the visual, valuing it as a means of access to the holy, especially in regard to key religious images. For the figure of Jesus or Mary

27. C. M. CHAZELLE, Pictures, Books, and the Illiterate: Pope Gregory I's Letters to Serenus of Marseilles, *Word and Image* 6, 1990, p. 139-140. W. J. DIEBOLD makes the letter the beginning and foundation of his excellent book: *Word and Image: An Introduction to early Medieval Art*, Boulder, Colorado 2000, p. 1. Also useful, especially for the West, is H. L. KESSLER, *Spiritual Seeing: Picturing God's Invisibility in Medieval Art*, Philadelphia 2000.
28. G. MANETTI, *Theories of the Sign in Classical Antiquity*, Bloomington 1993, p. 157-168. The importance of Augustine for medieval theories of the sign is discussed by M. L. COLISH, *The Mirror of Language: A Study of the Medieval Theory of Knowledge*, New Haven 1968.
29. On the impact of Aristotle: P. J. ALEXANDER, *The Patriarch Nicephorus of Constantinople*, Oxford 1958, p. 189-213; M.-J. BAUDINET, La relation iconique à Byzance au IX^e siècle d'après Nicéphore le Patriarche ; un destin de l'aristotélisme, *Les Études Philosophiques* 1978, p. 85-106.

in Byzantine art, there was no Western impact; the influence went decidedly in the opposite direction. To simplify the remainder of my paper, I will concentrate on images of Christ and on the processes Byzantine beholders considered them meaningful. But first a short detour back to antiquity is needed.

As Manetti has explained, ancient non-verbal signs referred to their referents by implication rather than equivalence and thus were more strongly motivated than verbal signs. The frequently deduced examples are from medicine or divination. For example, if a woman has milk in her breasts, she has recently given birth. In these cases, milk does not portray or illustrate pregnancy; instead it indicates or signals it and is both consequence and sign of the referent.[30] This strongly motivated relationship of the sign to its referent is encountered in the Bible as well. Consider the opening of the 16th chapter of Matthew. The Pharisees and Sadducees went to Jesus and asked him to show them "a sign from heaven." The "sign of Jonah," which is discussed typologically in chapter 12, is here evoked again, but now in different terms. Working from the interpretative practices of his audience, Jesus finds fault with his examiners. They can recognize the signs in the sky of good or bad weather, but cannot recognize the equally obvious "signs of the times." Just as signs in the sky point to and are symptoms of the future weather, "signs of the times" lead as inexorably to their referents for those who believe.

In antiquity, one analogy for such a sign was a seal and its imprint, a well known model for sensory perception, cognition, and memory,[31] and this relationship was later used by the Iconophiles to explain the relationship of the icon to the holy person.[32] The icon was also a strongly motivated sign. It was more powerful than a portrait that merely illustrates or stands for its subject or a narrative picture that can be read like a text, as Pope Gregory advocated. The icon of Christ put him before the believer and was present-oriented. It did not merely illustrate the past; it re-presented it, making the past present. For this reason, inscriptions on icons employ the present tense. At the same time, an icon of Christ was not Christ. It was a means of access to Christ, what Charles Barber calls in his book, a "directed absence,"[33] or what Patriarch Nicephorus described as an object which exists in a state of "being towards" (πρός τι) its referent, a notion dependent upon Aristotle.[34]

30. MANETTI, *Theories of the Sign* (as in n. 28), p. xiv, 80-83, 98.
31. PLATO, *Theaetetus*, 191-195. On this notion of memory more generally, see M. CARRUTHERS, *The Book of Memory: A Study of Memory in Medieval Culture*, New York 1990, p. 16-23. Stamping and sealing metaphors are important to a Stoic sense of vision: S. GOLDHILL, The Erotic Eye: Visual Stimulation and Cultural Conflict, *Being Greek under Rome: Cultural Identity, the Second Sophistic and the Development of Empire*, ed. S. GOLDHILL, New York 2001, p. 175-177.
32. St. THEODORE THE STUDITE, *Antirrheticus* iii, PG 99, col. 432-433; translated in *On the Holy Icons*, C. P. ROTH, trans., Crestwood, New York 1981, p. 112.
33. C. BARBER, *Figure and Likeness: On the Limits of Representation in Byzantine Iconoclasm*, Princeton 2002, p. 121.
34. NICEPHORUS, *Antirrheticus* i, PG 100, col. 277; ALEXANDER, *Nicephorus* (as. in n. 29), p. 200-201.

The nature of that "being towards," that special motivation, that semiotic insistence, is what interests me. For the Iconophiles, the verbal and the visual were not identical. Nicephorus repeats the ancient notion that words equal their referent, but argues painting does something different. It "directly and immediately leads the minds of the viewers to the facts themselves, as if they were present already."[35] That capacity of reference, the Iconophiles insisted, was not one of equivalence, because equating the image with the prototype would be idolatry. Rather, the particular insistence of the relationship, its strongly motivated quality, has more in keeping with the "index," a type of sign defined by American Charles Saunders Peirce, as I once argued.[36] A seal, for example, is an index by Peirce's definition. Art historians and everyone else in our world are conditioned to look at an icon not as an index, but as a painting, which it was of course. However by entertaining only this restricted significance, we neglect the ways in which the Byzantine icon does more than depict the holy person.

In the West, the hostility to Byzantine image doctrines in the *Libri Carolini* is evidence of the gulf that had arisen between the two worlds by the late eighth century. But important developments took place yet earlier. The ancient sense of implication began to give way, Manetti explains, with St. Augustine, who makes language the prime and determinative semiotic system, one that privileges equivalence.[37] Like the East, the West inherited the ancient notion that words were understood to equal their referents. Thanks to Augustine's influential assertion of the primacy of linguistic signification, equivalence, the operational relationship of language, becomes the principle relationship of both verbal and non-verbal signs to their referents. For religious art, Pope Gregory made official this merger of the verbal and non-verbal sign. Reading becomes the way to interpret an image, and pictures become subordinate to texts, but only in the West. Iconophiles rejected this argument.

The Western tradition of interpreting and explaining signs by means of equivalence had a lasting consequence that extends to present-day art historians and to their interest in words and images, as if they were equivalent and could

35. NICEPHORUS, *Antirrheticus* iii, PG 100, col. 381; quoted in BARBER, *Figure and Likeness* (as in n. 33).

36. The Discourse of Icons, Then and Now, *Art History* 12, 1989, p. 147-149. In general Peirce defines the sign in a manner that makes his semiology a useful way to approach Byzantine art: "A sign is something which stands to somebody for something in some respect or capacity": *Collected Papers of Charles Sanders Peirce*, 2, ed. C. HARTSTHORNE, P. WEISS, Cambridge, Mass. 1974, p. 228. The importance of the referent and interpreter and the interest in various means of conveying signification distinguish this approach from the more language-based semiotics of Ferdinand de Saussure and his numerous followers. Peirce, for example, stresses that "semiosis...[is] an action, or influence, which is, or involves, a coöperation of *three* subjects, such as sign, its object, and its interpretant, this tri-relative influence not being in any way resolvable into actions between pairs." *Ibid.*, 5, p. 484, quoted in G. COSENZA, Peirce and Ancient Semiotics, *Versus* 50/51, 1988, p. 159. Peirce's assimulation of ancient Greek philosophy is relevant for the utility of his semiotics to Byzantium.

be brought together unproblematically in a single journal (i.e. *Word and Image*), and to the semiotic system of Saussure that underlies both Structuralism and Poststructuralism. Western medieval art, not surprisingly, better conforms to this Western system of iconographical analysis, one that decodes the visual, translating it into verbal equivalents and reading the image as Pope Gregory advocated. Thus Emile Mâle and Erwin Panofsky understood Gothic cathedrals by means of medieval encyclopedias[38] or scholastic treatises,[39] and these habits of mind – what Pierre Bourdieu calls "habitus" – have a long life that extends, for example, to the French sociologist himself, who often refers to Panofsky.[40]

Byzantium did not share in these developments and remained closer to ancient notions of signification. For that reason, it is productive to explore the logical operations surrounding the Byzantine icon and ancient magic, as Jacqueline Tuerk is doing.[41] Because Byzantine art belonged to a different tradition, it needs methods of interpretation different from those applied to Western medieval art. I suggest that a historical, theological, and especially phenomenological approach is more useful than the iconography of art history or a strict application of the structural or the post-structural methods of cultural analysis.

For the latter portion of my paper, I want to offer examples of such analysis, focusing on icons of Christ, especially those enveloped in dialogue. All believers prayed to Christ icons, and some answered back, as can be seen where inscriptional evidence is preserved. A case in point is the iconic miniature of Christ from the eleventh-century Dumbarton Oaks Psalter New Testament (Fig. 1). The image belongs to a long tradition that extends back at least as far as the famous encaustic icon of Christ at the monastery of St. Catherine in the Sinai, an example of an image creating its own history, as Gilbert Dagron explained.[42] The miniature, which I discussed some years ago,[43] illustrates the beginning of Psalm 77: "Give heed, O my people, to my law; incline your ear to the words of my mouth." To the Byzantine beholder, the image was a traditional and thus venerable icon of Christ. Consequently, the miniature could validate and animate the text, so that this Christ becomes the person speaking these words to the person holding the book and reading its words out loud. The Psalmist commands that listeners incline their ears to the words, which is to say, pay close attention to the oral communication. The injunction

38. E. MÂLE, *L'art religieux du XIII^e siècle en France*, Paris 1919.
39. E. PANOFSKY, *Gothic Architecture and Scholasticism*, Cleveland 1957.
40. P. Bourdieu prepared the French translation of the preceding: *Architecture gothique et pensée scolastique*, Paris 1967. On Mâle and Panofsky and more recent French literature on Western medieval art, see R. W. MAXWELL in *The Art Bulletin* 83, 2001, p. 757-762.
41. J. TUERK, *How to Do Things with Words and Images in Late Antiquity and the Early Middle Ages*, PhD. dissertation, University of Chicago, 2002.
42. K. WEITZMANN, *The Monastery of Saint Catherine at Mount Sinai, The Icons*, 1, Princeton 1976, pl. 1; G. DAGRON, Holy Images and Likeness, *DOP* 45, 1991, p. 23-24.
43. Discourse of Icons (as in n. 36), p. 144-157.



Fig. 1 – Psalter New Testament, Washington, DC, Dumbarton Oaks, ms. 3, f. 39r.
© Dumbarton Oaks, Byzantine Collection, Washington, DC

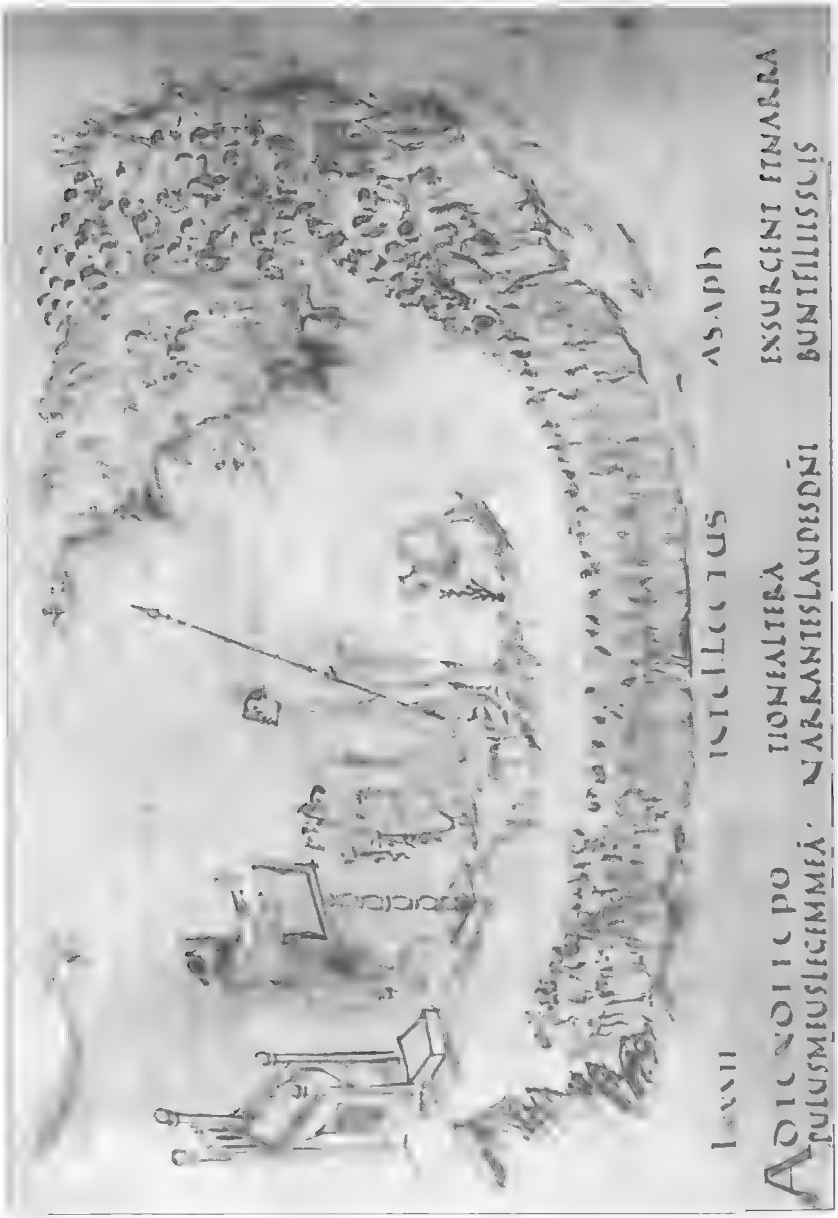


Fig. 2 – Carolingian Psalter Utrecht, Bib. Rijksuniv., MS. 32, f. 45r.
(By courtesy of Bibliotheek der Rijksuniversiteit, Utrecht)

was followed to judge from the condition of the miniature. Over time, believers have inclined not just their ears, but also their lips to Christ, kissing this and other iconic miniatures in the manuscript.

Such an image was useful to the literate and non-literate alike, for its utility exceeded the mere act of reading the image, as Pope Gregory advocated. The contrasting Western approach may be seen in the corresponding Psalm illustration in the Carolingian Psalter in Utrecht (Fig. 2). Here the artist shows the people assembled for a lecture from the Psalmist or Moses, who stands before a lectern. The miniature therefore illustrates reading and listening in a literal manner. Byzantine art knew similar imagery, witness certain types of illustration in the marginal Psalter. However, by means of icons Byzantine illuminators were also able to develop visual communications that operated differently. Whereas the Utrecht illustration is incomprehensible without the text and thus dependent upon it, the Dumbarton Oaks miniature can function independently, because it is a self-contained entity, a "living painting," to quote a contemporary formulation.[44] It re-presents the imperative of the text, asserts the Christian interpretation of the Hebrew scriptures by means of the speaking image, and puts Christ into the text in a way that no marginal gloss could equal, whether textual or pictorial. Such an image constituted a powerful object of devotion for either the literate or the illiterate viewer.

The Latin reader/viewer of the Utrecht Psalter page, of course, might also have looked at more than read on occasion, but he/she could only have done so with understanding, if the Psalm itself were already known. In that case, the intricate details of the miniature would have served as mnemonic clues to the contents of the Psalm, "imagines verborum," as they called to mind the words, especially the sounds, of the text.[45] Image, however, remains subordinate to text. In the cases of both the Latin and the Greek Psalters, one can imagine, therefore, that the miniatures might be viewed separately from the text below, but that process, its consequences and association, and the general relationship of word and image differed in the two cultures.

Because of the present-oriented environment of holy images, Byzantine art did not have the same need for a visual language of the past or the future, the principle tenses of Western medieval art. Recall that apocalypticism is everywhere to be seen in the West, but less common and less central in Byzantium. Since the visual in the West tended to serve as evidence rather than presence, it could more easily incorporate into its visual system better or more detailed narratives or foreign elements in general. The foreign could legitimate, and thus the West continually sought better representations of power from the religious and political imagery of the Middle Ages to fragments of the classical past evoked in the Renaissance. Byzantium instead relied upon its rich pictorial tradition and a different conceptual and ideological system to validate the implicative logic of its religious images.

44. Michael PSELLOS in BELTING, *Likeness and Presence* (as in n. 23), p. 529.
45. CARRUTHERS, *Book of Memory* (as in n. 31), p. 221-229; ID., *The Craft of Thought: Meditation, Rhetoric, and the Making of Images, 400-1200*, New York 1998, p. 203.

Many other examples of the same difference could be deduced, but I will continue with images of Christ and turn to the mosaic of Christ above the door that leads from the narthex into the nave of the *Katholicon* at Hosios Loukas (Fig. 3). Analogous in date and location is the sculpted lunette at the church of Ste. Madeleine at Vézelay. The Romanesque tympanum presents a complex assembly of figures, variously identified as the Pentecost with Christ present at its center, the Mission of the Apostles, or other themes, and it makes reference to the Crusades by means of the intricate depictions of the foreign peoples of the world.[46] Once more the Latin image is didactic and narrative,



Fig. 3 – Hosios Loukas, Christ over narthex door

46. M. TAYLOR, The Pentecost at Vézelay, *Gesta* 19, 1980, p. 9-15; A. KATZENELLENBOGEN, The Central Tympanum at Vézelay: Its Encyclopaedic Meaning and its Relation to the First Crusade, *Art Bulletin* 26, 1944, p. 141-151.



Fig. 4 – Venice, Treasury of San Marco, paten
(Per gentile concessione della Procuratoria di San Marco – Venezia)

representing the past of the Bible and the future of the Christian Crusades. In contrast, the Byzantine mosaic focuses only on Christ, whose book is open to the passage, "I am the Light of the World, he who follows me will not walk in darkness but will have the light of life." Conveyed by an icon of the person who spoke it, this text addresses itself to the experiences of the faithful. By passing through the door below, they walked toward the light of life that they will receive at the altar. The image sacralized and transformed the space of the church; it was not a didactic billboard. It belonged and belongs to the present.

Such a bust portrait of Christ, gesturing and holding a jeweled book, can be as large as the monumental mosaic of the Pantocrator in the dome at Daphni, or as small as an enamel medallion at the center of an alabaster paten in Venice (Fig. 4).[47]

47. *The Glory of Byzantium* (as in n. 17), p. 68; H. R. HAHNLOSER, *Il Tesoro di San Marco*, 2, Florence 1971, p. 72

Around the icon of Christ in the center is abbreviated his words, "Take, eat, this is my body." Note that the inscription is heavily abridged after the word "this," TOYTO, so that what is easily read is "Take, eat this." The word "this," is a deitic, a word that is used and can only be understood within an actual physical setting, in this case, the paten's *raison d'être*, the display of the Eucharistic bread.

To judge from contemporary pictorial representations, the communion bread was round and stamped. Its center, marked with a cross and often the letters IC XC NIKA, constituted the host, which was consecrated at the altar and distributed to the faithful. Other particles were also arranged on the paten at the preliminary rite of preparation that took place in the *prothesis*. In a mid eleventh-century fresco at St. Sophia, Ochrid, St. Basil is shown celebrating the liturgy and reading from an inscribed scroll held next to a round loaf of bread. At the center of the latter is a circle with a cross inside.[48] The center of the paten in Venice may refer to such a circular host, and the six elegantly scalloped lobes of alabaster around it could have served as the places for the other portions of the bread. According to George Galavaris, Eucharistic bread stamps were embossed with various symbols and inscriptions, but not an image of Christ.[49]

Thus the enameled medallion itself does not refer by pictorial analogy to the bread and its stamped decoration but to the prototype of the image, the person who first spoke these words. Those same words are found on a later bread stamp, although not in abbreviated form.[50] The placement and abridgment of the inscription on the Venice paten distinguishes the icon from the bread to be placed above it. Effectively ending with "this" heightens the dialogic element, so that the reader/viewer must ground the deictic in an actual context. During the performance of the liturgy, contexts shift, this being a prime purpose of the liturgy. During the preparatory *prothesis* rite and the placement of the bread on the paten, the inscription and its image mark the place for the host, the center of the paten. During the *anaphora*, the culminating event of the liturgy that follows, inscription, image, and bread change. The "this" of the inscription and the words of the institution, "This is my body," refer to the bread, which as a result of the *epiclesis*, or the coming of the Holy Spirit, becomes the body of Christ. At that moment, the "this" in the paten's inscription also refers to the body by means of the adjacent image of Christ, which is simultaneously speaking subject and sacrificed object. Such a complex and theological rich semiosis overwhelms the simple interpretative models of modern semiotics.

When Jesus said the words of institution and when the priest repeats them, the saying constitutes the doing, what modern philosophers define as a speech act.[51] The messages of the Venice paten were addressed, I am assuming, to the

48. G. Galavaris, *Bread and the Liturgy: The Symbolism of early Christian and Byzantine Bread Stamps*, Madison 1970, fig. 92.
49. *Ibid.*, p. 86.
50. *Ibid.*, p. 89.
51. J. L. Austin, *How to Do Things with Words*, Cambridge, Mass. 1975.

priest celebrating the Eucharist, for I take it that the laity would not have easily seen the paten. At the time the paten was made, the laity in Byzantium received the bread dipped in the wine by means of a liturgical spoon.[52] It, therefore, was primarily the priest, who looked at the decorated surface of the paten during the performance of the Eucharist. The same person pronounced the words of institution inscribed here and in so doing assumed the role of Christ. Once again saying is doing. In this particular context, seeing is also doing and vice versa. For the priest, the enameled medallion, like all icons for the faithful, serves as a model to emulate. At the moment of the institution, the icon is a mirror before the priest. The general process at work here is conveniently indicated by the word TOYTO on the Venice paten. All is a tautology, or repeated declarations to the effect that this is this is this. The semiotic system is circular, closed, and hermetic.

A similar interpretation is inescapable for another small image of Christ attached to a Eucharistic chalice also in Venice.[53] In this case, no inscription around the medallion is necessary, although the words of institution are inscribed on the base of the chalice. The placement of the icon at the bottom of the bowl itself determines the meaning and significance. When the wine and bread were introduced to the chalice, the icon mingled with Eucharistic elements that became the body and blood of Christ. Image and word, the icon and the priestly pronouncement, collaborated similarly.

Such *synesthesia* had long been an aspect of the Eucharist. At an early date, a verse from Psalm 33 was used as an Eucharistic hymn: "Taste and see the goodness of the Lord."[54] The Psalm verse and the medallion in the chalice are further examples of the implicative logic of the ancient non-verbal sign. Tasting leads to seeing leads to God. In the chalice, the act of seeing and the object seen, the medallion, do not instruct about God or merely stand for or symbolize God. These signs of the times imply the divine presence and direct the believer to God. The theology and the senses of language and image are Byzantine, but the visual mechanices employed, the interplay of self and other through the decoration of a cup, had occurred long before in ancient Greek vase painting, as a recent book explains.[55]

In conclusion, these icons of Christ are signs of a distinctive sort and are not easily analyzed by the modern senses of word and image that derive ultimately from the changes inspired by Augustine and Gregory in the early Middle Ages. Byzantine icons continue the ancient logic of implication, albeit in different ways thanks to the Iconoclastic controversy. They can be produc-

52. R. E. TAFT, Byzantine Communion Spoons: A Review of the Evidence, *DOP* 50, 1996, p. 209-212, 224.
53. HAHNLOSER *Il Tesoro di San Marco* (as in n. 47), p. 63.
54. D. CHIDESTER, *Word and Light: Seeing, Hearing, and Religious Discourse*, Chicago 1992, p. 92.
55. R. T. NEER, *Style and Politics in Athenian Vase-Painting: The Craft of Democracy, ca. 530-460 B.C.E.*, New York 2002, p. 41-43.

tively studied phenomenologically through their use and function in the lives of believers. They transform objects and people, enveloping all into a spiritual world, or the land of the living, as the inscription announces to believers as they walk beneath the mosaic of Christ at the entrance to the fourteenth-century church of the Chora.[56] This Byzantine system of religious signification was powerfully motivated, justified in exacting theological detail as a consequence of Iconoclasm, and validated by visual traditions that were centuries old. Often tautological in its operation, this was a closed system that turned in or itself and did not admit elements from the outside in contrast to that which prevailed in the Latin West. These properties made for great emotional force and explanatory power, but at the same time limited the ability and the need for Byzantine art to adapt to changing conditions, one last difference between Byzantium and the West. In sum, the absence of a Byzantine counterpart to the Italian Renaissance is not solely due to 1453.

Robert S. Nelson
University of Chicago

56. P. A. UNDERWOOD, *The Kariye Djami*, New York 1967, 2, p. 17; on the mystical and liturgical meanings of the epithet, see ID., *ibid.*, 1, p. 39-41.

Art byzantin et influence : pour l'histoire d'une construction

Jean-Michel SPIESER

Il n'est guère besoin de justifier aujourd'hui que, pour essayer d'approcher au mieux une compréhension de l'art byzantin et, plus particulièrement, pour saisir ses relations avec le monde occidental, un exercice indispensable et salutaire est de se demander comment la notion d'art byzantin, sinon celle de monde byzantin, s'est construite en Europe occidentale.

Certes on a longtemps considéré, parfois on considère encore, comme un inutile raffinement d'érudition de s'intéresser non seulement à l'histoire ou à l'histoire de l'art, en général ou relevant d'un domaine culturel précis, mais aussi à l'histoire de la discipline concernée, ce que l'on a pris l'habitude d'appeler historiographie. Pourtant une telle approche permet de ne considérer le domaine académique que comme un cas particulier de la perception d'une culture à l'intérieur d'une autre et d'aboutir ainsi très naturellement à faire l'histoire de la réception de cette culture. Même s'il n'y a pas encore beaucoup d'études concernant l'historiographie de l'art byzantin, l'affirmation d'une évolution de cette réception paraît une banalité, sinon une évidence. Cette évolution n'est pas seulement le passage d'une réception positive à une réception négative ou vice-versa, mais permet d'observer des changements beaucoup plus fins dans les nuances, les modalités et les raisons de cette réception. De plus, si on recule dans le temps, l'histoire de cette réception devient un biais pour aborder en des termes nouveaux la question de « l'influence ».

Il s'agit en somme de se lancer à la poursuite de l'histoire qui a conduit à une situation où, de nos jours, on constate encore une tension entre une condescendance, qu'il est assez facile d'appeler traditionnelle, envers l'art sinon envers la culture byzantine et un réel intérêt qui se manifeste dans des contextes variés. Je ne citerai que la présence de plus en plus fréquente d'images de la Vierge, offertes à l'adoration des fidèles dans des églises catholiques, en formes d'icônes, sur lesquelles sont représentées des Vierges byzantines et non occidentales.

On pourrait tout aussi bien mentionner la multiplication des expositions consacrées à l'art byzantin dans les quinze ou vingt dernières années. Un précurseur, qui commence à être lointain – si on regarde les noms figurant dans les comités d'organisation, comités consultatifs, comités internationaux d'experts, on retrouve essentiellement les noms d'une génération de byzantinistes célèbres, mais aujourd'hui disparus – est l'exposition d'Athènes de 1964 « Art byzantin, Art européen », dont le titre lui-même pourrait appeler un long

Byzance et le monde extérieur, Paris, Publications de la Sorbonne, 2005 (Byzantina Sorbonensia, 21)

commentaire. On arrive à une bonne quinzaine, même si on ne tient pas compte de celles qui se veulent purement paléochrétiennes[1]. La comparaison avec les décennies précédentes ne doit pas se faire de manière strictement arithmétique, car il faut tenir compte de l'explosion du nombre d'expositions d'art, encouragées par le développement des moyens de communication facilitant le transport des objets et permettant d'attirer un public plus nombreux, venant de plus loin, mais le chiffre semble pourtant éloquent.

Comme exposition « ancienne »[2], je veux dire antérieure à celle de 1964, j'ai essentiellement repéré, sans prétendre à l'exhaustivité, des expositions à Paris en 1958, « Byzance et la France médiévale » (catalogue de Jean Porcher) ; à Baltimore, en 1947, « Early christian and Byzantine Art » ; à Édimbourg, en 1958 aussi, « Masterpieces of Byzantine Art ». Auparavant, il faut remonter à l'importante exposition organisée au musée des Arts décoratifs à Paris en 1931[3] ; encore plus loin dans le temps, la plus ancienne pourrait être celle de Grottaferrata en 1905[4].

Au fond, il n'est guère étonnant que le siècle qui a vu l'évolution des arts tourner le dos à une longue période, dont le début est symbolisé par le nom de Vasari, ait aussi retrouvé un intérêt pour cette *maniera graeca* contre laquelle

1. Voir, dans l'ordre chronologique, les catalogues suivants : *L'art byzantin, art européen. 9e exposition sous l'égide du Conseil de l'Europe*, Athènes 1964 ; K. WEITZMANN éd., *Age of Spirituality*, Washington 1979 ; J. LAFONTAINE-DOSOGNE éd., *Splendeur de Byzance*, Bruxelles 1982 ; *Byzantine and Post-Byzantine Art, Athens, Cultural Capital of Europe, 1985*, Athènes 1986 ; S. ĆURČIĆ, A. ST. CLAIR éd., *Byzantium at Princeton*, Princeton 1986 ; G. MORELLO éd., *Splendori di Bisanzio. Testimonianze e riflessi d'arte e cultura bizantina nelle chiese d'Italia*, Milan 1990 ; I. S. ČIČUROV éd., *Byzantine Cherson*, Moscou 1991 ; J. DURAND éd., *Byzance. L'art byzantin dans les collections publiques françaises*, Paris 1992 ; M. ZORZI éd., *Collezioni Veneziane di Codici Greci dalle Raccolte della Biblioteca Nazionale Marciana*, Venise 1993 ; D. BUCKTON éd., *Byzantium. Treasures of Byzantine Art and Culture from British Collections*, Londres 1994 ; H. C. EVANS, W. D. WIXOM éd., *The Glory of Byzantium. Art and Culture of the Middle Byzantine Era, A.D. 843 - 1261*, New York 1997 ; A. KARAKATSANIS éd., *Treasures of Mount Athos*, Thessalonique 1997 ; M. BRANDT, A. EFFENBERGER éd., *Byzanz : die Macht der Bilder. Katalog zur Ausstellung, Dom-Museum Hildesheim 1998*, Hildesheim 1998 ; L. WAMSER, G. ZAHLHAAS éd., *Rom und Byzanz. Archäologische Kostbarkeiten aus Bayern*, Munich 1998 ; R. BAUMSTARK éd., *Rom und Byzanz. Schatzkammerstücke aus bayerischen Sammlungen*, Munich 1998 ; M. VASSILAKI éd., *Mother of God. Representations of the Virgin in Byzantine Art, Athens, Benaki Museum*, Milan-Athènes 2000 ; Chr. STIEGEMANN éd., *Byzanz. Das Licht aus dem Osten. Kunst und Alltag im Byzantinischen Reich vom 4. bis 15. Jahrhundert*, Mayence 2001 ; *Το Βυζάντιο ως Οικουμένη, Βυζαντινό καί Χριστιανικό Μουσείο*, Athènes 2001.

2. Les catalogues de ces expositions, ainsi que d'autres où des objets byzantins ont été exposés, mais dont Byzance n'est pas l'objet principal, sont mentionnés dans une liste, p. 33-34, du catalogue cité note précédente *L'art byzantin, art européen*.

3. *Exposition internationale d'art byzantin, catalogue de l'exposition*, Paris 1931.

4. A. MUÑOZ, *L'art byzantin à l'exposition de Grottaferrata*, Rome 1906. C'est en fait un véritable catalogue dont A. Muñoz est l'auteur : voir sa préface (sans pagination) où il s'excuse d'avoir ainsi présenté ces objets qu'il était impossible de relier d'une manière méthodique : « Malgré cela nous avons pensé être agréable au public et surtout aux travailleurs en reproduisant par des photographies, toutes expressément faites à cette intention, les objets principaux de l'Exposition, en les accompagnant d'un bref commentaire. »

la peinture de l'Europe occidentale s'est développée après y avoir trouvé une source d'inspiration. Comment cette mutation s'est faite, comment le prestige de la peinture byzantine s'est transformé en un rejet de celle-ci, c'est un thème bien connu de l'historiographie ; même s'il y a certainement encore à réfléchir sur les processus complexes qui ont conduit à une appropriation qui, *in fine*, est devenue un rejet, les travaux d'Hans Belting en particulier ont déjà permis des conclusions importantes.

L'art byzantin disparaît alors de la culture visuelle européenne. Les causes en sont multiples, en dehors même du peu de cas dans lequel on tenait la *maniera graeca*. La conquête turque va rendre inaccessible la plus grande partie de la peinture monumentale, dont, peu à peu, une large part va disparaître, définitivement – sans doute plus par manque d'entretien que par destruction systématique – ou provisoirement, mais pour de longs siècles, cachée derrière des enduits.

De manière plus profonde, si, malgré une très ancienne séparation entre l'image occidentale et l'image orientale[5], le statut de l'image dans le monde médiéval occidental a favorisé ou, du moins, permis l'appropriation d'images byzantines[6], dans des circonstances et des conditions sur lesquelles la réflexion n'est pas encore achevée[7], le nouveau statut de l'art qui devient peu à peu celui de l'Europe occidentale va empêcher de s'intéresser davantage aux éléments qui étaient les vecteurs de transmission des images byzantines. L'art devient par lui-même une valeur sacrée et, si cette évolution ne s'achève qu'au XIXe siècle dans l'invention et le développement du Musée[8], elle est préfigurée par ce que l'on pourrait appeler la sacralisation de l'artiste dont la manifestation la plus claire est donnée précisément par les *Vies* de Vasari. Cette nouvelle dimension de l'art rend probablement impossible l'expression du sacré dans les termes de l'art byzantin. Pour s'en convaincre et sentir encore une fois cette opposition, il suffit de comparer, à Saint-Marc de Venise, une mosaïque du XIIe siècle avec une mosaïque du XVIe.

Cette sacralisation de l'artiste va entraîner une dichotomie neuve, elle aussi, entre l'artiste et l'artisan. Les objets luxueux qui, pendant longtemps, avaient fait le prestige de la civilisation byzantine, deviennent des « arts décoratifs » et, plus que jamais, sont enfermés dans les Trésors des églises. C'est une enquête qui reste encore à faire – et qui, pour les reliquaires en particulier, est en train d'être faite par Jannic Durand – que de repérer les objets byzantins qui étaient encore connus et dont on parle pendant cette longue période qui durera jusqu'au XIXe siècle.

5. Voir le texte de R. Nelson dans ce volume.

6. Je prends ici « appropriation » au sens et dans le contexte établi par R. NELSON, Appropriation, *Critical Terms for Art History*, éd. R. S. NELSON, R. SHIFF, Chicago-Londres 1992, p. 116-128.

7. Voir, pour des éléments importants, J. WIRTH, *L'image à l'époque romane*, Paris 1999.

8. R. RECHT, Le regard sur l'histoire de l'art : l'invention du Musée, dans ID., *La lettre de Humboldt*, Paris 1989, p. 77-102.

Il est caractéristique que des manuscrits richement illustrés, dont quelques-uns considérés aujourd'hui comme les plus célèbres et les plus remarquables témoins de l'art byzantin, dont la présence en France est assurée dès le XVIe siècle, soient mentionnés seulement au début du XVIIIe dans un ouvrage qui a pour objet la paléographie[9] : c'est, par exemple, le cas d'un Dioscoride (Paris, BNF gr. 2179)[10], du Paris, BNF gr. 510[11], du Psautier de Paris, le gr. 139, acheté par l'ambassadeur de France à Constantinople entre 1557 et 1559, entré à la Bibliothèque royale en 1622[12]. On pourrait encore ajouter trois tétra-évangiles (Coislin 195, BNF gr. 70, BNF gr. 83), les Homélies de Jean Chrysostome (Coislin 79)[13], un livre de Job (BNF gr. 135)[14].

Pour les ivoires, quelques-uns sont connus de Du Cange et il serait intéressant d'analyser de plus près ses réactions ou son absence de réaction devant les objets qu'il cite. Plus généralement, un rapide sondage, qui ne se veut d'aucune façon systématique, permet de constater que les objets qui bénéficient d'une certaine « publicité », sont presque toujours des objets que nous appellerions aujourd'hui paléochrétiens, généralement assimilés à l'antiquité par les auteurs qui les mentionnent[15]. Les seuls objets médiévaux mentionnés sont quelques reliquaires[16].

Cette relative indifférence ne détourne pas d'un intérêt continu et actif pour l'histoire byzantine qui, comme j'ai essayé de le montrer ailleurs, est restée d'une certaine manière de l'histoire contemporaine au moins encore pendant le XVIIe siècle[17]. Un double thème contribue à cela : le thème de l'union des Églises ou, pour le dire du point de vue occidental, celui de l'hérésie des Grecs. Cela apparaît clairement par exemple dans les livres du père de Maimbourg[18] ; l'autre, plus inattendu peut-être, est celui de la *Translatio imperii* : aussi bien le roi de France que les Habsbourg prétendaient être légitimement considérés comme les héritiers de la couronne impériale byzantine et, par là, de l'Empire romain[19]. À vrai dire, l'entité que les historiens

9. B. DE MONTFAUCON, *Paleographia graeca sive de ortu et progressu litterarum Graecarum*, Paris 1708. Je tire les renseignements donnés dans les notes suivantes des notices consacrées à ces manuscrits dans DURAND, *Byzance* (cité *supra* n. 1).
10. MONTFAUCON, *Paleographia graeca,* cité note précédente, p. 43 et 257.
11. *Ibid.*, p. 250-256.
12. DURAND, *Byzance*, p. 350-351.
13. *Ibid.*, p. 352 s. Ces manuscrits sont, pour la plupart, arrivés en France plus tard que les précédents, mais à temps pour être connus de Montfaucon.
14. *Ibid.*, p. 460.
15. Sondage d'après le catalogue de l'exposition de Paris en 1992, qui donne systématiquement la bibliographie ancienne dans chaque notice.
16. Par exemple le Chef de saint Jean-Baptiste : Ch. DU CANGE, *Traité Historique du chef de S. Jean-Baptiste*, 1665 ; il en donne aussi une illustration dans sa *Description de Constantinople.* Voir DURAND, *Byzance*, n° 240, p. 325-326.
17. J.-M. SPIESER, Du Cange and Byzantium, *Through the Looking-Glass. Byzantium through British Eyes*, éd. R. CORMACK, E. JEFFREYS, Aldershot 2000, p. 199-210.
18. *Ibid.*
19. *Ibid.* ; pour les Habsbourg, voir également F. B. POLLEROSS, *Das sakrale Identifikationsporträt. Ein höfisches Bildtypus vom 13. bis zum 20. Jahrhundert*, Worms 1988, p. 73.

contemporains s'accordent à appeler Empire byzantin, malgré les variantes dans sa définition précise, ne constituait pas encore un véritable concept ou, pour employer un vocabulaire qui rend mieux compte du phénomène, le concept de byzantin, d'Empire byzantin, n'était pas encore construit. Cela n'est pas dû à une sorte d'indifférence culturelle ; le concept de Byzance ne pouvait pas être construit aussi longtemps que l'histoire qui aurait dû le constituer était encore, en quelque sorte, de l'histoire au présent, un avatar d'un empire universel, qui avait provisoirement cessé d'exister, mais qui servait toujours d'horizon à une politique ; un provisoire avatar aussi, qui devait être surmonté, de l'unité du christianisme. Il ne nous appartient pas ici de faire ou de refaire l'historiographie de la Renaissance, mais il faut plus que nuancer l'idée de rupture qui lui est attachée depuis Jacob Burckhardt. Elle est aussi réappropriation d'un passé lointain aux dépens d'un passé proche, retour à un passé plus ancien par-delà un passé récent qui est nié ou, plus précisément, considéré comme une variante « affaiblie » du véritable passé. Cette continuité revendiquée, que l'historiographie moderne a contribué à masquer, empêche que ce « passé récent » soit construit conceptuellement. Il n'y a donc, pour les XVIe et XVIIe siècles, ni Moyen Âge, ni Empire byzantin toujours pensé comme un Empire romain. Les occurrences du mot byzantin semblent alors réservées à la langue littéraire, ou aux textes écrits en latin. Au XVIIIe siècle, l'empire des Habsbourg et la monarchie française cessent d'invoquer le passé romain et la Querelle des Anciens et des Modernes est le signe d'une mutation qui montre que le monde n'est plus pensé comme un simple prolongement de ce qu'il avait toujours été[20]. Pourtant, le vocabulaire pour parler de Byzance reste traditionnel : le mot lui-même n'est guère employé en dehors des textes poétiques. Voltaire l'utilise quasiment comme il l'est dans l'épitaphe de Lucas Spandounis à Thessalonique vers la fin du XVe siècle[21], mais, dans ses œuvres historiques, il continue à parler de l'Empire d'Orient ou de l'Empire des Grecs.

D'une manière parallèle, il n'y a pas de concept pour penser un art byzantin qui n'existe plus. Cela n'a rien de surprenant : l'histoire de l'art elle-même n'existait pas encore ou guère. Nous n'avons pas à retracer ici la lente émergence de cette notion d'autant plus que cette prise de conscience se fait à travers des monuments et des formes qui ne sont pas celles qui nous préoccupent ici. Les objets byzantins n'étaient pas sensiblement plus nombreux à être connus qu'au début du siècle ; les voyageurs dans l'Empire ottoman ne font guère attention au passé chrétien des régions ou des villes qu'ils traversent et ils

20. Pour l'importance de la rupture du XVIIIe siècle dans tout le système conceptuel, voir maintenant, A. GUERREAU, *L'avenir d'un passé incertain. Quelle histoire du Moyen Âge au XXIe siècle ?*, Paris 2001, p. 23-39.

21. Par exemple dans une très oubliée « Irène » (1778), qui se déroule à la cour des Comnènes ou dans son « Tancrède » (1761) ; encore dans les vers d'une tragédie de 1739 « Mahomet le Second » de Jean-Baptiste Lanoue (1701-1761). Pour l'épitaphe de Lucas Spandounis, Ch. BOURAS, Τὸ ἐπιτύμβιο τοῦ Λουκᾶ Σπαντούνη στὴ βασιλικὴ τοῦ Ἁγίου Δημητρίου Θεσσαλονίκης, *Ἐπιστημονικὴ Ἐπετερὶς τῆς Πολυτεχνικῆς Σχολῆς τμῆμα ἀρχιτεκτόνων Πανεπιστημίου Θεσσαλονίκης* 6, 1973, p. 1-52 (avec un résumé en anglais p. 53-60).

ne donnent que quelques indications topographiques sans aucun commentaire architectural. Pour Thessalonique, la plus ancienne véritable description d'église byzantine que j'ai pu repérer date de 1800[22].

Ce n'est pas par hasard que le premier livre dont le titre utilise le mot de « byzantin » au sens où nous l'employons pour parler d'art byzantin, ou même de Congrès d'Études byzantines, apparaît en 1832, pratiquement en même temps que des notions comme celle d'art roman dans le milieu où l'on trouve Arcisse de Caumont (1801-1873)[23]. L'art byzantin doit ainsi naître, si l'on peut dire, dans les années 1820, à un moment décisif donc de l'évolution générale de la perception historique qui conduit au développement de l'histoire de l'art.

Ce n'est pas un hasard non plus si une évolution parallèle se perçoit en Allemagne où « byzantinisch » tend à remplacer « grec », « neugriechisch » dans le premier quart du même siècle[24]. J'ai retracé ailleurs la manière dont, à partir de ce moment, la perception de l'art byzantin avait évolué dans la France du XIXe siècle, le plus souvent encore comparé à l'art classique et apprécié en fonction de son éloignement ou de son rapprochement avec celui-ci[25]. C'est en cherchant à préciser cette émergence de la notion d'art byzantin, en particulier dans les domaines français et allemand, que j'ai rencontré, de manière plus insistante et plus précoce que je ne m'y attendais, une autre notion omniprésente dans toutes les discussions sur les rapports entre monde occidental et monde byzantin, celle d'influence. En effet, si Otto Demus a écrit en 1970 que la question byzantine, c'est-à-dire la question des relations entre Byzance et l'Occident[26], commence à être débattue cinquante ans auparavant, il est en un certain sens bien pessimiste : cette question est présente dès les premiers écrits qui essaient de caractériser aussi bien l'art médiéval que l'art byzantin[27].

22. F. DE BEAUJOUR, *Tableau du Commerce de la Grèce*, Paris 1800, p. 42.
23. A. COUCHAUD, *Choix d'églises bysantines* [sic] *en Grèce*, Paris 1832, avec 37 planches. Pour la « découverte du Moyen Âge », voir la mise au point de X. BARRAL I ALTET, Les étapes de la recherche au XIXe siècle et les personnalités, *Naissance des arts chrétiens. Atlas des monuments paléochrétiens de la France*, éd. N. DUVAL, Paris 1991, p. 348-367, en particulier p. 348-353.
24. A. EFFENBERGER, *Goethe und die « Russischen Heiligenbilder »*, Mayence 1990, en particulier p. 5-6. Voir aussi Rumohr, qui emploie indifféremment « neuere Griechen » ou « Byzantiner » (plus rarement, « mittelalterliche Grieche ») : C. Fr. VON RUMOHR, *Italienische Forschungen*, éd. J. SCHLOSSER, Francfort 1920, p. 181 s. (p. 184 pour « mittelalterliche Grieche »). Pour des hésitations encore plus tardives, voir ci-dessous n. 32.
25. J.-M. SPIESER, Hellénisme et connaissance de l'art byzantin au XIXe s., *Hellenismos, quelques jalons pour une histoire de l'identité grecque, Actes du colloque de Strasbourg 25-27 octobre 1989*, Leyde 1991, p. 337-362.
26. O. DEMUS, *Byzantine Art and the West*, Londres 1970, p. 1. L'expression « Byzantinische Frage », qui constitue toujours le titre d'une subdivision dans les notices bibliographiques de la *BZ* me semble avoir été inventée par Schnaase qui donne ce titre à un chapitre du t. IV de son *Histoire de l'Art* (cf. ci-dessous n. 49).
27. La même erreur de perspective se trouve chez K. WEITZMANN, Various Aspects of Byzantine Influences on the Latin Countries from the sixth to the twelfth century, *DOP* 20, 1966, p. 3-24, qui, p. 3, attribue la redécouverte de l'art byzantin aux savants russes comme N. Kondakov et D. Aïnalov de la fin du XIXe et du début du XXe siècle.

Il faut remonter à Caumont lorsqu'il définit et distingue les différents styles d'architecture ; c'est alors que la notion de style prend sens en architecture[28]. Il est à l'origine de la définition de l'architecture romane[29]. Il définit ainsi, en rejetant les expressions encore usitées en son temps comme « lombarde, saxonne, normande, gothique-ancienne », une architecture qu'il fait aller du VI^e au XII^e siècle[30]. Il considère qu'elle possède « tous les caractères de l'architecture romaine, mais dans un état de dégénérescence avancé ». Mais, dans une deuxième période, qui commence au début du XI^e siècle[31], cette « architecture romane secondaire » se perfectionne et se caractérise par une imitation marquée de l'architecture byzantine :

> Ce style n'est que l'architecture romane modifiée par le goût oriental ; c'est une architecture que nous pourrions appeler *gréco-romane*, pour indiquer par un seul mot les éléments qui la constituent ; elle s'était surtout développée dans l'empire d'Orient dont Byzance était la capitale, d'où lui est venu le nom de byzantine[32].

28. Voir H. BAUER, Form, Struktur, Stil..., *Kunstgeschichte. Eine Einführung*, éd. H. BELTING, Berlin 1986, en particulier p. 158-163, qui note qu'un architecte de Karlsruhe, Heinrich Hübsch, publie en 1828 un texte intitulé « In welchem Style sollen wir bauen ? », question qui aurait sans doute été incompréhensible au XVIII^e siècle. Pour l'introduction de la notion de style en histoire de l'art, l'article fondamental reste, comme d'ailleurs mentionné par H. Bauer, W. SAUERLÄNDER, From Stilus to Style: Reflections on the Fate of a Notion, *Art History* 6, 1983, p. 253-270.
29. Je me sers d'A. DE CAUMONT, *Histoire sommaire de l'architecture religieuse, civile et militaire au Moyen Âge*, Caen-Paris-Rouen-Poitiers 1836. L'ouvrage est présenté comme un extrait des 4^e et 5^e parties du Cours d'Antiquités monumentales professé par A. de Caumont en 1830.
30. *Ibid.*, p. 25 s. Rappelons que, si A. de Caumont a réussi à imposer l'appellation d'architecture romane, il n'a pas eu le même succès pour remplacer « architecture gothique », qu'il trouvait absurde – à juste titre d'ailleurs –, par « architecture ogivale ».
31. *Ibid.*, p. 65. Cette périodisation est inspirée de Guizot – que Caumont cite – et qui place à ce moment l'amalgame des éléments romain, chrétien et germain dans la civilisation occidentale. Dans J.-J. AMPÈRE, *Histoire littéraire de la France avant le XII^e siècle*, Paris 1839, c'est le XII^e siècle qui marque la fin du monde impérial, romain et païen, et l'avènement d'un monde nouveau, féodal, chrétien (cité par CAUMONT, *ibid.*, p. 95).
32. *Ibid.*, p. 65-66. Il n'était pas évident, contrairement à ce que nous pourrions penser, que le mot « byzantin » s'imposât avec le sens qui nous paraît naturel : encore F. de Verneilh, dans l'introduction à son livre, *L'architecture byzantine en France*, Paris 1851, est obligé de préciser : « L'architecture byzantine, c'est pour nous l'architecture de l'ancien empire grec. Les églises byzantines, ce sont celles qui furent bâties, depuis Justinien, là où régnaient les empereurs grecs, là où dominait la civilisation byzantine. » Il se démarque ainsi de ceux qui considéraient que l'art roman venait d'Orient : « Lors donc qu'il fallut, pour la première fois, nommer les styles principaux qui se partagent les monuments de l'ancienne France, et leur assigner une origine, celui que caractérise le plein cintre fut d'abord signalé comme venant de l'Orient en ligne droite, et s'appela tout naturellement byzantin. » Le rôle de la coupole, son existence et le fait qu'elle lui apparaît comme le « principe générateur » de l'édifice sont, selon lui, les vraies caractéristiques de l'architecture qu'il appelle byzantine : DE VERNEILH, *ibid.*, p. 5-6. Un autre exemple de l'utilisation persistante du mot « byzantin » dans un sens approximatif par rapport à notre définition, est donné par une remarque de J. Labarte qui signale l'appellation de « byzantines », donnée à tort à des œuvres du XI^e siècle français, alors qu'elles ne la méritent pas : « Sans examen, on s'est imaginé de donner le nom de style byzantin et de supposer une origine byzantine à ces rudes ébauches d'un art dans son enfance. » (J. LABARTE, *Histoire des arts industriels au Moyen Âge et à l'époque de la Renaissance*, Paris 1864, I, p. 83).

Il s'appuie sur une dissertation de Ludovic Vitet, pour laquelle il ne donne pas de référence et qui, je cite, « résume en peu de mots l'histoire de cette architecture exotique ». Ce texte de Vitet est aussi lyrique que confus : en résumé, on a abandonné le bel art grec, maladroitement imité par les Romains, mais une nouvelle impulsion vient de l'Orient, Syrie, Perse, Ionie « cette terre si féconde en inventions ». Avec Baalbek et Palmyre déjà, « le génie oriental commence alors à secouer ses ailes ». Sainte-Sophie marque l'épanouissement de ce nouveau style :

> Sous cette nouvelle forme, qui, à la vérité fait gémir les admirateurs exclusifs de la pureté antique, mais qui a droit aux hommages les plus indulgents des vrais amis du beau, le génie des vieux architectes de la Grèce se réveilla, moins correct, moins sévère, mais brillant de jeunesse et de vie, plus téméraire, plus merveilleux[33].

C'est, d'après Caumont, au XI^{e} siècle que « l'association du style byzantin avec l'architecture romane fut générale en France[34] », mais il reconnaît qu'il ne peut pas faire la part exacte de ce qui est survivance de l'architecture romaine et de ce qui est influence – il utilise ce mot[35]. Caumont souligne l'importance du commerce accru de l'Italie avec l'Orient, les fréquents pèlerinages à Jérusalem, les Croisades, qui favorisent « la naturalisation du goût byzantin dans nos contrées[36] ».

Dès ce moment, la notion d'influence est utilisée pour parler de l'art byzantin, à la fois pour des influences qui pourraient expliquer sa formation et pour celles qu'il a exercées lui-même sur l'art du Moyen Âge occidental. Déjà dans ces années, le concept d'influence était couramment utilisé en art. En revenant à ces « origines », on pourrait dire, *cum grano salis*, que Peter Brown s'est trompé en en faisant « an obscure law of cultural hydraulic[37] » : dans son sens premier le mot désigne l'action d'un astre sur un autre ; de l'hydraulique nous passons à l'astronomique, mais la loi reste obscure. Si cette notion et son utilisation ont été largement critiquées, on n'a pas encore, me semble-t-il, écrit l'histoire de son passage en histoire de l'art, comme on l'a fait pour le mot style[38].

Il serait hors de propos et beaucoup trop long de reprendre ici toutes les variantes avec lesquelles la notion d'influence a été utilisée dans l'historiographie de l'art byzantin. Mais quelques points de repère méritent d'être soulignés.

33. Toutes ces citations : CAUMONT, *Histoire sommaire*, p. 67-68 (il s'agit toujours du texte de Vitet tel qu'il est cité par Caumont).
34. *Ibid.*, p. 68.
35. Il fait allusion à un texte de Charles Lenormant qui pose la même question : « Première lettre sur le style byzantin et sur l'origine de l'ogive, adressée à M. de Caumont par M. Ch. Lenormant, publiée dans la revue Normande, 2^{e} année », voir *ibid.*, p. 69 et n. 1.
36. *Ibid.*, p. 95-96.
37. P. BROWN, Eastern and Western Christendom in Late Antiquity, *The Orthodox Churches and the West*, éd. D. BAKER, Édimbourg 1976, p. 5.
38. Voir l'article de W. Sauerländer cité *supra* n. 28. Le livre de G. HERMERÉN, *Influence in Art and Literature*, Princeton 1975, ne va pas du tout dans cette direction.

Je voudrais d'abord insister sur l'aspect très moderne de certains historiens de l'art allemands de la première moitié et du milieu du XIXe siècle. En Allemagne, un des premiers à s'être intéressé de manière approfondie à l'art byzantin et à son influence, est Carl Friedrich von Rumohr (1785-1842)[39]. Les textes cités par Julius Schlosser montrent comment Fiorillos et Rumohr s'opposent à la domination de l'idée sur la forme, du contenu sur la technique, refusant ainsi une conception esthétique encore dominante. Sans entrer dans les détails de sa pensée, il faut créditer Rumohr d'une approche véritablement historique, grâce à une utilisation des sources écrites et documentaires, et, point essentiel pour le débat d'aujourd'hui, grâce à une compréhension très concrète de la production des œuvres d'art.

Pour l'art byzantin, de façon très lucide, au moins dans les principes – il serait absurde de reprocher des erreurs factuelles dues à l'état des connaissances à ce moment –, Rumohr met en garde contre une triple erreur : juger de l'art byzantin d'après les icônes modernes produites en Russie et dans « l'Empire turc » qui répètent en les appauvrissant des schémas anciens, attribuer systématiquement aux Byzantins ce qui, dans les productions médiévales italiennes, n'est pas de bonne qualité – reproche adressé aux érudits italiens qui, par nationalisme, considèrent les progrès faits comme dus à des Italiens – ou, au contraire, comme en Allemagne, attribuer aux Byzantins des éléments qui proviennent de l'art paléochrétien (Rumohr dit « christliches Altertum »)[40].

Sa problématique rejoint la nôtre sur deux points essentiellement. Il rencontre des œuvres qui lui paraissent incontestablement supérieures à la production contemporaine en Italie – il cite les miniatures du psautier Barb. gr. 202, maintenant Barb. gr. 320, peut-être de 1177[41], en tout cas du dernier quart du XIIe siècle, le tryptique en ivoire du Vatican[42], le ménologe de Basile II et, de

39. RUMOHR, *Italienische Forschungen*, cité *supra* n. 24 (le livre a été originellement publié entre 1827 et 1831). Il faut aussi noter l'importance, pour l'histoire de l'histoire de l'art, de l'introduction de Schlosser à cette édition. Celui-ci met en évidence ce que l'on pourrait appeler la préhistoire de l'intérêt pour un art non classique, dans la période même où le classicisme était dominant, à travers la découverte de la « Roma sottarenea », les antiquaires des XVIIe et XVIIIe siècles – il cite Montfaucon, l'intérêt en Angleterre pour Stonehenge, les collectionneurs anglais du XVIIIe siècle –, il cite encore le banquier anglais Solly, qui s'est établi en Allemagne et dont la collection est à l'origine de la Kunsthistorische Galerie de Berlin. Cette préhistoire débouche sur quatre personnages clés, au tournant des XVIIIe-XIXe siècles, l'abbé Lanzi, avec une histoire de la peinture italienne, Leopoldo Cicognara, avec une histoire de la sculpture en Italie, Seraux d'Agincourt, sur l'importance duquel Schlosser insiste, Dominik Fiorillos enfin, peintre d'origine italienne, mais vivant en Allemagne du Nord, professeur à l'université de Göttingen, qui rassemble aussi les sources écrites médiévales sur l'art et qui est un des maîtres de Rumohr.

40. *Ibid.*, p. 185.

41. *Ibid.*, p. 188-189 ; A. CUTLER, *The Aristocratic Psalters in Byzantium*, Paris 1984 (Bibliothèque des Cahiers archéologiques 13), p. 80-83.

42. *Ibid.*, p. 189-190 ; cf. ID., *The Hand of the Master*, Princeton 1994, p. 147, fig. 169.

la Laurentienne, le Plut. V, 9 une chaîne des Prophètes[43], mais surtout ce qu'il considère comme les incontestables chefs-d'œuvre de cet art, le Rouleau de Josué et l'icône mosaïque des Douze Fêtes conservée au Museo dell'Opera del Duomo à Florence[44], qu'il a vue lui-même –, mais ne trouve guère l'écho de ces œuvres dans des productions italiennes propres. Il note l'apparente contradiction entre des contacts politiques et économiques réguliers entre « l'Empire oriental » et l'Italie et l'absence de caractéristiques byzantines dans l'art italien jusqu'à la fin du XIII^e siècle. Il en arrive à écrire cette phrase :

> Allein in sittlichen Dingen beruhet jeglicher Einfluss nicht bloss auf der ausströmen-den Wirkung, welche in dem Verhältnis, welches uns beschäftigt, sicher unausgesetzt stattgefunden ; vielmer besonders auf Empfänglichkeit, welche den Italienern bis gegen Ende des zwölften Jahrhunderts nur einmal durchaus gefehlt hat[45].

Il se rend ainsi capable de séparer ce qu'il considère comme une réelle influence, durable, rendue possible par la réception, d'œuvres importées ou faites sur place par des Byzantins, mais sans postérité[46]. Il est inutile de suivre dans le détail, où évidemment trop de points seraient à reprendre, la démonstration que Rumohr fait de l'évidence que c'est au début du XIIIe siècle que les peintres italiens adoptent la manière grecque. En tout cas, il insiste sur la distinction entre « Empfänglichkeit » et les circonstances extérieures, au rang desquelles il met en premier lieu la prise de Constantinople en 1204[47]. Ce pillage aurait amené des œuvres en Italie[48] ; il voudrait aussi montrer l'arrivée d'artistes grecs en Italie après 1204, mais doit se résigner à admettre que ni lui-même ni ses prédécesseurs n'ont trouvé beaucoup d'indices. L'important – et c'est cela que je voudrais retenir – est la tentative de comprendre ces contacts, quel que soit le vocabulaire utilisé, d'une manière concrète. Les peintres italiens rencontrent des hommes, pas seulement des modèles. Ils y gagnent des recettes pratiques, des coups de main, une manière d'utiliser et de préparer les pigments.

43. Pour une description de ce manuscrit avec la bibliographie, cf. J. LOWDEN, *Illuminated Prophet Books: a Study of Byzantine Manuscripts*, University Park 1988, p. 112-114.
44. RUMOHR, *Italienische Forschungen*, p. 191-193 ; pour la provenance de cette icône, A. CUTLER, From Loot to scholarship: Changing Modes in the Italian Response to Byzantine Art, *DOP* 49, 1995, p. 237-267 (voir p. 245-246 et fig. 6).
45. RUMOHR, *Italienische Forschungen*, p. 198.
46. Noter qu'au passage il cite un prédécesseur qui avait signalé la supériorité des Grecs : G. LAMI, *Diss. relativa ai pittori e scultori Italiani, che firorirono dal 1000 al 1300* (réimprimé avec des remarques de l'abbé Fontana en appendice à *Trattato di Leonardo da Vinci*, Florence 1792, donc antérieur à cette date, mais sans doute de peu, puisque Rumohr cite un autre texte du même érudit qui a été publié en 1767).
47. RUMOHR, *Italienische Forschungen*, p. 217-218.
48. Pour les nuances à apporter à cette idée, cf. maintenant, CUTLER, From Loot, cité *supra* n. 44 ; R. NELSON, The Italian Appreciation and Appropriation of Illuminated Byzantine Manuscripts, *ca* 1200-1450, *DOP* 49, 1995, p. 209-235.

Ce souci de comprendre ce qui se passe de manière concrète ne va pas rester isolé dans l'historiographie du XIXe siècle. On le retrouve chez un autre important précurseur de l'histoire de l'art en Allemagne, Carl Schnaase. Dans sa monumentale *Geschichte der bildenden Künste*[49], il parle longuement des rapports entre art byzantin et Moyen Âge occidental. Il rencontre le problème d'abord à propos de l'architecture et de Saint-Front de Périgueux[50]. Il ne prononce pas le mot d'influence, mais parle d'imitation de Saint-Marc de Venise, essayant de trouver, en vain d'ailleurs, des Vénitiens qui auraient pu être les constructeurs de l'église et penchant plutôt, mais sans en trouver de traces non plus, pour des Français ayant séjourné à Venise, allusion évidente aux idées de Félix de Verneilh[51].

Dans le chapitre huit de cette même partie, « Plastik und Malerei dieser Epoche in Italien[52] », il parle plus spécifiquement de Byzance. Après un tableau de la présence byzantine en Italie d'un point de vue culturel et artistique, il essaie de montrer que ces contacts ne conduisent à des résultats concrets qu'à partir de la seconde moitié du XIe siècle, quand commença à se développer un « commerce artistique » (« künstlerisches Verkehr »). Ses exemples continuent à être bien connus des historiens de l'art : les commandes à Constantinople des portes de bronze pour la cathédrale d'Amalfi et pour Saint-Paul-Hors-les-Murs ; le rôle de l'abbé Desiderius du Mont Cassin, qui ne fait défaut à aucune « Histoire de l'Art » à propos des contacts entre Italie et Byzance. Il utilise bien le mot « influence[53] », mais il insiste sur la présence d'œuvres et d'artistes byzantins en Italie et, plus important, sur le souci qu'on a eu de faire venir ces œuvres et ces hommes et d'y prêter attention[54]. De nouveau, il situe le succès et les limites de cette influence dans la réception qui en est faite en Italie : l'attention prêtée aux possibilités d'améliorations techniques et formelles, la volonté de réforme du pape Grégoire VII – un décor de qualité, beau et ordonné, devait symboliser le renouveau de l'Église. Mais l'art byzantin était trop abstrait, trop austère pour correspondre à ce qu'était alors le peuple italien – je simplifie des lignes qui sont assez amusantes et qui, elles, n'ont rien de moderne – si bien que celui-ci n'a pas pu véritablement et complètement s'approprier l'art byzantin.

Sans vouloir ici développer l'arrière-plan de Schnaase et ses orientations idéologiques – pour lui, la richesse de l'art médiéval, ce en quoi il innove et qui, au fond, le rend supérieur à celui de l'antiquité, est due aux principes de liberté et de développement individuel qu'il voit profondément ancrés dans le christianisme et dans les peuples germaniques –, il faut nous arrêter sur la

49. Les exemples cités ci-dessous proviennent du t. IV, publié en 1850. Celui-ci porte le sous-titre de *Geschichte der bildenden Künste im Mittelalter*, t. II, *Das eigentliche Mittelalter*, tout en étant divisé en deux fascicules comportant une pagination distincte, mais reliés ensemble.
50. *Ibid.*, p. 303 s.
51. Voir ci-dessous n. 56.
52. SCHNAASE, *Geschichte*, cité *supra* n. 49, p. 533-564.
53. *Ibid.*, p. 546.
54. *Ibid.*, p. 542-550.

justification de ses conclusions[55]. Comme Rumohr avant lui, comme Félix de Verneilh pour Saint-Front[56], comme d'autres après lui[57], il cherche la trace d'artistes byzantins, ou, au moins, d'œuvres byzantines en Occident. N'en trouvant guère, il est fortifié dans son intuition que l'art byzantin n'a joué qu'un faible rôle dans le développement de celui du Moyen Âge occidental, d'autant plus qu'il est enclin à ne pas donner beaucoup d'importance à 1204, car il considère l'art occidental suffisamment développé à ce moment pour ne plus avoir besoin d'une influence systématique. On retrouve donc l'idée de l'importance de l'état d'esprit des « récepteurs ».

Elle est exprimée encore plus nettement dans un article d'encyclopédie publié en 1867 et écrit par Friedrich Wilhelm Unger, connu surtout pour ses *Quellen der byzantinischen Kunstgeschichte* dont le tome premier et unique a été publié en 1878[58]. Cet article contient une 4e section (*Abschnitt*) intitulée « Einfluss der byzantinischen Kunst auf das Ausland[59] ». Unger part de l'idée que la supériorité économique et culturelle du monde byzantin rendait inévitable qu'il propageât sa culture chez les peuples voisins, mais il ajoute cette phrase : « Aber es war nicht gleichgültig, in welcher Weise die Mitteilung vor sich ging, wie sie aufgenommen wurde und wie das Mitgeteilte gepflegt und benutzt wurde. Während die einen die byzantinische Kunst vollständig sich aneigneten, nahmen die anderen nur ihre Grundlagen an, um sie zu einer neuen und eigentümlichen Kunstrichtung zu entwickeln[60]. » Il distingue les

55. Voir sa « Schlussbetrachtung », *ibid.*, p. 587-593, qui est une conclusion de ses volumes sur le Moyen Âge. Elle est consacrée à l'architecture qui lui paraît être l'art médiéval par excellence.

56. Pour de Verneilh, deux seules solutions sont envisageables : « Un clerc-architecte, d'origine française [...] est allé à Venise, a assisté à la construction de Saint-Marc, et s'est fait byzantin avec les architectes de ce monument » ou, au contraire « Un des Grecs ou Vénitiens qui bâtissaient Saint-Marc est arrivé, par un concours de circonstances, comme la vie aventureuse des artistes en offre parfois, jusqu'au centre de la France, jusqu'à Périgueux, et y a construit un autre Saint-Marc ». Deux moines du Sinaï attestés à Angoulême au début du XIe siècle, douze monnaies identifiées comme étant des pièces de Jean Tzimiskès et trouvées dans une tombe à Périgueux, des documents attestant la présence d'une colonie grecque à Venise, ne lui font pas penser qu'il a découvert les bâtisseurs de Saint-Front, mais qu'il a montré l'existence de contacts entre cette région et le monde byzantin ou vénitien et donc la possibilité de la présence à Périgueux d'un architecte originaire de là et capable de faire construire cette église (*L'architecture byzantine en France*, cité *supra* n. 32, p. 126-136). Schnaase, qui connaissait vraisemblablement des articles de Verneilh antérieurs au livre de celui-ci et antérieurs à son propre ouvrage – cf. les allusions faites par DE VERNEILH, *ibid.*, p. 8, à de tels articles – arrive à une conclusion tout à fait différente, puisqu'il croit pouvoir expliquer l'église par un développement autonome à partir de l'architecture romaine (*Geschichte*, p. 578).

57. On peut citer, à titre d'exemple, E. MUENTZ, Les artistes byzantins dans l'Europe latine du Ve au XVe s., *Revue de l'art chrétien* IV/4, 1893, p. 181 s., où on trouve d'ailleurs une bibliographie sur la « question byzantine » (cf. ci-dessus n. 26).

58. Fr. W. UNGER, Christlich-griechische oder byzantinische Kunst, fascicules 84 et 85 (1867) de J. S. ERSCH, J. G. GRUBER, *Allgemeine Encyklopädie der Wissenschaften und Künste*, Leipzig 1818-1889.

59. *Ibid.*, fascicule 85, p. 35-66.

60. *Ibid.*, p. 35.

peuples qui adoptent aussi la religion et qui reprennent l'art byzantin tel quel, les peuples islamiques, qui s'inspirent de l'art byzantin, mais en font quelque chose de différent. Pour le monde occidental, à partir d'éléments byzantins, connus grâce à la circulation d'œuvres byzantines et empruntés, et à partir des survivances de la « culture ancienne » – il pense davantage à l'art paléochrétien qu'à l'art classique – se forge un art indépendant et neuf, lié aussi à des conditions politiques et sociales différentes (il oppose le despotisme byzantin à la féodalité et aux chevaliers[61]).

Encore un peu plus tard, on rencontre le comte Georges Vitzthum von Eckstaedt, sans doute peu connu des byzantinistes. Il donna le 19 novembre 1910 sa leçon inaugurale comme professeur extraordinaire d'histoire de l'art de l'université de Leipzig. Un résumé, envoyé par lui-même, est publié dans la *Byzantinische Zeitschrift*[62].

Ce professeur parle d'abord de la réception de l'art byzantin et montre que c'est l'activité de celui qui « reçoit » qui est essentielle. Il crée ainsi une opposition entre d'une part imitation, imitation de caractéristiques externes – comme exemple il donne la plastique saxonne, les miniatures du Hortus, la peinture du XIII^e^ siècle en Saxe et en Westphalie –, et, d'autre part, un effet fondé sur une réflexion, un travail sur les formes byzantines qui a servi à transformer et à faire progresser une pratique propre en dehors de toute imitation formelle superficielle. L'auteur crédite de cette démarche les artistes français et anglais, plus précisément les sculpteurs français (Chartres, Amiens) et les enlumineurs anglais (il cite le psautier de Westminster, British Museum Royal 2 A XXII). Encore une fois, ce n'est pas l'exactitude des exemples qui m'intéresse, mais la démarche intellectuelle qui les sous-tend.

Ce que je voudrais en retenir, c'est que nous trouvons au XIX^e^ siècle – et même au début du XX^e^ – de nombreux historiens de l'art qui utilisent le terme « influence » en lui donnant un contenu très concret : ils voient les hommes et leurs attitudes à l'œuvre dans la création d'images ; ceci les amène à voir le côté actif du processus. Des échos de cette attitude face à « l'influence » se trouvent encore dans certains passages d'Ormond Dalton[63], et même dans Jean Ebersolt, qui emploie un peu indifféremment « influence » et « emprunt », mais c'est vraiment l'emprunt qui est sa matière[64].

Ce côté actif, qui a de nouveau été souligné ces dernières années, a été ensuite longuement oublié[65]. En effet une nouvelle conception de l'influence

61. *Ibid.*, p. 45.
62. *BZ* 20, 1911, p. 353-354.
63. O. DALTON, *Byzantine Art and Archaeology*, Oxford 1911 : voir en particulier p. 263-266 ; cf. aussi p. 322, où il essaie de montrer que l'influence est un emprunt créateur, en prenant comme exemple un petit triptyque de bois, « de la collection du Commendatore Sterbini à Rome » et qui a été montré à l'exposition de Grottaferrata en 1905. Dalton ne fait que résumer le texte de MUÑOZ, *Art byzantin*, cité *supra* n. 4, p. 6-8 ; cf. *ibid.*, fig. 1.
64. J. EBERSOLT, *Orient et Occident*, Paris 1928-1929.
65. NELSON, Appropriation, cité *supra* n. 6 ; M. BAXHANDALL, *Patterns of Intention. On the historical explanation of pictures*, New Haven-Londres 1985, p. 58-62.

exercée par l'art byzantin va émerger. Elle a été exprimée de la manière la plus nette par Otto Demus qui explicite ce qui semble avoir été une position largement partagée par ses contemporains. Je citerai un bref passage de l'introduction de son livre majeur sur cette question :

> Byzantine art possessed qualities which Western art lacked and which were essential to its evolution as catalysts are initiating certain chemical processes.
> There is no doubt that this life-giving, activating force of Byzantine art is closely connected with its Greek heritage[66].

On retrouve encore ce thème dans une phrase d'Otto Demus, à propos de Nicolas de Verdun, citée et reprise à son compte par Ernst Kitzinger :

> Er dürfte der erste nordische Meister gewesen sein, der durch die Oberflächenschicht des italobyzantinischen Stilhabitus zu den antiken Grundlagen der Form durchstiess und damit der langdauernden Lehrzeit der nordischen Kunst ein Ende machte[67].

Ces phrases demandent à être nuancées et à être replacées dans leur contexte. Bien évidemment, Otto Demus lui-même dans le livre cité, comme Ernst Kitzinger et Kurt Weitzmann dans les articles qui sont restés fondamentaux sur ces questions[68], explorent la question des contacts entre Byzance et l'Occident et se demandent comment et quand œuvres et artistes ont voyagé, bref se soucient des relations concrètes entre monde byzantin et monde occidental. Mais on retrouve chez tous trois un autre thème fondamental qui est de montrer comment l'artiste occidental retrouve, dans et par le style byzantin, l'héritage du monde grec classique qu'il véhiculait.

On pourrait citer encore une fois Otto Demus :

> These artists were not content with borrowing from Byzantine art the mere vocabulary of representation or its rules of syntax. They penetrated deeper, to the very roots of this art in Hellenism[69].

ou Ernst Kitzinger :

> The spell which Byzantine art held for so long – and in Italy so much longer than in North – was due to its sustained quest for humane values... The Greek artists who in the twelfth and thirteenth centuries pursued their age-old interest in the human form and proclaimed successively its organic cohesion, its capability of conveying emotions and moods, and, finally, its power to create and dominate space, held out challenges and provided lessons such as the West's own mute relics of antiquity could never have provided by themselves[70].

66. DEMUS, *Byzantine Art*, cité *supra* n. 26, p. 7.
67. ID., Neue Funde an den Emails des Nikolaus von Verdun in Klosterneuenburg, *Oesterreichische Zeitschrift für Denkmalpflege* 5, 1951, p. 13 s.
68. E. KITZINGER, The Byzantine Contribution to Western Art of the 12th and 13th centuries, *DOP* 20, 1966, p. 27-47 ; pour Weitzmann, cf. *supra* n. 27.
69. DEMUS, *Byzantine Art*, p. 163.
70. KITZINGER, Byzantine Contribution, cité *supra* n. 68, p. 46.

Le même dira, pour expliquer une ressemblance entre une fresque d'Italie du Sud et une fresque de Sigena (en Espagne), que le maître anglais qui a peint ces fresques a « extrait » de la fresque byzantine d'Italie du Sud « l'élément classique latent dans tout l'art byzantin[71] ».

Il ne s'agit pas ici d'entrer dans le débat de ce que les artistes occidentaux ont pris ou non au monde byzantin, mais de montrer quels sont les termes dans lesquels cette relation se dit et d'essayer de comprendre quels présupposés ont provoqué la construction de ces termes – ou sur quels concepts ils reposent.

On repère d'abord des constantes : le peu de considération dans lequel était resté l'art médiéval continue à s'exprimer, comme chez certains auteurs du XIX^e siècle déjà rencontrés. C'est peu explicite lorsque Charles Diehl écrit que, du VI^e au XII^e siècle, l'influence byzantine est « décisive » pour « les arts de l'Occident »[72] ; plus explicite, un quart de siècle plus tard quand Louis Bréhier écrit, en parlant de l'art occidental, « Du V^e au XII^e siècle s'étend une période de tâtonnements et d'expériences » ou que les Occidentaux sont « tributaires de l'Orient, plagiaires de l'art chrétien de la période précédente »[73].

Le plus frappant, peut-être, est l'extraordinaire valorisation de l'art grec, symbole des valeurs humanistes dont l'art byzantin, maintenant héritier de l'art grec, devient le dépositaire. De même que les manuscrits byzantins ont permis à l'Occident de retrouver l'humanisme de la culture grecque, de même l'art byzantin était le porteur des mêmes valeurs dans le domaine des arts. Ces valeurs antiques seraient en quelque sorte cryptées dans des formes médiévales et, paradoxalement, si cette antiquité était considérée comme présente dans l'art byzantin, c'est le monde occidental qui a su les décrypter et les remettre à jour[74]. Nous n'avons pas à interroger ici cette dimension prêtée à l'art grec, mais il serait intéressant un jour que l'on dessine le champ constitué par un axe allant de l'appréciation de l'art classique à celui de l'art contemporain, tandis que l'autre axe servirait pour distribuer groupes sociaux et prises de position intellectuelles ou politiques.

71. *Ibid.*, p. 42.

72. Ch. DIEHL, L'Empire byzantin sous les Paléologues, dans ID., *Études byzantines*, Paris 1905, p. 217-240 (cf. p. 239) (il s'agit de sa leçon inaugurale au Collège de France).

73. L. BRÉHIER, *L'art chrétien. Son développement iconographique des origines à nos jours*, Paris 1928, p. 189.

74. Je n'ai pas voulu poursuivre ici sur l'idée de l'art véhiculant des valeurs à son insu. Mais je voudrais citer un exemple rencontré par hasard et qui concerne le domaine étudié. M. DIDRON, *Iconographie chrétienne : Histoire de Dieu*, Paris 1843, p. 173, note qu'il a été prouvé par M. Raoul-Rochette « que les plus anciennes images du Christ, de la Vierge et des principaux apôtres étaient toutes de fabrication gnostique » (Il renvoie à : RAOUL-ROCHETTE, *Discours sur les types imitatifs qui constituent l'art du christianisme*, Paris 1834, p. 17 et 18 entre autres [sic]). Didron, qui sait que les gnostiques ne reconnaissaient pas l'Ancien Testament, parle de la haine que les gnostiques vouaient à Jehovah (*ibid.*, p. 168 s. – sa source semble être J. J. AMPÈRE, *Histoire Littéraire de la France*, I, p. 178-180, qu'il cite p. 171-172). Après avoir supposé que « la haine des gnostiques contre Dieu le Père aura pu survivre et se propager dans le cœur des artistes chrétiens », il admet « qu'un sentiment gnostique animait l'art, peut-être à son insu » (*ibid.*, p. 174).

Quoi qu'il en soit, on a concédé à l'art byzantin cet héritage qu'on a commencé à revendiquer pour lui à la fin du XIXe siècle[75]. En effet, en simplifiant un peu, on peut dire que le XIXe siècle était conscient que l'art occidental et l'art byzantin avaient la même origine qui était l'art paléochrétien, lui-même bien compris comme un art romain. Une distanciation s'établit lorsqu'on en arrive à considérer que les provinces orientales du monde romain ont joué un rôle, à la fois parce que l'art grec y a survécu et par la présence d'éléments proprement orientaux. Cette rupture a des liens profonds avec l'immense mutation de la perception esthétique en Europe à la fin du XIXe et au début du XXe siècle. C'est un moment essentiel dans l'évolution de la perception que le XXe siècle a eue de l'art byzantin[76]. Ainsi, peu à peu et non sans mal, l'art byzantin cesse de n'être qu'un art romain abâtardi. C'est alors que se développe la problématique « Orient oder Rom », lancée en 1901 par le livre de même titre de Joseph Strzygowski[77]. L'écho en France en est un texte de Diehl, publié en 1903, qui peut être considéré comme une recension d'un autre livre de Strzygowski, *Kleinasien, ein Neuland der Kunstgeschichte*[78]. Parallèlement, l'art byzantin va attirer l'attention d'amateurs d'arts et d'artistes[79].

L'essentiel de cette problématique est bien fixé à la fin du premier quart du XXe siècle, à un moment où Diehl a fait paraître la deuxième édition de son manuel[80], où Gabriel Millet avait écrit la partie la plus importante de son œuvre, et André Grabar publié son premier livre important[81] (et où Strzygowski s'était engagé ou allait s'engager dans des voies peu heureuses, c'est le moins qu'on puisse dire).

Mais quelles sont les conditions qui ont permis de penser qu'un art, lié au monde oriental où il s'est développé, pouvait féconder un art médiéval de manière à permettre le retour des valeurs anciennes de l'art grec ? Il faut chercher dans un nouveau développement de l'histoire de l'art qui se met en place au début du XXe siècle. La solution, me semble-t-il, est dans l'importance donnée à la fois à la vision et, par là, à l'idée d'un développement des formes et du style, qui, en partie au moins, échapperait à la conscience de

75. SPIESER, cité *supra* n. 25.
76. Voir par exemple DIEHL, *Études*, cité *supra* n. 72.
77. Voir ci-dessus, p. 278 un texte de L. Vitet qui amorce déjà ce thème.
78. Ch. DIEHL, Les origines asiatiques de l'art byzantin, *Études*, p. 337-352 (publié d'abord dans *Journal des Savants*, avril 1904). C'est une autre histoire, et qui appartient à l'historiographie très récente, d'avoir montré que, en fin de compte, on rend mieux compte de cette évolution en la comprenant comme une mutation, mais désormais en des termes radicalement différents et qui ne sont plus ceux de la décadence ; les fondements de cette approche sont posés depuis les débuts du XXe siècle avec l'œuvre d'A. Riegl. Sur l'importance d'A. Riegl, voir, par exemple, O. PÄCHT, *Questions de méthode en histoire de l'art*, Paris 1996 (traduction de la dernière partie de : ID., *Methodisches zur Kunsthistorischen Praxis*, Munich 1977) ; voir aussi M. IVERSEN, *Alois Riegl: Art History and Theory*, Cambridge 1993.
79. Par exemple le collectionneur Duthuit, ce qui nous conduit dans un cercle où évoluaient non seulement Matisse, mais aussi Th. Whittemore qui lui était très lié : voir R. LABRUSSE, N. PODZEMSKAIA, Naissance d'une vocation : aux sources de la carrière byzantine de Thomas Whittemore, *DOP* 54, 2000, p. 43-69.
80. Ch. DIEHL, *Manuel d'art byzantin*, 2 vol., Paris 1925-1926.
81. A. GRABAR, *La peinture religieuse en Bulgarie*, 2 vol., Paris 1928.

l'artiste. On est facilement renvoyé à Heinrich Wölfflin[82]. Et comment ne pas citer la *Vie des Formes* d'Henri Focillon ? Mais par-delà les positions de Wölfflin en tant que telles, je voudrais insister sur la valeur accordée à la perception et à la vision. Roland Recht a mis en évidence l'importance des projections lumineuses qui commencent à être utilisées dans les universités allemandes vers la fin des années 1880[83]. En forçant un peu le trait, je dirais que les historiens de l'art, jusque vers la fin du XIXe siècle, abordent l'art à travers sa production, à travers la matérialité de l'atelier, de la transmission des savoir-faire. Au XXe siècle, les œuvres d'art se voient et se pensent de plus en plus en dehors des lieux où elles sont produites et plus encore en dehors des lieux pour lesquels elles ont été produites. Elles sont vues dans des musées ; elles sont vues virtuellement sur des écrans. Il y aurait certainement beaucoup à dire sur ce caractère de « visionneur », pour ne pas dire de « voyeur » de ce qui est maintenant le siècle précédent, qui tient hommes et choses à distance, qui valorise l'abstrait aux dépens du concret. Ce n'est pas la question ici ; pourtant, c'est dans ce contexte qu'on peut comprendre l'évolution de la notion d'influence. En privilégiant la forme et la perception de la forme par rapport aux conditions de production, il devient possible de penser qu'une œuvre véhicule à son insu, et à l'insu de celui qui la produit, une survivance formelle qui peut être redécouverte et revivifiée par une nouvelle évolution de la perception. Des réflexions de ce genre permettent de comprendre comment une notion, celle d'influence, utilisée d'abord pour désigner un processus matériel et concret, s'est transformée en ce *deus ex machina* dont l'intervention est devenue si critiquée. Il ne faut évidemment pas en conclure que, systématiquement, on ne retrouve aucune recherche d'un contact concret entre objets ou hommes dans les recherches des dernières décennies[84], mais même dans ce cas, c'est l'objet qui « influence », qui possède une vertu.

Ainsi en voulant dégager la double construction de la notion d'art byzantin et de celle de son influence, nous arrivons à la conclusion qu'elles se sont construites en même temps. L'art byzantin, dont l'identité ne se dégage qu'à partir, à peu près, des environs de 1820, et met un bon siècle au moins pour se construire de manière vraiment autonome, se met en place à travers l'histoire de ses rapports avec l'art occidental. L'émergence même de la notion d'influence dans le discours de l'histoire de l'art, où elle est devenue centrale, échappe encore, car elle est antérieure au moment d'où nous sommes partis. Cette histoire reste à écrire. Mais ce couple, symbolisé par l'expression « Question byzantine » va évoluer de manière très divergente. Alors qu'au fond la notion d'art byzantin va, pendant le siècle et demi, à peu près, que nous avons survolé, conquérir son autonomie et se préciser dans un mouvement qui n'est

82. Voir par exemple l'introduction de ses *Kunstgeschichtliche Grundbegriffe*, dont la première édition remonte à 1915, où ces deux thèmes sont développés. Voir J. THUILLIER, R. RECHT, J. HART, M. WARNKE, *Relire Wölfflin*, Paris 1995.
83. R. RECHT, Du style aux catégories optiques, *ibid.*, p. 31-59, en particulier p. 46-48.
84. Il faut rappeler la position beaucoup plus prudente et nuancée, accordant une grande importance au développement propre de l'Occident dans KITZINGER, Byzantine Contribution.

pas encore terminé, l'utilisation de la notion d'influence va connaître un renversement assez radical que j'espère avoir montré, lié à une nouvelle approche de l'histoire de l'art. Le plus étonnant peut-être est que, aussi bien son utilisation première que ce renversement se sont faits en dehors de toute réflexion critique et d'analyse, lacune qui est en train d'être comblée[85]. La conclusion à tirer de cet historique est qu'on progressera dans la question qui constitue le thème de ces contributions lorsque, de nouveau, comme c'est déjà le cas dans un certain nombre d'études, les formes ne seront plus considérées pour elles-mêmes, mais qu'on verra les hommes qui les produisent et le sens qu'ils donnaient à leur production.

Jean-Michel Spieser
Université de Fribourg

85. Un bon exemple, me semble-t-il, du statut d'axiome qui ne relève pas de l'analyse, dont jouit toujours ce mot, est l'absence d'une entrée « Influence » dans le récent *Dictionary of Art*, Londres 1996.

ABRÉVIATIONS

AD	*Ἀρχαιολογικὸν Δελτίον*
AJA	*American Journal of Archaeology*
An. Boll.	*Analecta Bollandiana*
A.O.L.	*Archives de l'Orient Latin*
BHG	*Bibliotheca hagiographica graeca,* 3[e] éd., et *Auctarium*
BHL	*Bibliotheca hagiographica latina*
BSl.	*Byzantinoslavica*
Byz.	*Byzantion*
Byz. Forsch.	*Byzantinische Forschungen*
BZ	*Byzantinische Zeitschrift*
CArch	*Cahiers archéologiques*
CFHB	Corpus Fontium Historiae Byzantinae
CSHB	Corpus Scriptorum Historiae Byzantinae
DchAE	*Δελτίον Χριστιανικῆς Ἀρχαιολογικῆς Ἑταιρείας*
DHGE	*Dictionnaire d'histoire et de géographie ecclésiastiques*
DOP	*Dumbarton Oaks Papers*
EEBS	*Ἐπετηρὶς Ἑταιρείας Βυζαντινῶν Σπουδῶν*
ÉO	*Échos d'Orient*
GRBS	*Greek, Roman and Byzantine Studies*
JÖB (avant 1969 JÖBG)	*Jahrbuch der österreichischen Byzantinistik*
MGH	Monumenta Germaniae Historica
Néos Hell.	*Νέος Ἑλληνομνήμων*
OCP	*Orientalia Christiana Periodica*
ODB	*The Oxford Dictionary of Byzantium,* éd. A. Kazhdan
PG	Patrologiae cursus completus, series graeca, éd. J.-P. Migne
PL	Patrologiae cursus completus, series latina, éd. J.-P. Migne
PLRE	*The Prosopography of the Later Roman Empire*
PO	Patrologia orientalis
RÉB	*Revue des Études byzantines*
RÉSEE	*Revue des Études sud-est européennes*
RHC	*Recueil des Historiens des Croisades*
RHM	*Römische historische Mitteilungen*
RSBN	*Rivista di studi bizantini e neoellenici*
SC	Sources chrétiennes
TIB	Tabula Imperii Byzantini
TM	*Travaux et mémoires,* Collège de France, Centre de recherche d'Histoire et Civilisation de Byzance
VV	*Vizantijskij Vremennik*
ZRVI	*Zbornik Radova Vizantološkog Instituta*

TABLE DES MATIÈRES

Les Occidentaux dans les villes de province de l'Empire byzantin

Michel Balard
Introduction ... 9

David Jacoby
Les Latins dans les villes de Romanie jusqu'en 1261 : le versant méditerranéen des Balkans ... 13

Catherine Otten-Froux
Les Occidentaux dans les villes de province de l'Empire byzantin : le cas de Chypre (xiie-xiiie siècle) ... 27

Laura Balletto
Les Génois à Phocée et à Chio du xiiie au xive siècle ... 45

Manuela Dobre
Les Vénitiens dans les sources de Thessalonique du xve siècle ... 59

Sergej P. Karpov
Les Occidentaux dans les villes de la périphérie byzantine : la mer Noire « vénitienne » aux xive-xve siècles ... 67

Anna Talyzina
Un notaire anglais (?) dans un comptoir vénitien en marge de l'Empire byzantin ... 77

Krijnie N. Ciggaar
Les villes de province byzantines et les échanges culturels. Quelques traducteurs peu connus ... 83

LA LETTRE DIPLOMATIQUE

Élisabeth MALAMUT
Introduction 99

Christian GASTGEBER
Die lateinische Übersetzungsabteilung der byzantinischen Kaiserkanzlei unter den Komnenen und Angeloi. Neue Ergebnisse zur Arbeit in der byzantinischen Kaiserkanzlei 105

Martin HINTERBERGER
Les relations diplomatiques entre Constantinople et la Russie au XIVe siècle Les lettres patriarcales, les envoyés et le langage diplomatique 123

Michael MCCORMICK
La lettre diplomatique byzantine du premier millénaire vue de l'Occident et l'énigme du papyrus de Paris 135

Luca PIERALLI
La corrispondenza diplomatica tra Roma e Costantinopoli nei secoli XIII e XIV 151

Peter SCHREINER
Statistische Beobachtungen zu echten und gefälschten byzantinischen Kaiserschreiben an westliche Herrscher und Institutionen (565-1453) 165

Jonathan SHEPARD
Past and future in Middle Byzantine diplomacy: some preliminary observations 171

BYZANCE ENTRE OCCIDENT CHRÉTIEN ET MONDE MUSULMAN
LES DONNÉES ARTISTIQUES

Anthony CUTLER
The Emperor's old clothes. Actual and virtual vesting and the transmission of power in Byzantium and Islam 195

Véronique FRANÇOIS
La vaisselle de table à Byzance : un artisanat et un marché peu perméables aux influences extérieures 211

Maria GEORGOPOULOU
Gothic Architecture and Sculpture in Latin Greece and Cyprus 225

Robert S. NELSON
Byzantine Art *vs* Western Medieval Art 255

Jean-Michel SPIESER
Art byzantin et influence : pour l'histoire d'une construction 271

Abréviations 289